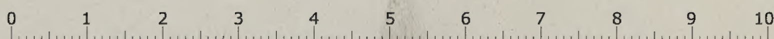
JANUS

ARCHIVES INTERNATIONALES POUR L'HISTOIRE DE LA MÉDECINE ET LA GÉOGRAPHIE MÉDICALE.



JANUS

Archives internationales pour l'Histoire de la Médecine et la Géographie Médicale.

(Organe de la Société historique néerlandaise des Sciences médicales, exactes et naturelles.)

Rédacteurs en chef:

Prof. Dr. A. W. NIEUWENHUIS, LEYDE, Jan van Goyenkade 44.
Prof. Dr. E. C. VAN LEERSUM, AMSTERDAM.

Vingt-Septième Année.





LEYDE. — E. J. BRILL, Sé. Ae.

1923.

LEYDE, IMP. E. J. BRILL, Sé. Ae.

TABLE DES MATIÈRES.

1. Auteurs.

Andel, v. 54
Battelli, G. 156
Bilancioni, G. 155
Brunn, v. 55, 65
Castiglioni, A. 98, 99
Cumston, Charles Greene . . 255
Diepgen 32, 57
Ebstein Erich. 41, 52
Feldhaus, ... 34
Finkelstein. 67
Fischer 67
Haberling 45, 59
Hoppe, E. 45
Hunger, F. W. T. 213
Keyser—Petersen. 53
Kroner H. 101, 286
Lamers, A. J. M. 8
Leclerc, H. 74
Lejeune 56
Lippmann, E. O. von 68
Lockemann, Georg 50
Mieli, A. 155
Müller, R. 51, 56
Pick H. Friedel 37
Rosenthal, C. O. 117, 192
Ruska, J. 35, 57
Schapiro, D. 161, 241, 259
Schuster, J. 30
Stein, R. 71
Sticker, G. 15, 29, 41, 65
Sudhoff, ... 29, 45, 53, 59
Thorndike, Lynn. 157
Tischner, R. 219
Wickersheimer, E. 1
Zaunick, R. 53, 65, 70
Zimmermann. 52

II. Articles.

Al-Rāzī als Chemiker 35
Al-Rāzī's Ueber — Leben und Schriften 57
Anatomieprofessur. Zur Frühgeschichte der Leipziger . . 70
Aṣ—ṣiḥḥat. Fī Tadbīr . . 101, 286

Blutkreislaufes. Zur Geschichte der Entdeckung des — vor Harvey 55

Cellini, La maladie de Benvenuto 98
Chemie, Seiten der Geschichte der. 155
Chirurgie v. Smith

Dante, La médecine au temps de 99
Dodonaeus, Sur l'année de naissance de Robertus 213
Drapelets, l'Importance de quelques — de pèlerinage flamands pour l'histoire de la médecine 8

Entseuchung v. Reinigung
Epidemia, Tractatus de — anni 1424 15
Euler, Leonhard — und die Relativität 45
Experimental Science v. Magic

Gall im Kampf um seine Lehre 52
Geber, Ueber den sog. — und seine Schriften. 68
Geburtshilflich, Zur — gynaekologischen Betätigung des Mannes bis zum Ausgange des 16 Jahrhunderts. 117, 192
Gehirngrippe, Zur Geschichte der 53
Geographische und ozeanographische Probleme in der Geschichte der Kulturen und der Wisschenschaften 59

Geschichte der Medizin. Die 15 Tagung der Deutschen Gesellschaft für — und der Naturwissenschaften zu Leipzig . . . 29
Griechenland v. Volkskrankheiten.

Hahnemann und die Hypokratische Medizin 219
Harvey v. Blutkreislauf.
Hellas v. Volkskrankheiten.
Histoire de la Médecine 29, 32, 59, 155
Histoire de la Médecine, Congrès pour l' — à Bruxelles 149
Histoire de la Médecine, Congrès pour l' — à Bologne 154
Histoire de la Médecine, Congrès pour l' — à Leipzig. . . . 29
Humboldt von — v. Müller.

Inoculation, Quelques notes historiques sur l' — en Europe 255

Journalisme en Italie 99

Karl VII. Krankheit und Tod Kaiser. 41

Leipziger Naturforscher vor hundert Jahren 71
Lister v. Semmelweis.

Magic, A history of — and experimental science during the first thirteen centuries of our era. 157
Maimonides 101
Melanchton, Les recettes de Philippe — contre la peste . . 1
Mendels, Zu Gregor — 100 Geburtstag 53
Menstruation und Ovulation in historischer Betrachtung . . 67

Metalle, Urgeschichte der. . . 67
Mittelalters, Die Leistung des — für den Fortschritt in der Medizin 32
Müller, Johannes — und Alexander von Humboldt 59

Oken, der Mann und sein Werk 30
Ovulation v. Menstruation.

Papyrus v. Smith.
Pèlerinage v. drapelets.
Peste v. Melanchton.
Péritomie, La . . . 161, 241, 259
Praktiker und Theoretiker in der Chemie 50

Reinigung, Sühnung, Entseuchung vor dreitausend Jahren . . . 65
Relativität v. Euler.

Semmelweis und Lister . . . 65
Smith, Ueber den chirurgischen Papyrus Edwin — in New York 45
Spanischen, Aerztliches vom — Sprichwörterschatz 56
Sternberg, Graf. K. — und die Naturforschersammlung . . . 37
Suess', Eduard — Eintritt in die Wissenschaft 65
Sühnung v. Reinigung.
Symbolische Darstellungen aus den Naturwissenschaften . . 34
Sympathiepulver, Das — und Verwandtes in der Niederländischen Volksmedizin . . . 54

Tesoro v. Zauberkunst.
Tibet v. Votive.
Tisane. Histoire des sept plantes qui composent la — des quatres fleurs 74

Volkskrankheiten im alten Hellas und heutigen Griechenland . 41
Volksmedizin v. Sympathiepulver.
Votive, Ueber tibetische . . . 51

Zauberkunst und Medizin im Mittelalter 156
Zellenlehre 57

Metalle, Urgeschichte der . . . 67
Mittelalters, Die Leistung des — für den Fortschritt in der Medizin . . . 32
Müller, Johannes — und Alexander von Humboldt . . . 59
Oken, der Mann und sein Werk 56
Ovulation v. Menstruation.
Papyrus v. Smith.
Pèlerinage v. drapelets.
Peste v. Melanchton.
Péritomie, La . . 161, 241, 259
Praktiker und Theoretiker in der Chemie 59
Reinigung, Sühnung, Entseuchung vor dreitausend Jahren . . 65
Relativität v. Euler.
Semmelweis und Lister . . . 65
Smith, Ueber den chirurgischen Papyrus Edwin — in New York 45
Spanischen, Aerztliches vom — Sprichwörterschatz . . . 56
Sternberg, Graf K. — und die Naturforscherversammlung . . . 37
Suess, Eduard — Eintritt in die Wissenschaft . . . 65
Sühnung v. Reinigung.
Symbolische Darstellungen aus den Naturwissenschaften . . . 34
Sympathiepulver, Das — und Verwandtes in der Niederländischen Volksmedizin . . . 54
Tesoro v. Zauberkunst.
Tibet v. Votive.
Tisane. Histoire des sept plantes qui composent la — des quatres fleurs 74
Volkskrankheiten im alten Hellas und heutigen Griechenland . . 41
Volksmedizin v. Sympathiepulver.
Votive, Ueber tibetische . . . 51
Zauberkunst und Medizin im Mittelalter 156
Zellenlehre 57

LES RECETTES DE PHILIPPE MELANCHTHON CONTRE LA PESTE

PAR

le Dr. ERNEST WICKERSHEIMER.

Strasbourg.

Dans deux travaux publiés à quarante-trois ans d'intervalle, WILHELM BERNHARDT [1]) et VIKTOR FOSSEL [2]) ont étudié l'activité du „Præceptor Germaniæ" dans le domaine médical. Ils ont rappelé que, jeune étudiant à Tubingue, MELANCHTHON avait suivi des cours de médecine, que professeur de grec à Wittenberg il mit HIPPOCRATE et GALIEN au programme de son enseignement, qu'il fut l'ami et le correspondant de médecins tels que LÉONARD FUCHS, qu'il édita les œuvres de GALIEN, que dans ses discours académiques il célébra tour à tour la dignité de l'art médical, la gloire d'AVICENNE et les vertus des eaux salines de Halle, qu'il insista sur la nécessité des connaissances anatomiques, qu'il combattit les empiriques et les charlatans et qu'il rechercha les causes de la putréfaction et de la fièvre non intermittente; ils ont longuement analysé le *Liber de anima* où MELANCHTHON expose et commente les connaissances anatomiques et physiologiques de son temps [3]).

Sans doute des préoccupations d'ordre religieux ne furent-elles

---

1) BERNHARDT, *Philipp Melanchthon als Mathematiker und Physiker*, Wittenberg, 1865, in-8°, VI—74 p.

2) Viktor FOSSEL, Philipp Melanchthons Beziehungen zur Medizin, *Zwanzig Abhandlungen zur Geschichte der Medizin*, *Festschrift Hermann Baas*..., Hamburg u. Leipzig, 1908, in-8°, p. 33—40.

3) Cf. Johannes RUMP, *Melanchthons Psychologie (seine Schrift „de anima") in ihrer Abhängigkeit von Aristoteles und Galenos*, Kiel, 1897, in-8°, 188 p. (thèse d'Iéna).

pas étrangères à l'intérêt que le réformateur porta aux choses médicales; sans doute vit-il dans la médecine une auxiliaire de la théologie, car on apprend à mieux connaître la sagesse et la toute-puissance de Dieu en scrutant la nature visible, en cherchant à démêler les causes et les lois de la création et aussi en acquérant des notions exactes sur l'être placé au centre de celle-ci, sur l'homme, considéré dans son corps et dans son esprit. Toutefois PHILIPPE MELANCHTHON ne perdit jamais de vue que le médecin n'est pas seulement un savant, mais aussi un guérisseur, que s'il doit apprendre à connaître le corps humain, c'est principalement afin d'en soulager les infirmités, et sa conception du but pratique de la médecine n'apparait nulle part plus clairement que dans la préface qu'il donna à un petit traité contre la peste.

Cette préface, qu'on chercherait en vain dans les éditions des œuvres de MELANCHTHON et que n'ont point connue les auteurs cités plus haut, contient en effet des conseils pour le temps d'épidémie. Le traité qu'elle précède fut imprimé à Wittenberg en 1551; il est l'œuvre de JACOBUS CORNICIUS, qui exerçait alors la médecine à Emden (Frise orientale) [1]) et qui devint plus tard le médecin de l'inclyte République des Vangions, c'est-à-dire de la ville impériale de Worms. Une édition plus récente, dont un exemplaire est conservé à la Bibliothèque de l'Académie de médecine de Paris [2]), est intitulée:

„Adversus pestiferæ luis contagia, in dialogi formam digestum *προφυλακτικὸν*, juxta ac alexiterion, per D. JACOBUM CORNICIUM, inclytæ Reipublicæ Wangonium medicum, cum præfatione D. PHILIP. MELANTH., Wormatiæ, apud PHILIPPUM CEPHALÆUM, M.D.LXIII [3])"; in-8°, 32 feuillets non chiffrés.

J'ai pensé que la rareté de ce petit traité m'autorisait à en reproduire la préface, page oubliée de l'œuvre de MELANCHTHON:

---

1) Chr. J. JÖCHER, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon...*, I (1750), col. 2107.

2) Fonds Daremberg, n° 264. Un autre exemplaire se trouve à la Library of the Surgeon general's Office U. S. Army, à Washington. Cf. *Index Catalogue*, 2nd ser., vol. III, p. 945.

3) La peste s'était montrée à Francfort-sur-le-Mein dès 1563, mais ce fut surtout en 1564, 1565 et 1566 qu'elle ravagea les pays rhénans. Cologne, Mayence, Strasbourg, Fribourg-en-Brisgau et Bâle lui payèrent un lourd tribut. Georg STICKER, *Abhandlungen aus der Seuchengeschichte und Seuchenlehre*, I¹ (1908), p. 103—104.

Clarissimo viro, nobilitate generis, virtute et eruditione præstanti, D. Bennoni de Heinitz[1]) etc., Philippus Melanthon, S. D.

Non casu ex Democriti atomis confluxisse mundum opinamur, sed certo scimus esse mentem æternam, sapientem, bonam, justam, veracem, castam, liberrimam, architectatricem, et vere adsentimur patefactionibus divinis in Ecclesia. Scimus genus humanum a Deo conservari, ut inde Ecclesia colligatur, quæ in omni æternitate fruatur sapientia et bonitate Dei. Scimus et pœnas vagari per genus humanum, propter naturæ nostræ pravitatem et multa scelera, et veris gemitibus oramus filium Dei, Dominum nostrum Jhesum Christum, qui est umbraculum Ecclesiæ, ut nos regat et poenas leniat.

Hæc in omni medicatione primum cogitanda sunt, postea videndum quæ præsidia Deus aut remedia contra morbos in hanc naturam sparserit, in qua rerum varietas et in qualibet re conservatio ejusdem efficaciæ etiam testantur hunc mundum non extitisse casu. Et grati agnoscamus et celebremus sapientiam et bonitatem Dei, quod fere singulis membris humani corporis attribuit peculiares herbas et diversorum morborum diversa remedia condidit, et reverenter his beneficiis utamur, sicut quotidie hoc aere, cibo, potu utimur. Hunc naturæ ordinem non considerare et Dei beneficia contemnere, manifestus furor est, et quidem contumeliosus adversus Deum. Audiant igitur homines non prophani dulcissimam vocem Pauli, qui inquit: „Omnis creatura Dei bona, et non abominanda, sed cum gratiarum actione sumenda" [2]). Laudanda igitur est et diligentia in viris studiosis doctrinæ, qui morborum curationem et remedia conscripserunt. Quare edidimus nunc quoque hunc dialogum erudite scriptum, qui propter brevitatem a pluribus legi poterit, et nosse res salutares utile est, et bonas mentes ipsa consideratio rerum delectat, et multa de sapientia et voluntate Dei monet.

Vidimus hoc anno bonum et doctum virum, contagio luis infectum et summo cum periculo ægrotantem, tamen ope divina restitutum et servatum esse, cum tantum hac decoctione uteretur:

Recipe herbarum scabiosæ [3]), acetosæ [4]), cardui benedicti [5]), scordii [6]), ana manipulos duos; seminum acetosæ, mali medici [7]), ana unciam unam;

---

1) Benno von Heynitz, docteur en droit, chanoine de Meissen et ancien conseiller du duc Georges de Saxe, mourut en 1554. Eduard Machatscheck, *Geschichte der Bischöfe des Hochstiftes Meissen in chronologischer Reihenfolge*..., Dresden, 1884, in-8⁰, p. 753 et 758. — La famille de Heynitz comptait parmi les plus anciennes et les plus considérées du pays de Meissen. Ern. H. Kneschke, *Neues allgemeines deutsches Adels-Lexicon*..., IV, p. 364—365.

2) I Timothée, IV, 4.

3) La Scabieuse (*Scabiosa arvensis* L.).

4) L'Oseille (*Rumex acetosa* L.).

5) Le Chardon béni (*Cnicus benedictus* L.).

6) La Germandrée aquatique (*Teucrium scordium* L.).

7) La Pomme de Médie (*Malum medicum*) est l'un des noms du Citron que Melanchton désigne un peu plus loin par le terme plus habituel de „Citrum".

radicum tormentillæ[1]), bistortæ[2]) vel serpentariæ[3]), gentianæ[4]), angelicæ[5]) vel smyrnii[6]), ana unciam dimidiam; boli armeni præparati, terræ Lemniæ[7]), ana drachmas tres. Fiat decoctio in tribus libris aquarum acetosæ et cardui benedicti ad dimidiæ partis consumptionem decocti, recipe libram unam. Huic addi possunt sirupus acetositatis citri et sirupus de succo acetosæ, ana uncias tres.

Etsi autem non sæpe habetur terra Lemnia nativa, nam Turcicus imperator sibi massas optimas curat mitti[8]), tamen pleraque alia quæ magnam vim habent, domestica sunt. Scordium quod contra luem et προφυλακτικὸν et ἀλεξιφάρμακον est, copiose in hac vicinia nascitur, et ad Salinas Saxonicas et Francofordiæ in ripa Viadri[9]). Nec illud Mithridatis προφυλακτικὸν contemnendum est: jejuni in aceto sumant rutam, ficos, nucem juglandem[10]). Sed remedia legantur, et in hoc scripto et in naturæ consideratione omnes bonæ mentes agnoscant et celebrent sapientiam et bonitatem Dei et sciant periculosos morbos sæpe mediocri diligentia et usu rerum parabilium vitari posse. Ad eam vero diligentiam etiam invocatio Dei accedat. Sicut dulcissime dictum est, „ἐν αὐτῷ ζῶμεν, καὶ κινούμεθα, καὶ ἔσμεν" [11]). Hunc verum Deum æternum, patrem Domini nostri Jesu Christi, conditorem generis humani, ut servet et gubernet Ecclesiam, precemur.

---

1) Espèce du genre Potentille (*Potentilla tormentilla* Nestl.), dont les racines sont douées de propriétés astringentes.

2) La Bistorte (*Polygonum bistorta* L.).

3) La Serpentaire (*Arum Dracunculus* L.).

4) La Gentiane jaune ou Grande Gentiane (*Gentiana lutea* L.).

5) L'Angélique officinale (*Archangelica officinalis* Hoffm.).

6) Le Maceron (*Smyrnium Olusatrum* L.); d'autres espèces du même genre (*S. perfoliatum* Mill et *S. rotundifolium* DC.) ont passé pour être douées de propriétés stimulantes.

7) Les argiles dites Bol d'Arménie et Terre de Lemnos (ou Terre sigillée) ont été employées jusqu'à nos jours en thérapeutique.

8) Les pastilles de Terre sigillée, qui, au temps de Dioscoride, portaient l'image d'une Chèvre, furent, après la conquête de l'Orient méditerranéen par les Turcs, souvent marquées du sceau du Sultan des Ottomans.

9) Halle-sur-Saale et Francfort-sur-l'Oder.

10) La Rue (*Ruta graveolens* L.), les Figues et les Noix, pilées ensemble et prises à jeun dans du vinaigre, ont passé pendant tout le moyen âge pour un remède préventif contre la peste. Cf. *Archiv für Geschichte der Medizin*, II (1909), p. 380, III (1910), p. 148, 224, IV (1911), p. 396, 411, V (1912), p. 38, 393, VII (1914), p. 89, VIII (1915), p. 278, XI (1919), p. 20, et Ernest WICKERSHEIMER, *La Peste noire à Strasbourg et la „Régime" des cinq médecins strasbourgeois* (Communication au IIIe Congrès international d'histoire de la médecine, Londres, 1922). L'autorité d'Averroès est parfois invoquée à propos de cette recette: „Nuces.... comestæ cum ficubus obstant veneno, loco bezahar" (*Colliget*, lib. V, cap. 40).

11) *Actes des apôtres*, XVII, 28.

Addidi autem tuum nomen in hac præfatione, quia scripti autor, et propter adfinitatem, et propter virtutem tuam tibi notior esse voluit, et cum vera invocatione Deum colas, scio te et studia divinæ doctrinæ amare et in naturæ consideratione libenter providentiæ et presentiæ Dei testimonia cernere. Verissime autem ait STIGELIUS [1]), et vir et poeta optimus:

Præsentemque Deum quælibet herba refert.

Bene et fœliciter vale, die Jacobi 1551.

La recette qu'on vient de lire n'est pas la seule dont PHILIPPE MELANCHTHON ait prôné l'efficacité contre la peste. Le manuscrit 2257 de la Bibliothèque universitaire et régionale de Strasbourg, qui est un réceptaire allemand du XVIe siècle, présente au fol. 11 (recto et verso) celle d'un électuaire (*lattwerge*) contre la peste qui est attribué au même personnage. En voici le texte, resté inédit jusqu'à ce jour:

Recept des ehrwirdigen unnd hochgelartten herren PHILIPPEN MELANTHON, in der pestilentz zeitt alles gebraucht ist sehr gutt unnd probirtt.

Nemet ein noszell honnigk [2]), last es wohll siedenn, scheumets woll so lang es warm ist, darnach leget diese nachfolgende stuck darein: I lohtt hohlwurtzell [3]), I lohtt angelica [4]), I lohtt alantwurtzell [5]), I lohtt liebestückellwurtzell [6]), I lohtt baldrianwurtzell [7]), I lohtt zittwer [8]), I lohtt natterwurtzell [9]), I lohtt biebergeil [10]), I lohtt galgenn [11]), I lohtt behrwurtzell [12]), I lohtt wacholderbehr [13]), I lohtt des bestenn tyriax [14]).

---

1) Johannes Stigel, né à Gotha en 1512, fut l'élève, puis le collègue de Melanchthon à l'Université de Wittenberg, abandonna en 1547 cette Université pour celle d'Iéna et mourut en 1562.

2) „Nösel" ou „Nössel", mesure qui dans les pays saxons équivalait à peu près à un demi-litre. „Ein noszell honnigk": une chopine de miel.

3) Nom donné à différentes espèces du genre Aristoloche. Il s'agit ici de l'Aristoloche longue (*Aristolochia longa* L.), la seule qui fût officinale en Allemagne au temps de Melanchthon. Leonh. FUCHSIUS, *De historia stirpium*..., Basileæ, 1542, in-fol., p. 89. — Le „Loth" est une demi-once.

4) *Archangelica officinalis*, Hoffm., qu'on trouve aussi dans la recette précédente.

5) L'Aunée (*Inula Helenium* L.).

6) Ou mieux Liebstöckel; c'est la Germandrée aquatique (*Teucrium scordium* L.).

7) La Valériane (*Valeriana officinalis* L.).

8) Zédoaire, rhizome de *Curcuma zedoaria* Rosc.

9) La Serpentaire (*Arum Dracunculus* L.).

10) Castoréum, produit de la sécrétion des glandes qui s'ouvrent au voisinage des parties génitales du Castor (*Castor fiber* L.).

11) Galanga, rhizome d'*Alpinia officinarum* Hance.

12) Le Fenouil des Alpes (*Meum athamantium* Jacq.).

13) Baies du Laurier d'Apollon (*Laurus nobilis* L.).

14) La thériaque.

Alles klein gestossenn, thuet es inns honnigk, lasz es woll siedenn biesz es ein lattwerge würdt. Alle morgen einer erbesz grosz in namen Gottes nüchternn eingenommen wo es anfehet zu sterbenn, so man auszgehenn wollte ahn gevehrliche ortter, einer haszelnusz. grosz eingenohmen, so aber die seuche vorhanden ist am leibe, auch so viel als einer haselnusz grosz eingenohmen, unnd darauff geschwitzt.

Ce fut l'épidémie de 1551 qui, sévissant à Wittenberg [1]), donna à JACOBUS CORNICIUS l'idée de rédiger son petit traité. Quant à la recette du manuscrit de Strasbourg, il est impossible d'en préciser la date.

Dans ce même Wittenberg où il se fixa en 1518 à l'âge de 21 ans et où il mourut en 1560, PHILIPPE MELANCHTHON fut à d'autres reprises témoin des ravages du fléau. La ville avait été épargnée en 1519, alors que fuyant la contagion, les étudiants de Leipzig étaient venus y chercher asile [2]); en 1521 les Wittenbergeois en furent encore quittes pour la peur [3]), mais en 1527 [4]) et en 1535 [5]) la peste obligea les maîtres (dont MELANCHTHON) et les étudiants à se fixer à Iéna [6]). Nouvelles épidémies en 1539 [7]), en 1544 [8]) et en 1552, année où l'Université alla déployer sa tente à Torgau [9]).

---

1) Georg STICKER, *op. cit.*, I[1], p. 96.

2) *Corpus Reformatorum*, XXVIII (Annales vitæ Philippi Melanthonis, anno 1519, dec. 11).

3) *Corpus Reformatorum*, I, col. 452, 455, 456.

4) *Corpus Reformatorum*, I, col. 880 et suiv. Parmi les victimes, une ancienne servante de Melanchthon.

5) *Corpus Reformatorum*, II, col. 890.

6) On a dit, à tort semble-t-il, que l'exode à Iéna s'était pour des motifs semblables reproduit en 1542. F. C. F., *Curieuser Geschichts-Calender ... über das Leben ... Philippi Melanchthonis ...*, Franckfurt u. Leipzig, 1698, in-8°, p. 50.

7) *Corpus Reformatorum*, III, col. 802. L'épouse du jurisconsulte Sébald Münsterer, beau-frère de Melanchthon, puis Sébald Münsterer lui-même, périrent à peu de jours d'intervalle. Cf. C. SCHMIDT, *Philipp Melanchthon, Leben und ausgewählte Schriften*, Elberfeld, 1861, in-8°, p. 366.

8) *Corpus Reformatorum*, V, col. 518.

9) *Corpus Reformatorum*, VII, col. 1009, 1014, 1027, 1171. A propos de cette épidémie, Melanchthon, fervent adepte de l'astrologie, remarqua que la peste est particulièrement violente à Wittenberg, lorsque Saturne est dans le signe du Lion ou dans celui du Verseau et surtout lorsque Saturne et Mars sont „in signis oppositis"; le danger est moindre lorsque Saturne est dans le signe du Taureau ou dans celui du Scorpion. Or en 1552, Saturne était dans le signe du Verseau et Mars dans celui du Lion.

En 1529 Wittenberg avait été visitée par la suette anglaise [1]).

Les occasions n'ont donc pas manqué à PHILIPPE MELANCHTHON d'éprouver la valeur des divers „Régimes de pestilence" et on s'explique l'intérêt avec lequel il suivit les efforts des médecins qui cherchaient à combattre la terrible maladie.

---

1) *Corpus Reformatorum*, I, col. 1087.

L'IMPORTANCE DE QUELQUES DRAPELETS DE PÈLERINAGE FLAMANDS POUR L'HISTOIRE DE LA MÉDECINE.

PAR

A. J. M. LAMERS
(Bois-le-Duc).

La coutume de visiter des lieux de pèlerinage pour obtenir la guérison de maladies, est à plusieurs égards intéressante non seulement pour le clinicien et le psychologue, mais aussi pour le médico-historien. Sous ce dernier rapport nous voulons fixer ici l'attention sur un insigne antique dont anciennement les pélerins se servaient souvent. Cet insigne était en usage dans toute la Belgique, mais surtout dans les provinces flamandes, dans la Flandre maritime, dans le Brabant Septentrional, le Limbourg hollandais et la Prusse rhénane. Il s'agit du drapelet de pèlerinage („bedevaartvaantje"). Actuellement on le trouve encore en Belgique (en assez grand nombre dans la partie flamande du pays, moins dans les provinces wallonnes); en Hollande dans le Brabant Septentrional et le Limbourg; en Allemagne à Aix-la-Chapelle, Aremberg, Cornelymunster, Kevelar et Trèves. En d'autres contrées il est absolument inconnu, même dans des pays spécialement catholiques comme l'Espagne, l'Italie, la Bavière et l'Autriche.

Le drapelet de pèlerinage est une petite bannière, généralement triangulaire, le plus souvent en papier, quelquefois en soie, imprimée d'un ou de deux côtés. Il est attaché à un petit bâton et a des dimensions à pouvoir aisément le porter à la main ou l'attacher soit à la têtière des chevaux soit au véhicule (de nos jours aussi à la bécane!).

Autrefois il servait au pèlerin dans son long voyage de signe

de reconnaissance et de protection contre les dangers de la route; à sa rentrée, il servait de pièce de conviction de l'acte de dévotion accomplie et de médiateur contre les malheurs et les maladies de la famille et du bétail.

Comme tel il avait été béni par le prêtre au lieu de pèlerinage ou avait touché aux reliques du Saint, après quoi il fut suspendu au foyer dans la chambre commune, l'étable ou l'écurie.

L'usage des drapelets de pèlerinage était déjà populaire aux XVe et XVIe siècles. On en trouve la preuve dans les anciens comptes d'église et dans de nombreux tableaux, entre autres dans ceux de JAN VAN AMSTEL (Musée de Brunswick), PIETER BREUGEL l'Ancien (aussi dans ses estampes; Musée de Bruxelles), PIETER BREUGEL le Jeune (Musée d'Anvers), JACQUES GRIMER (Musée d'Anvers) et d'autres. Nous avons à regretter que des exemplaires de cette époque reculée ne soient pas arrivés jusqu'à nous.

La collection de drapelets la plus complète, en contenant plus de 500, parmi lesquels il y en a de très anciens, est celle de M. EMILE H. VAN HEURCK d'Anvers. Il les a décrits dans un ouvrage richement illustré: *Les drapelets de pèlerinage en Belgique et dans les pays voisins. Contribution à l'iconographie et à l'histoire des pèlerinages* (Anvers. J. E. BUSCHMANN, Impr.-Ed., 15 Rempart de la Porte du Rhin, 1922. Prix: Frs. 100,—).

Il y a là de belles gravures sur bois et en taille-douce. Probablement les premières furent pendant assez longtemps coloriées à la main ou au patron; les secondes ne le furent le plus souvent que pour cacher l'usure des planches. Des artistes réputés comme ABRAHAM VAN DIEPENBEEK, PHILIPPE FRUYTIERS et J. B. VAN HEIL en ont fourni quelquefois les dessins et des artistes-graveurs comme J. C. JEGHERS, J. B. BERTERHAM, G. et P. DU TIELT, les BOUTTATS, les HARREWYN, VAN TROYEN, P. WAUTERS et tant d'autres, dont les œuvres ne sont pas arrivées jusqu'à nous mais dont on trouve parfois les noms dans les comptes d'église, n'ont pas hésité à mettre leur beau talent au service de ce genre d'imagerie.

Quel que soit leur intérêt artistique, les drapelets de pèlerinage sont dignes de notre attention à d'autres points de vue. Quelquefois pour l'exacte représentation d'églises, de chapelles, de couvents, de châteaux, de silhouettes de villes qui s'y trouve, quelque-

fois pour les légendes se rapportant à la vie et au martyre des Saints et à la fondation de leurs sanctuaires et des lieux de pèlerinage. Aussi méritent-ils notre attention parce qu'on y trouve une représentation d'anciennes coutumes et d'usages tant ecclésiastiques que populaires ainsi que des textes, des légendes, des dates et des armoiries.

Beaucoup d'anciens drapelets donnent aussi des représentations et des textes qui sont d'une grande importance pour l'histoire et le folklore médical! Néanmoins jusqu'aujourd'hui personne ne les a étudiés et décrits de ce point de vue.

Naturellement il n'est pas nécessaire de donner un résumé complet de tous les exemplaires connus de ce genre. En voici une sizaine choisie, dont M. VAN HEURCK a eu la bienveillance de prêter les clichés pour la reproduction.

N° I. *Drapelet de Notre Dame de Cortenbosch.*

Lithographie d'après une taille-douce du milieu du XVII siècle.

Au premier plan, devant la chapelle où on révère la Vierge, nous voyons représentées quelques-unes des guérisons miraculeuses qui ont été obtenues à Cortenbosch. De gauche vient le vénérable M. L. CLOETS, curé d'Elecom, en surplis, qui indique de la main gauche le petit oratoire à M. le conseiller LA ROCHE. Celui-ci est suivi de FRED. BORREMANS et GERTRUIJT BOGAERTS. Ces quatre personnages ont été guéris de graves hernies *et portent leurs antiques bandages en main.* Puis l'on voit étendu un enfant mort-né et ressuscité dans l'église de Cortenbosch (B.). Un autre enfant sourd-muet, aveugle et boiteux (C.), guérit spontanément, de même que ELISABET PHILIPS (D.), atteinte des mêmes infirmités. MARIE NUFFENS (E.), courbaturée jusqu'aux genoux se redresse; il en est de même de LAMB. STIJNEN (F.), dont le haut du corps est rejeté en arrière! Soeur BARB. LORIAU (G.), malade depuis trois ans, et la béguine CATH. GEVENS (H.) retrouvent la santé.

La vénération de la Vierge à Cortenbosch lez Hasselt dans le Limbourg Belge, comme „Salus infirmorum" date déjà de 1636. Quoique le sanctuaire soit visité contre tous les maux, comme le montre le drapelet, ce sont surtout les hernieux qui y cherchent la guérison. Le révérend CLOETS, qui souffrait depuis près de trente-deux ans d'une hernie extrêmement douloureuse,

se trouvant un dimanche matin, en 1639, dans la chapelle, sentit que son bandage se détachait et qu'un bien-être général se répandit dans tous ses membres; ayant ôté son bandage, il le déposa au pied de l'autel. A cette occasion, il composa une hymne latine en l'honneur de MARIE.

L'auteur anonyme d'une histoire du sanctuaire de Cortenbosch, publiée en 1790, signale que deux étudiants en médecine, en souvenir des guérisons extraordinaires, obtenues par son intercession, dédient à la Vierge de Cortenbosch leurs thèses de doctorat et viennent les suspendre à son autel comme ex-voto, l'un en 1671, l'autre en 1696.

De pareils modèles de bandages herniaires antiques sont encore mieux visibles sur le drapelet de Stockel dans le Brabant Belge, où on vénère la Sainte Vierge spécialement contre hernies et fièvres de nourrissons et d'enfants.

N° II. *Drapelet de Notre Dame de Stockel.*

Gravure en taille-douce du XVIII siècle. Le cuivre est encore conservé à la cure.

Sur le socle bas devant la statue se trouve couché un enfant, dont la mère implore la guérison. Autour de la statue, d'un côté une femme debout, tenant en main un bandage herniaire semblable à celui déposé à côté de l'enfant (pour une hernie double). De l'autre côté une femme du peuple présente à genoux un poupon malade, tandis qu'un garçonnet s'accroche à ses jupes.

La légende nomme MARIE expressément patronne contre les hernies (en flamand: „geslethenheidt").

L'église Notre-Dame de Stockel existait déjà en 1326 et son image miraculeuse de MARIE est une sculpture remarquable du XIV siècle, en bois, polychrome, mais cachée sous un lourd habit brodé. Déjà WICHMANS, dans son ouvrage sur les Vierges miraculeuses du Brabant, publié à Anvers en 1632, s'étend longuement sur les guérisons nombreuses dont spécialement les hernieux croient y avoir été favorisés: „*Testes produco herniosorum fascias quibus ruptura solet constringi, quae in salutis acceptae signum memoriamque ibidem visuntur suspensae, tanto in numero, ut ultra centenas se numerasse, ad me scribant, qui dictum locum religionis ergo inviserunt. Multitudo concurrentium et pie*

visitantium quotidie adaugetur: unde et Sacelli ornatus non parum quoque adcredit, et loci simul reverentia". A l'autel nombre d'ex-voto en cire et en argent; portraits d'enfant. Jadis on y voyait un nombre considérable de bandages herniaires.

Encore nombre d'autres lieux sont visités pour obtenir la guérison de hernies. Par exemple Lierre où l'on vénère Saint GOMMAIRE pour ce but.

Contre les maladies des yeux on demande le secours de Sainte ADILE à Orp-le-Grand dans le Brabant Belge.

N° III. *Drapelet de Sainte Adile à Orp-le-Grand.*

Gravure sur bois du XVII siècle.

Au premier plan des gens de tout âge, souffrant de maux des yeux, un oeil ou deux yeux bandés. A droite une aveugle guidée par son chien.

Un enfant au milieu a un drapelet à la main.

Ce patronat de Se. ADILE, qui vécut vers 650, est vraisemblablement fondé sur ce qu'on confond la personne de la Sainte avec celle de Sainte ODILE d'Alsace, fille d'ADALRIC, duc d'Alsace, qui, selon la légende, naquit aveugle et dont les yeux ne s'ouvrirent à la lumière du jour que lors de son baptême.

Dans le voisinage du village il se trouve une source que, d'après la tradition, S. ADILE aurait fait jaillir. Ses eaux sont réputées pour la guérison des maux des yeux et même aujourd'hui les pèlerins s'en lavent les yeux.

Sur un autre drapelet nous voyons comment par l'immersion des reliques d'un Saint, l'eau de toute une rivière obtint une force miraculeuse.

N° IV. *Drapelet de Saint Winoc à Bergues, près de Dunkerque.*

Gravure en taille-douce du début du XVIII siècle; sur soie.

A gauche, la procession parcourt la ville, au milieu d'une foule énorme et recueillie. La châsse de Saint WINOC est précédée, suivie et entourée de nombreux religieux, revêtus de leurs ornements sacerdotaux, et de membres de la confrérie de Saint WINOC.

A droite, la représentation animée de la cérémonie annuelle bien connue, l'immersion de la châsse du bienheureux dans la Colme. Immédiatement derrière, une femme va à l'eau avec son enfant malade, pour obtenir au plus vite sa guérison.

C'est une coutume singulière pour ces contrées et ces temps, coutume, qui fut d'ailleurs condamnée par l'autorité ecclésiastique.

Intéressant d'un point de vue médico-folkloriste est aussi le

N° V. *Drapelet de Saint Quentin de Lennick lez Bruxelles.*

Belle gravure en taille-douce de la fin du XVII siècle par L. HILLEN.

La légende flamande se traduit comme suit: Si tu as des maux de bras ou de jambes, rends-toi à Lennick pour y réclamer l'intercession de Saint QUENTIN, patron des hydropiques.

L'extrémité des doigts de chacune des deux mains du Saint est percée de clous. Deux autres gros clous sont enfoncés dans les épaules. D'autres instruments de torture et une épée sont déposés à côté du martyr.

Les pèlerins offrent, comme ex-voto bizarre, pour la guérison des jambes enflées par l'hydropisie, des bas bourrés de grain. Il y en a devant et quelques autres à côté de l'autel, tandis qu'à gauche au second plan on voit une femme qui se rend à l'église avec un tel objet à la main.

La raison du patronat se trouve dans le martyre du Saint, indiqué sur le drapelet et sur un beau tableau du peintre DE CRAYER qui orne l'église de Lennick.

L'ex-voto représente le plus souvent l'organe malade, en cire ou en métal. En voici donc un qui est mesuré d'après sa grandeur naturelle!

Autrefois on le faisait aussi d'après le poids du malade!

N°. VI. *Drapelet de Saint Corneille à Lierre lez Anvers.*

Gravure en taille-douce du XVII siècle par HENRIKUS CAUSÉ.

Devant le Saint, couché sur des coussins, un enfant nu, une image ou une prière imprimée au côté droit. La mère, agenouillée et les mains levées, implore la guérison.

Au milieu du drapelet, au premier plan, représentation de la contre-pesée. Un petit ange, dans l'attitude du vol, tient une balance. Un des plateaux est chargé d'une jeune femme rappelant les traits de la mère de l'enfant malade, tandis que l'autre est chargé d'un sac rempli de grain et noué en haut.

Traduction de la légende: Dans l'hermitage des Frères Prêcheurs, à Lierre, on honore Saint CORNEILLE, patron contre l'épilepsie et d'autres maux.

A Lierre et bien d'autres places Saint CORNEILLE est invoqué pour obtenir la guérison de l'épilepsie, les convulsions, la coqueluche, le typhus et d'autres maladies contagieuses. Concernant l'usage de l'image ou de la prière imprimé contre les attaques d'épilepsie, nous lisons dans la célèbre „Oraison de l'empereur CHARLES V consacrée à la Sainte-Croix de JESUS-CHRIST, à l'usage de tout le monde": *Si vous voyez tomber une personne atteinte de la maladie de* St. JEAN *ou de* St. CORNEILLE, *prenez cette prière et mettez-la de son côté droit; il se lèvera et sera joyeux.* Sur le drapelet on a donc indiqué que l'enfant souffre d'épilepsie.

Le pesage des malades, surtout des nourrissons, même dans l'église devant l'autel d'un Saint, et l'offrande de ce poids en grain, cire, argent ou or, a été un usage très répandu et prouvé par l'histoire, qu'on trouve décrit de beaucoup de lieux. Ce drapelet cependant en est peut-être la seule représentation!

Les divers usages et coutumes dans les lieux de pèlerinage ne sont pas le sujet de cet aperçu. Ceux qui en veulent savoir plus, surtout pour ce qui concerne les lieux belges, lisent, outre l'ouvrage mentionné ci-dessus de M. VAN HEURCK, les descriptions quelque peu partiales de JEAN CHALON dans: Fétiches, Idoles et Amulettes; S. Servais-Namur 1921—22.


SALUS INFIRMORUM
A Hr. L. Cloets Pastoor van Elecum: Hr. la Roche Raetsheer: Fred: Borremans: gertruijt Bogaerts &. ghenesen van seer swaere Breucken. B. een doot gheboren kint van M. jammart verweckt
in dese kerck, C. een kint doof, stom, blint en kreupel gheneest. D. Elisabet Philips, kreupel, stom en blint gheneest. E. Maria nuffens gheboogt tot op de knyen gaet reght.
F. Lamb: Stynen gheboogt van achter over gaet reght. G. Suster Barb: Loriau ghenesen van dryiaerighe fieckten. H. Cath: Gevens Begynten, gheneest. I. Menighvuldighe andere
kenbaere ghekeurde, ende noch hedendaeghsche Miraeckelen, van alderhande qualen. K. Processien van diverse steden en dorpen.

Fig. 1.


ONSE LIEVE VROUWE TOT STOCKEL PATRONERSSE TEGEN DE GESLETHENTHEYDT.

Fig. 2.


ORP LE GRAND
ORP LE PETIT
S. ADILIA ORA PRO NOBIS
S. ADILE ABBESSE REPOSANTE A ORP LE GRAND, PATRONNE POUR LE MAL DES YEUX
S. ADILIA ABDISSE EN PATROONERSSE VOOR DE QUAEDE OOGEN TOT ORP LE GRAND

Fig. 3.



S. WINOC PATRON DE BERGUES

Sa châsse portée en procession et immergée dans la Colme.

Fig. 4.


DEN. H. MARTELAER QUINTINUS, PATROON. DER. WATER·SUCHTIGE. PYN IN ARMEN EN BEENEN GROOT
WILT TOT LENNICK SYNE VOORSPRAECKE VERSOECKEN ALS GY SYT IN SULCKEN NOOT.

Fig. 5.


Henrikus Causé Sculp.
S. CORNELIS wort geviert inde CLVYSE der paters predick: Heeren Binnen LIER patroen voor de vallende sieckten en andere qualen D.D.F. Ben: Sailly ibidt Supp. 1681

Fig. 6.

TRACTATUS DE EPIDEMIA anni 1424

cuiusdam doctoris Papiensis (scriptus anno 1431).

Von

Professor Dr. GEORG STICKER

Würzburg.

Im 26. Jahrgange des *Janus* (S. 116) habe ich die kurze Beschreibung eines handschriftlichen Folianten aus den Jahren 1400 bis 1450 gegeben, der in der Universitätsbibliothek zu Münster aufbewahrt wird. In dieser Handschrift befindet sich (folio 28v—30v) ein Tractatus de epidemia vom Jahre 1424, der bisher nicht veröffentlicht ist. Er enthält eine lebendige kluge Darstellung der damaligen Pestlehre aus der Schule zu Pavia und verdient als ein kurzes klares Zeugniss aus jener Zeit veröffentlicht und den Dokumenten angereiht zu werden, die ich in meinem Buch Die Pest (Giessen 1908, 1910) anführe.

Tractatus de epidemia.

Quoniam necesse est vel utile, medicum scire causas et loca egritudinum curandarum primo praepona<m> quaedam praeambula ut medicus sit cercius in curis ex<hi>bendis egrotis seu pestelenciatis morbo pestelenciali | et primo ponam modum cognoscendi pestilentitos vel pestilenciatos inficiendos et infectos, causam g<e>neracionis huius pestis || secundo ponam loca in quibus talis pestis recolligitur in corpore humano || tercio ponam modum cognoscendi pestilandos vel pestilenciatos inficiendos et infectos || quarto ostendam per posse modum succurrendi huic pestilentifere ||

Et ista quatuor scribimus, prout debilitas intellectus mei ad memoriam reducere poterit ro(n)gando singulum, ut quando di-

mi<nu>tum fuerit suppleat et quando superfluum dimi<nu>at. Et quia quandolibet apostema potest dici pestis, ymmo et quandolibet morbus subitus, cum non intendo loqui universaliter de singulis apostematibus nec de singulis morbis subitis, scribam tantum de ista peste quae recolligitur in certis partibus corporis humani || primo videndum est quid sit ista pestis, utrum pestis in proposito est humor corruptus vel venenosus inclusus in corpore humano et recollectus in certis glandulis vel constituens certas glandulas etc.

Nunc venio ad propositum videlicet ad causas generacionis huius pestis, et secundum quod pro praesenti possum comprehendere reperio tres causas huius pestis || prima causa est usus vel nimia frequentacio cibariorum corruptorum vel repletio et hoc sepe contingere solet post aliquam magnam caristiam victualium quia gentes famelice post talem caristiam inordinate comedunt omnes cibos bonos et malos et tam ex talibus cibis quam ex nimia repletione generatur humor corruptus supradictus, qui est pestis supradicta. || secunda causa est aer corruptus propter aliquam saniem feculentam per anhelitum receptus in corpore humano et hoc sepe contingere solet in locis ubi fuerunt magna praelia et multe strages hominum, quia propter fetorem cadaverum aer quo corrupto inficiuntur anhelatores vel et quum dracones vel alia animalia venenosa transeunt de alpibus in alpes volando tunc inficiunt aerem anhelitu suo, quo aere corrupto inficiuntur anhelatores et propter multas alias corrupciones inficitur aer sicut post desticationem <ll> palidum <u> post longas pluvias || tercia causa est aliquando influencia celestis sicut quum aliquis malus planeta ut saturnus vel mars est in suo casu et habet aspectum iniquum vel in sua domo vel exaltacione etc et aspectus contrarios vel convenientes sue malicie tunc influit in aere et in corporibus inferioribus maliciam sue nequicie et per talem influxum multi in diversis regionibus inficiuntur tali peste, et ista sufficiant primo quia pauca scribere licet multa vero intelligere, quia quod de una planeta dico de omnibus intelligendum est || . Sed dicebam de locis in quibus recolligitur huius modi pestis sive procedat et <x> victualibus ut dictum est sive ex aere corrupto sive ex influencia celesti.

Primo sciendum quod natura semper expellit sibi nocumentum in quantum potest et quia talis corrupcio per prius pervenit ad stomachum vel pulmonem quod protinus expellit quantum potest aliquando per vomitum aliquando per sudorem aliquando per secessum, si sic expellat tunc liberatur et si non tunc digerit et minorem partem corrupcionis digeste quantum potest mittit ad cor, tunc cor senciens se laesum expellit quantum potest per venas cum sanguine et quia principales vene cordis tendunt ad caput ideo cor cicius quacumque potest mittet capiti per venas illam corrupcionem, quae est jam pestis; tunc caput per talem corrupcionem sentit se gravatum et hoc est quod communiter pestelenciati in principio pestis sentiunt dolorem capitis. Caput etiam expellit a se in quantum potest et quia in parte dextra similiter sinistra capitis sunt tres principales vene descendentes
⟨i⟩
per corpus humanum, videlicet una quae descendet per summitatem brachii usque ad manum et reperitur in superiori parte cubiti et similiter inter pollicem et indicem ||. Alia vena descendit per partem inferiorem brachii et reperitur in inferiori parte cubiti et versus minimum digitum || tercia vena descendit per corpus humanum et protenditur usque ad pedes. Et quod dico de parte dextra idem intelligendum est de parte sinistra et hoc dixi de istis venis ut melius ostenderem locum receptum pestis.

Tunc ad propositum. Quum caput expellit sibi nocumentum
⟨a⟩
tunc expellit per unum istarum venarum. Si autem expellat per illam venam quae protenditur per summitatem brachii tunc pestis remanet in collo sive dextro sive sinistro et causat ibi quandam glandulam in qua recolligitur et si reperiret exitum natura libenter expelleret penitus, sed ulterius non potest expellere ||. Si autem caput expellat hanc pestem per venam quae descendit per inferiores partes brachii tunc pestis remanet sub acellis sive dextra sive sinistra et causat ibi glandulam in qua recolligitur || Si vero caput expellat talem pestem per venam quae descendit per corpus usque ad pedes tunc pestis remanet in inguinibus et similiter causat ibi unam glandulam in qua recolligitur | et hoc sit pro secundo, videlicet de locis in quibus recolligitur talis pestis || Si aliquis querere possit quare [*fol. 28v*] pestis recolligitur pocius in illis locis supradictis quam in aliis locis, cum vene et sanguis

venarum distribua<n>tur per totum corpus || ad hoc dicendum quod vene in aliquibus locis sunt tortuose et ample et in aliquibus sunt recte et stricte. In locis in quibus vene sunt recte et stricte non potest recolligi pestis propter velocem transitum sanguinis sicut patet in rivulis et fluviis, quia in locis rectis et strictis aqua celeriter labitur nec remanent ibi aliquae sordes | sed in locis in quibus vene sunt ample et torte in illis recolligitur pestis sicut etiam patet in locis latis rivulorum et fluviorum, quia in talibus locis latis requiescit aqua et recolliguntur sordes, sic est de venis et quia in collo et sub acellis et inguinibus vene sunt latiores quam in aliis locis corporis humani ideo pocius in talibus locis recolligitur pestis quam in aliis ||

Hiis duobus membris habitis et diligenter consideratis satis facile potest esse solerti viro pronosticacio vel praecognicio inficiendorum tali pesti letifera, quia in locis per caristiam desolatis concursu victualium aveniente sepius inficiuntur habitatores talium locorum vel etiam continuus usus talium ciborum corruptorum in longiturna caristia. Hoc idem dicendum est de locis guarrarum propter strages hominum et de aliis locis qualicumque corrupcione infectis. Sic solers inquisitor pronosticare potest de peste futura in talibus locis et talis pestis est particularis ||

Sed queri potest an habitatores talium locorum equaliter debeant infici | dicendum est quod non, sed illi qui sunt subtilioris et penetrabilioris substancie vel nature sicut sanguinei cicius quam flegmatici <flegmatici> cicius quam colerici et colerici cicius quam melancolici et primo enim quia densum agit in rarum sicut lapis in terram et terra in aquam et aqua in aerem etc. et quia talis humor corruptus est grossus et rud<i>us ideo cicius penetrat subtilem materiam quam grossam ||

Sed alia est pronosticacio de peste cavenda ab influenciis corporum celestium quia notanda sunt loca planetarum ac casus et depressiones ipsorum et si coniungantur mali plani planete vel sit malus vel habeat aspectus contrarios et sit dominus anni vel mensis et in quibus locis vel regionibus influunt et breviter sunt notanda cuncta quae debent notari per astronimos in talibus indiciis et tunc iudicandum est: in tali regione vel in tali parte mundi erit pestis vel particularis vel universalis.

Nunc autem possit queri sive pestis sit particularis sicut in una regione vel duabus secundum influenciam talis planetae quae equaliter influit sive suam maliciam per multas civitates et loca et habitatores talium civitatum vel locorum equaliter debeant infici, dum talis influxus sit equalis in singulis. | Dicendum quod non, sed solum illi qui subiciuntur talibus planetis vel domibus illorum planetarum, verbi gratia si pes<tis> causetur a saturno male disposito quia saturnus continet sub se melancolicos fuscos etc. ideo melancolici et similes saturno inficiuntur tali peste et pauci evadunt nisi succurratur eis, sed per successum possunt liberari quia sapiens dominabitur astris [1] ||

Sed si talis pestis causetur a marte quia mars continet sub se colericos bellatores etc. ideo colerici et similes subjecti marti inficiuntur tali peste, et quod de uno planeta dico dicendum est de singulis, sed adhuc non omnes subjecti tali planete equaliter inficiunt<ur>, sed aliqui cicius aliqui tardius secundum susceptibilitatem vel resistentiam complexionis vel etatis etc.

Nunc vero de noticia iam pestulatorum vel iam infectorum tali peste dico secundum quod alias expertus sum quia quinque modis experiebar hominem esse infectum videlicet colore anhelitu pulsu urina et sanguine | primo colore quia communiter infecti in principio infectionis habent vultum clarum coloratum rosaceum, sed cum talis pestis recolligitur in venis descendentibus a capite sicut iam dixi tunc talis color evanescit et hoc communiter accidit || secundo cognoscitur per anhelitum et hoc est quum aspiracio et respiracio non sunt equales, quum aspiracio est maior quam respiracio || tertio cognoscitur per pulsum quia pulsus modo est fortis modo debilis modo tardus modo citus modo subitus modo remissus modo nullus et haec noticia remittitur pericio<ae> medici || quarto cognoscitur per urinam et licet quaedam egrîtudo sit cognoscibilis per urinam tam racione duodecim colorum in diversis urinis apparencium quam humana racione decem octo ducentorum similiter in diversis urinis apparencium, tamen praesenti dicam tantundem quantum tangit propositum quia communis

---

1) Sapiens d. a. bei *Arnaldas Villanovanus* († 1312), *Vitalis de Furno* († 1327) und früher schon bei *Ptolemaios*.

noticia quam habebam de tali peste erat una nubecula in urinis apparins <e> quae aliquando constituebat ypostizim <as> | In urina aliquando erat in fundo, aliquando in media regione urine, aliquando in suprema parte. Si talis nubes constituebat ypostisim in fundo urine talis homo nondum erat infectus. Si in media tunc erat primum principium infecionis sed multum faciliter curabatur. Si in suprema regione tunc percipiebam talem fore penitus infectum et racio est quod dicit egidius [1]) quod similis simili servit regio regioni | et talis nubes in superiore parte urine denotabat talem pestem iam ascendisse ad caput, sed talis satis faciliter adhuc curabatur. Sed quum talis urina cum tali nube apparebat michi cum quadam turbulencia tendente aliquando ad fuscedinem aliquando ad quandam inflammacionem tendentem ad aliquantulum rubedinem tunc [*fol. 29r*] percipiebam talem pestem iam descendisse a capite et distributam in corpore et talem fore periculosam et difficilis curacionis tamen adhuc curabilis erat quotienscumque glandula crepebatur in corpore quia post talem crepacionem non erat remedium nec spes salutis et multa alia signa reperiebam in urinis. Sed quantum ad pestem ista sunt communiora || Sed quinto cognoscebam ex sanguine extracto per flebotomiam quia aliquando post residenciam sanguinis reperiebam humores aquaticos aliquando viscosos aliquando congelatos aliquando in fundo aliquando in superficie et diversorum colorum, quia aliquando reperiebam humorem tendentem ad aliquantulum <a> rubedinem claram et tunc denotabam morbum pervenisse racione colere rubre quia colera rubra est calida et sicca, racione caliditatis causat rubedinem racione siccitatis causat claredinem || Aliquando talis humor apparebat cum tali rubedine aliqualiter turbulenta et spissa et tunc denotabam morbum processisse a sanguine corrupto quia sanguis est calidus et humidus, racione caliditatis causat rubedinem et racione humiditatis causat spissitudinem. Aliquando talis humor apparebat aquosus et turbidus et tunc denotabam morbum provenisse a flegmate quia flegma est frigidum et humidum, racione frigiditatis causat aquositatem et racione humiditatis causat spissitudinem et turbedinem et haec eadem verba notanda sunt

1) *Aegidius Corboliensis*, Gilles de Corbeil (1180—1223), Leibarzt Philipp Augusts von Frankreich.

de urinis et haec praedicta sufficiunt quantum ad noticiam infectorum peste ||

Sed quia cuncta praedicta minime prosunt egroto nisi super hoc sibi provideatur de remedio opportuno ideo de remediis valentibus ad expulsionem talis pestis vel extractionem a corpore humano nunc intendo dicere, non tamen generaliter de singulis sed de aliquibus quibus usus fui et primo de pestilenciandis quia iudicio meo tucius est nondum pestilenciatis fugere aerem corrumpendum si super hoc habeant noticiam per pronosticacionem corrupcionis future, et de talibus non est propositum meum sed de pestilatis et infectis tali peste letali || Tunc quum pestilenciatus senciebat pestem fore recollectam in aliqua glandula praedicta, si ante duodecimam horam vel circa post dolorem glandule notificabit se esse pestilatum, erat facillime cure. Si vero tardabat manifestare se esse pestelatum ultra duodecim horas investigabam locum dolentem et per prius volebam experiri, si talis pestis erat facilis cure vel difficilis et per istum modum ego dabam egro tyriacam in satis bona quantitate sicut vivum bone nucis et aliquando unius ovi parvi secundum personam, si eger vomebat tyriacam tunc percipiebam venenum pestiferum glandule(m) iam incepisse reverti ad cor et ad interiora unde habuerat originem ideo quia non reperit alium exitum et tunc venenositas vel pestis erat tanta atque taliter radificata in corpore, quod virtus tiriace non poterat eam expellere, et cum talis venenositas et virtus tiriace essent contrarie et esset pu(n)gna inter ipsas, necesse esset(?) tiryacam cedere et absentare locum per vomitum, et in talibus non habebam spem salutis quia moriebantur ideo quod tarde apparuerunt suum morbum, et bene dixi amicis quod iste non potuit evadere quia tarde venit et non libenter apponebam manum. Sed cum talis eger non emovebat tyriacam tu⟨n⟩c percipiebam quod venenositas pestis erat adhuc inclusa in glandula et tunc ego considerans in memet ipso si venenositas huius pestis quam natura iam expulit a se usque ad talem locum revertatur ad cor et interiora unde exivit, iste homo est mortuus. Si autem possit extrahi de isto loco vel de ista glandula et poni penitus extra corpus iste homo erit liberatus et quum natura iam expulerat talem pestem usque ad talem locum et ulterius non poterat, ego laborabam per posse iuvare naturam et inci-

piebam operari ubi natura desinebat et consideravi multos modos extrahendi a corpore istam pestem et primo extrahebam sic | capiebam tres vel quatuor vel plures sanguisugas secundum personam et ponebam in una ventosa vel vitro parvo et applicabam illi loco dolenti in quo erat pestis recollecta, tunc ille sanguisuge sugebant illum sanguinem corruptum in quo erat illa venenositas pestis inclusa et post separacionem sanguisugarum dimittebam fluere locum dolentem quam diu poterat. Et ratio extrahendi pestem a corpore illo modo movit me quia sanguisuge naturaliter plus appetunt sanguinem corruptum et infectum quam purum et limpidum eodem modo sicut natura ibidis plus appetit ser-
<u>
pentem quam pullos et quia sanguisuge sic extrahebant illam sanguinem corruptum et cum hoc illam pestem inclusam in sanguine. Sic pestelenciatus liberabatur a peste nec erat necessaria alia medicina nisi aliquando aliqua emplastra ad maturandum, si erat necesse, sicut ego ponebam in fine, et cavere debent a frigore vento et pluvia et uti cibis digestibilibus et non inveni sanguisugas deficere sed cunctos liberare per istum modum. Quodsi sanguisuge haberi non poterant tunc faciebam fieri flebo-
<a>
tomiam in eadem vena in qua recollecta erit pestis et propinquo in loco videlicet in loco in quo reperiuntur ta(e)les vene sicut dixi superius in secunda parte et antequam vena ligaretur ego cognoscebam [*fol. 29v*] sic quia quam diu videbam sanguinem fluentem de vena grossum turbidum et spissum tunc talis sanguis erat pestilifer et quam diu durabat illa turbedo semper continuabam flebotomiam. Sed quum sanguis exiebat subtilis clarus lucidus tunc faciebam ligare venam et talis nunc securus erat et liberatus est de peste. Et semper faciebam aperire venam late in superficie et non in profundo, ne vena perforetur de utraque parte sed late in superficie ut grossus sanguis corruptus et turbidus ac spissus latiorem exitum reperiret et non impediretur propter strictum exitum et non erat sibi necessaria alia medicina nisi quod a vento caveret et frigore et pluvia | et immediate post flebotomiam faciebam intrare lectum et extendere membra equaliter, ut sanguis residuus in corpore melius et equaliter curreret ad venas vacuas, et post uti cibis digestibilibus ||

Sed si persona erat debilis complexionis vel debilis animi sicut

sunt pueri iuvenis <e> et persone nimis delicate quae sanguisugas vel flebotomiam pati non possint, tunc perquerebam <i> locum dolentem et capiebam pullos gallinarum et deplumebam eis anum et super ipsum anum ponebam modicum salis bene triti ut propter corrosionem salis melius attraherent ad se et tunc applicabam anum pulli prope ad locum dolentem et tunc pullus sugebat venenositatem pestis inclusam in glandula et immediate moriebatur pullus antequam diceretur unum pater noster et tunc applicabam sibi unum alium et similiter moriebatur et applicabam tot quod unus remanebat vivus vel duo vel tres et tunc talis erat liberatus et tunc indigebat regimine dictis <o> sicut homo exiens magnam infirmitatem et in ista crura applicabam loco dolenti aliquando quatuor pullos aliquando quinque aliquando sex et breviter quousque unus vel plures remanebant vivi et tunc pro certo eger liberabatur. Si autem pulli omnes moriebantur et eger similiter moriebatur, sicut semel applicui tredecim pullos qui omnes fuerunt mortui et quia erat de nocte et pro illa hora non poterant haberi plures, ideo ille mortuus fuit una cum pullis. et ista cura est multum suavis et sine dolore et fieri potest quibus cumque personis quantumcumque iuvenibus pueris infantibus [1]). Si vero cuncta praedicta haberi non poterant tunc laborabam ad mollificationem materie grosse et rudis venenositatis huius pestis incluse in corpore et appericionem pororum ut ipsam materia molificata et poris apertis liberius possem extrahere ex corpore et extra penitus ponere illam grossam materiam infectam tali peste et hoc faciebam sic: Ego capiebam herbas mollificativas aperativas <i> et attractivas et decoquabam in aqua per unam competentem bulicionem et istam aquam cum herbis ponebam aliquando in aliquo vaso mundo et aliquando involvebam aliquibus pannis ipsummet vas in quo forverat <e> ne macularet lectum et ponebam aliquando ad pedes egri, maxime quum pestis erat in inguinibus, et tunc calor ascendebat per lectum et calefaciebat egrum et in ista calefaccione calefaciebat egrum et in ista calefaccione dige-

1) Über die „Hühnersteisskur" vgl. *Galeatii de Sancta Sophia* liber de febribus (tract II c. 1). Lugduni 1517. (Galeatius † 1427). — Schon *Johannes Jacobi* von Montpellier († 1384) hat sie angewendet. Siehe Sudhoffs Archiv XI p. 162.

rebat et dissolvebat illam materiam grossam quae erat in inguinibus et in toto corpore. demum in eadem decoccione erant herbe aperitive que aperiebant poros ut illa materia faciliorem reperiret exitum. Et eciam herbe attractive que attrahebant illam materiam iam dissolutam per illos poros apertos et tunc sudor
⟨i⟩
guttatim et paulusper incipiebat exire per illos poros apertos et
⟨uber⟩
statim exumbrabat sudor cum grossis guttis labentibus de omni parte corporis et venenositas istius pestis penitus trahebat extra corpus et tunc pestelatus erat liberatus. Et quando pestis erat in inguinibus notatis ponebam illas herbas a parte pedum ut venenositas pestis melius elongaretur a corde, quia cor semper conservandum est in quantum est possibile || Si autem pestis erat in subacellis vel in collo tunc ponebam istas herbas superius et de illa parte in qua erat pestis, et aliquando capiebam lateres calidos et involvebam in pannis lineis madefactis in aqua praedicta et ponebam in locis quibus supra. Et similiter provocabam sudores ut supra, et non vidi egrum quemquam sic sudantem guttatim incurrere mortem per pestem. et ideo omnibus modis quibus poteram provocavi sudorem || Si vero sudor provocari non poterat tunc signum erat quod pestis iam reversa fuerit per totum corpus, racione sue grossiciei et viscositatis iam conglutinaverat et inviscaverat totum sanguinem, quod totus sanguis vel pro maiori parte erat conglutinatus. et tales erant prope mortem sicut aliquando vidi, nec per flebotomiam nec pro aliquo alio modo poterat haberi sanguis a corpore et hoc erat quia iam conglutinatus erat et tales vivebant aliquando quinque vel sex horas, aliquando plus aliquando minus. et haec sunt herbae quas ego decoquebam pro cura: ysopus menta et pulegium calamentum sambuci folia malva ypericon absinthium fumus terre et breviter multas alias quas (non) pro presenti in mente non habeo. non tamen semper ponebam de herbis omnibus insolitis sed de illis quas habere poteram, et de quibus oporte(n)t habere recursum [fol. 30r] ad libros medicine vel ad peritos in medicina et has herbas predictas et alias aliquando coquebam in vino quia erat fortioris acuitatis et aliquando in aceto quia erat fortioris penetrabilitatis || Insuper in omni cura praedicta applicabam duplex emplastrum vel unum repercussivum quod ponebam super cor ad repellendum

venenositatem pestis a corde ut illa pestis non intoxicaret cor sed procul repelleretur a corde. Aliud emplastrum faciebam de rebus dissolutivis <i> aperativis et attractivis ut dissolveret materiam grossam apostematis et aperiret poros loci dolentis ut inde liberius reperiret exitum et cum hoc attraheret ad se illam materiam dissolutam per illos poros apertos || primum emplastrum videlicet repercussivum faciebam de salvia ruta menta ysopo ypericon et breviter omnibus aliis valentibus contra venenum, secundum quod poteram habere duas vel tres vel plures, et terebam fortiter et addebam bonam quantitatem tyriace et istud emplastrum ponebam calidum supra cor ut ipsum praeservaret a veneno et defensaret ipsum cor ne venenum sibi noceret || Aliud emplastrum videlicet dissolutivum aperitivum et attractivum componebam de pluribus rebus aliquando de forti fermento aliquando de farina siliginis aliquando de farina fabarum cum bona quantitate salis, aliquando addebam nuces siccas et distemperabam cum albumine ovi et succo foliorum sambuci cum succo apii et cum aceto forti, et addebam aliquando <i> terebentinam aliquando picem aliquando liquorem abietis et breviter cum omnibus rebus dissolutivis ape- <i> rativis et attractivis divisis vel mixtis secundum quod poteram. hinc ego componebam emplastrum et bene calidum applicabam loco dolenti et ut forcius et cicius operaretur ego calefaciebam lapides et bene calidum ponebam supra emplastrum ut calor esset forcior et diucior quia dissolucio apericio vel attractio non possunt fieri bene sine calore. et per ista emplastra maturabatur apostema si aliquod residuum fuerat et sepe faciebat sibi viam ad modum intercutis et isto modo perfecte liberabatur pestilatus et oportebat ipsum regere quemadmodum in cura intercutis || Erant autem aliquando aliquae persone pingues et carnose que dolorem pestis incluse in glandula bene senciebant. sed tum illa glandula erat ita profunde in corpore tam propter carnositatem supervenientem quam propter pinguedinem quod manibus sentiri non poterat. et tunc sanguisuge glandulam attingere non poterant ad sugendum sanguinem corruptum inclusum in ipsa glandula propter carnositatem. Similiter nec pulli poterant attingere | de flebotomia erat dubium quia vene non bene reperiebantur propter

carnositatem, quia barbitonsores sepe deficiebant in percuciendo venas et sanguis sepe impediebatur propter carnositatem. tunc talibus medebar sic, faciebam emplastra attrahentia tam forcia quam poteram et calida applicabam loco dolenti ut attraherent, deinde apponebam ventosas ut forcius attraherent. tunc si videbam flebotomiam bonum posse fieri faciebam vel apponebam sanguisugas vel pullos ut supra dixi. Si per ista glandula non extrahabatur usque ad pellem tunc faciebam fendere glandulam per cyrurgicum. si habundancia sanguinis emanare poterat patiens liberabatur. si vero sanguis non poterat emanare moriebatur in brevi, et hoc erat quod sanguis erat iam coagulatus in corde et tarde notificaverat suam pestem ||

Sed omnia quae dicta sunt superius, sunt dicta pro illis quibus glandula pestifera statim ostendit se in locis praenominatis, quia tunc medicus est cercius ubi debent poni sanguisuge vel ubi debet fieri flebotomia ac ubi debent poni pulli. Sed sunt aliquando aliqui pestelenti in quibus nulla glandula est dolens nec nullus locus recolleccius apparet usque ad quintum aliquando ad sextum et septimum diem et in octava die moriuntur. sic in roma vidi et tiburci in peste anno 1424° quia in multis nulla glandula dolebat usque ad quintum vel sextum diem et quasi omnes moriebantur.
⟨ibus⟩
et tunc tales remedia praedicta non prosunt nisi casualiter, quia tunc flebotomia eque cito fieret in vena in qua esset sanguis sanus sicut in vena infecta. et tunc sanguis purus veniret extra et sanguis corruptus maneret in corpore et isto modo sanguis corruptus dispergeretur per totum corpus et talis flebotomia esset abbreviatio vite et in hoc medicus debet esse valde consultus sicut(?) eciam(?) de pullis emplastris et ceteris remediis.

Tunc solebam apponere quod apposui mihimet rome in praedicta peste, et quia fui infectus sicut alii, scilicet primo sentivi dolores capitis, demum febrim, postea dolui in renibus, ex hinc pulsum habui indeterminatum una cum urina mortali scilicet, de me non erat spes salutis, nec iam habebam glandulam dolentem sicut nec plures alii qui moriebantur. et tunc apposui ultimum remedium suprascriptum quia toto posse innixus fui sudorem provocare cum magna coopertura et labore. tum passus fui quod incepi sudare et computavi tredecim guttas sudoris descendentes

per pectus, demum feci calefieri lateres et calidos apposui ante et retro et tunc incepi et computavi quadraginta guttas, et hoc reiteravi ter et immediate post sudorem urina mea erat sana et nullum aliud remedium apposui et per istud liberatus fui.

Et istud est remedium quod apponere solebam in talibus egritudinibus non apparentibus. et nunquam vidi aliquem sic guttatim sudantem incurrere mortem. et per istam curam vidi multos febricitantes liberari, ydropicos curari, maxime provocando sudorem in stuphis siccis et utendo rebus tostis [1]) quia tostum de una parte consumebat humorem aquaticum inclusum in corpore et in altera parte ille humor exiebat de corpore in ma(n)gna quantitate. aliis passionibus approbavi sudorem multum prodesse etc. Et est finis, deo gratias.

Am Rande des folium 39v:

pillule famosissime cuiusdam egregii doctoris papiensis qui composuit tractatum de epidemia:

Rp aloe<s> loti in aquis bezoarticis aut in consimili decoccione ℥ ij || myre ℥ i scil lote ut supra || croci infusi in aq. rosarum | trociscorum de agarico ana ʒ vj || corticum mirobalanorum citrinorum ʒ v, mirobalanorum kebulis ʒ iij || rad. diptamni tormentille tunicis ana ʒ ij || masticis cinnamomi ana ʒ i || spice gariofilorum, ligni aloes ana ʒ semis || musci grana iij aut tempore caumatis camphore ℈ sem. fiant pillule cum sirupo de citro.

Das sind die *pilulae contra pestem Rufi*, die durch das ganze Mittelalter gehen, ursprünglich mit drei Bestandteilen, aloe, myrrha, crocus; später mit 20, 30, 40 und mehr Mitteln zusammengesetzt.

In einem bisher unvollständig gedruckten *Liber de febribus* (M S N° 235 Monasteriense fol 1—30 ohne Anfang und ohne Schluss), des *Galeatius de Sancta Sophia*, der im Jahr 1427 zu Padua gestorben ist, lautet die Vorschrift zu diesen Pillen folgendermaassen: *Galeazii de S. Sophia pilule in febri pestilenciali flegmatica*

Rp ambre electe ʒ s, smaragdi ℈ ij, ligni aloes ʒ i, boli armeni, terre sigillate ana ʒ s, ossis de corde cervi, ierici crudi ana ℈ i, been albi et rubei, tormentille an ʒ i, myrrhe, croci ana ʒ i, xilobalsami, carpobalsami, squinanti, asseris ana ℈ i, cinnamomi, macis, nucis muscate, gariofilorum, spice ana ℈ s, turbith electi ℥ s agarici optimi ʒ ʒ v, zingiberis ʒ i, salis

1) „Schrothsche Trockenkost".

gemme ℈ iiij, mira, chebulorum indorum, citrinorum ana ʒ ij, dyagridii debite praeparati ʒ ij, aloes succotrini electi ℥ iij, confice pillulas in succo praedicto u. s. w. u. s. w. Exhibe pilul III aut IV.

Vergleiche: *Marsiglius a S. Sophia Patavinus,* de febribus etc. Venetiis 1507. — ferner: *Utilissimus tractatus de febribus* Recepte super prima quarti canonis Avicennae secundum illustratorem artium et medicine singularissimum monarcham magistrum *Marsilium de Sancta Sophia* patavinum, liber de febribus *Galeazii de Sancta Sophia* etc. Lugduni 1517.

Die 15. Tagung der Deutschen Gesellschaft für Geschichte der Medizin und der Naturwissenschaften zu Leipzig am 19.—22. September 1922.

I. Sitzung am Dienstag, den 19. September nachmittags 3 Uhr im Hörsaal 11 der Universität (mit grossem Projektionsapparat). Zahl der Teilnehmer 80. Vorsitzender: SUDHOFF (Leipzig), *später* STICKER (Würzburg).

1. SUDHOFF gibt dem Worte, was mächtig auf ihn eindringt, wie er nach monatelanger Arbeit an der Darstellung der Entwicklung der deutschen Naturforscherversammlungen seit 1822 und der Vorbereitung der Jahrhundertfeier, nun zu der gleichstrebenden Schaar der deutschen Historiker der Naturwissenschaften und der Heilkunde sich wenden darf. Was er in den letzten 12 Monaten im Forschen auf diesem Gebiete seelisch erlebte, was in Gedanken ihn beschwerte und erhob als Geschichtsforscher von regem Fleisch und Blute, das werden am ehesten noch die engsten Fachgenossen zu erfassen vermögen. Das Wachsen und sich Regen der deutschen Naturforscherversammlungen in ihrem ersten Jahrhundert ist ein historischer Vorgang von eigenartigem, intimen Reize. Der Klang rastloser deutscher Arbeit im Dienste der Wahrheit wird hier an Tiefe und Nachhaltigkeit fast noch übertönt von dem tiefen Orgeltone deutschen Zusammenstrebens, der Stämme und Gaue und ihrer lebendigen Einzelindividuen von gesonderter Prägung, Dem am Geiste des Hellenentums Genährten steigt unwillkürlich immer wieder vor dem geistigen Auge empor die Erscheinung der griechischen Ἀμφικτύονες, der zum Kultus eines Gottes verbundenen Stämme, die bei Delphi, bei den Termophylen, bei Olympia zum geistigen und körperlichen Wettkampfe als Einheitsbetätigung der ganzen Volksgemeinschaft alljährlich oder alle paar Jahre mit Regelmässigkeit

zusammenströmten. Wahrlich es ist etwas *Amphiktyonisches* auch in den Naturforscher- und Ärztezusammenkünften der Deutschen des aufsteigenden 19. Jahrhunderts gewesen, dem auch schon Andere Worte geliehen haben.

Als Träger gleicher Geisteskultur nahten sich im Herbst Jahrzehnte lang die Männer *einer* Zunge, gemeinsam ringend nach neuer reicher Erkenntnis im Reiche des Naturgeschehens und in seiner Sonderwelt der lebendigen Vorgänge im gesunden und kranken Menschenkörper. Gemeinsames Ringen nach Wahrheit, Gemeinsamkeit der geistigen Arbeit hat sich damals als starkes Bindemittel, als haltbarer Kitt bewährt. Ein solches geistiges Bindemittel ist für uns Deutsche gerade heute wieder von ganz besonderer Bedeutung: heute erst recht unentbehrlich. Feste Klarheit, Zielbewustheit sicheren Wissens verleiht Stärke, gleichviel auf welchem Gebiete. Auch *das* haben die deutschen Naturforschertagungen bewiesen. Möge es so bleiben! Geistesstärke und Bindemittel, beide können wir brauchen.

Gehn wir also gefasst alt deutsche Männer *an unsere Arbeit!*

S. erklärt die Tagung der Abteilung 15 (Geschichte der Naturwissenschaften und der Medizin) der Jahrhundertversammlung Deutscher Naturforscher und Ärzte und damit zugleich die wissenschaftlichen Jahressitzungen 1922 der „Deutschen Gesellschaft für Geschichte der Medizin und der Naturwissenschaften" für eröffnet und bittet, den Herrn Kollegen STICKER aus Würzburg zur Leitung der Verhandlungen des heutigen Nachmittags zu berufen (Geschieht mit Beifallsbezeugung).

2. Herr JULIUS SCHUSTER (Berlin): OKEN, *der Mann und sein Werk.*

Der Charakter der organischen Naturwissenschaften der ersten Hälfte des 19. Jahrhunderts, der Übergangsperiode zwischen LINNÉ und DARWIN, lässt sich nicht verstehen ohne die historisch-kritische Analyse der richtunggebenden Gestalten jener Zeit. Unter diesen ist eine der bedeutsamsten zweiffellos LORENZ OKEN. Gerade der Umstand, dass OKEN bei Mit- und Nachwelt zu den umstrittensten Persönlichkeiten gehörte, musste zur Lösung der Aufgabe reizen, die historische und psychologische Bedingtheit des eigenartigen Mannes auf Grund primärer Quellen zu ergründen.

Die Jahrhundertfeier der Naturforscher fällt in eine Zeit, in welcher der Blick nicht mehr durch die einseitige Brille des Darwinismus getrübt wird, der sowohl für jede anders geartete Philosophie wie für die geniale Empirie eines GREGOR WENDEL blind war, ja kaum bemerkte, wie viel er von der sonst so geschmähten Naturphilosophie einfach herüber materialisiert hatte. Eine Naturphilosophie aber, von der ein so grosser Anstoss im Empirischen wie im Theoretischen der Organik ausging, kann unmöglich so verdammenswert sein wie die antihistorische Betrachtung glauben liess. Die kritische, nicht im Dienste einer Theorie stehende Historie zeigt in der Tat einen neuen, unbekannten OKEN, dessen Sein und Werden die konsequenteste Entwicklung eines grossen Naturforschers romantischer universeller Art zeigt, in ihrer zündenden Wirkung auf gleiche oder andersgerichtete grosse Geister wie in ihrer Ausartung im schwächlichen Nachgesang der Kleinen. Weder GOETHES poetische Kraft noch AL. V. HUMBOLDTS physische Weltbeschreibung brachten die halbvergessene Ansicht von der Einheit der Natur vor ROBERT MAYER und CHARLES DARWIN in eine so einheitliche Formel wie OKEN. Hat auch das aus der Deduktion hergeleitete mathetische Element in OKENS Lehre als Irrtum sich erwiesen, so ist die Betonung der Funktion in der Gestaltenlehre (Organognosie) um so wichtiger geworden und hat, durch den Botaniker K. GOEBEL alles deduktiven Beiwerks entkleidet, zu einer experimentellen Morphologie geführt. Nicht nur alle entwicklungsgeschichtlichen organischen Disziplinen sind durch OKENS Einfluss bedeutend gefördert und vom starren Bann LINNÉ-CUVIER'scher Dogmen befreit worden, sondern auch der Sinn für allgemeine Naturwissenschaften ist durch OKEN erweckt und in der von ihm ins Leben gerufenen Versammlung Deutscher Naturforscher und Ärzte zu einem Vorbild geworden, dem auch das wissenschaftliche Ausland bald folgte: „scrutatores naturae consociavit". So war es wissenschaftlich wie durch die Pflicht der Pietät gleich gerechtfertigt, wenn Tausende von Naturforschern und Ärzten auf der Leipziger Jahrhundert-Tagung OKENS Plakette trugen, während der Vortrag das Bild des teils vergessenen, teils verzerrt gesehenen Mannes als Philosoph, Forscher und Mensch zu verlebendigen suchte.

(Der K. SUDHOFF zugeeignete Vortrag erschien im Verlage W. JUNK, Berlin W. 15.)

In der Diskussion teilt Herr PICK aus Prag einen Brief OKENS an Sternberg vom 13. Okt. 1830 mit, der bisher übersehen wurde. SUDHOFF weisst auf den OKENbrief vom Juni 1821 hin, der zur Eröffnung der historischen Ausstellung der Naturforschertagungen 1822—1920 im alten Rathaus am Samstag den 16. Sept. in Faksimilenachbildung den geladenen Gästen überreicht wurde, und betont den Wandel in der Wertung OKENS, der sich in den fünfzig Jahren seit der Leipziger Tagung von 1872 und LUDWIGS damaliger Beurteilung in seiner Festrede vollzogen hat.

3. Herr DIEPGEN (Freiburg. 1/B): *Die Leistung des Mittelalters für den Fortschritt in der Medizin.*

DIEPGEN gibt einen Überblick über die Leistungen des Mittelalters, die einen fruchtbaren Keim für die Zukunft oder eine praktische dauernde Errungenschaft vorstellen. Er zeigt, wie man in den letsten Jahrzehnten zu einer vollständig neuen Auffassung vom medizinischen Mittelalter gekommen ist, und dass die Medizinhistorik dies fast ausschliesslich den Arbeiten SUDHOFFS, seiner SCHÜLER und dem Leipziger Institut zu verdanken hat. Das wird im Einzelnen im Anschluss an die Arbeiten SUDHOFFS, STICKERS u. a. nachgewiesen. Von grösster Wichtigkeit wurde die Kenntnis zahlreicher neuer Quellen, die erst SUDHOFF den Fachgenossen erschloss und in vorbildlicher Weise bearbeitete. Schon die literarische Tradition, in der man bisher ein blosses Weitergeben von Bekanntem erblickte, zeigt Persönlichkeiten unter den Ärzten, die eigene Wege gehen, nicht nur in den Konsilien, sondern auch in anderen literarischen Produkten. In dieser Tradition wird vor allem die Stellung von Salerno in dem von SUDHOFF und seiner Schule ausgehenden neuen Licht gewiesen, die besondere Bedeutung KONSTANTINS von Afrika hervorgehoben und betont, dass das Haften am Althergebrachten keineswegs so charakteristisch für den mittelalterlichen Westen ist, wie man es gewöhnlich annimmt. In den *Naturwissenschaften* müssen als selbständige Leistungen des Mittelalters bezeichnet werden: die Erweiterung der physiologischen Optik über Griechenland hinaus durch IBN AL-HAITAM, die Entdeckung der sphärischen Aberration durch ROGER BACON, die Erfindung der Brillen, die Bestimmung des

spezifischen Gewichtes durch AL-KHAZINI, die Darstellung des Alkohols. In der *Anatomie* ist sicher erwiesen, dass das *ganze* Mittelalter hindurch Leichen geoffnet worden sind, zunächst zu Einbalsamierungszwecken; die Ergebnisse von SUDHOFFS Studien über die Tradition und Naturbeobachtung zeigen das allmähliche Erwachen des anatomischen Blicks. Entdeckungen aus der Zeit vor Vesal sind: die Auffindung der Einmündung des Gallenganges ins Duodenum, des Hammers und Ambosses im Mittelohr, des Hymen durch ACHILLINI, der Paarigkeit des Giessbeckenknorpels durch BERENGARIO CARPI, der Ausmündung der Bartholinschen Drüsen durch BENEDETTI DA LEGNANO. Eine der glänzendsten Errungenschaften des Mittelalters ist die klare Erkenntnis der *Infektion als Krankheitsursache*, die allmähliche Vermehrung der als solche bekannten ansteckenden Krankheiten, die Erfassung der Syphilis als Volkskrankheit. Als Konsequenz schenkte das Mittelalter der Menschheit, durch Aussatz und Pest belehrt, die ausbaufähigen *Anfänge einer systematischen Seuchenbekämpfung*. Auch sonst hat es *hygienische Eigenleistungen* aufzuweisen, welche in den zahlreichen Gesundheitsregimina niedergelegt sind. In der *inneren Medizin* harrt noch manches historische Problem der Lösung. In der *Chirurgie* ist sicher neues geleistet und wertvolles zu neuem Leben erweckt worden. Auch hier bedeutet SALERNO den Anfang einer neuen Zeit; hervorzuheben wären die Kenntnis der Notwendigkeit der prima intentio für eine gute Wundheilung, selbständige operative Technizismen verschiedener Art, die plastischen Operationen in Unteritalien und Sizilien, der Ausbau der Staroperation bei den Arabern, die Erfindung des zahnärztlichen Pelikans in Frankreich, die Narkose mit dem Schlafschwamm. Die ureigenste Errungenschaft des Mittelalter, das *Krankenhaus*, wurde von grosser Bedeutung für die Medizin und den ärztlichen Stand, ebenso die ihm auch ureigenen *Anfänge der modernen Medizinalordnungen*, des *Hochschulstudiums*, der *Standesorganisationen* und die grossen Fortschritte, die dem Mittelalter auf dem Gebiet der *ärztlichen Ethik* zu danken sind. Die Geschichte der Erforschung dieses Zeitabschnittes wird *für immer mit dem Namen* SUDHOFFS *und des Leipziger Institutes verbunden bleiben.*

In der *Diskussion* spricht LEJEUNE (Greifswald, über medizin. Einrichtungen auf Guadeloupe in Polikliniken und Pavillonsystem u. s. w.), SCHMIDT,

Ruska (Heidelberg); Diepgen beantwortet verschiedene Fragen; Stein berichtet, dass de Bosso schon um 1260 für das medizinische Studium der Frauen eingetreten sei, doch hält Diepgen ein solches in damaliger Zeit wohl nicht für ausführbar.

Die Absendung eines telegraphischen Glückwunsches an den historischen Altmeisser Prof. Helfreich in Würzburg zu seinem 80. Geburtstag wird beschlossen.

4. Herr Feldhaus (Berlin) hält einen reich mit Projektionbildwerk illustrierten Vortrag über *Symbolische Darstellungen* aus den Naturwissenschaften in der alten Kunst und zeigt, wie sich schon in vergangenen Jahrhunderten die Geräte und Maschinen der angewandten Naturwissenschaften tief in der Vorstellung breiter Volksmassen festgesetzt hatten. Seit dem 11. Jahrhundert lassen sich Treträder, Uhr-Teile, Pressen, Walzwerke, Mühlen u. s. w: in Malereien, Holzschnitten und Kupferstichen nachweisen. Durch sie wird ein bestimmter, bildlich nicht darstellbarer, seelischer oder geistiger Vorgang sinnfällig gemacht. So naht z. B. dem Sterbenden eine Frauengestalt, die auf dem Kopf ein Herz mit der Unruhe einer Uhr tragt; inquies cordis.

Eine Diskussion schloss an ein von Feldhaus gezeigtes Bild der Verkündung Mariä von der Marienkapelle in Würzburg sich an. Man sieht dort eine gotische Skulptur von etwa 1450: Gott Vater oben in den Wolken, unten Maria kniend. Vom Mund Gott Vaters führt, gehalten von seiner rechten Hand, ein Schlauch nach dem Ohr der Maria. Auf dem Schlauch rutscht das Christuskind abwärts. Feldhaus wies darauf hin, dass solche Sprachschläuche mindestens von den in der damaligen Zeit zu Kriegszwecken verwendeten Taucheranzügen bekannt sein. (Vgl. weiter unter N°. 15). Schluss der Sitzung kurz nach 6 Uhr.

Alle weiteren wissenschaftlichen Sitzungen finden in dem mit Projektionsapparat ausgestatteten *Hörsaal des Institutes für Geschichte der Medizin, Talstrasse 38 statt.*

In der *Geschäftssitzuug* (15. ordentliche Hauptversammlung) der Deutschen Gesellschaft für Geschichte der Medicin und der Naturwissenschaften am 20. September nachmittags 3 Uhr im Seminarzimmer des Institutes verliest der Vorsitzende Sudhoff zahlreiche Begrüssungsanschreiben und Depeschen und gibt den

Jahresbericht als dessen Wichtigstes er die Begründung der „Schweizerischen Gesellschaft für Geschichte der Medicin und der Naturwissenschaften” bezeichnet, die ihren Sitz in Zürich hat und schön rund 200 Mitglieder aus dem ganzen Schweizergebiete zählt. Der Mitgliederbestand der Deutschen Gesellschaft weist seit der Kissinger Versammlung wenig Veränderung auf. Die ungeheure Steigerung der Druckkosten in Deutschland im letzten Halbjahre bringt die Ausgabe des Schlussheftes 1922 der Mitteilungen unter grosse, unerwartete Schwierigkeiten [die aber zum grössten Teil durch Gaben aus einem Land mit hoher Valuta jetzt schon gehoben erscheinen]. Der Mitgliedsbeitrag für 1923 wird bei den Ausländern hoher Valuta auf dem alten Satze belassen, bei den Deutschen der Jahreszuschlag um mehr als das fünffache auf 250 erhöht, sodass M. 265 zu zahlen sind. Der Vorstand wird in der alten Zusammensetzung neu berufen, zur Redaktion der „Mitteilungen” an Stelle des zurückgetretenen hochverdienten SIEGMUND GÜNTHER (München) für die Naturwissenschaften die Herren Dr. WIELEITNER (anorganische) u. ZAUNICK (organische) bestimmt. Letzterer soll auch die Leitung der Naturwissenschaften im Gesamtregister übernehmen. Für das kommende Jahr wird ein kleiner Badeort als Treffpunkt in Aussicht genommen, vermutlich Bad Steben. In der anschliessenden *zweiten Sitzung* der historischen Abteilung der Naturforscherversammlung, die um 5 Uhr beginnt, führt Herr PAUL DIEPGEN (Freiburg i. B.) den Vorsitz. (Zahl der Teilnehmer 43).

5. Herr JULIUS RUSKA (Heidelberg): AL RĀZĪ als Chemiker. Über AL-RĀZĪS Beschäftigung mit der Alchemie wusste man bis vor zwei Jahrzehnten wenig mehr als Anekdoten, die sich gegenseitig aufhoben, da die einen von märchenhaften Erfolgen, die andern von verhängnisvollen Misserfolgen berichteten. Erst M. BERTHELOT gab 1893 in seiner *Chimie au Moyen Âge* einen Auszug aus dem *Liber Secretorum Bubacaris*, das er mit Vorbehalt AL RĀZĪ zuschrieb. E. WIEDEMANN veröffentlichte einige Seiten aus einer in Leipzig liegenden Handschrift desselben Werkes in deutscher Übersetzung. H. E. STAPLETON aber entdeckte in der Bibliothek des Náwāb (NABOB) von RĀMPŪR in Nordindien einen Sammelband alchemistischer Schriften, der auch

zwei verschollene Abhandlungen AL RĀZĪ zur Chemie enthielt; er gelangte ferner in den Besitz einer Handschrift *Kitāb sirr alasrār*, die nur leider voller Fehler ist und ihm keiner Herausgabe Wert schien. Der Vortragende endlich stiess bei der Nachforschung nach arabischen Steinbüchern in der Göttinger Universitätsbibliothek auf eine bisher unbenützte vorzügliche Handschrift des zuerst von STAPLETON aufgefundenen Werkes. Es handelt sich um ein vollständiges und systematisch geordnetes Lehrbuch der praktischen Chemie in drei Hauptstücken: einem ersten über die chemischen *Stoffe*, einem zweiten über die chemischen *Apparate* und einem dritten, sehr umfangreichen, über die chemischen *Operationen* in sieben Unterabschnitten.

Die Zusammenfassung alles Materials mit den sonst noch bekannten Titeln von alchemistischen Schriften AL RĀZĪS ermöglicht zum erstenmal die Beantwortung bestimmter chemiegeschichtlicher Fragen, insbesondere die noch nie scharf gestellte Frage nach dem Verbleib von Theorie und Praxis der Chemie in den Jahrhunderten zwischen ihrem Dahinsiechen auf griechisch-ägyptischem Boden und ihrem Wiederaufleben im neunten Jahrhundert. Man hat die Pflege der chemischen Experimentierkunst an den *Apotheken* der grossen Krankenhäuser, insbesonders an der Hauptstätte medizinischer Studien in Persien, in Gonde Schāpūr zu suchen. Der Beweis des engen Zusammenhangs von Arzneikunde und Chemie ergibt sich nicht nur aus der Theorie der Metallveredlung, sondern auch aus AL RĀZĪS eigenen Schriften über die Arzneimittel und ihre Behandlung. Syrer und Perser also sind die Träger dieser wie fast aller andern Wissenschaft, und es geht nicht an, diesen Fremdling auf arabischem Boden einer sogenannten „arabischen Kultur" zuzurechnen, wie OSWALD SPENGLER, tut, noch weniger, einen nach Raum und Zeit ungeheuer weiten und vielgestaltigen Komplex vorwiegend religiöser Entwickelungen, die man wohl „magische Religionen" nennen mag, aber niemals nach dem äusserlichen Gesichtspunkt einer wissenschaftlichen Verkehrssprache, die dem Latein des Mittelalters entspricht, „arabisch" nennen darf.

Da alle positiven und direkten Quellen versagen, weil die ganze Literatur der syropersischen Frühzeit verschwunden ist, bleibt nur der indirekte Weg einer antiquarischen Untersuchung der

arabisch geschriebenen Werke. Es zeigt sich, dass in AL RĀZĪS Schriften eine Menge von Stoffen und Apparaten erwähnt sind, die der griechischen Chemie noch fremd waren, und die Wortformen lassen oft keinen Zweifel darüber, dass mittelpersische Tradition vorliegt. Die Aufgabe, die sich der Vortragende gestellt hat, ist eine doppelte: die Entwicklung der Theorie und des Experiments vor AL RĀZĪS festzustellen und die Nachwirkungen der Schriften AL RĀZĪS in die folgenden Jahrhunderte hinein nachzuweisen. Im Mittelpunkt steht das *Kitāb sirr alasrār*, das mit genauer Übersetzung und umfangreichem Sach- und Sprachkommentar herausgegeben werden soll. R. hofft zu diesem Zweck auf die Unterstützung der an diesen Forschungen interessierten Kreise.

In der Diskussion sprechen SUDHOFF u. RUSKA.

6. H. FRIEDEL PICK: Graf K. STERNBERG *und die Naturforscherversammlung.*

Die Anfänge der Naturforscherversammlung fallen in die Zeit der nach dem Wartburgfeste und der Ermordung *Kotzebues* in Deutschland einsetzenden scharfen Reaktion, sodass die Regierungen Oesterreichs und Preussens der Gründung eines die Naturforscher des ganzen deutschen Sprachgebietes umfassenden Vereines sehr misstrauisch gegenüber standen, umsomehr, als dessen Einberufer OKEN als Revolutionär galt. Es war deswegen für die Entwicklung der jungen Gesellschaft von grösster Bedeutung, dass ein, sowohl durch wissenschaftliche Leistungen als Erforscher der Flora der Vorwelt und der Gesteine, als auch durch seine soziale Stellung hervorragender Mann sich derselben annahm. Es war dies Graf KASPAR STERNBERG, geb. 1761, der einem alten böhmischen Adelsgeschlechte entstammend, schon als Knabe Domherrenstellen in Regensburg und Freising erhalten hatte, mit der Aussicht, einmal als Bischof, Reichsfürst und Kanzler des deutschen Reiches zu werden, hierauf aber verzichtete, als ihm die undeutsche Haltung des Reichserzkanzlers Freiherrn VON DALBERG, eines grossen Verehrers NAPOLEONS, der nach der Schlacht bei Jena sogar ein Tedeum in der Kirche zu Regensburg zur Feier des Sieges der französischen Truppen anordnete, seine Stellung verleidete (1866). STERNBERG widmete sich dann

vorwiegend botanischen Studien, zunächst noch in Regensburg, dann von 1810 ab in Böhmen, wo er nach dem Tode seines als Mineraloge tätigen Bruders JOACHIM die Herrschaft BRZEZINA im Pilsner Kreise übernahm und durch Anlegung des Gartens und von Sammlungen namentlich versteinerter Pflanzen, zum Teil aus ihm gehörigen Kohlenbergwerken, zu einem Sammelpunkt wissenschaftlicher Botanik gestaltete. Dies brachte ihn 1820 in einen zunächst brieflichen Verkehr mit GOETHE, der durch verschiedentliche Besuche in Marienbad und Weimar gefestigt, zu einer wahrhaften Freundschaft führte, welche uns den berühmten Briefwechsel schenkte, welcher erst mit einem Briefe GOETHE's, der 8 Tage vor dessen Tode datiert ist, endet und ein interessantes Bild der vielfachen geistigen Bestrebungen, namentlich naturwissenschaftlicher Art, dieser beiden Männer liefert. STERNBERG hatte schon 1815 in den Denkschriften der Regensburger Akademie, welche nach seinen Vorschlägen DALBERG gegründet hatte, zur Hebung der Pflanzenkunde unter Hinweis auf den Wiener Kongress und eine damals abgehaltene Tagung der Astronomen Italiens den Vorschlag von alljährlich im September in Universitätsstädten Deutschlands und Oesterreichs abzuhaltenden Versammlungen gemacht, doch war diese allerdings nur für Botaniker ausgesprochene Anregung in den kriegerischen Wirren nach der Rückkunft NAPOLEONS von Elba, trotz einer späteren Unterstützung durch den Botaniker STEUDEL wirkungslos verhallt. Als aber dann OKEN, der anscheinend von STERNBERG's früherem Vorschlage nichts wusste und das Beispiel der schweizerischen Versammlung der Naturforscher vor Augen hatte, eine solche Vereinigung der deutschen Naturforscher im Allgemeinen, wie auch der Aerzte anregte und auch wirklich zustande brachte, erweckte dies STERNBERG's rege Anteilnahme und, da er es für sehr wünschenswert hielt, im Interesse grösserer Unterstützung der Naturwissenschaften, die wegen der Persönlichkeit OKENS und seiner politischen Vergegangenheit nur „tolerierende" Haltung der führenden deutschen Regierungen, wie Preussen und Oesterreich in eine „fördernde" zu verwandeln, machte er, nachdem er 1826 an der Dresdener Versammlung teilgenommen und Vorträge gehalten hatte, eigene Reisen nach Berlin und Wien, um das Interesse der führenden Staatsmänner für die Naturfor-

scherversammlung zn erwecken, ihre Bedenken zu zerstreuen und die Absendung hervorragender Gelehrter als staatlicher Delegierter behufs Einladung zu Versammlungen in Berlin und Wien durchzusetzen, Bestrebungen, an welchen auch GOETHE warmen Anteil nahm. An der so herbeigeführten Berliner Versammlung (1828) teilzunehmen, war STERNBERG durch einen Rotlauf verhindert und es ist, bezeichnend für sein Ansehen unter den Teilnehmern, dass HUMBOLDT in der ersten Sitzung dem Bedauern über sein Fernbleiben Ausdruck gab und weitere Mitteilungen über sein Befinden in den nächsten Sitzungen in Aussicht gestellt und noch während dieser Tagung gemacht wurden. Auch GOETHE nahm regen Anteil an der Erkrankung des Freundes, die sich trotz Anwendung des vielgerühmten Chinins, über welches sich STERNBERG skeptisch äussert, lange hinzog; das für die Heidelberger Tagung (1829) geplante Wiedersehen der beiden Freunde kam, obwohl GOETHES Reisewagen schon bereit stand, doch wegen schlechten Wetters nicht zustande und musste sich dieser mit einem brieflichen Berichte STERNBERGS begnügen, der nicht verfehlt, das Lebehoch für GOETHE zu melden, welches die Botaniker der Versammlung bei ihrem Festmahle auf dem Heidelberger Schlosse für den verehrten Meister ihrer Wissenschaft ausbrachten. Wie genau GOETHE auch sachlich den Verhandlungen der Gesellschaft folgte, zeigt seine Tagebuchsnotiz nach Durchsicht des Berichtes, dass immer nur Monologe der Fachleute aber keine eigentliche Zusammenarbeit stattfinde. Nachdem die Berliner Versammlung STERNBERGS Wunsch nach Vereinigung von Nord- und Süddeutschland gebracht hatte, gelang es ihm nach langwierigen Eingaben an METTERNICH und die Wiener Regierung, wobei er durch detaillierte Erläuterung der Gesellschaft ihre reine Sachlichkeit und politische Harmlosigkeit nachwies, die Entsendung des Chemikers JAQUIN und des Astronomen LITTROW auf Staatskosten zur Versammlung nach Hamburg 1829 durchzusetzen, die als Vorbedingung für eine Tagung in Oesterreich umso notwendiger war, als bisher an den Versammlungen eigentlich gar keine Wiener teilgenommen hatten, während aus Prag immer mehrere Gelehrte, wie *Presl*, *Purkinje*, *Batka*, *Zippe* zum Teil auf STERNBERGS Kosten gekommen waren, sodass als die Idee einer Tagung in Oesterreich auftauchte, allgemein, so

von OKEN, GOETHE, dem Berliner Zoologen LICHTENSTEIN als Ort für die erste Versammlung im Kaiserstaate zunächst Prag in Aussicht genommen wurde, was aber die Wiener Regierung nicht wollte. In Hamburg endlich erfolgte durch STERNBERG die offizielle Einladung nach Wien für 1831 doch musste diese Versammlung im letzten Momente wegen des Ausbruches der Cholera verschoben werden, was sich beinahe 1832 wiederholt hätte, da, wie STERNBERG an GOETHE schreibt „in dem exheiligen Römischen Reiche eine panische Furcht vor der Cholera herrschte". Die Wiener Versammlung fand aber dann doch unter grosszügiger Gastlichkeit des Hofes und der Bevölkerung statt, wobei METTERNICH selbst zu einer Befürwortung eines einheitlichen Farbenschemas für geologische Karten das Wort ergriff und Exzellenz STERNBERG, mehrfach interessante Pflanzen und Versteinerungen „zeigten". STERNBERG, auf dessen Stimmung allerdings trotz der Freude über das Gelingen einer Versammlung in Oesterreich der Tod GOETHES Schatten warf, der noch 8 Tage vor dem Tode in seinem letzten Briefe sein Interesse an der Wiener Tagung bezeugt hatte, nahm dann an den Versammlungen in Breslau 1833, Stuttgart 1834 und Jena 1836 teil, wo er oft gleichzeitig der botanischen und der mineralogischen Abteilung präsidieren sollte. Dem da mehrmals geäusserten Wunsche nach einer Tagung in Prag musste er zunächst über Ersuchen der Wiener Regierung abwinken, bis diese endlich 1836 hiezu ihre Zustimmung gab; 1837 fand dann eine stark besuchte Versammlung in Prag statt und es bedeutete für STERNBERG die Krönung seiner an Erfolgen reichen Lebensbahn, als der 77jährige beim Festmahle im weissen Saale der Burg zu Prag in seinem Kaisertoaste ausrief: „Die kalte polarische Teilung ist verschwunden, Nord und Süd, Ost und West sind in einander verschmolzen: es gibt nur ein Deutschland, wie nur eine Naturforschung, wenngleich sie den ganzen Erdball umfängt — und mir ist gegönnt, noch vor meinem Ende die Erfüllung eines langgehegten Wunsches zu schauen".

Auch weiterhin noch mit wissenschaftlichen Studien über die Flora der Vorwelt und die Geschichte der Bergwerke, sowie mit der Ausgestaltung des Vaterländischen Museums in Prag beschäftigt, das er begründet und durch Schenkung seiner umfangreichen

Sammlungen ins Leben gerufen hatte überlebte STERNBERG die Prager Versammlung noch um ein Jahr (bis zum 20. Dezember 1838). Sein Briefwechsel mit GOETHE und seine Selbstbiographie sind bereits zweimal im Drucke erschienen und gewähren interessante Einblicke in die Entwicklungsjahre der Gesellschaft und das Leben eines ihrer hervorragendsten Mitglieder, von welchem, wie er in seiner Selbstbiographie mit Genugtuung verzeichnet, die älteren Mitglieder sagten: OKEN hat die Versammlungen geschaffen, STERNBERG hat sie erhalten.

Herr ERICH EBSTEIN (Leipzig):

Krankheit und Tod Kaiser Karl VII.

Die „ernste würdige Gestalt und die blauen Augen Karls des Siebenten" sind aus GOETHES „Wahrheit und Dichtung" wohl vertraut. GOETHES Mutter schwärmte den Kaiser als 11—14-jähriges Mädchen an. Der Historiker HEIGEL und MAX KEMMERICH lassen den Kaiser an einem „Geschwür am Herzen leiden". Diese Diagnose kann auf Grund des vorliegenden Sectionsprotokolles nicht aufrecht erhalten werden. Der Kaiser litt an Gichtschmerzen in beiden Extremitäten. Die durch vorhandene Nierensteine bedingte Absperrung eines oder beider Harnleiter führte zu urämischen Erscheinungen, denen Karl VII 48-jährig erlag. Bei der sog. Lungengangrän, dem Magenbefund und dem Herzpolypen haben wir an postmortale Veränderungen zu denken. Im Anschluss an diesen Fall werden Bemerkungen über andere berühmte Persönlichkeiten gemacht, die ebenfalls an Gicht und Nierensteinen gelitten haben. W. Pirckheimer wurde damit 60, Martin Luther 63, Sydenham 65, Erasmus von Rotterdam 69, William Temple 69, Linne 71. Es scheint sich also SYDENHAMS Ausspruch auch heute noch zu bestätigen, dass Gicht und Steine „mehr Reiche als Arme, mehr Kluge als Dumme zu Grunde gerichtet" haben.

(Schluss der Sitzung 7 Uhr.)

3. Sitzung am *Donnerstag den* 21. *September Vormittags* 8½ *Uhr*.

Vorsitzender: Herr JULIUS RUSKA, Heidelberg.

(Teilnehmer 41).

8. Herr GEORG STICKER, (Würzburg). *Volkskrankheiten im alten Hellas* und *heutigen Griechenland.*

Auf Grund der hippokratischen Sammlung eine Übersicht über die im fünften Jahrhundert vor Christus in Hellas und seinen Pflanzstätten und Nachbarländern herrschenden und vorübergehend auftretenden Volkskrankheiten. — Unter den stehenden Plagen überwiegen an Häufigkeit die Wechselfieber alle andere Krankheiten; sie sind in sämtlichen uns heute geläufigen Formen, Drittagfieber, Halbdrittagfieber, nachlassende und ununterbrochene Sumpffieber, und in allen schweren Folgen: tödliche Schlafsucht, Schlagfluss, Magenruhr, Darmruhr, Milzsiechtum u. s. w., genau bekannt; bezüglich der ärztlichen Voraussage und bezüglich der Heilanzeigen genauer bekannt als heute. Auch ein Fünfttagfieber wird genannt und neben Siebttagfieber, Neuntagfieber u. s. w. zu den Wechselfiebern geordnet. Das jüngst bekannt gewordene Wolhynische Fünfttagfieber (febris quintana, irrig und irreführend als Fünftagefieber, febris quinque dierum, bezeichnet), lässt sich bei Hippokrates nicht nachweisen. Die sommerlichen und herbstlichen Wechselfieber bedingen eine mässige Sterblichkeit. Hingegen machen von den winterlichen Krankheiten vier raschverlaufende, binnen vierzehn Tagen sich entscheidende Fieber die grösste Todesziffer; das hellenische Volk bezeichnet sie von altersher als pleuritis, Seitenstich, peripneumonia, Lungenentzündung, phrenitis, Hirnleiden, kausos, Brennfieber. Phrenitis tritt als selbständige Krankheit, als Gehirnentzündung, meningitis in unserem Sinne auf; aber öfter als Begleiterscheinung und als Larve einer der beiden Brennfieberformen; nämlich als hochfieberhaftes, unter schweren Hirnstörungen, in 7—14 Tagen tödliches oder in Genesung ausgehendes Leiden, unser Fleckfieber (typhus exanthematicus). Die andere Form des Kausos macht unter Anschwellung der Leber und der Milz einen Fieberanfall von 6 Tagen, der tödlich endet oder sonst nach fünftägiger Pause in der verkürzten Dauer von 5 oder 4 oder 3 Tagen wiederkehrt und nach einer neuen kürzeren Pause mit dem dritten oder nach dem vierten verkürzten Anfall in Genesung endet, in den meisten Fällen am siebzehnten Tage nach Krankheitsbeginn; das ist unser Rückfallfieber (typhus recurrens), nach Hippokrates über zweitausend Jahre lang unbekannt. — Von den anhaltenden Fiebern, die aus Wechselfiebern zusammenfliessen, unterscheidet Hippokrates einige andere anhaltende Fieber entsprechend der Art des Fieberbeginns,

des Fieberverlaufs und des Fieberendes; darunter scharf eine im Herbst sich häufende Fieberkrankheit von 40 bis 80 tägiger Dauer mit Husten, Darmstörungen, roten Blütchen auf der Haut, Durchliegen an den Gelenkstellen und oft nach kurzer Pause sich wiederholend; das ist unser Bauchtyphus (typhus abdominalis); ferner ein wellenförmig verlaufendes Fieber, das höchstwahrscheinlich dem heutigen Mittelmeerfieber (febris melitensis) entspricht u. s. w. — Als Frühlings- und Herbstplagen sind die Erkältungskrankheiten, Husten, Schnupfen und zahlreiche andere Flussleiden, Rückenmarksstörungen, Brustfellergüsse, Lungenflüsse mit verschiedenen Ausgängen in Lungenvereiterung, Lungenbrand, Eiterbrust u. s. w., ferner Hüftweh, Gliedersucht, Gelenkflüsse u. s. w. von hervortretender Bedeutung. Die Schleimflüsse der oberen Luftwege können sich gelegentlich zu grossen allgemeinen Hustenplagen entwickeln. Der im Jahre 428 zu Perinthos genau beobachtete Ausbruch trug durchaus das Bild unserer Influenza mit aller Vielgestaltigkeit der Störungen und Begleiterscheinungen je nach der Anlage, dem Alter, der Beschäftigung der Erkrankten. Dazwischen spielte eine andere Hustenplage unter Kindern, die neben Husten und Schluckweh gefährliche Erstickungsnot hervorrief. Das hellenische Volk und die Asklepiaden jener Zeit kannten zwei Sorten der Halsbräune, eine mit sichtbaren entzündlichen Veränderungen im Rachen mit aussen wahrnehmbaren Anschwellungen, die gutartig ist; eine andere ohne Entzündungs- und Schwellungserscheinungen (auf Flecken, Beläge u. s. w. legt die hippokratische Schule wenig Wert), die sehr gefährlich ist. Die Halsbräuneplage wurde gelegentlich von allerlei Lähmungen, Lähmung der Stimme, der Augen, der Nackenmuskeln mit scheinbarer Wirbelverrenkung, der Glieder, gefolgt; ein engerer Zusammenhang zwischen dem Halsleiden und den Lähmungen wird nicht hervorgehoben. — Weiter in gehäufter Weise auftretende Fieberkrankheiten, Mumps, Rotlauf, Pockenfieber, Scharlachfieber, Wundrose und Wundbrand, Beulenpest, Milzbrand, treten in hippokratischer Zeit deutlich auf.

Von fieberlosen Erkrankungen häufen sich zu bestimmten Jahreszeiten besonders die Ruhren, mit oder ohne Wechselfieber, ferner der Starrkrampf mit und ohne äussere Verwundung; die langwierige Gliedersucht in allen Formen und Qualen.

Ein schweres hellenisches Volksübel ist die Lungenschwindsucht; sie tritt nach schweren Fieberseuchen gelegentlich in rasch sich häufenden Massenerkrankungen und dann tödlich auf; sonst als langsames Zehrleiden. Die Übertragbarkeit der Lungensucht wird in den hippokratischen Schriften nicht erwähnt, war aber dem Volke bekannt und wird von der aristotelischen Schule erörtert bei Gelegenheit der übertragbaren Krankheiten im Allgemeinen, wozu vor allen damals das Triefauge, die Schwindsucht, die Krätze und ähnliche Hautleiden und alle Pestkrankheiten gehörten. Der Zusammenhang zwischen Wachsdrüsen, choirades, unseren Skrofeln, und manchen Fällen von Lungensucht einerseits und der zur Buckelbildung führenden Wirbelsäulenerkrankung anderseits ist dem Hippokrates geläufig. Von Überfüllungskrankheiten, Vollblütigkeit, Fettsucht, Gicht; von Entbehrungsleiden, Dörrsucht aus Mangel, Wassersucht aus Hunger, Scharbock bei einseitiger Pflanzenkost, wird weitläufig gehandelt. — Auch schwere Vergiftungskrankheiten gehören zu den häufigen oder gehäuft auftretenden Störungen; so die heute unter dem Namen des Lathyrismus weiter bekannt gewordenen Lähmungen durch einseitigen Kichererbsen-Genuss und andere Kornstaupen; die heute in Griechenland neu entdeckte Lungenverschimmelung, „Schilfflechterkrankheit", das Lungenödem durch Herdfeuerhitze u. s. w. — Schwere Säfteverderbnisse und Säfteentmischungen werden von den knidischen und besonders von den koischen Ärzten abgesondert; sie kennen solche, die mit langwierigen Geschwüren am Kopf und Gliedern, mit Nasenverlust, Gaumenzerstörung und Schädelknochenfrass einhergehen; erwähnen sie aber nur gelegentlich, wie auch die Hautleiden im engeren Sinne nur flüchtig erwähnt werden; da sie mehr Entstellungen als wirkliche Krankheiten bedeuten, gehen sie den heilenden Arzt nicht viel an, sondern bleiben den Quacksalbern und Kräuterweibern überlassen. Die cheironische Kunst der Geschwürbehandlung achten die Asklepiaden nicht mehr gross. Um so gründlicher und bis zum heutigen Tage unübertroffen klar wird die Erkennung und Behandlung der Wunden, der Gelenkverrenkungen und der Knochenbrüche geübt und gelehrt. Die Einsicht des Hippokrates in die Mannichfaltigkeit der Geisteskrankheiten, die strenge als Gehirnleiden betont werden, darunter besonders

Fallsucht, Wahnsinn, Muttersucht, Tobsucht, Rasen, Irresein, Trübsinn, Schwermut u. s. w., ferner in die Vielfältigkeit der Nervenstörungen, der Brustleiden, der Frauenleiden, u. s. w. müsste erstaunlich sein dem modernen „Original in seiner Pracht", „das Helle vor mir, Finsterniss im Rücken". Aber es hütet sich wol den Hippokrates kennen zu lernen. Dass die Pathologie der Hellenen vor dreitausend Jahren bis in die feinsten Züge mit der Pathologie der heutigen Griechen übereinstimmt, wird ausführlich dargelegt in den Erläuterungen Stickers zum ersten und dritten Buch der Volkskrankheiten des Hippokrates (Klassiker der Medizin, 27. Bändchen, Leipzig 1922).

Diskussion: Herr VON BRUNN (Rostock) über Rachenbräune, G. STICKER.

9. Herr E. HOPPE (Göttingen): LEONHARD EULER *und die Relativität.*

Der Vortrag erscheint im Archiv für die Geschichte des Naturwissenschaften.

10. Herr HABERLING (Koblenz): JOHANNES MÜLLER *auf der Berliner Naturforscherversammlung 1828.*

Was JOHANNES MÜLLER auf dem einzigen Naturforschertage: der er mitgemacht hat, erlebte, das hat er in Briefen an seine junge Frau ansprechend geschildert. Begeistert spricht er von dem Verlauf der Tagung, welche ihm durch die Anwesenheit vieler bedeutender Naturforscher wissenschaftliche Förderung brachte und durch die Bekanntschaft mit ANDERS RETZIUS eine Freundschaft schenkte, deren Glanz sein ganzes ferneres Leben durchleuchten sollte. Er selbst trug damals die bisherigen Ergebnisse seiner Untersuchungen über den feinern Bau der Drüsen vor. Nach Abschluss der Verhandlungen fuhr er nach Weimar, wo er am 10. Oktober das langersehnte Glück hatte, dem von ihm so hochverehrten GOETHE gegenüber zu treten und mit ihm über sein Werk von den Phantastischen Gesichtserscheinungen zu sprechen.

11. Herr SUDHOFF (Leipzig): *Über den chirurgischen Papyrus* EDWIN SMITH *in New York.*

An der Hand von JAMES HENRY BREADSTED's vorläufiger Mit-

teilung in Quarterly Bulletin vom April 1922 der New-York Historical Society (Vol. VI Nr. 1 p. 3—31) sucht der Vortragende den Hörern einigermassen ein Bild von dem überaus wichtigen neuen Texte zu vermitteln und ein annäherendes Urteil über dessen Bedeutung zu gewinnen. Auf einen Papyrusstreifen von 468 Ctm. Breite u. 32 Ctm. Höhe, also in grossem Folio gleich dem des um wenige Jahrzehnte jüngeren Papyrus Ebers trifft man auf der Innenseite der Rolle auf 17 Textspalten (gleich der modernen Buchseite und deren direkte Vorläufer) mit insgesamt 377 Zeilen. In der ersten Spalte ist der Text schwer beschädigt; 10—12 Spalten dürften vorausgegangen sein. Am Ende hört der Text mitten in einer Zeile, mitten im Satze, ohne die Seite zu füllen, auf; die ganze Rolle dürfte aber 8 Meter gemessen haben und äussere Umstände das Abbrechen der Abschrift mitten im Text veranlasst haben. Auf der Aussenseite der Rolle steht von gleichzeitiger Hand ein Windzauber für Pestjahre (3 1/2 Spalte) und von späterer Hand ein Verjüngungszauber (1 1/2 Spalte), zusammen 5 Spalten (Seiten) mit 92 Zeilen. Der Text misst also kaum mehr als 1/6 des Papyrus Ebers (98 Spalten mit 2289 Zeilen). Weil ohne Beispiel um's Ende des 17. Jahrhunderts für Aegypten ist auch die „Besprechung, auszutreiben den Wind des Pestjahres" von grossem Werte; sind wir doch über die Epidemiologie des Nillandes überhaupt recht spärlich unterrichtet.

Die Innenseite der Rolle bringt eine Gabe von ganz singulärer Bedeutung, einen kasuistischen Lehrtext für den *Chirurgen*, behandelnd 47 typischen klinische Fälle vom Kopfe bis zum Thorax. Etwa ein Dutzend weiterer typischer Fälle von Kopfverletzungen dürfte vorausgegangen sein, sodass das Buch bis zum Thorax bestanden haben dürfte aus etwa 20 Kopfschäden, 8 Nasenschäden, 10 Kiefer- Ohr- und Lippenschäden, 6 Kehl- und Nackenschäden, 5 des Schultergürtels (Schlüsselbein und Schulterblatt), 9 der Thorax- und der Brustgegend (darunter auch anscheinend ein Brustkrebs beim Manne), einer Verletzung der Wirbelsäule, in deren Text die Niederschrift abbricht. Die Darstellung folgt einem bestimmten Schema, das wir aus einigen kurzen Abschnitten des Pap. Ebers schon kennen, das auch ganz vereinzelt im Pap. Hearst und Pap. Brugsch major sich findet 1) Ueberschrift: „Anweisung für" (Verletzung oder Krankheit);

2) Befund: „Wenn Du untersuchst einen Mann, der hat"; 3) Diagnose: „So sollst Du sagen, er leidet an . . ."; 4) Beurteilung (Prognose), dreifach:) „Es ist ein Schaden, den ich behandeln will" (günstig) oder b) „Ein Leiden, das ich bekämpfen will" (unsicher) oder c) „Ein Leiden, das ich *nicht* behandeln will" (ungünstig); 5) Behandlungsanweisung. Manchmal ist eine oder mehrere erläuternde Glossen angefügt, im ganzen 70 kurze oder längere. Manchmal ist unter 2) beigesetzt, „Du sollst die Wunde untersuchen" (sondieren). Vielfach ist ein operatives Vorgehen vorgeschrieben, sonst spärliche Therapeutik: einen Tag frisches Fleisch über die Wunde legen, dann einige Tage salben mit Honig, dem ein adstringierendes Kraut beigemischt ist, gewöhnliche Diät und den Verlauf abwarten. Des öfteren werdcn hölzerne, gut mit Leinen gepolsterte Schienen verordnet; ein Kopfverletzter soll im Sitzen behandelt werden (zwischen zwei Ziegelstützen), dabei ist der Puls schwach und Fieber vorhanden. Bei subkutaner Schädelfraktur ist bei Depressionserscheinungen die Quetschungsstelle zu eröffnen und das deprimierte Fragment emporzuhebeln, auch dieser Fall ist sitzend zu behandeln. Von Trepanation ist dabei nicht die Rede; diese ist auch vor dem 2. Jahrhundert n. Chr. an ägyptischen Schädeln nicht angetroffen worden. Wundnaht kommt nicht vor, doch wird auf genaue Adaptation der Wundränder grosser Wert gelegt und deshalb z. T. bei Hiebwunden in die Augenbraune eine Doppelbandage für den Verband vorgeschrieben. Bei tieferem Sitz von Wunden im Naseninnern werden zwei mit Salbe getränkte Leinenröllchen in die Nasengänge geschoben. Bei Schläfenbeinbruch (bis in den Gehörgang) wird als aussichtslos die Behandlung abgelehnt. Bei Verrenkung des Unterkiefers, dessen Gelenk- u. Rabenschnabelforsatz bezeichnend mit der Klaue eines Zweizeher-Vogels verglichen wird, ist Einrenkungsanweisung gegeben. Zur Reposition dislozierter Clavicula u. Scapula wird der Verletzte auf den Rücken gelegt und die Arme nach den Seiten gereckt. Bei Messerstich in Kehle und Schlund wird Ausfliessen des Wassers aus der Wunde beim Trinken beobachtet, desgl. Extremitäten-, Blasen- und Mastdarmlähmung bei Halswirbelfraktur und Kompressionsfraktur bezw. Einpressung zweier Wirbelkörper in einander bei Fall auf den vorgeneigten Kopf u. s. w.

Die 70 Glossen sind von eigenartiger Bedeutung. Eine besonders wichtige, leider stark beschädigte eröffnet das Fragment. Sie gehörte zu einer vorausgehenden Kopfverletzung und bringt eine Schilderung des Gefässsystems, wie sie auch im „Ebers" (Sp. 99 f) sich findet. Doch im EDWIN SMITH Papyrus ist hier immer von „Zählen" des Pulses die Rede, der vermutlich bei der betreffenden Hirnverletzung stark verlangsamt war. Auch anderwärts tritt in unserem Papyrus das Bedürfnis nach vernunftgemässer Zurechtlegung der Erscheinungen hervor, sagen wir nach wissenschaftlicher Aufklärung, wozu die Glossen benutzt werden, die aber in vielen Fällen doch nur einfacher Erklärung des Wortlautes des Textes und dessen vielleicht schon obsolet gewordener Terminologie dienen. Man hat also nicht etwa den überkommenen Text mundgerecht gemacht und modernisiert, sondern Zusätze zur Erläuterung des traditionellen Kanons, der vielleicht schon auf ein Jahrtausend zurückschaute, vorgezogen. Auch die Glossen hatten sicher z. T. schon ein „kanonisches" Alter. Dafür spricht nicht selten schon ihre Ausdrucksweise, die altertümlicher ist, als sie der Zeit um 1600 v. Chr. entspräche. Der Schreiber hat also diese schon übernommen. Ja ab und zu finden sich in den Ueberschriften (Rubriken) kurze Angaben, denen im Text selbst nichts mehr entspricht, so dass der Gedanke nahe liegt, der Text habe ursprünglich eine grössere Ausführlichkeit besessen und sei im Laufe der Abschriften abgekürzt worden.

Die 377 Zeilen des Pap. EDWIN SMITH entsprechen etwa 250 Zeilen ähnlichen Stils und Darstellungsschemas im Papyrus EBERS, wie BREASTED annimmt, der darin gleichfalls 47 Fälle zählt, deren 21 externe Fälle behandeln. Ich zähle (Sp. 36 bis 42 deren 19, Sp. 51/52 deren 2, Sp. 78 einen, Sp. 96/97 deren 3, Sp. 103—110 deren 23, also deren 48 im ganzen; der „Brugsch major" hat nur zwei solcher klinischer Typen, der „Hearst" nur einen. Auch in der Prognosenstellung steht der Papyrus EDWIN SMITH einzig da. Die Prognose c) „ungünstig, also die Behandlung abzulehnen" findet sich nur bei ihm; die Prognose „zweifelhaft" kommt nur noch im EBERS vor (zweimal), der die Prognose 16 mal günstig stellt. „Glossen", ähnlich denen des P. ED. SM., bringt der Pap. EBERS 26 in zwei Gruppen, aber nicht mehr in Verbindung mit dem zu erklärenden Grundtext.

Nur einmal wird im EDW. SMITH-Papyrus ein Zaubermittel gebraucht. Die „Kunst des Arztes", von der er öfters spricht, steht in Gegensatz zur „Kunst der Besprechung", der Zauberkunst.

Im Gegensatz zu der medizinischen Sammelhandschrift „EBERS", aus kleinen Sonderabschnitten bestehend, die in einer gewissen Ordnung an einander gereiht sind (ähnlich indischen Samhita's) stellt der „EDWIN SMITH" ein durchaus einheitliches Werk in streng regionärer Ordnung vom Scheitel abwärts dar, einen chirurgischen Leitfaden in klinischer Form, hohen Alters mit etwa jüngeren, aber auch noch recht alten erklärenden Glossen, teils antiquarisch-linguistischer, teils auch physiologisch-funktioneller Natur, deren wichtigstes Stück, das auch sonst erhaltene über das Gefässsystem, leider stark beschädigt ist. Ausser dem „Thebanischen Chirurgenbuch" wie v. OEFELE den Schlussanhang des Pap. EBERS benennt, besitzen wir aus vorderasiatischer Kultur kein Stück von solchen Aufzeichnungen uralter *Chirurgenvereinigungen*, die als die eigentlichen *ärztlichen Praktiker* allenthalben neben der Priestermedizin der Tempelgelehrten ihr eigenes Wissen pflegten, weiter entwickelten und, wie der Pap. EDW. SMITH schlagend dartut, auch schriftlich fixierten und kodifizierten. BREASTED glaubt aus dem chirurgischen Texte schliessen zu müssen, dass diese Chirurgen Altägyptens anatomische Leichenzergliederungen vorgenommen haben. Das Gleiche hat man immer wieder von der Hippokratikern geglaubt annehmen zu müssen, wegen der chirurgischen Schriften im Corpus Hippocraticum; man hat sich aber immer wieder davon überzeugen müssen dass dem nicht so ist. Wir haben aber im Pap. EDWIN SMITH einen sehr beachtlichen Vorläufer des chirurgischen Schriftwerks im Corpus hippocraticum und kommen um die Annahme nicht herum, dass ein irgend wie gearteter traditioneller Zusammenhang zwischen altägyptischer Chirurgie und Küstenchirurgie Kleinasiens im 6. und 5. Jahrhundert besteht. Nicht übersehen werden darf auch der tiermedizinische Kahunpapyrus, wie von OEFELE ihn in's Licht gestellt hat; da ist der gleiche empirische Geist lebendig, der auch im Pap. EDWIN SMITH so vernehmlich zu uns spricht.

12. Herr GEORG LOCKEMANN, Berlin: *Praktiker und Theoretiker in der Chemie.*

Mögen auch die allgemeinen Zeitströmungen für die Entwicklung einer Wissenschaft von Bedeutung sein, so geht doch das wahrhaft Schöpferische immer von einzelnen Persönlichkeiten aus. OSTWALD, der, die Bestrebungen von ALPHONSE DE CANDOLLE fortsetzend, eine besondere Wissenschaft von den führenden Männern, eine „Geniologie", ins Leben rufen wollte, hat die grossen Naturforscher in zwei Gruppen eingesteilt, in *Classiker* und *Romantiker.* Das Hauptunterscheidungsmerkmal ist die Reactionsgeschwindigkeit des Geistes: Die Classiker sind die Langsamen, die Romantiker die Geschwinden.

Wenn man, statt zu fragen: Wie hat der grosse Forscher gearbeitet? die Frage stellt: Was hat er geleistet? Welcher Art sind seine Entdeckungen?, dann kann man zwei andere Hauptgruppen von Naturforschern unterscheiden: die *Praktiker* und die *Theoretiker.*

Der *Praktiker* ist der hervorragende Experimentator und findet seine Befriedigung in der Auffindung neuer Thatsachen. Durch theoretische Voraussetzungen lässt er sich weniger beirren, und versucht er sich selbst in der Aufstellung neuer Theorien, so sind sie weniger glücklich oder gar für den Fortschritt der Wissenschaft hinderlich. Der reine Typ des Praktikers ist der eigentliche Vertreter der „voraussetzungslosen Wissenschaft".

Der *Theoretiker* dagegen sucht in den experimentellen Thatsachen nur Hinweise auf allgemeine grosse Zusammenhänge oder Bestätigungen neu aufgestellter Theorien. Ein einziger grosser Gedanke ruft unzählige eifrige Hände ans Werk, um die allgemeine Theorie im einzelnen experimentell zu prüfen. „Wenn die Könige bauen, haben die Kärrner zu thun". Meist sind es experimentelle Ergebnisse anderer Forscher, die dem Theoretiker zu seinen grossen Gedankenthaten Anlass geben, während seine eigenen experimentellen Entdeckungen an Bedeutung zurücktreten.

Selbstverständlich lassen sich nicht alle Naturforscher schematisch in diese beiden Gruppen einordnen. Aber gerade bei den hervorragendsten ist die Zugehörigkeit zu einer der beiden Gruppen unverkennbar. Als Vertreter der Praktiker seien genannt: Boyle, Cavendish, Priestley, Scheele, Davy, Gay-Lussac, Schoen-

bein, Wöhler, Liebig, Bnnsen, Bayer, Victor Meyer, Emil Fischer. Typische Theoretiker sind folgende: Stahl, Lavoisier, Richter, Dalton, van 't Hoff. Es liegt in der Natur der Sache, dass hervorragendə Theoretiker seltener sind als tüchtige Praktiker. (Lebende sind grundsätzlich nicht genannt).

Zwischen dem Praktiker und Theoretiker steht noch der *Systematiker*, der auf beiden Gebieten mit gewissem Erfolg thätig ist, dessen Hauptbedeutung aber in seiner ordnenden, organisatorischen Thätigkeit liegt. Hierfür bildet Berzelius ein typisches Beispiel. Der Systematiker ist auch der gegebene Verfasser von Lehrbüchern.

Durch eine derartige Einteilung, mit der natürlich in keiner Weise die Originalität grosser Persönlichkeiten ausgeschöpft oder gar das Geheimnis des Genius entschleiert sein soll, wird jedoch das Verständnis für den grossen Forscher und seine Leistungen in gewisser Weise gefördert, besonders auch für das, was er nicht geleistet hat. An der Entdeckungsgeschichte des Sauerstoffs lässt sich besonders deutlich verfolgen, welchen Anteil die Praktiker und Theoretiker an der Gesamtendeckung haben und wo die Grenzen des Könnens der einzelnen Forscher liegen. Ultra posse nemo obligatur! Erst durch das Zusammenwirken der Praktiker und Theoretiker wird der Fortschritt der Wissenschaft bedingt.

13. Herr REINH. MÜLLER, Harthau: *Ueber tibetische Votive* (*mit Projektionsbild*).

Zwei Votive aus einem Kwan-Yin-Tempel Osttibets (dem Material der Stötzner-Expedition 1914 entstammend), von denen eine tucheingefasste Glimmerscheibe an sich höchstwahrscheinlich ein Brillenvotiv darstellt und durch das Auffinden eines zweiten, eindeutigen Brillenvotivs, in Scherenschnitt, darin sichergestellt wird. Die Begleitzettel enthalten das bekannte Gebet: „ōṁ maṇi padme hūṁ hrī" und die Anrufung der drei tibetischen Hauptheiligen: Mañjuśri, Avalokiteśvara und Vajrapāṇi in ihren weiblichen Energieformen. Besprechung des Ursprunges des Gebetes aus einer Anrufung des Avalakiteśvara (Padmapāṇi) nach A. H. FRANCKE, und die medizinische Bedeutung dieses Mahābodhisattva. Ein weiteres Votivblatt (z. T. unleserlich) vom einem heiligen Baum trägt die Formel der „Kräftigen in zehn Formen"

(rNam bcu dbaṅ Idan), deren Analyse und Deutung Grünwedel vermittelt hat. Dabei Erörterung ihrer Beziehung zum menschlichen Körper in anatomischer und physiologischer Bedeutung. Offenbleibende Frage tibetischer Augendarstellungen.

14. Herr ERICH EBSTEIN, Leipzig: *Gall im Kampf um seine Lehre.*

Auf Grund des bisher unbekannten Briefwechsels GALLS mit BERTUCH aus den Jahren 1805—7, der die Briefe an STREICHER glücklich ergänzt, erhellt u. a. die bemerkenswerte Tatsache, dass die „Beantwortung und widerlegung der Ackermannschen Beurteilung" (Halle 1805) nicht, wie es auf dem Titel heisst, von einigen Schülern des Herrn Dr. GALL herausgegeben und von ihm selbst berichtigt ist, sondern dass GALL auf *alle* von ACKERMANN in seinem Buche angeworfenen 1806 *selbst* die dazugehörigen Antworten geschrieben hat. Etwa die Hälfte der Schrift gehört also GALL selbst. Er bezeichnet sie selbst als die erste Schrift, die von ihm im Kampf um seine Lehre erscheint. Die Aussprache zwischen GALL und dem Anatomen ACKERMANN hat in Heidelberg im Februar 1807 stattgefunden, und GALL verdanken wir eine ergötzliche Darstellung dieses Zusammentreffens.

GALL hat den Kampf um seine Lehre bis an sein Lebensende nicht aufgegeben. Zum SCHLUSS wird ein bisher unbekannter Brief GALLS an LODER aus dem Jahre 1820 verlesen, der ihn in dem Zeitpunkt zeigt, da er sein grosses Werk gerade herausgebracht hat. Wir dürfen es GALL nicht vergessen, dass er den weitausschauenden Auspruch tat, dass alle Geisteskrankheiten ihren Sitz in der grauen Rinde haben.

15. Herr ZIMMERMANN (Freiburg): Bemerkt zum Vortrag 4 des Herrn FELDHAUS (Berlin), dass auf dem Verkündigungsrelief am Marienportal zu Würzburg der Schlauch mit dem gleitenden Jesuskinde ursprünglich aus dem Gewande Gottvaters gekommen sei und zwar aus der Schoossgegend. Herr FELDHAUS hält entgegen, dass man an der Skulptur keinerlei Ergänzungen des zum Munde fährenden Schlauches erkennen könne.

Schluss 12 Uhr 30.

IV. Sitzung Donnerstag den 21. September Nachmittag 3 Uhr.
Vorsitzender: Herr HABERLING (Koblenz). Teilnehmerzahl 36.

16. Herr RUDOLF ZAUNICK, (Dresden): *Zu Gregor Mendels 100. Geburtstag.* (Mit Demonstration von Bildern u. Schriften).

Nach einer kurzen Lebensskizze MENDELS werden die Momente untersucht, die retardierend auf die Anerkenntnis der Mendelschen Regeln gewirkt haben. — Abzulehnen ist die oft noch gehörte Erklärung, dass der allerdings etwas versteckte Publikationsort (Verhandlungen des Naturforschenden Vereins in Brünn) die Schuld trage. Den von der Selektionshypothese faszinierten zeitgenössischen Biologen musste der Sinn von MENDELS Untersuchungen fremd bleiben. Auch NÄGELI, der am ehesten MENDELS Bedeutung hätte erkennen können, hatte sein Interesse starr auf das *Art*bildungsproblem gerichtet, sodass er Ergebnisse, die durch Kreuzungen von typischen *Rassen* gewonnen waren, nicht recht verstand. Und der Selectionismus hat auch *in*direkt MENDELS Werk jahrzehntelanger Vergessenheit anheimfallen lassen, da er zugleich auch die Entwicklung der Zytologie hinderte, welche die Mendelschen Regeln erst erklärbar machte. Erst als gegen das Ende des Jahrhunderts die Krisis des Selectionismus anbrach, konnte MENDELS Werk phönixgleich wiedererstehen. — MENDELS Bedeutung ist nicht ephemer, nicht zeitbedingt. Seine bleibende *historische* Grösse besteht darin, dass er Wandel schuf.

17. Herr SUDHOFF, (Leipzig) demonstriert anatomische Bildtafeln (Lehrtafeln) aus Tibet (die das Institut aus Vorkriegszeiten Herrn LAUFER, jetzt in Chicago, verdankt) im Anschluss an den Vormittagsvortrag von Herrn MÜLLER, HARTHAU (s. oben Nr. 14).

18. Herr KEYSER-PETERSEN (Frankfurt a. M.) spricht zur *Geschichte der Gehirngrippe.*

In der Diskussion betont STICKER (Würzburg), dass die Encephalitis nicht notwendig gerade an die Grippe gebunden sei, sondern auch bei Masern und Keuchhusten vorkommen, ja dass 1915/18 u. 19 in der Gegend von Münster die Encephalitis ganz selbständig auftrat. KAYSER-PETERSEN glaubte aber feststellen zu können, dass in den letzten Jahren der Zusammenhang zwischen Encephalitis und Influenza stark hervortratt. DIEPGEN

glaubt festgestellt zu haben, dass in den Zeiten epidemischer Pneunomie 1918 Nahrungsvorräte im Haushalt schnell verdarben; STICKER erinnert daran, dass nach der Anschauung von Ärzten des Islam *der* Ort der gesündeste sei, an dem das Fleisch sich am längsten halte.

Herr VAN ANDEL (Gorinchem) (Niederlande): *Das Sympathiepulver und Verwandtes in der Niederländischen Volksmedizin.*

Nicht nur die spärlichen direkten Ueberreste der Vorzeit sondern auch die Heilkunde primitiver Volksstämme und nicht zum wenigsten die Erinnerungen an vergangene Zeiten, welche sich in Sprache, Glaube und Brauch des Volkes bis in die Gegenwart behauptet haben, gestatten manchen Rückschluss auf vergangene Zeiten und ermöglichen uns die Vorgeschichte der Medizin zu rekonstruieren. Ich werde trachten diesen Zusammenhang des medizinischcn Aberglaubens der Gegenwart mit der primitiven Weltanschauung an einigen Vorbildern aus der Niederländischen Volksmedizin zu erläutern.

In einigen Gegenden meines Vaterlandes und der flämischen Provinzen Belgiens wird durch das Volk eine Wunde auf die folgende eigenartige Weise behandelt. Ein mit Blut oder Eiter der Wunde beschmutzter Fetzen wird mit einem weissen Pulver (dem Sympathiepulver) bestreut und nachher in einem Topf mit Wasser oder an einer warmen Stelle z. B. in der Hosentasche aufbewahrt und die Wunde nur mit einem reinen trockenen Verband bedeckt wird. Man nimmt dabei an, dass zwischen der Wunde und dem daraus geflossenen Blut ein sympathischer Verband bestehen bleibt, und dermassen, dass jeder Vorfall, welcher diesen Verband trifft, auf die Wunde zurückwirkt. Auf dem gleichen Prinzip beruht die Behandlung mit der Waffensalbe, wobei nicht die Wunde, sondern die Waffe, womit die Wunde zugefügt ist, mit einer Salbe bestrichen wird und an einer dazu geeigneten Stelle aufbewahrt. Zu dieser Categorie gehören eine Unmenge volksmedizinischer Meinungen und Massnahmen, welche alle auf den Prinzip beruhen, dass das Schicksal aller Art Stoffe, welche vom menschlichen Körper herkömmlich sind oder damit in Berührung waren, einen grossen Einfluss auf die Gesundheit oder das Wohlbefinden des ursprünglichen Besitzers ausüben kann. Obgleich das Sympathiepulver und die complizierte Waffensalbe

durch die Schriften DIGBY's und VAN HELMONT's in vorigen Jahrhunderten in weiteren Kreisen bekannt geworden sind, verdanken sie doch ihre Beliebtheit hauptsächlich dem Grundgedanken des magischen Zusammenhanges zwischen den Teilen eines Körpers, welche einst zusammengehörten, eine Ueberzeugung, welche heute noch auf dem Grund vieler volksmedizinische Meinungen und Bräuche zu finden ist.

Dieser Glauben an eine Allbeseelung und einen magischen Zusammenhang der ganzen Welt der Erscheinungen beherrscht auch heute noch die Gedankenwelt eines grossen Teiles unserer Mitmenschen und befriedigt nicht nur den Wissensdurst des ungeschulten Geistes, sondern liefert ihm auch eine Richtschnur sich mit seiner Umgebung abzufinden und auf ihre Erscheinungen der Aussenwelt einzuwirken. Der Einfluss collectiver affectiver Elemente auf die Wahrnehmungen und Schlüsse, die Übermittelung der Vorstellungen über die Dinge, das Zutrauen in die Allmacht der Gedanken beherrscht noch heute das Seelenleben grosser Kreise der Bevölkerung, welches sich kaum über dasjenige der Primitiven erhebt. Die Ergebnisse einer systematischen Untersuchung und Bearbeitung volksmedizinischer Gegenstände haben somit nicht nur Wert für die Médizingeschichte sondern gewähren uns auch einen Einblick in manche sonst kaum verständliche Äusserungen des Seelenlebens des Volkes.

Diskussion: Herr DIEPGEN stellt fest, dass die Kirche im Mittelalter mit grosser Strenge gegen magische und Sympathie-Mittel vorging. Herr ZIMMERMANN berichtet ein Beispiel von Warzenbehandlung mit Sympathie in Westfalen.

20. Herr VON BRUNN (Rostock): *Zur Geschichte der Entdeckung des Kreislaufes vor* HARVEY.

In Altertum und Mittelalter gilt ausschliesslich die bei GALEN verzeichnete Lehre der zentrifugalen Bewegung sowohl im arteriellen wie im venösen Gefässsystem. Als Erster scheint hieran wieder zu rühren LIONARDA DA VINCI um 1500, der Herzmodelle herstellt und damit Strömungsversuche anstellt; über seine physiologische Erkenntnis ist noch nicht das letzte Wort gesprochen. VESAL weist darauf hin, dass man die von GALEN beschriebungen Öffnungen der Herzscheidewand nicht sehen könne,

er macht auch Bemerkungen über die Weite der Lungengefässe, die ihm unverhältnismässig gross erscheint. Den Lungenkreislauf hat dann SERVET 1553 klar erkannt und beschrieben; ob COLOMBO dieselbe Entdeckung unabhängig von ihm gemacht oder aber Plagiat an S. begangen hat, ist z. Zt. nicht festzustellen. 1593 kommt CESALPINO auf grund der Schlussfähigkeit der Herzklappen zu der Erkenntnis davon, dass das Blut in den Arterien nur zentrifugal, in den Venen nur zentripetal sich bewegen könne, ist sich aber über die Sache selbst offenbar nicht klar. FABRIZIO AB AQUAPENDENTE hat 1574 die Venenklappen beschrieben, ist aber als Galenist zu befangen, um daraus den rechten Schluss zu ziehen. Ob man aus der ganz kurzen Notiz bei dem Spanier DE LA REYNA (1564), dass in den oberflächlichen Venen das Blut zentrifugal und in den tiefen Venen zentripetal fliesse, nachdem es Anastomosen durchflossen habe („torno" des Venenblutes) auf tiefere Erkenntnis schliessen darf, ist fraglich. Die Mitteilung, dass ein Deutscher, HELLWIG DIEDERICH, als Student in Altdorf 1622 bei Tierversuchen zur Ueberzeugung vom grossen Kreislauf gelangt sei, ist noch nicht sicher genug belegt. WILLIAM HARVEY hat unsers Wissens nur vom Lungenkreislauf Kunde gehabt und von den Venenklappen; auf dies bescheidene Wissen gegründet hat er dann viele Jahre lang in mustergültiger Arbeit die neue Erkenntnis gewonnen, deren Sieg er selbst noch erleben durfte.

In der Diskussion behandelt LEJEUNE (Greifswald) die Stelle des Rena über den Kreislauf des Blutes, die angeblich dessen Entdeckung enthalten solle, wozu sich auch CHRISTOPH FERCKEL (Dresden) äussert. SUDHOFF legt spanische Literatur vor; DIEPGEN betont, dass die Nachwirkung der Lehre des Aristoteles über den Blutlauf in Frankreich bis in das 19. Jahrhundert gedauert habe.

21. Herr LEJEUNE (Greifswald): *Aerztliches im Spanischen Sprichwörterschatz.*

In der Diskussion bespricht VON BRUNN Parallelen in Deutschen Sagen; HABERLING und KUCKENBURG.

22. Herr MÜLLER (Harthau): giebt nähere Erklärungen zu den von SUDHOFF beigebrachten anatomischen Lehtafeln aus Tibet. (Schluss nach 6 Uhr.)

V. Sitzung Freitag den 22. September Vormittags 8½ Uhr. Vorsitzender: Herr PICK (Prag). Teilnehmerzahl 57.

23. Herr DIEPGEN (Freiburg i. B.): *Grundlagen und Aufgaben einer historischen Darstellung der Entwicklung der Medizin seit der Begründung der Zellenlehre.*

Der Vortrag erscheint ausführlich an anderer Stelle.

In der Diskussion spricht SUDHOFF sich eindringlich dafür aus, dass es allmählich an der Zeit sei, auch in der modernen Heilkunde mit Hilfe historischer Methoden den Entwicklungsgang festzustellen und die Einzelzusammenhänge klar zu legen und damit einer kritischen Beurteilung vorzuarbeiten. Das eben Gebotene sei als ein solcher Versuch warm zu begrüssen; auf dieser Basis sei ernsthafte Weiterarbeit möglich und zu wünschen. Hoffentlich verweile DIEPGEN länger bei dieser wichtigen und gerade in seiner Hand viel versprechenden Aufgabe.

24. Herr J. RUSKA (Heidelberg): *Ueber* AL RĀZĪ's *Leben und Schriften.*

Die arabischen Quellen für das Leben und die geistige Entwicklung muslimischer Gelehrten bestehen zur Hauptsache aus unkontrollierbaren Anekdoten und aus Büchertiteln, sind daher nur auf mühsamen Umwegen für eine unsern Ansprüchen genügende Gelehrtengeschichte fruchtbar zu machen. Die Schriften-Verzeichnisse sind dazu meist völlig ungeordnet und die Uebersetzungen wimmein von groben Fehlern und schiefen Auffassungen. Für das Leben AL RĀZĪS und seine schriftstellerische Tätigkeit kommen hauptsächlich vier Quellen in Frage: der *Fihrist* des IBN AL NADĪM, die Ärztegeschichte des IBN AL QIFTĪ, die des IBN ABĪ UṢAIBIʿA und ein bisher noch nicht übersetztes, aber ausserordentlich wichtiges Verzeichnis in einer kleinen Schrift AL BĪRŪNĪ's. Weiteres lässt sich aus den Zitaten bei IBN AL BAIṬAR und einigen andern Autoren gewinnen. Man kommt so zu einem Verzeichnis von rund 250 Büchern und Abhandlungen, die am besten in eine philosophisch-theologisch-historische und in eine medizinisch-pharmakologisch-chemische Hauptgruppe zusammengefasst werden, so dass nur noch ein kleiner Rest von etwa 20 unbestimmbaren oder unsicheren Schriften bleibt.

Man kann nun versuchen, die Nachrichten über AL RĀZĪS Leben mit diesem geordneten Verzeichnis in Zusammenhang zu

bringen, doch ist dies nur in ganz loser Weise möglich. Wenn es richtig ist, dass er in seiner Jugend Gesang und Lautenspiel gepflegt und Gedichte verfasst hat, so braucht man damit noch keine anrüchigen Vorstellungen zu verbinden. Zwischen 20 und 30 standen die formal-philosophischen Studien, Logik, Psychologie, Naturphilosophie nach ARISTOTELES, kosmologische Fragen und dergleichen im Vordergrund. Von hier aus scheint sich einerseits die lebhafte Anteilnahme an theologischen und politischen Zeitfragen, anderseits der Anfang der medizinischen Studien zu erklären. Man darf wohl annehmen, dass die Schriften über theologische Sekten und philosophische Schulen, über die Lehre des MĀNĪ und die ṢĀBIER, die von den Biographen einschliesslich AL BĪRŪNI so scharf verurteilte Schrift gegen das Prophetentum, die Schriften über das Imamat und die Chalifengeschichte, die AL MASᶜŪDĪ als Quelle für sein Geschichtswerk rühmt, alle in reiferem Alter neben seiner medizinischen Schriftstellerei entstanden sind. Die Biographen versäumen nicht, darauf hinzuweisen, dass man AL RĀZĪ immer studierend oder schreibend angetroffen habe.

Ueber seine medizinische Ausbildung ist kaum etwas sicheres zu sagen; es steht nicht einmal fest, ob sie in Rajj oder in Bagdad stattfand. Die Angabe, dass SAHL IBN ṬABARĪ sein Lehrer war, lässt sich nicht aufrecht erhalten. Wahrscheinlicher ist, dass AL RĀZĪ an dem grossen Krankenhaus in Bagdad mit seinen Studien begann, dann nach Rajj uebersiedelte, später auch wieder in Bagdad war und im übrigen zeitweise ein Wanderleben führte, das ihn mit verschiedenen persischen Machthabern in freundliche Beziehungen brachte. Eine grosse Anzahl von Auszügen aus GALEN weist auf die allgemeine Grundlage des damaligen Studiums. Es folgen anatomische und physiologische Spezialschriften, dann die grosse Zahl der den einzelnen Krankheiten oder den ganzen Gebiet der Medizin gewidmeten Werke, von denen immerhin noch eine ziemliche Anzahl arabisch, hebräisch oder lateinisch erhalten ist. Sehr zahlreich sind auch die Schriften über Diät und die über einfache und zusammengesetzte Arzneimittel, endlich die Schriften allgemein medizinischen Inhalts, die Ratschläge an Aerzte und an Kranke enthalten.

Was über AL RĀZĪS Erblindung im höheren Alter erzählt wird,

ist mit Vorsicht aufzunehmen. Die ältesten Nachrichten wissen nichts von einem Peitschenhieb, der den Star veranlasste. AL BĪRŪNĪ erklärt das Leiden aus der Ueberanstrengung der Augen beim Studium und aus der Schädigung durch die chemischen Versuche. Seine Abneigung gegen das Operiertwerden erklärt sich daraus, dass er als Arzt am besten die Aussichten und Folgen übersah. Ueber sein Todesjahr lässt sich keine Sicherheit gewinnen; die Angaben schwanken zwischen 910 und 932 und daruber hinaus; das genane Datum AL BĪRŪNĪS — 27. October 925 — ist nicht besser beglaubigt als andere Nachrichten.

In der angeregten Diskussion sprechen SUDHOFF, STICKER (über die Erblindung des Razes) HABERLING, DIEPGEN, FERCKEL, STICKER, RUSKA.

25. Herr HABERLING (Koblenz): JOHANNES MÜLLER und ALEXANDER VON HUMBOLDT.

Von den engen Beziehungen, die zwischen ALEXANDER VON HUMBOLDT und JOHANNES MÜLLER herrschten, geben uns bisher noch nicht veröffentlichte Briefe HUMBOLDTS Aufschluss. Sie zeigen uns die hohe Wertschätzung, die beide für einander hegten, vor Allem aber beweisen sie, das JOHANNES MÜLLER an HUMBOLDT einen stets hilfsbereiten Freund hatte; an den er sich stets wandte, wenn es galt an höherer Stelle Widerstände gegen seine Pläne zu überwinden. So wirkte HUMBOLDT energisch für die Freilassung Henles, für den Ankauf der Knochen des „Hydrarchus", während es ihm nicht gelang, MÜLLERS sehnlichsten Wunsch nach dem Neubau der Anatomie durchzusetzen. Zum andern sehen wir aber, dass MÜLLER stets und gern bereit war, HUMBOLDT in allen naturwissenschaftlichen Dingen zu unterstützen.

In der Diskussion kommt der Vorsitzende Herr FRIEDEL PICK (Prag) auf ein in bibliophiler Form gebotenes eigenes Werck „Pragensia" zu sprechen, das eine Denkschrift des Rektors JOHANNES JESSENIUS von Gross-Jessen an den Generallandtag von 1619 über Erneuerung der Prager Universität bekannt gibt. Er legt dies Werk vor.

26. Herr SUDHOFF, (Leipzig): *Geographische und ozeanographische Probleme in der Geschichte der Kulturen und der Wissenschaften.*

Der Vortrag, unterstützt durch „physikalische" Wandkarten

Asiens, Europa's u. Afrika, durch Planigloben u. Karten der Meeresströmungen, beschäftigt sich zunächst mit den grossen Wanderungen der Völker, wobei die Wegener'schen Kontinentverschiebungen (als lange vor die Zeit der ältesten Völkerwanderungen zu verlegen) ausser Acht bleiben. Als wichtiger Faktor wird schon die Wanderung der afrikanischen Südvölker gewertet, die als „Hamiten" und „Semiten" nach Norden drängen, Abessinnien und das Nilland besiedeln, über die Strasse von Bab el-Mandeb und den Golf von Aden nach Arabien hinüberstossen und von dort Jahrtausende lang über Syrien, das Zweistromland, über Armenien bis an das schwarze Meer und den Kaukasus drängen. Ihnen tritt dann die Wanderwelle der nach Süden drängenden „Indogermanen", der Arier entgegen, die über den Balkan und den Kaukasus niedersteigen, Dardanellen und Bosporus überschreiten, durch Transkaspien und Westturkestan nach dem östlichen Hochland von Iran und dem Pendschab streben. Schliesslich liegt in Widerstreit, Wetteifer und Mischung der Semiten und Arier, als der begabtesten Menschheitsteile, eines der Wichtigsten Momente kulturellen Aufstieges im „Altertum" und damit für die gesamte Menschheit. Er ist auch in seiner Art typisch und gewinnt kaum an Bedeutung und Tiefe, wenn man die Betrachtung sofort auf die Völkermassen des weiteren Ostens und Südostens, auf die Küstenländer des stillen Ozeans und die Inselmassen Ozeaniens ausdehnt oder schliesslich gar zu dem zerfliessenden Begriffe vom Gegensatz der Nord- und Südpol-Rassen, von Nordpol und Südpol entsprossenen Völkermassen verflüchtigt, wie reizvoll das auch locken mag.

Die frühesten Hochkulturen sind an die Flusstäler des Nil, des Euphrat und Tigris, später des Indus u. Ganges, des Hwang-ho und Iangtse-kiang gebunden. Auch China mit seiner gewaltigen Küstenlänge ist noch im letzten Jahrhundert vor Beginn unserer Zeitrechnung kaum ein seefahrendes Land. Denn nach eigenen Berichten wird der ferne Handel mit Abessinien durch die Küstenfahrt aus dem Golfe von Aden vermittelt. Und wenn die halbe Küstenfahrt auf der Treiblinie der nach Osten strömenden Kuro-Siwo-Trift südlich der Aleuten zur Besiedelung Californiens und Mittelamerikas geführt hat, so war das vielleicht mehr Episode als dauernder Handelsverkahr. Wahres mag schon an der Japan-

Überlieferung Ostasiatischer Azteken-Abstammung sein, noch mehr als kulturelle Beeinflussung von Asien her. FRIEDRICH RATZEL hat ja schon vor mehr als einem Menschenalter Amerika als den eigentlichen Orient der bewohnten Erde bezeichnet und seinen Zusammenhang mit der alten Welt über den stillen Ozean gesucht und gefunden. Heute spürt man gar den alten Landbrücken nach, die von Südjapan zu den Sandwichinseln nach Niederkalifornien, von Tasmanien über Aukland und die Osterinsel nach Chile u. s. w. als uralte Völkerstrassen geführt haben sollen.

Trotzdem ist die frühe Kultur Chinas eine ausgesprochene Binnenlandkultur, und zwar eine von allen Seiten geschützte, während im Nil-u. Euphrat-Tal die Höchstkulturen der Frühzeit weit weniger abgeschlossen in relativer Unbeschütztheit da lagen.— Ob dies kulturell ausschliesslich als schadenbringend angesehen werden muss, dürfte doch sehr zweifelhaft sein. Jedenfalls verhütet die durch die Gefährdung veranlasste Regsamkeit und ständige Wachsamkeit eine verfrühte Stagnation und hält die bedrohten Völker in ihrer exponierten Stellung jung, soweit das physisch möglich ist. Schrumpfen doch solche physische Möglichkeiten für Kulturvölker um so stärker zusammen, je näher sie der heissen Zone wohnen. Aber gerade ihre relative Ungeschütztheit gibt Völkern um so eher wieder die Gelegenheit zur Auffrischung durch junge Eroberervölker, die neues Blut zuführen und, in der alten Kultur versinkend, zu deren Weiterführung fördersamen Nähr- und Erhaltungsstoff liefern.

Erst für die Phönizier am Ostrande des Mittelmeerbeckens wird die Seefart der Mittel- und Kardinalpunkt ihres Lebens, die bald das ganze Binnenmeer umgreift, besonders dessen südliche Küste, und selbst durch die Strasse von Gibraltar ihre Fühler streckt, durch welche vielleicht in frühen Jahrtausenden auch schon Einbrüche kühner nordischer Raubvölker niederer Kultur statt gefunden haben gleich denen der Normannen im Mittelalter, die sogar zu dauernden Ansiedelungen geführt haben können.

Die Phönizier sind jedoch mehr als Vermittler gemeinsemitischer denn eigenwüchsiger Kultur aufzufassen, ungleich den Griechen, die zu Ende des 2. und Anfang des ersten Jahrtausends vor Chr. vom Balkan niedersteigend zunächst das griechische Festland, die Inseln und die Küsten Kleinasiens besiedelten und

die dort vorhandene babylonisch-assyrische Kultur sich assimilierten und auf diesem frühen Kulturboden ihres eigenen Wesens Blüten trieben in einer regsamen sinnen-offenen Beobachtungs kultur, die in der kolonisierenden Erschliessung und Umfassung des ganzen Mare mediterraneum als Binnenmeerkultur eines einzig veranlagten Indogermanenvolkes, nach Aufnahme des schon in Stagnation geratenen Kastenwissens der Vorderasiaten, eine beispiellose intellektuelle und künstlerische Kulturhöhe erstieg, die für die Schnelligkeit ihres Anstieges nur in der Kürze ihrer Dauer ein Vergleichsstück besitzt und sich schliesslich unter Durchflechtung mit dem Kulturleben Vorderasiens bis nach Indien hin und mit dem aufstrebenden Etrusker- und Latinertums Italiens im griechisch-römischen Hellenismus eine auch naturwissenschaftlich-technische Gesamtkultur des Mittelmeerbeckens und Westasiens schuf, die als Weltkultur imponiert.

Der Niedergang dieser alten Welt fällt mit dem Eintreten der nordeuropäischen Gesamtvölker in die Geschichte zusammen, die sich zunächst in kleinen lokalen Nachblüten am Rand des alten Meeresbeckens ausspricht, dem von Byzanz her grösstenteils der Garaus gemacht wird, allerdings nur für kurze Zeit. Neue Völkerwellen aus dem Norden und aus dem Osten spülen neues Leben heran, das auf europäischen Bodem nicht nur als Völkerauffrischung wirkt, sondern kulturdurstig den Resten sterbender Wissenschaften frische Impulse gibt, ihnen zunächst wieder Augenblickswert verleiht und Übergangsbedeutung zu einem Neuen, das da erst werden will. Gestärkt durch mehrfache Überpflanzungen aus dem unter bessern Lebensbedingungen gehegten wissenschaftlichen Nachleben des Hellenismus im Osten, im Islam bringt es schliesslich auf dem alten Kulturboden Italiens in den Jahrhunderten des hohen und ausklingenden Mittelalters auch in Naturwissenschaft und Medizin lebensbeständige Gestaltungen hervor, die zur Assimilierung neuen Beobachtungstoffes wie zur kritischen Prüfung das Überkommene mählich erstarken, namentlich nachdem sich das Feld seiner Betätigung auf unberührte Völkerkreise hinüber geschoben hatte, nach Frankreich, England und schliesslich auch Deutschland und vorher schon in Spanien, in welch letzterem sich parallel mit Italien in der mozarabischen Mischkultur hellenistisches Nachleben im Islam mit keltisch-ger-

manischen Eigenauftrieb verbunden hatte. Indem die neuerwachte Mittelmeerkultur aber mit voller Intensität auf die keltisch-germanischen Oberschichten junger Volksmassen übergriff, hatte sie auch die Bühne gewandelt. Das geistige Erbe der Antike, jungen Völkermassen übermittelt, gemodelt und wiederum lebendig geworden und der neuen Kräfte des Auftriebes, die in ihm schlummerten, langsam gewiss werdend, war ans Weltmeer vorgerückt. Namentlich Frankreich und Spanien schienen für den Beobachtungsfortschritt in griechisch-kolonisatorischem Sinne besonders vorherbestimmt, da sie mit ihrer einen Küste an das alte Kulturbecken des Mittelmeeres innig sich anschliessend, mit der anderen, der Weltmeerfacies, halbunbewusst die Bedingungen des Zukünftigen in unerschöpflicher Fülle rufbereit zur Hand hatten.

Die iberische Halbinsel erkannte zuerst ihre grosse Mission. Wie bei Phöniziern und Griechen ging der Handel der Wissenschaft voraus auf dem neuen Wege. Nachdem man über's Mittelmeer die Flügel zu regen gelernt hatte und auf Landreisen nach dem Osten den Blick geweitet und Erfahrungen gesammelt hatte, stiessen die Handelsflotten in den Küstenfahrten nach Süden und schliesslich in direkter Fahrt nach dem Westen über den atlantischen Ozean. Das „Zeitalter der Entdeckungen" auf der Erdoberfläche läutete das Zeitalter der Entdeckungen im Lande der Wissenschaft und der Technik ein. Darum Überflügelten Spanien, Frankreich, England und auch Deutschland schliesslich Italien, das im Mittelmeere eingeschlossen lag und erst allmählich der Vorsprung wieder einholte, den ihre Weltmeerzugewandtheit den West- und Nordlandvölkern Europas auf Halbinseln und Inseln als Gunst ihrer Lage fast spielend in den Schoss geworfen hatte. Ünaufhaltsam wird nun das Fortschreiten zur Weltmeerkultur, als deren wichtigster Symptome eines die neue Besiedelung Amerikas uns entgegentritt, die der Gesamtentwicklung die Krone aufsetzte. Am hervorragensten kommt sie in der Weiterbildung und gewaltigen Ausbreitung der Beobachtungswissenschaften zu kraftvoller Auswirkung. Als einer ihrer vollerblühenden Zweige wird die moderne Medizin zur Weltmedizin. Bei ihr, wie bei allen andern Naturwissenschaften trit mit dem Erwachen und Auswachsen der Weltmedizin u. s. w. die Bedeutung ihres englischen, französischen, deutschen, italienischen, spanischen Bestandteiles und

Anteiles keineswegs zurück, auch nicht hinter ihrer restlosen Mischung auf amerikanischem Boden. Im Gegenteil, deren Bedeutung bleibt, auch während sich die amerikanische Mischung zu einer selbständigen und eigenwüchsigen Teilerscheinung, einem ebenbürtigen Sondergliede entwickelt.

Der Mischungsfaktor ist neben den anthropogeographischen Faktoren in der Völkerbildung und ihrer Kulturentwicklung samt deren Ergebnissen ja seit vielen Jahrtausenden wirksam gewesen und bleibt es auch, wo seine Formen sich wandeln. War Jahrtausende lang die politische Unterwerfung der Träger der alten Kulturen durch die jugendfrischen Ankömmlinge die Regel gewesen, die zwangsläufig zur kulturellen Hörigkeit der letzteren führte, zur restlosen Annahme der Kultur der Unterworfenen durch die Sieger, so darf man das kulturgeschichtlict doch nicht überschätzen. Man darf dabei auch nicht übersehen, wie manche Kulturerrungenschaft dabei in Gefahr geriet und tatsächlich verloren ging. Vielfach hat dieser Vorgang ja ganz beträchtlich verlangsamend und direkt störend auf den kulturellen Gesamtfortschritt gewirkt, ganz besonders gerade in den Beobachtungswissenschaften. Eines der neuen Momente in der Auswirkung der Weltmedizin und der Naturwissenschaften als Glied der wissenschaftlichen Weltkultur ist ja das, schon das sog. „Mittelalter" z. guten Teil charakterisierende, selbständige Nebeneinanderstehen freier nationaler Kulturen und der daraus sich ergebende werbende und spornende Wetteifer. Er hat sich bisher weit nützlicher und fördersamer erwiesen für die Wissenschaft als die mit dem „kulturellen" Mäntelchen umhängten Bestrebungen nach politischer Machtgewinnung, wie sie als atavistische Überbleibsel bei selbsüberzogenen „Kulturvölkern" mit Inbrunst nebenher weiter gepäppelt werden, indem man das mahnende Lehr-Beispiel aus der Entwicklung des Hellenentums allzubereitwillig übersieht, dessen kultureller Aufstieg erlahmte als an die Stelle des edlen Wetteifers der Zwergstaaten als Stammestaaten die Prestigekämpfe ehrgeiziger Rivalen getreten waren. —

Das Wettwerben freier Völker um die Palme des Fortschritts der Wissenschaft und Technik gehört neben der freien Entfaltung ihres Weltmeercharakters zu den bedingenden Faktoren in der Entwicklung der modernen Naturwissenschaften, die ihnen vor

allem den neuzeitlichen Fortsctrittstempel aufgedrückt haben, der es ihnen ermöglicht, über die unverwüstlichen Grundlagen der Antike zielbewusst hinauszuwachsen.

27. Herr GEORG STICKER (Würzburg): *Reinigung, Sühnung, Entseuchung vor dreitausend Jahren.*

Die Entstehung der rituellen Reinigungen aus einer instinktmässigen Krankheits- und Seuchenabwehr: Uebergang der rituellen Sühnung zu bewusster naturwissenschaftlichen Seuchenaustilgung bei den Israeliten unter Moses, zu bewusster experimenteller Seuchenabwehr bei den hellenischen Heroen und den Naturforschern in Grosshellas. Rascher Verfall dieser vielversprechenden Anfänge unter dem Einfluss der entarteten und erstarrten persischen Mazdahlehre. Der Vortrag wird ausführlich veröffentlicht werden.

28. Herr RUDOLPH ZAUNICK (Dresden): EDUARD SUESS' *Eintritt in die Wissenschaft*, (mit Demonstrationen).

Mit Hilfe der zeitgenössischen Literatur, der eigenen „Erinnerungen" uud zweier bis jetzt unbekannter Briefe des jungen EDUARD SUESS an H. B. GEINITZ (Dresden) wird dargestellt, wie der Einundzwanzigjährige mit seiner ersten wissenschaftlichen Publikation „über böhmische Graptolithen" (1851) in die Wissenschaft eintritt und dabei sofort in eine gefährliche Polemik mit dem bekannten Prager Paläontologen JOACHIM BARRANDE verstrickt wird.

(Der Vortrag erscheint unter dem Titel „Zwei Jugendbriefe von EDUARD SUESS an H. B. GEINITZ. Zugleich ein Beitrag zur Geschichte der Graptolithenforschung" in Nr. 31 des „Geologen" (Verl. M. WEG Leipzig) S. 595 ff.)

In der Diskussion sprechen die Herren J. FISCHER, (Wien) u. der Vorsitzende FRIEDEL PICK, der lebhaft die schwere Erkrankung der Herrn SIGERIST (im Anschluss an seine Londoner Kongressfahrt) bedauert.

29. Herr VON BRUNN (Rostock): SEMMELWEIS und LISTER.

SEMMELWEIS hat, jedenfalls wissentlich, ohne Vorarbeit, nur durch geniale, echt hippokratische Beobachtung 1846 die Erkenntnis der Wundinfektion als einer Kontaktinfektion gewonnen; er hat dies zunächst für die Geburtshilfe, aber, wenn auch

ziemlich versteckt hier und da, auch für die chirurgischen Infektionen ausgesprochen. Seine Erkenntnis hat er für die Geburtshilfe mit grösstem Erfolg in die Praxis umgesetzt; hier hat seine Lehre, wenn auch sein Name zunächst oft ungenannt blieb, noch vor LISTERS Zeit sich die Anerkennung weitester Fachkreise erstritten. Ob aber die Chirurgie davon irgend welchen Nutzen gehabt habe, ist bisher ganz unbekannt. Für die Chirurgie hat LISTER 1867, fussend auf PASTEUR, in der falschen Voraussetzung von der Bedeutung der Luftkeime, die Infektionen mit dem unpraktischen ziemlich unzweckmässigen Karbolsäureverband bekämpft, aber derartige praktische Erfolge erzielt, dass die Chirurgie in ihm mit Recht einen ihrer Grössten verehrt; sie darf aber dabei nicht vergessen, dass SEMMELWEIS schon 20 Jahre vor LISTER eine bessere Erkenntnis vom Wesen der Wundinfektion gehabt hat, dass er ein Verfahren angewandt hat, das heute in der Chirurgie, nachdem man das alte LISTER-Verfahren wieder und wieder umgestaltet hat, das allgemein anerkannte ist, und dass die Lehre von SEMMELWEIS ohne Zweifel ungemein dazu beigetragen hat, im Gedankenkreise der Aerztewelt der später auftretenden LISTERschen Methode die Bahn zu bereiten. Auch die Chirurgie muss SEMMELWEIS neben LISTER mit Ehren nennen; SEMMELWEIS ist der Grössere von Beiden.

In der Diskussion sprechen SUDHOFF, ARTHUR HINTZE (Berlin), STICKER, VON BRUNN u. FR. PICK. Herr HINTZE führt aus: Um das Verdienst von SEMMELWEIS voll zu würdigen, muss man sich die Tatsache vor Augen halten, dass die heutige Chirurgie wie die Geburtshilfe absolut auf dem Standpunkt des *Asepsis* stehen. Durch LISTER ist das Problem der Keimverhütung bei Wunden erst auf dem Umweg über die praktisch doch unmögliche *Antiseptik* geführt worden, wobei LISTER noch gar den Luftkeimen eine ganz unzutreffende Bedeutung beimass, während das Genie von SEMMELWEIS die *Kontaktinfektion* durch Hände und Instrumente als den wesentlichen Angelpunkt der Infektionsfrage erkannte. Diese Erkenntnis ist heute die Grundlage des chirurgischen Handelns, bei welchem die Berührung der Hand mit infektiösem Material durch Gummihandschuhe vermieden wird und die Erzeugung einer relativen Keimarmut durch Alkoholabwaschung der Hände sowie durch das Bestreichen der Haut des Kranken mit Jodtinktur nur einen ungenügenden, mehr konventionellen Sicherungsfaktor darstellt. Wir treffen unsere Vorbereitungen zur Operation und erziehen unser Hilfspersonal nnter dem

Gesichtspunkte allergrösster *Sauberkeit*; die keimentfernenden Massnahmen an Wäsche und Instrumenten sollen die Reinheit auch auf das unsichtbare Gebiet der kleinsten Verunreinigungen und Keime erstrecken, — es wäre im praktischem Betriebe verkehrt, durch die chemische oder HITZE-Antisepsis die Sauberkeit zu ersetzen. Antiseptische Mittel werden nur noch auf der unverletzten Haut und im allgemeinen nur dann angewandt, wenn es bekannt ist, dass eine Berührung mit infektiösem Material vorausging. Es ist also gerecht, dass wir in unserem SEMMELWEIS den wahren Propheten der Vermeidung von Wundinfektionen sehen, da seine Lehre trotz aller widrigen Umstände und unter Verdrängung der LISTER'schen Antisepsis tatsächlich triumphiert hat.

(Streng genommen wäre als der erste *dieser* aseptische Wundbehandlung dann THEOPHRAST VON HOHENHEIM auszusprechen; er zuerst hat als leitenden Grundsatz aller Wundpflege aufgestellt „halt' sie sauber!" SUDHOFF).

30. Herr FISCHER (Wien): *Menstruation und Ovulation in historischer Betrachtung.*

Schon Ende des 17. Jahrhunderts, bald nach der Entdeckung der Eierstockfollikel, werden von dem Holländer HEYDENTRIJK OVERKAMP u. dem Franzosen NICOLAS VENETTE Theorien über die Funktion des Eierstocks aufgestellt, welche von einer inneren Sekretion dieses Organes und der Aufnahme der gelieferten Produkte in die Blutbahn sprechen. Durch die ins Blut aufgenommenen Stoffe wird auch die Menstruation ausgelöst. In ähnlicher aber nach unsern heutigen Anschauungen rückständiger Art stellt sich dann — Ende des 18. Jahrhunderts — PHOEBUS HITZERUS THEMMEN die sekretorische Funktion des Ovariums vor. All diese Theorien bleiben später vergessen und feiern erst am Beginn des 20. Jahrhunderts in der Lehre von der inneren Sekretion ihre Auferstehung.

In der Diskussion sprechen: SUDHOFF, EBSTEIN, STEIN u. PICK.

Der Vorsitzende schliesst die Sitzung um 1 Uhr.

VI. Sitzung, am Freitag den 22. November nachmittags 3 Uhr.

Vorsitzender: Herr SUDHOFF, sodann Herr WEHRLI (Zürich).

Teilnehmerzahl 34.

31. Herr FINKELSTEIN (Bernburg): *Zur Urgeschichte der Metalle* (mit Lichtbildern).

Vortr. sucht eine Erklärung dafür zu geben, dass Zinn und

Kupfer früher als Eisen in Gebrauch waren. Die Tatsache steht für Europa, Asien und Amerika vorgeschichtlich fest. Vortr. zeigt auch für die primitive afrikanische Eisentechnik, dass sie wahrscheinlich als späte Einwanderung zu betrachten ist. In den ältesten Zeiten überwiegt die Bearbeitung der Edelmetalle, die im Tiegel geschmolzen werden. Daran schliesst sich die Gewinnung und Bearbeitung derjenigen Metalle, die ebenfalls im Tiegel geschmolzen und gegossen werden können. Dabei bleibt die Schmeltztemperatur des Goldes und Kupfers, 1100°. Jahrtausende lang die höchste, die erreicht wird. Da der Schmelzpunkt des Eisens mehrere hundert Grad höher liegt, konnte es nach dieser älteren Technik nicht verarbeitet werden. Die Schmiedetechnik entwickelte sich erst später, bei den Altamerikanern überhaupt nicht. Erst als die Schmiedetechnik bis zur Stahlerzeugung vorgedrungen war, begann die Eisenzeit. Die Erfindung des Stahles scheint im kretischen Kulturkreis um 1500 v. Chr. gemacht worden zu sein.

32. Herr E. O. von Lippmann (Halle): *Über den sog. Geber und seine Schriften.*

In seinem, auf Vorschlag H. Geh. R. Sudhoffs gehaltenen Vortrage teilt Redner etwa Folgendes mit:

In Schriften, als deren Verfasser der Araber Geber bezeichnet wird (8. oder 9. Jahrh.), treten plötzlich in grosser Vollendung Verfahren und Apparate, Chemikalien u. Darstellungsweisen von Präparaten auf, die vor jener Zeit ganz oder fast ganz unbeachtet waren.

Ein Araber Dschabir(-Geber) hat tatsächlich zur angegebenen Epoche gelebt und geschrieben, aber seine sehr zahlreichen Werke mystischen und alchimistischen Inhalts decken sich in keiner Weise mit denen des sog. „Geber", und schon der „Fihrist", das wichtige arabische Sammelwerk (vollendet um 1000 n. Chr.) erklärt jenen Dschabir für eine ganz fragwürdige Gestalt und viele seiner Schriften für apokryph. Diese Meinung bleibt auch nach Wiederentdeckung der griechischen Alchemie (gegen 1500) bestehen, und es teilen sie u. a. im 16. Jahrh. Rubeus aus Ravenna, im 17. Morhof, im 18. Stahl und der Orientalist Reiske, im 19. Beckmann, Sprengel, Davy, Ernst Meyer, Latz, u. Andre, z. B. die Orientalisten Wüstenfeld (der schon 1840 scharf zwi-

schen DSCHABIR und dem sog. Geber unterscheidet) u. STEINSCHNEIDER (für den 1871 Geber eine „mythische Person" ist), E. WIEDEMANN (der 1878 in den zu Leiden vorhandenen Codices des DSCHABIR nichts mit Geber übereinstimmendes fand), u. s. w. Dagegen schenkten die maassgebenden chemischen Historiker dem Geber zunächst Glauben, so z. B. HOEFER u. KOPP, und erhielten ihn Jahrzehnte lang lebendig, weil ihre Werke immer wieder ausgeschrieben wurden. Unbeachtet blieb, dass KOPP später die Wahrheit erkannte (1869), und u. a. feststellte, dass es kein arabisches Original einer Geberschen Schrift giebt, dass kein Araber jemals dieselben oder gar grössere Kenntnisse besass als Geber, dass kein Schriftsteller um 1300 Gebers Werke kennt, dass diese überaus ausgeprägt scholastischen Charakter tragen, und das ihre Handschriften erst gegen und um 1300 auftauchen. Völlig zu Unrecht nahm also um 1890 BERTHELOT alle diese Erkenntnisse, sowie die Trennung von Geber und DSCHABIR für sich in Anspruch; dagegen erwarb er sich das Verdienst, die Übersetzung einiger wichtiger Werke des Letzteren ins Französische zu veranlassen, wodurch sie allgemein zugänglich wurden. Unrichtig ist seine Angabe, Geber verkünde zuerst die Theorie von Schwefel und Quecksilber als Bestandteilen der Metalle, denn diese geht auf die spätgriechischen Alchimisten zurück und zwar auf philosophische Grundlagen, nicht auf chemische.

Völlig im Dunkel blieb bis vor kurzem die Frage, wo die praktischen Kenntnisse ausgebildet wurden, die um 1300 bei Geber zu Tage treten, und wo dessen angebliche Schriften entstanden, u. (etwa ähnlich wie die des jüngeren Mesuë) einem bewährten arabischen Autor zugeschoben wurden? So weit der zeit zu sehen ist, sind Kenntnisse u. Schriften Italien zuzuweisen. Dort waren wohl schon seit dem 11. Jahrh. Alchemisten tätig, von dort ging die Kenntniss des Salpeters aus (Verwendung für Kältemischungen und für Schiesspulver, nicht aber für das Schiessen mit diesem), und dort wurde der Alkohol entdeckt; späte syrische und byzantische Manuskripte sprechen von fränkischen Verfahren, Körnern der Franken, römischem Harze, römischem Vitriol, Salonitron (nicht Halonitron, Hydor ischyron (aqua forte = Salpetersäure), Kaputze des Destillierapparates (= capuccio), u. s. f. Endlich finden sich auch bei Vitalis de Furno (gest. 1327), dessen „Sammelbuch"

auf Quellen aus der Zeit zwischen 1100—1150 zurückgeht, Angaben über Alkohol und Salpetersäure, und einzelne Worte, so z. B. cuperosa (Kurpervitriol, u. urspr. corpus rossum, dessen voller Rückstand beim Glühen = corprossa), porfidus (= Porphyr) spanna (= Spanne, als Längenmass), deren italienischer Ursprung fast zweifellos erscheint. Vorerst ist daher die Annahme wohl berechtigt, dass die sog. Schriften des Geber in Italien verfasst sind, und dass ihnen Kenntnisse zu Grunde liegen, die in Italien ausgebildet wurden.

Diskussion: Herr SUDHOFF stellt das Geber-Problem mit dem Mesuë-junior-Problem in Parallele. Auch was man dem „Geber" zuschreibt, wäre grossenteils höchstens als Schriftwerk eines „Geber junior" oder „Geberus alter" verständlich und zwar gerade das hervorstehend Wichtigste, dessen Entstehung kaum vor dem Jahre 1200 möglich sei. Er selbst habe den Verfasser der späten „Geber-Schriften" lange im Spanien des 13. Jahrhunderts suchen zu müssen geglaubt, er gesteht aber zu, dass v. LIPPMANN's Versetzung desselben nach Italien recht viel für sich habe, vielleicht selbst Süditalien. Seine Beziehungen zur Alchemie des Islam seien gewiss keine innigen. Er neige dazu, ihn ganz davon regionär u. kulturell zu lösen, wie auch den „Mesue junior", hinter dem er einen *Nord*italiener vermutet aus der Po Ebene. Er hofft, dass es Herrn von LIPPMANN gelingen möge, das Geber-Problem noch völlig zu lösen, für dessen Bearbeitung eine von anderer Seite vorbereitete Übersetzung der wichtigsten Geber-Schriften bequemes Material schaffen werde.

33. Herr RUDOLPH ZAUNICK (Dresden): *Zur Frühgeschichte der Leipziger Anatomieprofesseur* (mit Demonstration).

RABL (1909) hat 1580 als das Gründungsjahr der Leipziger vierten (anatomischen) Professeur ausgesprochen. Dieses Datum ist durch neue Archivfunde erschüttert. — Bereits am 26. Mai 1542 hat HERZOG MORITZ V. SACHSEN die Anstellung eines chirurgisch geschulten Mediziners mit 130 Gulden Jahresgehalt angeordnet, ausserdem noch einen besonderen anatomischen Lehrauftrag erteilt. 1562 erfährt Kurfürst AUGUST V. SACHSEN — ob vielleicht durch das sog. politische Testament Dr. MELCHIORS V. OSSE? —, dass „solch jerlich einkommen bis auff diese stunde nimals gentzlich, darzu es verordert, gebraucht worden, dass auch noch itzo in der Chirurgia nichts gelesen werde". Er spricht ausdrücklich von einer „Lectur und profession Chyrurgiae and Anatomiae"

und verlangt zweimal Bericht von der Fakultät „wie es umb die fundation solcher lectur gelegen, und wo hinn das verordent einkommen von anfang der fundation bis daher gewendet sey, und noch hinngegeben und verteilet werde" — Die Antworten der Fakultät sind noch nicht gefunden. — 1572 besetzt der Kurfürst endlich die Stelle mit Dr. SIGISMUND KOLREUTER, der aber schon binnen Jahresfrist die Professeur niederlegt, um in coburgische und später kursächsische Leibarztdienste zu treten. Bei der Augusteischen Universitätsreform (1579/80) erhält schliesslich der Italiener Dr. SIMON SIMONIUS die Leipziger Anatomieprofesseur, deren Fundation also schon auf den 26. Mai 1542 zu datieren ist.

Diskussion: SUDHOFF wünscht baldige Veröffentlichung und weist auf vielfache Beeinflussung des mediz. Unterrichts durch Fürsten hin. Das Dekanatsbuch Stromers von AUERBACH sei im Orginal noch vorhanden.

34. ROBERT STEIN (Leipzig): *Leipziger Naturforscher vor hundert Jahren.*

Die Einleitung beleuchtete die Bestrebungen der Naturforscher im ersten Viertel des 19. Jahrhunderts, sich der Medizin gegenüber selbständig zu machen. Die naturwissenschaftlichen Forschungseinrichtungen in Leipzig waren bescheiden. Von den damaligen Gelehrten kamen hauptsächlich folgende zur Sprache: MÖBIUS (Astronom), MOLWEIDE (Mathematiker, ESCHENBACH (Chemiker) GILBERT (Physiker), SCHWÄGRICHEN (Botaniker), den Schluss bildeten die Beziehungen zu OKEN.

In der Diskussion fragt Herr DIEPGEN, ob das Jahr angegeben werden könne, in welchem zuletzt noch die Vorlesungen an der Hand eines Autors gelesen wurden, den man kommentierte. Herr STEIN schildert kurz den damaligen Geisteszustand an der Universität Leipzig. Herr ZAUNICK weist darauf hin, dass Dresden um 1820 entschieden vor Leipzig in biologischer Richtung die Präponderanz hatte.

SUDHOFF gibt zum Schlusse der Befriedigung über den Verlauf und die Ergebnisse der Versammlung Ausdruck und berührt eine Reihe wichtiger organisatorischer Fragen. Er bittet schliesslich die Teilnehmer ausserhalb der Grenzen des Deutschen Reiches, daheim die Grüsse der Deutschen Fachgenossen zu übermitteln an die dortigen medizingeschichtlichen Organisationen,

namentlich den Gliedern der befreundeten Schweizer Gesellschaft.

Der Vorsitzende, Herr WEHRLI, spricht dem Einführenden (SUDDHOFF) den Dank der Tagung aus und widmet namens seiner Schweizerischen Gesellschaftsgenossen der Deutschen Forschung und der Deutschen Fachvereinigung die besten Gedeihens-Wünsche.



Folgende fünf Vorträge waren ferner angemeldet, doch waren die Redner durch Krankheit oder andere Umstände verhindert, die Naturforscherversammlung zu besuchen. Die Vorträge mussten also bedauerlicher Weise ausfallen:

1. Herr SIGERIST Zurich: Das Mesuë-Problem.
2. Herr „ „ : Die frühmittelalterliche medizinische Literatur und der Plan einer vorarabistischen Schriftensammlung.
3. Herr GUTZMANN Zehlendorf: Aus der Geschichte der Sprachheilkunde.
4. Herr PAUL DIERGART Bonn: Philosophie und Fachgeschichte in den naturwissenschaftlich-technischen Prüfungen.
5. Herr EUGEN HOLLANDER Berlin: Kröte und Genitalien.

Von den mit der Jahrhunderttagung verbundenen, von SUDHOFF als Ausschuss-Vorsitzendem geleiteten und in's Werk gesetzten Ausstellungen: „Industrie und Wissenschaft" auf dem städtischen Ausstellungsgelände, „biologische Graphik durch sieben Jahrhunderte" in der Buchmesse auf der Peterstrasse und „Aus der Geschichte der Naturforscherversammlungen" 1822—1920 interessierte die Historiker ganz besonders die letztgenannte, im Leipziger Stadtgeschichtlichen Museum (Altes Rathaus) veranstaltete, deren Leitung unter SUDHOFFS Beirat der Direktor des Stadt-Museums Herr Direktor SCHULZE übernommen hatte. Sie war namentlich aus Jena, Dresden und Berlin reich beschickt. In Berlin hatten Herr Geheimrat DARMSTÄDTER und Herr Bibliothekar Dr. SCHUSTER von der Preussischen Staatsbibliothek die Auswahl des reichen Materials übernommen und auch das Preussische Kultusministerium für die Sache zu interessieren vermocht. Herr Staatssekretär Prof. Dr. BECKER brachte dem Ausstellungsplane warme Sympathie entgegen, war bei der Eröffnung zugegen und ergriff auch selbst in eindrucksvoller Weise das Wort in der so wichtigen Frage der Geschichte der Naturwissenschaften und der Medizin im besonderen. Auch in Dresden hatte wie in Berlin, das Kultusministerium den Ausstellungsplan gefördert und mit dem Ausbau der Dresdener Gruppe Herrn D. ZAUNICK beauftragt, der sich der Aufgabe mit grossem Eifer widmete. So waren durch die gemeinsame Arbeit der Herrn SUDHOFF und SCHULZE, DARMSTÄDTER und SCHUSTER nnd ZAUNICK be-

sonders die Okengruppe, die der Leipziger Versammlungen von 1822 u. 1872, der Berliner Versammlungen von 1828 und 1886 (A. v. HUMBOLDT, RUD. VIRCHOW, HERM. HELMHOLTZ!) sowie die der Dresdener Versammlungen von 1826 u. 1868 in besonders eindrucksvoller Weise zur Geltung gebracht. — In der Ausstellung „Die Graphik im Dienste der Biologie und Medizin" steuerten den Löwenanteil bei: das Leipziger Institut für Geschichte der Medizin, Herr Prof. MEISENHEIMER (Leipzig) mit seiner wundervollen Sammlung von Tierbildern und Herr Prof. GOLDSCHMID in Frankfürta/Main mit seiner prächtigen Auswahl aus der Entwicklungsgeschichte der pathologisch-anatomischen Abbildung.

HISTOIRE DES SEPT PLANTES QUI COMPOSENT LA TISANE DES QUATRE FLEURS

PAR

Dr. HENRI LECLERC.

Paris.

Ces sept petites sœurs
S'appellent quatre fleurs!
Blanchâtre ou violette,
Chacune en sa toilette
Cherche un rhume où poser
Le baume d'un baiser [1]).

Telle la cuisinière qui inscrivait sur son livre de dépenses: petit pain d'un sou, deux sous, la tradition populaire s'affirme peu soucieuse des lois de l'arithmétique en donnant le nom de „Quatre fleurs" à la tisane pectorale où se groupent les appendices floraux du Bouillon blanc, du Tussilage, du Coquelicot, de la Guimauve, de la Mauve, de la Violette et du Pied-de-Chat: point n'est besoin d'être grand calculateur pour voir dans cet assemblage un total de sept fleurs. Chacune de ces fleurs a joué un tel rôle dans la médecine de nos pères que je ne peux, toutes les fois qu'une herboriste me les débite, moyennant quelques deniers, réunies dans un cornet de papier, m'empêcher de méditer douloureusement sur tant de grandeur et tant de décadence. Souvent même, se méprenant sur l'expression de mélancolie que reflétait mon visage et l'attribuant à la crainte du rhume, la charitable négociante a cherché à me réconforter en m'énumérant les prouesses de l'infusion des quatre fleurs: mais sa parole ne

---

1) EMILE BARBIER. *La Ballade des quatre-fleurs* in *Anthologie des Pharmaciens poètes (Cristaux et Colloïdes).*

faisait qu'attiser ma tristesse, tant sa louange, proportionnée à l'importance de l'achat, contrastait avec les panégyriques d'antan. Ce sont ces panégyriques que je me propose de faire revivre dans cette étude historique sur les sept plantes qui composent la tisane des quatre fleurs.

I. Bouillon blanc. *(Verbascum thapsus).*

Si, au lieu d'être une des herbes les plus communes de nos campagnes, le Bouillon blanc fleurissait sous des cieux exotiques, nul doute qu'il ne figurât dans les jardins et dans les serres, recherché des collectionneurs comme une des espèces les plus originales de la famille des Verbascées. Sa tige droite et élancée, couverte d'un épais duvet, ses feuilles étalées en rosette et qu'on croirait découpées dans un feutre moelleux, ses fleurs d'un beau jaune soufré formant autour de la tige et jusqu'à son sommet un gracieux épis en font une plante très décorative: rien de curieux comme l'examen au microscope des poils qui la hérissent, ramifiés, les uns en candélabres, les autres en étoiles, ceux des étamines munis d'une quantité d'aspérités destinées à retenir le pollen [1]). Lorsque j'étais médecin aux armées, j'avais dressé quelques soldats à récolter les plantes dont j'approvisionnais mon infirmerie: jamais ils ne désignaient la bouillon blanc autrement que sous le sobriquet de „grand poilu", traduisant ainsi, à leur insu, son nom latin de *verbascum* en qui la plupart des étymologistes s'accordent à reconnaître une altération de *barbatum*. Du reste, ce ne sont pas les noms qui manquent au bouillon blanc ou molène: appelé par les Grecs Φλόμος (de Φλόξ flamme) parce qu'on se servait dans les lanternes de ses feuilles et de ses tiges en guise de mèches, *candelaria*, *cierge de Notre-Dame*, *fleur de grand chandelier*, pour la même raison et, peut être aussi, à cause de la forme élancée de sa tige, il figurait dans les officines sous l'étiquette de *thapsus* (corruption de *taxus*, lance): on le croyait, en effet, propre à guérir les plaies produites par les flèches ou par les javelots.

Hippocrate employait les feuilles cuites du bouillon blanc, en

---

1) G. Lavadoux. Recherches sur l'anatomie des Verbascées. *Thèse de Paris.* 1902.

cataplasmes, pour combattre le gonflement des plaies et l'inflammation des parties voisines [1]). Dioscoride recommandait le décocté de la racine contre la toux invétérée et contre les douleurs dentaires, les feuilles pour dissiper les œdèmes et les inflammations des yeux, guérir les ulcères, les brûlures, les piqûres de scorpions [2]). Pline les vantait dans les angines, les affections pulmonaires, les crachements de sang et leur attribuait la vertu de soulager les chevaux poussifs, tradition qu'on retrouvait au XVIIIme siècle chez les fermiers de la Carniole, de l'Irlande et de la Norvège: ils regardaient le bouillon blanc comme un moyen propre à combattre la toux et à prévenir la consomption des bestiaux [3]). Galien affirmait que ses fleurs pouvaient teindre les cheveux en blond: elles contiennent, en effet, une substance colorante jaune que Morin a reconnue susceptible de fournir une teinture solide sur le coton. „Ceux qui sont atteints d'enroûment, dit S^te^. Hildegarde, ou qui souffrent de la poitrine doivent faire cuire dans du bon vin de la molène et du fenouil par parties égales, exprimer le tout sur un linge et en boire souvent: ils recouvreront la voix et guèriront leur poitrine" [4]). En sa double qualité de femme médecin et de musicienne, la célèbre abbesse bénédictine était bien placée pour juger des vertus de la plante contre l'enroûment: sans doute en avait-elle expérimenté les effets sur les moniales qu'elle initiait aux splendeurs du chant grégorien.

Pour ne pas allonger inutilement la liste des auteurs qui se sont occupés du bouillon blanc, je citerai le passage suivant de Gilibert où se trouvent réunies toutes les indications auxquelles on le jugeait capable de répondre: „La décoction des feuilles est admirable dans les ténesmes et la dysenterie: elle calme les douleurs du fondement causées par les hémorrhoïdes: l'infusion des fleurs est le meilleur adoucissant des irritations de la membrane muqueuse intestinale: elle procure un soulagement dans les ardeurs de poitrine, les toux convulsives des enfants, les coliques, la dysurie, enfin dans toutes les maladies dont l'indication consiste

---

1) HIPPOCRATE. *Liber de ulceribus.*
2) DIOSCORIDE. *De Materia medica.* Lib. IV. Cap. XCIX.
3) J. RISLER. *De Verbasco.* 1754.
4) HILDEGARDIS. *Physica. De plantis.*

à modérer les spasmes et l'éréthisme. La conserve des fleurs de bouillon blanc appliquée sur les dartres rongeantes et sur les ulcères douloureux diminue les démangeaisons" [1]). Cet éloge qui nous parait aujourd'hui bien exagéré ne devait pas être le dernier: en 1884 un médecin irlandais, le Dr. Quinlan, publia un mémoire dont les conclusions tendaient à faire du bouillon blanc un médicament remarquable de la tuberculose pulmonaire doué de „propriétés curatives et trophiques plus prononcées que celles de l'huile de foie de morue et presque égales à celles du Koumys" [2]). Enfin Lane [3]) et Delioux de Savignac [4]) reconnurent à ses fleurs une légère action narcotique.

II. Tussilage. *(Tussilago farfara)*.

Le Tussilage, plante vivace de la famille des Composées, pousse dans les lieux humides, le long des ruisseaux mais affectionne aussi les terrains vagues des grandes villes: c'est ainsi qu'à Paris on peut le trouver en abondance aux environs de St. Julien le Pauvre, dans un clos inculte, dépendance de l'ancien Hôtel Dieu, qui entoure l'église et qu'ont, jusqu'à ce jour, respecté les faiseurs d'immeubles. Sa présence en ce lieu doit remonter à une époque très éloignée, car plusieurs chapiteaux de la nef portent comme motif ornemental des feuilles très fidèlement reproduites de tussilage: or l'on sait que les sculpteurs du Moyen-âge avaient pour coutume de puiser leur inspiration dans la flore qui s'épanouissait sous leurs yeux. Nous ne pouvons d'ailleurs qu'approuver un tel choix, ces feuilles, par leur aspect, méritant bien d'attirer l'attention des artistes: de la racine elles se détachent par un long pétiole que termine un limbe échancré en forme de cœur, légèrement anguleux, blanc et cotonneux en dessous, d'un beau vert cendré en dessus, à bords finement dentés et cernés de rouge foncé: les fleurs, d'un jaune éclatant, naissent aussi direc-

1) Gilibert. *Démonstrations élémentaires de botanique.* 1796.

2) F. J. B. Quinlan. On the treatment of pretubercular and of advanced phthisis pulmonalis by the mullein plant. *Dublin journal of medical science.* 1884.

3) Lane. On the use of verbascum as a narcotic remedy. *Province medical journal.* Leicester. 1843.

4) Delioux de Savignac. *Bouillon blanc* in *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales.*

tement des racines: comme elles font leur apparition avant les feuilles, on avait jadis donné à la plante le surnom bizarre de *filius ante patrem.*

Le nom grec du tussilage (*βήχιον*) de même que son nom latin (*tussilago, tussim ago*) renferment une allusion aux propriétés béchiques que lui attribuaient les médecins dès la plus haute antiquité. Dans les affections de poitrine provenant d'une ulcération de la trachée ou de la rupture des vaisseaux du poumon, Hippocrate recommande de faire sucer du tussilage imprégné de miel et de poudre de vipérine: à demi cuites dans du gros vin noir, ses feuilles sont d'une bonne application sur les plaies qui accompagnent les luxations. Selon Dioscoride, Pline et Galien [1]), leur fumée, aspirée au moyen d'un cornet, d'un entonnoir ou d'un roseau, soulage les malades en proie à une toux sèche ou à de l'asthme: la pratique de cette fumigation devait se perpétuer pendant longtemps: Ettmüller rapporte que, de son temps, on fumait les feuilles de tussilage avec de l'anis et du succin et que beaucoup préféraient cette fumée à celle du tabac pour dessécher les catarrhes, *pro exsiccandis catarrhis*: le même auteur les prescrivait sous forme de décoction, d'oxymel ou de sirop, pour favoriser l'expectoration dans les pleurésies, les vomiques et l'empyème [2]). Son compatriote Cartheuser ne parait pas partager cette confiance: „Je sais, dit-il, que la plupart des médecins accordent à la racine de tussilage une grande vertu adoucissante et, par conséquent, une action accentuée et spécifique dans les maladies de la poitrine telles que la toux et la phtisie: mais je sais aussi que cette vertu spécifique n'a aucune valeur et que la racine de pissenlit pourrait être tout aussi utile" [3]). Cette sage critique n'empêcha pas les médecins du XVIIIme siècle et du

---

1) GALIEN. *De simplicium medicamentorum facultatibus.* Lib. VII.

2) M. ETTMÜLLER. *Opera omnia physico medica.* 1697. Dans les *Secrets de Révérend Seigneur* ALEXIS PIÉMONTOIS (1559) on trouve indiquée, comme un remède facile et éprouvé contre la phtisie, la recette suivante: „Pren une herbe appelée farfara ou pas de cheval et l'incorpore avec du lard de porc battu et un œuf frais: faiz tout cuire ensemble en une poelle puis le donne à manger au pacient continuant ceci par neuf matinées: lors verras chose merveilleuse. Cecy est aussi très bon pour engraisser une personne".

3) CARTHEUSER. *Fundamenta materiæ medicæ.* 1769.

commencement du XIXme de prodiguer au tussilage les plus grands éloges. Fuller va jusqu'à faire de la décoction de ses feuilles le meilleur remède de la phtisie [1]. Cullen estime qu'il peut rendre de réels services dans le traitement des scrofules, Bodart lui consacre une étude basée sur une observation qu'il considère comme une preuve sans réplique „de son efficacité dans l'atonie du système capillaire, sanguin et lymphatique qui constitue essentiellement la diathèse dite scrofuleuse" [2]; Hufeland conclut de sa propre expérience que „le tussilage produit de très bons effets dans les obstructions des glandes, dans les éruptions cutanées, la teigne et principalement dans la toux et les affections pulmonaires qui dépendent du vice scrophuleux" [3]. Il faut ajouter à ces témoignages ceux de Cazin qui réunit trois observations favorables [4] et de Deschamps qui obtint du médicament des résultats presque inattendus et chercha à appuyer ses remarques sur l'analyse chimique [5]. Mais ni la clinique, ni la chimie ne purent sauver le tussilage de l'oubli dans lequel il est tombé.

III. Coquelicot (*Papaver rhœas*).

„Grâce, bizarrerie, bonté, orgueil, légèreté, bonhomie, tout cela est dans le Coquelicot" a dit Alphonse Karr. Il est, en effet, difficile d'imaginer une plante réunissant plus de contrastes. Avant que le soleil de Mai ait fait éclore ses fleurs, son épiderme d'un vert glauque tout hérissé de poils raides, ses boutons qui s'inclinent, trop lourds, au bout de tiges trop grêles, lui donnent l'aspect d'un rustaud mal rasé, intimidé de voisiner avec les épis opulents, les aristocratiques bleuets, les Marguerites ouvrées d'émaux précieux, les renoncules d'or fin, les nielles élancées: on dirait d'un paysan du Danube mal à l'aise parmi de grands seigneurs et de belles dames splendidement vêtus. Mais dès que

---

1) Th. Fuller. *Pharmaeopœia extemporanea.* 1768.
2) Bodart. *Essai sur les propriétés du tussilage.* 1809.
3) Hufeland. *Traité de la maladie scrophuleuse.* 1821.
4) Cazin. *Traité des plantes médicinales indigènes.* 1858.
5) Deschamps. Note sur l'emploi des feuilles de tussilage et sur ses préparations pharmaceutiques. *Bulletin de thérapeutique.* 1854.

son calice s'est ouvert et que se sont largement étalés ses pétales chiffonnés, comme des voiles de soie cramoisie enfermés dans une bure grossière, sa tige allégée se redresse, ne conservant de sa gracilité qu'une souplesse pleine de nonchaloir: c'est le roi des moissons, tout le proclame dans sa fleur, ample corolle de pourpre d'où s'élève, au milieu du velours noir des étamines, une petite tête hardie que coiffe, à la manière d'une couronne, un bouclier ciselé de rayons brun foncé. De loin on ne voit plus que lui: les champs, où il s'est multiplié, semblent revêtus de tapis écarlates: c'est l'ultime embrasement de l'été qui triomphe, la note suraigüe d'une nature en liesse, la terre toute rougie de l'ardente caresse du soleil. Le nom populaire de coquelicot (coquelicoq) est des mieux trouvés: il évoque à la fois et la crête rutilante et faraude du coq et son hymne matinal à l'astre du jour. Quelquefois encore ou l'appelle Ponceau à cause de sa couleur, Pavot rouge, Pavot sauvage, ce qui nous rapproche du nom botanique (*Papaver rhœas*) sous lequel il figure dans la famille des Papavéracées.

Les anciens nous ont laissé de nombreux documents sur l'emploi thérapeutique du coquelicot appelé par les Grecs *μήκων ῥοῖας* et par les Latins *Papaver erraticum* ou *rhœas* [1]). Ses graines, suivant Théophraste, purgent le ventre par en bas. Dioscoride recommande, pour provoquer le sommeil, la décoction vineuse de ses capsules et, pour guérir les inflammations, ses feuilles réduites en liniment. Galien vante également ses vertus réfrigératives et narcotiques. Son suc, mêlé à de la rue sauvage, entre dans la composition d'un collutoire qu'Arétée juge excellent pour badigeonner la bouche jusqu'au fond de la gorge, dans le traitement des angines: le même auteur conseille son application locale aux malades atteints d'affections aigües de la vessie [2]). Avant d'en finir avec l'antiquité, citons une formule de pilules indiquées par Celse pour faire dormir, calmer les douleurs d'oreille, combattre les coliques, dissiper les inflammations de la vulve et

1) Ce surnom viendrait, d'après les commentateurs de Théophraste, de la facilité avec laquelle les graînes du coquelicot, emportées par le vent, vont s'éparpiller en des lieux éloignés. D'autres érudits y voient une allusion à sa teinte pourprée rappelant celle de la fleur du grenadier (*ῥοῖα*).

2) ARÈTÉE. *De curatione morborum acutorum.* Lib. I. Cap. VII et IX.

empêcher que la pituite n'envahisse les yeux: „On prend une poignée de pavot sauvage arrivé à maturité *cum jam ad excipiendam lacrymam maturus est*), on la met dans un vase et, après l'avoir couverte d'eau, on la fait cuire. Dès que la coction est suffisante, on l'exprime et on ajoute à la colature une quantité égale de raisins secs: on chauffe jusqu'à ce que le mélange ait acquis une consistance convenable. Après refroidissement, on en prépare des pilules (*catapotia*), de la grosseur d'une fève" [1]).

Les médecins de la Renaissance ne faisaient pas moins de cas du coquelicot: „Il guérit le feu volage, dit Daléchamp, arreste les mois des femmes, estanche le sang qui coule du nez si on l'applique sur l'ulcère: sa décoction guérit l'ardeur du gosier, si on s'en lave la bouche et fait désenfler les génitoires, si on s'en estuve: étant appliqué sur les temples, il fait dormir les phrénétiques et appaise les douleurs des yeux provenant de chaleur" [2]). Matthiole nous apprend que, de son temps, „plusieurs médecins sçavans se sont accoustumés de faire un syrop du jus de ses fleurs fraisches mises en trois ou quatre infusions duquel ils se servent grandement aux pleurésies, à leur grand honneur et au grand profit des patiens" [3]). Voilà qui nous montre que les malades d'alors se contentaient de peu et qu'il était facile à leurs médecins de s'acquérir une réputation flatteuse: heureux temps! Toutefois Dodoens blâmait cette pratique à laquelle il reprochait „de fixer la matière morbifique sur la plèvre". Les siècles suivants trouvent encore des panégyristes convaincus du coquelicot: Baricelli raconte qu'un moine en obtenait des succès merveilleux: il portait toujours sur lui des graines et des feuilles de pavot sauvage: dès qu'il rencontrait quelqu'un souffrant d'un point de côté, il le faisait d'abord saigner selon les règles, *secundum canones*, puis il lui administrait une décoction des feuilles et des graines dans du bouillon de poulet" [4]). Dans le rhumatisme, dit Lazare Rivière, à la phlébotomie et aux clystères il faut ajouter des juleps capables de corriger l'intempérie des viscères, de ré-

---

1) Celse. *De re medica.* Lib. v. Cap. XXV.

2) J. Dalèchamp. *Histoire des plantes.* 1586.

3) *Les six livres de Dioscoride commentés par* P. A. Matthiole. Traduction de A. du Pinet. 1560.

4) J. C. Baricelli. *Hortus genialis.* 1620.

primer l'acrimonie et l'agitation des humeurs: à cette indication convient spécialement l'eau de coquelicot à la dose de six onces, matin et soir, avec du sirop de limon ou de grenade" [1]). Willis conseille aux phtisiques de lècher un bâton de réglisse trempé dans un mélange de sirop de jujubes, de capillaire et de coquelicot [2]): innocent remède qui devait faire la joie des enfants! L'infusion des fleurs, selon Tournefort, est adoucissante, propre pour faire cracher dans les fluxions de poitrine, dans le rhume, dans la toux sèche [3]); Geoffroy estime que, „dans les rhumes opiniâtres, la teinture de coquelicot chargée de deux ou trois infusions et donnée par verrées est très utile particulièrement si on dissout sur chaque pinte de liquide une once de sucre candi" [4]). Baglivi ne doute pas que toutes les préparations de la plante ne procurent du soulagement aux pleurétiques; enfin Chomel magnifie ses mérites en des termes que je me reprocherais de ne pas reproduire textuellement: „Dans les pleurésies, esquinancies, fluxions de poitrine et toux opiniâtre, cette plante s'ordonne avec succès: elle m'a souvent réussi pour la colique venteuse, faisant prendre une infusion un peu chargée d'une petite poignée de ses fleurs avec un peu de sucre, chaudement comme le thé. En donnant une pareille infusion le trois ou le quatrième jour de la pleurésie, lorsque la sueur se présente, elle en devient plus abondante et je l'ai éprouvé plusieurs fois comme un sudorifique plus efficace que le sang de bouc, la fiente de mulet et les autres qu'on vante tant [5]). Il y a tout lieu de croire que les malades du bon Chomel approuvaient hautement cette préférence et ne regrettaient pas l'autre méthode, quelque vantée qu'elle fût.

Le XIXme siécle devait être pour le coquelicot l'ère de la décadence. Cependant, il y a plus de quatre-vingts ans, Barbier fit encore son éloge (j'allais dire son oraison funèbre) et trouva, pour cela, des accents jusqu'alors inconnus. Il affirmait, en effet, que ses préparations „exerçant une influence émolliente sur les organes, détendent les tissus vivants, modèrent les mouvements

1) L. Rivière. *Praxeos medicae.* Lib. XVI. Cap. III. 1675.
2) Th. Willis. *De Phthisi pulmonari.* 1676.
3) Tournefort. *Histoire des plantes qui naissent aux environs de Paris.* 1698.
4) Geoffroy. *Matière médicale.* 1750.
5) Chomel. *Abrégé de l'histoire des plantes usuelles.* 1761.

de la vie, ralentissent la trop grande rapidité du cœur et des mouvements artériels, font baisser la vitalité des centres nerveux, de la moelle allongée, de la moelle épinière, des plexus des nerfs ganglionnaires" et concluait ainsi: „Il n'est pas nécessaire, pour expliquer ces effets, de supposer dans les fleurs de coquelicot un principe calmant, une vertu sédative" [1]). Tel ne devait pas être l'avis des contemporains de Barbier: les chimistes n'ayant découvert dans le coquelicot aucun principe actif et les cliniciens l'ayant trouvé sans force et sans vertu, il ne tarda pas à être relégué parmi les béchiques adoucissants, ce qui était, pour un simple titulaire de tant de glorieux états de service, une bien humiliante retraite: après avoir inspiré, en grec, en latin, en français, la louange des savants, quelle déchéance de finir, entre la pâle guimauve et l'insignifiant pied de chat, pauvre roi détrôné réduit à jouer le rôle de comparse dans la plus démocratique des tisanes! Ce dédain n'est peut-être pas entièrement justifié: il est vrai que l'analyse chimique, contrairement à l'assertion de Dieterich, n'a pas révélé dans la plante la présence de morphine et que son alcaloïde, la *rhœadine* (Hesse), semble dénué de toute action narcotique: cependant des auteurs dignes de foi ont vu le coquelicot agir comme l'opium, d'une façon très atténuée, il est vrai. Cazin cite le cas d'un de ses enfants, âgé de 3 ans, qui, atteint de coqueluche, eut, pendant toute une nuit, des hallucinations, après avoir absorbé 16 gr. de sirop de coquelicot. Le fait suivant que j'ai relevé chez une de mes malades et dont j'ai publié l'observation n'est pas moins probant: il s'agissait d'une dame qui présentait, à l'égard des préparations opiacées, une intolérance extraordinaire: il lui suffisait d'absorber, *à son insu*, une dose infinitésimale d'opium pour être prise aussitôt d'un érythème et d'une céphalée absolument caractéristiques: ces accidents se produisirent un jour qu'elle avait fait usage d'une infusion de fleurs fraîches de coquelicot [2]).

Parmi les préparations où figurait le coquelicot, il faut citer le *Decoctum pectorale* et le *Looch ex ovo* des anciens Codex: c'est

---

1) Barbier. *Traité élémentaire de matière médicale.* 1836.

2) H. Leclerc. Note sur un cas d'intolérance à l'égard des opiacés. *Union pharmaceutique.* 1916.

également un des ingrédients du *Sirop Desessartz* que, de nos jours encore, les praticiens prescrivent avantageusement et que leurs petits malades accueillent avec joie [1]).

IV. Guimauve (*Althæa officinalis*).

Il y a quelque trente ans, au temps heureux où l'ordre des Augustines, fondé par l'évêque St Landry, soignait encore les malades de l'Hôtel-Dieu, les étudiants avaient surnommé „Sœur Guimauve" une jeune religieuse, à cause du tendre incarnat de son teint, de la douceur de sa voix et de l'inlassable charité avec laquelle elle pansait toutes les misères physiques et morales, tristes épaves de la grand' ville échouées au parvis Notre-Dame. Le nom était bien choisi, car nulle plante ne symbolise mieux la mansuétude et la bienveillance que cette Malvacée: ses racines longues et blanches contiennent un onctueux mucilage; ses tiges sont revêtues d'un fin duvet, ses feuilles molles, en forme de cœur, couvertes de soie, très douces au toucher; ses fleurs ont une teinte purpurine ou discrètement rosée.

La Guimauve était connue des anciens sous les noms d'*Hibiscus* et d'*Althæa*; c'est avec une tige verte d'hibiscus que le berger Corydon invite Alexis à chasser devant lui la bande pressée de ses chevreaux:

Hœdorumque gregem viridi compellere hibisco.

Le mot grec ἀλθαία qui vient du verbe ἄλθειν, guérir, nous montre en quelle estime les médecins avaient les vertus thérapeutiques de la plante. Théophraste fait remarquer que sa racine pilée épaissit l'eau et qu'incorporée au vin doux elle guérit la toux: macérée dans l'huile, elle est utile contre les ulcères. Dioscoride s'étend longuement sur les propriétés émollientes et béchiques de toutes ses parties: cuite dans l'eau ou dans le vin, elle se montre efficace dans le traitement des plaies, des écrouelles, des abcès, des inflammations mammaires, des contusions, à l'intérieur contre la dysurie, les calculs, la dysenterie, la sciatique; en gargarismes, elle calme les maux de dent. Les feuilles bouillies dans le lait sont, d'après Pline, un prompt remède de la toux,

---

1) H. Leclerc. Notes d'Histoire thérapeutique. Le Sirop Desessartz. *Presse médicale* 1921.

si pernicieuse soit-elle. Les auteurs du Moyen âge, dans leur pharmacopée, ne donnent pas une moindre place à la guimauve „qui est, dit Albert le Grand, lénitive, maturative, mollificative et résolutive: *est autem lenitiva et maturativa et mollificativa et resolutiva, tam ipsa quam semen et radix ejus*". Le *Jardin de santé* nous enseigne que „l'eau de la décoction de ses semences et de la maulve vault et est prouffitable contre la toux seiche et est convenable à ceulx qui sont ethiques". Au XVIme siècle, J. Fernel formule un sirop de Guimauve (*syrupus de althœa Fernelii*) qui resta longtemps une des préparations les plus en vogue de la matière médicale et qu'il estimait propre à purger „la pituite obstructive et grossière des reins, leur sang corrompu et leur sable". Simon Paulli était d'avis que ce remède ne pouvait être assez vanté contre les douleurs néphrétiques: il recommandait aussi aux jeunes médecins les pastilles confectionnées à Venise avec le mucilage de la guimauve comme un médicament pectoral *ad tenues in pulmone destillationes*. „Ce même mucilage, dit-il, est des plus utiles aux fillettes dont la peau est délicate, pour calmer les douleurs qu'elles éprouvent, lorsque l'épiderme de leur visage a été entamé par le soleil: rien ne leur est plus pénible que cet accident, car elles considèrent comme une partie importante de leur dot l'élégance de leur taille et, surtout, la grâce de leurs traits" [3]). Garidel employait de même le mucilage de guimauve mêlé à de l'eau distillée de roses pour les fentes et les crevasses des mamelons: à l'intérieur, il le considérait comme un remède „très propre pour calmer les fluxions sur la poitrine causées par une lymphe âcre et salée qui découle par les glandes trachéales dans la trachée" [4]).

Aujourd'hui encore, la guimauve est couramment employée dans la médecine populaire: les petits enfants qui n'ont pas encore de dents s'amusent à mâchonner sa racine: les vieillards qui n'en ont plus sucent, pour adoucir leur catarrhe, la pâte à laquelle la tradition conserve le nom de pâte de guimauve, bien

---

1) Albertus Magnus. *De vegetabilibus et plantis.*
2) J. Fernel. *De methodo medendi.* 1563.
3) Simon Paulli. *Quadripartitum botanicum.* 1666.
4) Garidel. *Histoire des plantes qui naissent aux environs d'Aix.* 1715.

qu'elle soit uniquement composée de blanc d'œuf, de sucre, de gomme et d'eau de fleurs d'oranger.

V. Mauve (*Malva sylvestris*).

La Mauve, qui appartient, comme la guimauve et comme le baobab, à la famille des Malvacées, est représentée par plusieurs espèces dont la plus employée, parceque la plus riche en principes mucilagineux (Guiraud), est la Grande Mauve (*Malva sylvestris*). C'est à ses propriétés émollientes qu'elle doit ses noms grec et latin. Les Grecs l'appelaient *μαλάχη* (de *μαλάσσω*, amollir) et les Latins *molva* ou *malva* (de *mollire*). Les médecins de l'antiquité la tenaient en haute estime: elle leur paraissait répondre à tant d'indications qu'ils l'avaient surnommée *omnimorbia*: mais c'est surtout comme béchique, comme tempérante et comme laxative qu'ils l'employaient. Aux malades qui digèrent mal, qui rendent une urine chaude, ont la bouche salée et amère, des tremblements et de la tension dans les tempes, Hippocrate conseille la mauve comme légume; Dioscoride la déclare utile à l'intestin: Celse en prescrit l'usage en lavements et la met au nombre des plantes potagères qui lâchent le ventre. Pline la préconise dans une foule de maux et reconnait notamment à sa décoction dans le lait la propriété de guérir la toux en quelques jours: mais il se fait l'écho d'une affreuse calomnie en reproduisant l'opinion de Xénocrate qui voulait que la mauve — l'émolliente mauve! — fût très préjudiciable à la chasteté et que le seul contact de sa graine devînt, pour les femmes, la cause de violentes boulimies charnelles: *adeoque eæ Veneris nascuntur ut semen aspersum genitali fœminarum aviditates augere ad infinitum Xenocrates tradat* [1]): on ne sait ce dont il faut le plus s'étonner ou de l'imagination de Xénocrate, ou de la crédulité de Pline. D'après Serenus Sammonicus, la racine de mauve est utile contre la teigne:

Hanc poterit malvæ radix cocta levare

et pour calmer les douleurs du rein et des lombes, broyée avec des poireaux:

Aut mixtam teneris malvam contundito porris [2]).

1) Pline. *Historia naturalis*. Lib. XX. Cap. XXI.

2) Q. Serenus Sammonicus. *De medicina praecepta saluberrima.*

Les Romains faisaient entrer ses feuilles et ses semences dans des préparations culinaires qui figuraient sur les meilleures tables et dont les vertus laxatives ont été célébrées par d'illustres personnages. C'est ainsi que Cicéron confesse, dans une lettre à Gallus, une violente colique suivie d'une diarrhée qui dura dix jours, après qu'il eut fait usage d'un ragoût de mauve et de bette: „La diarrhée m'a pris si bien que je commence, aujourd'hui seulement, à en espérer la fin. Ainsi moi à qui il en coûte si peu de m'abstenir d'huitres et de murènes, me voilà sottement pincé par des bettes et de la mauve, *a beta et a malva deceptus sum!*" Horace nous dit qu'il se contente de la simple olive, de la chicorée et des mauves légères:

Me pascunt olivæ
Me cicorea levesque malvæ;

c'était sans doute le menu de ses lendemains de fête, quelque chose comme la soupe à l'oignon de nos modernes viveurs: la recette était, d'ailleurs, en honneur auprès des poètes, car Martial qui s'exposait assez souvent, en sa qualité de parasite, à de sérieuses indigestions, prônait, comme correctif, de la mauve avec quelques autres plantes potagères: „Ma fermière pour m'exonérer le ventre m'a apporté des mauves et d'autres plantes qui abondent dans le jardin":

Exoneraturo ventrem mihi villica malvas
Attulit et varias quas habet hortus opes.

C'est là un moyen thérapeutique que le satirique juge infaillible: aussi le conseille-t-il à Phœbus, un de ses contemporains dont le visage attristé traduisait les effets d'une invincible constipation:

Utere lectucis et mollibus utere malvis
Nam faciem durum, Phœbe, cacantis habes,

C'est-à-dire, pour employer la paraphrase de Du Four de la Crespelière:

Je connais bien ce qui te tue
Use de maulve et de laictue,
C'est un excellent récipé:
Il ne faut point que tu diffères
Car tu parois un constipé
Qui fait assez mal ses affaires.

Au Moyen âge, on employait, dans un but semblable, une salade

de feuilles et de fleurs de mauve dont voici la recette, d'après B. Platine de Crémone: „Or s'apprestent elles pour menger en ceste façon et prent lon les fueilles plus tendres et les fait lon bouillir aprez on les met dedans ung plat avec sel, huyle et vin aigre et aussi pareillement l'on peult apprester les fleurs desdictes maulves. Et ceste façon de salade est fort bonne et saine pour ce que amollist le ventre et vault ès entrailles, inflations et torsions d'icelluy, guerist la gravelle et rompt la pierre et croist le laict ès femmes" [1]).

Ces vertus laxatives ont été confirmées depuis par Boerhaave et par Chomel. Boerhaave dit qu'en raison des substances mucilagineuses et fortement émollientes que contiennent toutes les parties de la mauve, elle est utile pour lubréfier les intestins trop résistants: Chomel considère sa racine, ses fleurs et ses semences comme capables d'humecter, de lâcher le ventre. Ces assertions n'ont rien que de très judicieux: M. Pron (d'Alger), expérimentant l'intrait de mauve, a constaté qu'il agit en facilitant la progression, le glissement du bol fécal chez les atoniques, en diminuant le spasme chez les autres sujets [2]). J'ai signalé moi même les effets laxatifs que produisent, surtout chez les vieillards, l'extrait fluide de mauve stabilisée, la conserve des fleurs ou simplement leur infusion concentrée édulcorée de miel [3]).

Nous avons vu l'éloge que Pline faisait de la mauve pour calmer la toux: d'autres simplistes sont allés plus loin en prétendant qu'elle pouvait guérir les phtisiques: c'était du moins l'avis du poète pharmacien tourangeau Thibault Lespleigney: dans son *Promptuaire des médecines simples*, dont nous devons à l'éminent Dr Paul Dorveaux une édition si intéressante et si savamment commentée, il ne fait pas difficulté de dire que la mauve

. . . . . . est très utile en prattique
Contre la toux et contre ethicque. [4])

---

1) PLATINE. *De honeste volupté.* 1528.

2) PRON. L'intrait de mauve dans le traitement de la constipation. *Bulletin de la Société de thérapeutique.* 1912.

3) H. LECLERC. Plantes purgatives indigènes. *Journal des praticiens.* 1916. La Phytothérapie purgative. Les laxatifs. *Presse médicale.* 1921.

4) *Promptuaire des médecines simples en rithme joïeuse par* THIBAULT LESPLEIGNEY *apothécaire à Tours.* 1542. Edition publiée par le Dr. PAUL DORVEAUX. 1899.

Plus tard, Geoffroy la recommandait encore contre la phtisie et contre les ulcères des poumons. La postérité, faisant justice de ces légendes, a relégué la mauve parmi les simples doués d'une légère action béchique: c'est à ce titre que ses jolies fleurs figurent dans la tisane des quatre fleurs.

VI. VIOLETTE (*Viola odorata*).

J'ai connu jadis, au Quartier Latin, un original qui s'était acquis une sorte de célébrité, dans les restaurants de la „rive gauche", par sa virtuosité à combiner des salades où l'améthyste des violettes se mariait à l'émeraude du cresson, à la pourpre cruente de la betterave ou aux ors pâles de la barbe de capucin: ces pratiques culinaires qui ravalaient au rang d'herbe potagère la fleur dont les poètes ont, à l'envie, célébré la beauté

Speciem admirantes violæ redimitæ Cythereæ

me paraissaient alors toucher au sacrilège. N'est il pas tout aussi coupable de la déflorer, de la dépouiller de sa grâce et de son parfum en la soumettant, comme le font les médecins, aux impitoyables rigueurs de l'analyse chimique et de l'observation clinique?

Plus respectueux que nous des beautés de la Nature, les anciens avaient tissé autour de la violette les plus délicates fictions: c'était l'*ἴον πορφυροῦν* des Grecs ainsi nommée soit parceque les Nymphes d'Ionie avaient été les premières à l'offrir à Ion, fils d'Apollon et de Créuse, après qu'il eut tué un sanglier qui ravageait les contrées arrosées par le fleuve Alphée, soit en souvenir d'Io, une des nombreuses amantes du maître de l'Olympe: lorsqu'elle eut été changée en génisse, la terre se couvrit, pour la nourrir, d'odorants tapis de violettes [1]): le mot latin *viola* ne semble être, d'ailleurs, qu'une altération de *vitula* (génisse). Un poète nous montre la Nymphe Ianthis, compagne de Diane, en butte aux amoureuses poursuites de Phœbus: pour se dérober au dieu qui aime les cîmes élevées, elle se cache au fond des vallées, dans les lieux ombragés et déserts: mais sa fuite et sa pudeur ne font qu'attiser les feux de l'archer divin et, pour la sauver, Diane est obligée de la métamorphoser en l'humble et

---

1) CASSIANUS BASSUS. *Les Géoponiques.* Liv. II. Ch. XXII.

fragrante fleur qui se plaît au lit profond des vallées, parmi les buissons épais, faisant une parure précieuse au sol des campagnes:

Flos autem nasci valles solet ire per imas,
Sponte sua terræ pretiosum munus agrestes [1]).

Les botanistes et les chimistes auxquels importent peu les nymphes d'Ionie, l'infortunée Io et la pudique Ianthis, se sont emparés de la violette, les uns pour la classer dans la famille des Violariées sous les noms de *Viola odorata* et de *Viola canina,* les autres pour en déterminer les substances constituantes. Boullay qui, en 1824, a publié des recherches analytiques sur la violette a décélé dans toutes les parties de la plante la présence d'un principe très actif, la *violine,* analogue à celui qu'on extrait de l'ipécacuanha: ses propriétés chimiques et son action sur l'économie animale offrent, en effet, une grande ressemblance avec celles de l'émétine [2]). M. Desmoulières a signalé en outre dans la violette l'existence de traces d'acide salicylique [3]).

L'emploi de la violette en médecine remonte à une haute antiquité: Hippocrate préconisait, comme emménagogue, les graines de violette blanche (λευκοῖον) pilées avec du pourpier et administrées dans du vin doux: il en prescrivait, dans le même but, une pincée agrémentée — *horresco referens!* — de cinq crottes de chèvre: bouillie dans de l'hydromel avec le serpolet, la racine était employée, toujours en gynécologie, à faire des lotions [4]). Dioscoride qui classe la vîolette parmi les substances réfrigérantes lui attribue la propriété de guérir les crises comitiales et les convulsions des enfants: appliquées avec de la farine d'orge, ses feuilles combattent les brûlures d'estomac. Pour Galien, elle fait fondre les abcès chauds. Pline la considère, soit qu'on en respire le parfum, soit qu'on s'en couronne le front, comme un bon remède de la migraine *a crapulâ* [5]): il la compare pompeu-

---

1) R. Rapin. *Hortorum libri IV.* Lib. I. Vers· 239—262.

2) Boullay. Recherches analytiques sur la violette et examen de son principe actif. *Mémoires de l'Académie royale de médecine.* 1824.

3) Desmoulières. Sur la présence normale d'acide salicylique dans un certain nombre de plantes de la famille des violariées. *Journal de pharmacie et de chimie.* 1904.

4) Hippocrate. De la nature des Femmes.

5) De là l'habitude, chez les anciens, de se couronner de violette dans les festins. Théocrite (*Idylle XXIX*) nous montre un de ses personnages le front ceint d'aneth,

sement à une citadelle qui défend la tête contre les méfaits de l'ébriété: c'est aussi l'avis de l'Ecole de Salerne et de son commentateur burlesque, Du Four de la Crespelière:

Crapula discutitur, capitis dolor atque gravedo:

La violette nuit au jus
De notre bon père Bacchus
Et je soutiens dedans ce livre
Qu'elle empesche que l'on ne s'enyvre:
L'on estime encore l'odeur
De cette incomparable fleur
Pour guérir la douleur de teste
D'un homme yvre plus qu'une beste. [1])

J. B. Porta, un des principaux adeptes de la médecine des signatures, expliquait plus tard cette action par le fait que la teinte pourprée de la violette rappelle la couleur du vin [2]). D'après Oribase, c'est en vertu de son essence aqueuse et modérément froide que la violette est utile dans les inflammations chaudes de la tête [3]): Serenus Sammonicus assure qu'incorporée à de l'huile elle produit de bons effets dans les maux d'oreille

Infectum violis oleum bene consulit auri

et que sa décoction vineuse, tenue dans la bouche, calme l'odontalgie

Quum Baccho violas decoxeris ore teneto [4]).

Les médecins arabes donnent aussi à la violette (*benefsjed*) une place importante dans leur pharmacopée: Mésué dit qu'elle dissipe toutes les inflammations, adoucit la trachée et le poumon, est utile dans la pleurésie et autres affections thoraciques, dans les phlegmons et l'obstruction du foie, l'ictère, les fièvres symptomatiques inflammatoires: elle apaise la soif mais provoque le coryza: on la prescrit sous forme de mellite, de vinaigre, d'huile, de sirop ou l'on en donne le suc à la dose d'une à deux onces [5]).

---

de roses et de violettes blanches se préparant à puiser dans un cratère le vin de Pélée:

Η" καὶ λευκοΐων στέφανον περὶ κρὰτι φυλάσσων
Τὸν Πτελεατικὸν οἶνον ἀπὸ κρατῆρος ἀφυξῶ.

1) *Commentaires en vers françois sur* l'ECOLE DE SALERNE *par M.* D. F. C. 1671.
2) J. B. PORTA. *Phytognomonica VIII libris contenta.* 1650.
3) ORIBASE. *De virtutibus simplicium.* Lib. II.
4) Q. SERENUS SAMMONICUS. *Medicinae praecepta saluberrima.*
5) MÉSUÉ. *De re medica libri III.*

Les médecins grecs, romains et arabes ne furent pas les seuls à apprécier la violette car nous la voyons figurer, dans la suite des siècles, parmi beaucoup des drogues ou s'affirmait l'amour de nos ancêtre pour la polypharmacie: *Sirops de jujubes, d'Erysimum; Requies de Nicolas de Myrespe; Poudre diamarargitum frigidum; Electuaires lénitif, diaprunis, catholicum*; *Confectio Hamech; Pilules sine quibus.* D'après D. Sennert, les fleurs de violette sont utiles contre les inflammations de poitrine: elles adoucissent l'irritation de la gorge et de la trachée, tempérent l'acrimonie de la bile, suppriment l'ardeur de la fièvre [1]). Pour être juste, il faut reconnnaître que, dès la fin du XVIme siècle, les médecins avaient débarrassé la violette de toutes les propriétés fantastiques dont l'avait parée l'imagination des anciens. Si Costæus vante encore son eau distillée pour guérir le „mal françois", si Beverovic affirme que l'émulsion des semences dans l'eau de véronique a pu faire expulser quinze cents calculs rénaux [2]), la plupart des auteurs se contentent d'attribuer à ses semences et à sa fleur une vertu purgative: „Les médecins, dit J. Dalèchamp, en usent pour lascher le ventre à ceux qui sont malades de pleurésie et c'est la coustume d'en ordonner quatre ou cinq onces [3]). „Constantin assigne aux feuilles autant d'efficacité qu'aux fleurs" mesme qu'à semblable intention nous les ordonnons aux clisters et quelquefois aux postages, tellement que du jus de ces fueilles cy nous pourrons faire un syrop avec le miel qui sera autant laxatif que celuy des fleurs [4]). „Pechlin a souvent obtenu des effets laxatifs de la salade de violette [5]); P. Poterius affirme que leur poudre, à la dose d'une drachme, exonère le ventre d'une façon remarquable. Cette vertu laxative fut signalée plus tard par l'illustre Bichat qui estimait que la semence en émulsion dans de l'eau édulcorée est un purgatif doux et agréable [6]). Dans une dissertation sur la violette pourprée, publiée en 1712, Henninger considère l'infusion de racines comme

---

1) D. Sennert. *Epitome physicae.* Cap. V. *De historia plantarum.* Class. H. 1576.

2) J. Beverocii *De calculo renum et vesicae.* 1638.

3) J. Dalèchamp. *Histoire générale des plantes.* 1656.

4) Constantin. *Brief traité de la pharmacie provençale et familière.* 1597.

5) G. N. Pechlin. *De purgantium medicamentorum facultatibus.* 1672.

6) X. Bichat. *Cours manuscrit de matière médicale.*

éméto-cathartique à la dose de 2 à 3 onces: plusieurs essais furent faits à Goettingue par Niemeyer avec la racine de *Viola canina* desséchée à une douce chaleur chez des sujets d'âges différents habitués à une forte nourriture et exigeant des doses élevées de médicaments: dans plusieurs cas, un scrupule ou une demi drachme de poudre, répétès à de courts intervalles, provoquèrent un vomissement ou cinq ou six selles: chez d'autres malades, il n'y eut qu'un effet laxatif [1]). Dans leurs *Essais de matière médicale indigène*, Coste et Willemet confirment la propriété vomitive de la racine et précisent par des expériences la dose et les effets sur l'homme de ce médicament qu'ils proposent de substituer à l'ipécacuanha: enfin Chomel, relatant des recherches faites en 1829 à l'hôpital de la Charité, reconnait que la racine, employée dans les cas où l'ipecacuanha était indiqué, produisait des effets vomitifs et purgatifs et pouvait arrêter la diarrhée [2]).

Malgré ces témoignages, d'ailleurs basés sur une très judicieuse observation, la violette ne tarda pas à tomber de son rôle antique de panacée dans celui, beaucoup plus modeste, de simple émollient: encore dut elle se cacher, pour avoir droit de cité dans les officines, parmi les autres espèces béchiques: le mythe de la Nymphe Ianthis survivait jusqu'au sein des bocaux! Mais, il y a une dizaine d'années, il se fit autour de l'humble plante un bruit tel qu'elle dut frémir, ainsi que l'avait fait la compagne de Diane, au temps où l'entreprenant Phœbus la poursuivait de ses galanteries. Ceux de mes lecteurs qui exerçaient en 1905, se sont, à coup sûr, entendu poser cette question par tous leurs malades, jeunes ou vieux, riches ou pauvres, nobles ou roturiers: „Alors, Docteur, c'est donc vrai qu'on a enfin découvert le remède du cancer?" Or ce remède n'était autre que la feuille de violette: et comment en douter, puisque c'était imprimé dans tous les journaux quoti-

1) NIEMEYER. *Dissertatio de violae caninae in medicina usu.* 1785.

2) Déjà au XVIIme siècle on employait la violette comme antidysentérique:

La pituite salée et la bile en fureur
De la Dysentérie excite la douleur
Le Syro Violet l'appaise avec la casse.

(*La décade de médecine ou le médecin des riches et des pauvres: composé en vers latins par* FRANÇOIS DU PORT, *mis en vers françois par* M. DU FOUR. 1694).

diens? Il est probable qu'aujourd'hui rares sont les médecins qui se rappellent cette éphémère mais retentissante histoire: aussi n'est il pas sans intérêt d'en retracer la genèse.

En mars 1905, dans le journal *The Lancet*, le Dr. W. Gordon relatait le cas d'un malade porteur d'un cancer de la langue qui, ayant refusé de se faire opérer, se soigna au moyen d'une infusion de feuilles de violette [1]): au bout de trois mois, il ne présentait plus, à la place de la tumeur, qu'une petite perte de substance et une cicatrice indurée: le Dr. Gordon essaya ce traitement chez d'autres malades et il réunit un total de 47 cas de cancers (langue, utérus, rectum) qui avaient paru en bénéficier. La préparation qu'il employait était la suivante: il versait un demi litre d'eau bouillante sur 50 feuilles de violette récemment cueillies et les laissait macérer au frais pendant 12 heures; une partie de la macération était administrée à l'intérieur et le reste servait à des fomentations locales. L'influence de cette médication, répétée quotidiennement pendant plusieurs mois, se manifestait généralement par une atténuation des phénomènes douloureux et de la fétidité des sécrétions de la tumeur: celle-ci diminuait de volume, s'arrêtait quelquefois définitivement dans son évolution et pouvait disparaître entièrement [2]). Par contre, un autre chirurgien anglais, le Dr. Pearce Gould, n'obtint de cette méthode que des résultats à peu près nuls. Cela n'empêcha pas la presse publique d'accueillir avec enthousiasme le procédé recommandé par M. Gordon: tel fut l'engoûment pour le nouveau traitement que lorsque le journal *The Lancet* voulut se procurer des feuilles de violette pour les soumettre à l'analyse chimique, il eut quelque difficulté à en trouver au marché de Covent Garden. La

---

1) Ce traitement était vraisemblablement le vestige d'une tradition fort ancienne: Sainte Hildegarde qui vivait au XII[e] siècle dit que ceux dont des chancres dévorent la chair ou dont le corps porte des ulcères doivent s'oindre avec un onguent composé de suc de violette incorporé à un mélange d'huile d'olive et de graisse de bouc, *cujus carnes cancri comedunt aut si quaelibet ulcera in corpore suo habet, succum violæ accipiat et ad tertiam partem succi hujus oleum olivæ et ad quantitatem succi violæ hircinum cepum ei hoc simul in nova olla fervere faciat et uuguentum parat.* (*Liber* BEATÆ HILDEGARDIS *subtilitatum diversarum naturarum creaturarum. De Plantis.* Cap. CIII.)

2) W. GORDON. — A case of apparent recovery from presumable malignant disease of the mouth. *The Lancet.* Mars 1905.

question fut soumise alors à la *British pharmaceutical conference* où M. Wippel Gadd publia le résultat de ses recherchrs sur la composition chimique des feuilles de violette: ses travaux, très consciencieux et très documentés, ne lui permirent pas d'apporter de nouvelles lumières sur les principes actifs de la plante [1]: le Dr. Atkins signala bien le cas d'une dame atteinte d'un cancer incurable, dont la vie semblait se prolonger grâce à la médication en cause: mais le Dr. Mc Walter termina le débat par cette conclusion pleine de bons sens et de philosophie un peu narquoise: „La communication de M. Gordon fera beaucoup de bien: car si l'espérance donnée aux malades est illusoire, elle ne fait aucun mal et les rend heureux. „Le fait est qu'on n'en peut dire autant de tous les rémèdes nouveaux. La méthode de M. Gordon fut reprise, à un an de distance, par le Dr. Potts qui en fit l'objet d'une étude physiologique très minutieuse: il se servit, pour ses expériences, d'un extrait préparé par M. Gadd sous le nom de *Liquor violæ glucosidæ*. Selon lui, cette préparation exerce une action anesthésiante sur les terminaisons nerveuses et détermine l'arrêt du sang dans les petits vaisseaux et l'agglutination des hématies, effets qui peuvent légitimer son emploi dans les affections cancéreuses, du moins à titre de médication palliative. M. Potts termine son travail par deux observations: dans l'une (cancer utérin) la décoction procura une réelle amélioration (anesthésie locale, désodorisation, mieux être général); dans l'autre (sténose de l'intestin par tumeur maligne), le malade se trouva si bien du traitement qu'il put sortir et s'en fut jouer, non pas à la fossette comme l'enfant ressuscité par Sganarelle, mais au golf [2]. Depuis le travail de M. Potts, on n'entendit plus parler de la guérison du cancer par la feuille de violette. Qu'y avait-il de vrai dans cette légende thérapeutique? Fut-elle basée sur des erreurs de diagnostic, sur une de ces suggestions auxquelles sont parfois sujets les médecins, de la meilleure foi du monde? Toutes les conjectures sont permises: la question de

---

1) H. Wippel Gadd. — Some constituents of violet leaves. *The Lancet.* 1905. Further Work on the chemistry of viola odorata. *Therapeutical Society.* 1906.

2) W. A. Potts. The action and use of violet leaf preparation, *Medical magazine.* 1906.

Ponce Pilate: *quid est veritas?* est de celles que nous avons à nous poser le plus souvent et, dans nos appréciations sur les méthodes nouvelles, il faut que nous nous tenions prudemment à égale distance de la louange et du blâme: l'évolution de la science médicale ne se fait pas par un mouvement continu mais bien par un va-et-vient, sorte de flux et de reflux. Que de fois voyons-nous reparaître, robustes et triomphantes, des théories qui nous semblaient mort nées, enfouies dans un éternel oubli!

VII. Pied de Chat. (*Gnaphalium dioïcum*).

Le nom latin (*gnaphalium*) de cette petite plante vivace de la famille des Composées vient du verbe *γνάφειν* qui signifie carder la laine ou le drap: elle a, en effet, l'aspect d'un végétal artificiel fait de coton et de papier: inodore et insipide, elle s'affirme la plus insignifiante, la plus inerte des plantes. Cependant quelques auteurs anciens se sont ingéniés à lui trouver des propriétés: Pline assure que son suc est utile contre les angines, que ceux qui en ont goûté sont immunisés contre ce genre d'affection et que si l'on en met dans les nids, c'est pour que les petits oiseaux ne s'étranglent pas en mangeant trop gloutonnement [1]). Dodoens choisit, pour ses indications thérapeutiques, le mal le plus cruel et le moins curable: il nous apprend, en effet, que son hydrolat est d'un grand usage contre le cancer, celui du sein principalement [2]). Tout en se montrant sceptique à l'égard de cette action, J. Ray ne refuse pas au pied de chat une vertu dessiccative et astringente qui lui donne de l'efficacité dans les hémorragies, la dysenterie et le flux menstruel [3]). Garidel recommande également „pour les fluxions séreuses qui tombent sur la trachée, pour la phthisie qui commence et pour les crachements de sang, le fameux sirop *de Eispidula seu Eluropo vulgo de pede cati*" dont on trouvait la description dans les pharmacopées de Provence [4]).

---

1) Pline. *Histoire naturelle.* Liv. XXIV. Ch. CXIII. Pline désigne le gnaphalium sous le nom d'*Herba impia* parce que ses rameaux latéraux dominent la tige, tels des enfants s'élévant au dessus du père.

2) R. Dodoens. *Stirpium historiæ pemptades sex.* Pempt. I. Lib. III. Cap. XIV. 1616.

3) J. Ray. *Historia plantarum* 1693.

4) Garidel. *Histoire des plantes qui naissent aux environs d'Aix.* 1715.

Je demandais, un jour, à une herboriste pourquoi le pied de chat figurait parmi les espéces pectorales: „C'est, me répondit-elle, parce qu'il est agréable à l'œil, qu'il ne coûte pas cher et qu'il ne peut faire de mal. „Voilà un argument qui me parait la conclusion la plus raisonnable des vertus thérapeutiques du pied de chat.

BIBLIOGRAPHIE.

ITALIE.

CASTIGLIONI, A. *I medici e le malattie di Benvenuto Cellini*, Roma 1922.

In diesem Essay über die Krankheiten und Aerzte des Benvenuto Cellini, welches mit einer reichen bibliographischen Dokumentierung und mit zahlreichen wertvollen Abbildungen versehen ist, hat Castiglioni das Problem der Persönlichkeit des Cellini wieder aufgeworfen und, hauptsächlich auf Grund der trefflichen Biographie, mit Zuhilfenahme anderer wichtigen Quellen, sowie der Werke des Künstlers zu lösen versucht. Die Selbstbiographie des vortrefflichen Künstlers, ein Dokument von seltener Frische, Natürlichkeit und fesseldem Reize, enthällt auch für den ärztlichen Leser viele interessante Seiten, da der Verfasser nicht nur seine Krankheiten, worunter Malaria und Lues die hauptsächliche Rolle spielen, ausführlich beschreibt, sondern auch zahlreiche zeitgenössische Aerzte und Quacksalber erwähnt und nicht selten deren Persönlichkeit und Behandlungsweisen mit frischen, aus dem Leben gegriffenen Beobachtungen begleitet. Ganz besonders interessant ist die Episode seiner Bekanntschaft mit dem gefeierten Anatomen und Arzte Berengario da Carpi, dessen Beziehungen zur Kunst seiner Zeit vom Verfasser besonders beleuchtet werden. Die Kur, der sich Cellini gewissenhaft unterzog, bildet einen interessanten Beitrag zum Kapitel der Syphilistherapie im Cinquecento.

Abgesehen von den wichtigen Bemerkungen über die Bekanntschaft des Künstler mit dem Chirurgen Guido Guidi in Paris und mit anderen Aerzten seiner Zeit, sind die Schlussfolgerungen, die Castiglioni auf Grund seiner fleissigen Studien und seiner trefflichen Beobachtungen über Cellini's Kunstwerke zieht, recht bemerkenswert. Die Beschuldigungen der Homosexualität und sexueller Perversität, welche auch gegen seine Zeitgenossen Michelangelo und Sodoma erhoben worden sind, beruhen auf keinem sicheren Fundament; auch können seine häufigen Streitigkeiten nicht als Beweis dafür angesehen werden, dass er, wie von manchen Autoren angenommen wurde, an Verfolgungsideen gelitten habe; Cellini muss im Lichte seiner Zeit beurteilt werden, wie Goethe in seinem genialen Auspruche behauptet

hat; ihn als einen Verbrecher oder einen Psychopathiker zu betrachten, heisst den Geist des Cinquecento nicht verstanden haben.

Die Arbeit, welche auch vom kunsthistorischen Standpunkte viel Neues und Interessantes bietet, ist ein besonders wertvoller Beitrag zur Geschichte der Medizin in der Renaisance und entwirft ein fesselndes Bild des Lebens und Treibens in Italien in der ersten Hälfte des sechzehnten Jahrhunderts.

A. Corsini.

Castiglioni, A. *Gli albori del Giornalismo medico italiano*, Trieste, Tipografia del Lloyd Triestino 1923.

Ausgehend von den ersten wissenschaftlichen Journalen in Frankreich und in England, hat Castiglioni in dieser Arbeit unternommen die Geschichte des medizinischen Journalismus in Italien zu schreiben, ein Kapitel aus der Geschichte der Medizin und der Literatur, welches bisher keine Beachtung gefunden hat. Nach einer gründlichen Untersuchung eines überaus reichen Materials beweisst der Verfasser, dass die ersten wissenschaftlichen Zeitungen in Italien, welche unter dem Namen „Giornali letterari" in Rom, Venedig, Parma, Bologna veröffentlicht wurden, eigentlich wissenschaftliche Zeitungen waren. welche sehr oft wichtige medizinische Beiträge enthielten: Morgani, Malpighi, Ramazzini und andere Gelehrte waren deren Mitarbeiter. Die erste medizinische Zeitung in Italien war das „Giornale di medicina", welches vom Arzte nnd Literaten Pietro Orteschi im Jahre 1763 herausgegeben wurde und regelmässig bis zum Jahre 1777 erschien. Das Programm dieser Zeitung, sowie manche Angaben über deren Inhalt sind besonders lesenswert. Im Jahre 1783 erschien ebenfalls in Venedig das „Giornale per servire alla storia ragionata della medicina", im Jahre 1791 das „Nuovo Giornale" in Mailand. Recht bemerkenswert ist auch die Geschichte des „Giornale medico e letterario di Triesten, welches in dieser Stadt in den Jahren 1790/1791 von Dr. Frizzi, einem Gelehrten, der sich besonders mit Geschichte der Medizin befasste, veröffentlicht wurde. Im letzten Kapitel der sehr sorgfältigen Arbeit, welcher mehrere hübsche Abbildungen beigegeben sind, ist die Entwicklung der medizinischen Journalistik im neunzehnten Jahrhunderte ausführlich gewürdigt.

A. Corsini.

Arturo Castiglioni. *La medicina ai tempi e nell' opera di Dante.* Rom. 1922.

Wir denken heute kaum mehr daran, dass es einmal eine Zeit gegeben hat, in der es strenge verboten war, medizinische Entdeckungen zu machen; ein Zeitalter, in dem der redliche ärztliche Forscher von den

Schrecken der Inquisition bedroht war, wenn er die Wissenschaft um eine Wahrheit bereicherte. Castiglioni führt uns in seinem Buche die Geisteskämpfe des 13. Jahrhunderts vor Augen; wir sehen, wie ein Pietro d'Abano ein Taddeo Alderotti und andere für die Fortschritte der Medizin stritten und litten. Den Ausgangspunkt für diese fesselnde und instruktive Schilderung bildet das Problem, ob und inwieweit der Dichter Dante ein Arzt gewesen. Die mit groszem Fleisze und gründlicher Sachkenntnis durchgeführte Untersuchung Castiglioni's zeigt uns, wie Dante in seiner Jugendzeit als Eleve der Universität von Bologna auf dem Pfaden der aristotelischen und hippocratischen Richtung gewandelt und wie späterhin, als der Averroïsmus das Gebäude der alten Anschauungsweise zu erschüttern begann, der grosse Dichter sich der neuen Richtung mutig anschlosz. Die Worte Dantes und die zeitgenossischen Geistesströmungen analysierend gelangt Castiglioni zur Feststellung, dasz der Poet, wenn er auch nicht eben als ausübender Medicus bezeichnet werden kann, jedenfalls in hohem Masze mit dem medizinischen Wissen seiner Zeit und mit ärztlichem Scharfblick ausgestattet war. In ihren interessanten Einzelheiten und in ihrer allgemeinen Betrachtungsweise, die den geistigen Gesamthorizont jener spätmittelalterlichen Epoche anschaulich macht, ist uns Castiglioni's Schrift ein lesenswertes Kapital der Geschichte der Medizin.

A. Corsini.



FĪ TADBĪR AṢ-ṢIḤḤAT.

Gesundheitsanleitung des Maimonides für den Sultan al-Malik al-Afḍal.

Zum ersten Male im Urtexte herausgegeben, ins Deutsche übertragen und kritisch erläutert.

Rabbiner Dr. H. KRONER.
Oberdorf-Bopfingen. Württemberg.

EINLEITUNG.

Eine streng wissenschaftliche Bearbeitung des fī tadbīr aṣ-ṣiḥḥat [1]), des regimen sanitatis des Maimonides war schon längst ein dringendes Bedürfnis. Die vorhandenen Ausgaben, die hebräischen Uebertragungen im Kerem Chemed und die des Jakob Saphir-halevi, unter dem Titel ספר הנהגת הבריאות, Jerusalem, 1885, ebenso die deutsche Uebersetzung des Dr. Winternitz, Wien 1843, genügten in keiner Weise wissenschaftlichen Ansprüchen, was bereits besonders für die letztere M. Steinschneider eingehend nachgewiesen hat. Mich reizte daher die Aufgabe, eine textkritisch klare Ausgabe des Regimen zu besorgen, ungemein, obgleich ich mir der grossen Mühe bewusst war, die erforderlichen umfangreichen Handschriften des arabischen Originals und der hebräischen Uebertragungen zu gewinnen und textlich genau festzustellen. Doch zähe Ausdauer und ein freundliches Geschick haben auch diese Schwierigkeiten überwinden helfen, und wenn

---

1) Nach Ibn Abī Usaibiʿa II, 117. في تدبير الصحّة. Der Titel in Par. Cod. 1202 الرسالة الافضلية „Al-Afḍals-Abhandlung"; in Bodl. I, 608. في حبس الطبيعة „Ueber Obstruction". (Siehe Steinschneider Hebr., Übers. d. M. A., S. 769.)

ich auch nicht in den Besitz des gesamten erforderlichen Materials gelangt bin, da leider der Pariser arabische Codex bei den Kriegswirren mir verschlossen blieb, so habe ich doch auf Grund eines arabischen Codex der Bodleiana [1]) und dreier hebräischer Handschriften einen wissenschaftlich wertvollen Text feststellen können. Bei der Erlangung des arabischen Originals war mir Herr Reallehrer Dr. Schick, Bopfingen, der gerade zu Studienzwecken in Oxford weilte, sehr behilflich, und wurde er dabei durch die bekannte Liebenswürdigkeit des Bibliothekars der Bodleiana, Herrn Prof. Cowley, auf das Beste unterstützt.

Dem Zusammenwirken beider Herren habe ich es zu danken, dass ich im Jahre 1911 eine gute photografische Copie des Oxforder Codex erhielt. Von den hebräischen Handschriften der Münchener und Berliner Bibliothek habe ich selbst Copieen anfertigen können.

Während der Arbeit sind mir nun, wie das bei einem grossen Werke sich wohl häufig einstellen mag, einige weitere wissenschaftliche Probleme aus ihr selbst entstanden, die jeweiligen Zeitbedürfnissen entsprechend eine eingehendere Behandlung erheischten und erfuhren. So entstand anlässlich der Gesundheitsausstellung in Stuttgart, 1914, eine Teilarbeit: „Die Seelenhygiene des Maimonides, Auszug aus dem III Kap. des diätetischen Sendschreibens....", und bei den anhaltenden Druckschwierigkeiten eine zweite Teilarbeit: „Zur Terminologie der arabischen Medizin und zu ihrem zeitgenössischen hebräischen Ausdrücke", Berlin 1921. Diese haben natürlich den Fortgang der eigentlichen Edition etwas aufgehalten, und so kann ich erst heute mit dem ursprünglichen Plane der Herausgabe des Regimen an die Oeffentlichkeit treten.

Das arabische Original zeigt uns die volle Kraft der Persönlichkeit des Maimonides Scharfes Disponieren, klares Aufbauen der Gedanken, selbständiges Durchdenken des Problems, wenn es auch von früher her bekannt ist, oft scharfes Einstellen seiner eigenen Person gegenüber der kritiklos übernommenen Weisheit. Die Sprache ist fast überall bewegt von treibender Lebendigkeit, sie wird oft ungestüm temperamentvoll, wenn sie kritisiert, Schwächen

1) Uri 505, in Neubauers Catalog Poc. 313.

der Wissenschaft, des Denkens oder der Sitte geisselt. Mit erregten Ausdrücken sittlicher Entrüstung, mit viel Ironie und Sarkasmus weist Maim. die in der Zeit liegende Gepflogenheit der Minderwertung der Medicin, der Anmassung der Charlatans und das Sich-Spreizen der Kurpfuscher zurück. Da stürzt der Fluss seiner Worte wie ein schäumender Ström, es werden Hauptsätze überrannt, Nebensätze aufgetürmt, genera verwechselt, Personalsubjekte vertauscht. Ebenso eindringlich ist seine Sprache und brustvoll sein Ton, wenn er von der Natur des Menschen als bester Heilkraft spricht und die Ignoranz der Ärzte tadelt, die der Natur nicht die Zeit zu ihrer Entfaltung und zur Selbsthilfe überlassen. Es entlädt sich dabei der ganze innere Groll eines Gebildeten, der in dem Verbrechen gegen die Natur ein Verbrechen gegen die menschliche Vernunft erblickt. Ebenso bestimmt ist M. in der Zurückweisung alles dessen, was bei den medicinischen Verordnungen die religiösen Gefühle eines muḥammedanischen Fürsten verletzen könne. Einen solchen Mangel an Rücksicht und Takt nennt er „frivol". Immer wieder volle und ganze Persönlichkeit eines impulsiven Schriftstellers!

Kraftvoll und originell erscheint auch M. in dieser Abhandlung in seinem sonstigen stilistischen Gestalten. M. prägt zur Bezeichnung bestimmter Begriffe neue Worte, er bildet neue Adjektiva: صحّىّ gesundheitlich, ضبابىّ nebelig, غذائىّ speiseartig (Gegensatz دوائىّ arzneiartig), امدىّ amidartig, افضلىّ dem Fürsten Afdal gehörig; er formt aus dem adjektiv غريزىّ, spontan, ein neues substantiv تغريزيّة Spontanität, das er natürlich seiner Neuheit wegen erst näher mit الافعال الطبيعيّة „natürlichen Funktionen" erklären muss. M. bildet also für bestimmte Begriffsdefinierungen neue Ausdrucksformen und bereichert so die arabische Sprache mit wissenschaftlichen Terminis, ein Vorgang, wie er sich in jeder Sprache bei der Gewinnung specifischer feinster Begriffsbestimmungen zeigt. Von der sprachlichen Möglichkeit, aus gegebenen Substantivis durch Anhängung des ىّ ein Adjektiv zu gestalten, macht er dabei den weitgehendsten Gebrauch. Sicherlich sind

solche nomina relativa nicht immer ausgesprochenes Original des M., der auch den wissenschaftlichen Stil seiner Zeitliteratur mitverwendet, doch erscheinen sie mir, dem Bearbeiter seiner medicinischen Schriften, in dieser Fülle zum ersten Male. Auch phonetische Feinheiten dürften zu beobachten sein, tonvoll sind gegenüber gestellt كالادوية الغذائيّة und الاغذية الدوائية „arzneiartige Speisen und speiseartige Arzneien" (K. II.); klangschön wirkt auch die scheinbar bewusste Abwechselung von ضرب und ضرّ „schlagen und schaden" (K. IV, 9; vielleicht auch IV, 7.)

Bei den medicinischen Problemen selbst weiss M. seine Persönlichkeit, wie bereits angedeutet, zum vollen Ausdruck zu bringen. Mehr als in den bereits veröffentlichten medicinischen Werken hebt M. seine persönliche Ansicht hervor, er spricht dabei von den „Diener" (des Sultan) oder von dem „Verfasser", ganz besonders in dem letzten Kapitel. Öfters bezeichnen solche Betonungen die in seiner Praxis gemachten Erfahrungen, von denen er auch verhältnismässig mehr als sonst berichtet. Andrerseits sind es selbständige Urteile, die entweder die geläufige Medicin bekräftigen oder korrigieren sollen. Vollständig originelle Ansichten finden sich wohl kaum ausgesprochen, doch zeigen sich immerhin interessante Feststellungen aus der eigenen Praxis, und besonders auf psychiatrischem Gebiete tiefes Eindringen in das physische und psychische Problem. Eine besonders persönliche Note bildet die immer wieder gestellte Forderung nach tüchtiger fachmännischer Ausbildung der Aerzte, nach sorgfältig abwägender individueller Behandlung des Patienten, nach Kurmitteln, welche die Erhaltung der natürlichen Kraft in erster Linie berücksichtigen. Geringfügige Indispositionen sollten womöglich ganz ohne Hilfe eines Arztes und der Medikamente behandelt werden, nur Catarrhe nehme man nicht zu leicht! Eine gesunde, vernunftsgemässe Auffassung des ärztlichen Berufes und des Bedürfnisses des Patienten nach dem Arzte zeichnet die Abhandlung durchgehend aus.

Im Uebrigen steht M. ganz auf dem Boden seiner Zeit. Er knüpft an die Auslassungen der Aerzte an, citiert öfters den Galen, Hippokrates, Ibn Zuhr und ar-Rāzī, von den Philosophen erwähnt er den Aristoteles und Abū Naṣr al-Fārābī. Die Theo-

rieen seiner Zeit hat er ohne Weiteres übernommen. Ganz Galenisch ist die Anschauung von den drei virtutes mit ihrem Sitze in Leber, Herz und Gehirn, denen die 3 Luftarten natürliche, animalische, psychische entsprechen; ganz hippokratisch ist das Lob auf die Natur, ganz aristotelisch der Aufbau der 4 Elemente, der von der Physiologie des Tieres hergenommen einfach auf den Menschen übertragen wird. Die anatomische Vorstellung vom Herauswachsen der Venen aus der Leber, den Nervenkanälen und Nervenporen, die Säftelehre mit ihren Schleimen und Feuchtigkeiten, den Erregern der fauligen Fieber und Bildnern des Schwarzgalligen (Melancholie), der Gase, die aus der Galle und aus der Lendengegend (Hypochondrie) emporsteigen und seelische Störungen hervorrufen, die Gehirnfüllung mit überschüssigen Schleimen, das Schema dreier verschiedener Krankheitsursachen, das alles hat M. als Weisheit seines Zeitalters getreulich wiedergegeben. Das Urteil Pagels [1]), dass dieser Abhandlung des M. ein höherer wissenschaftlicher Wert nicht zukomme, ist rein medicinisch genommen daher vielleicht nicht ganz unrichtig, verkennt jedoch die grosse literarische und kulturelle Bedeutung, die der Verfasser mit seiner durchaus selbständigen Kritik und seiner stets idealen Erfassung der medicinischen Probleme dem Werke verliehen hat.

Die Codices.

Der arabische Codex.

Der Oxforder Codex ist äusserlich sehr gut erhalten, er ist 53 Blätter stark, davon umfassen 33 unsere Abhandlung. Die Schriftzüge sind sehr klar und akkurat, die Buchstaben kraftvoll und formenschön. Jede Seite enthält genau 17 Zeilen [2]). Es muss ein geschmackvoller und sehr geordneter Schreiber gewesen sein! Nur das Eine ist zu beklagen, dass die Worte oft zu eng aneinander gereiht sind, sodass die Wortbilder zusammenfliessen.

---

1) Pagel, Maimonides als medicin. Schriftsteller (Mose b. Maimon. I Leipzig 1908. Gesellsch. z. Förder. d. Wissensch. d. Judentums, S. 244.

2) Cf. das Gleiche in der Handschrift aus Granada (H. Kroner, Eine medic. Maim. Hs. aus Granada, Leiden 1916)

An hervorzuhebenden Stellen hat der Schreiber die Buchstaben grösser gezogen, besonders wenn ein أمّا ein neues Subjekt einführt, wenn eine ärztliche Autorität citiert wird oder M. seine eigene Ansicht entgegenhält.

Bemerkenswert sind einige Receptverordnungen am Rande dreier Seiten; Seite 25 ist so stark von solchem Recepten umschrieben, dass der Haupttext wie ein umrahmtes Bild aussieht. Diese Recepte haben scheinbar keine engere Beziehung zum Thema selbst, sondern mögen private Notizen des Skribenten sein. Die übliche Schlussbenediktion auf den Sultan ist, wie das oft bei jenen Schreibern sich zeigt, in Pyramidenform gehalten. Der Abhandlung folgt im Codex die Schrift des Maim. über die „Zufälle und ihre Ursachen" [1]).

Die Interpunktion ist in der Hs. reichlich angebracht, durch feinere Strichelung markiert. Leider verschwimmen oft die diakritischen Punkte über den zusammenstehenden Consonaten ineinander, sodass der Sinn erst die richtige Lesart festzustellen suchen muss. Hierbei sind die hebräischen Uebertragungen unentbehrliche Wegzeiger. Häufig genug sind die kritischen Zeichen vertauscht, meistens ح mit خ, oft sogar sind sie ganz unvollständig. So wusste ich lange nicht, was ich mit dem Worte مراقبة (K. III.) anfangen sollte. Ich konnte es aus dem ganzen Zusammenhange nicht anders als vigilance (رقب), „mystisches Sinnen", fassen. Das Studium des Avicenna brachte nun plötzlich die Erleuchtung, dass es sich gar nicht um مراقبة sondern um مراقّية handle und die „Bauchnetzkrankheit", „Hypochondrie" bedeute. Noch unangenehmer ist das vollständige Fehlen der kritischen Zeichen. Was soll man mit einem Worte وىرارىها (K. IV, 9.) beginnen? Vier Consonanten ohne jede Zeichensetzung? Der Besitz der Pariser Hs. mit hebr. Typen wäre hier ungemein wertvoll gewesen! Auf Grund der hebr. Uebertragung habe ich es ونزارتها punktiert. Wortkorruptionen gibt es zur Genüge; sie betreffen meistens Worte der materia medica, die eben dem mehr laienhaften Schreiber unbekannte Dinge waren, vergl. z. B. الخرنفال = الخربقين (K. II.) „die beiden Helleborus". An grafischen

1) فى بيان الاعراض واسبابها cf. auch Steinschneider, Hebr. Uebers. d. M. S. 774.

Eigentümlichkeiten wäre zu nennen die bekannte Vertauschung von ا und ى, das auch im Granadaer Ms. beobachtete Ausfallen des ا des Accusative bei شىء; ebenso Ausfallen des hamzierten Schluss ا (القى für القياء, الفرى für الفراء).

Eigentümlich bleibt die Doppelsetzung des ل bei ألف IV. (K. I.), und des ن in بيننا, ibid. 8. (auch فتحج und لحج K. IV, 8.), während sonst die Verdoppelung meistens durch Tešdid angezeigt ist. Zur lebendigen Diktion, die eine gewisse Rhythmik im Satzbau zeigt, gehören Constructionen wie اوفق ما oder ضرر له (K. IV.). Sprachlich eigentümlich erscheint die Bevorzugung des ان mit nachfolgendem Imperf. bei Verben, bei denen ein einfaches imperf. sonst gebräuchlich ist. Einzelne Verba und Verbalformen haben eine specifische Bedeutung angenommen, sie gehören meistens der zeitgenössischen medicinischen Terminologie an. Es ist nicht ausgeschlossen, dass M. manchmal bei der Bildung solcher Termini selbständig verfahren ist und etwas von der Eigenart seines Geistes hineingewoben hat. Meine Terminologie gibt auf Seite 8 einige solcher Termini an. Ausgesprochene Vulgarismen haben sich nicht entdecken lassen, manche Construktionen stimmen mit den bei Friedländer und Dozy verzeichneten überein. Die wenigen grammatischen Nachlässigkeiten sind vielleicht auf Kosten des Temperamentes zu setzen! Bei der grossen Fülle von Zahlworten hat sich nur an einer Stelle (K. III.) ein Crux gefunden, ثلثة اواق, doch gleich darauf 2mal richtig ثلاث اواق, allerdings auch einmal ثلثة اواق الى اربع. Gerade das Letztere zeigt, dass der Sprachfluss grammatische Fesseln überwindet. Die deutsche Sprache geht ebenso oft über sklavische Regeln hinweg!

Die hebräischen Codices.

Von hebr. Handschriften standen mir zu Gebote: 2 Münchener und eine Berliner: Mn. 111 = M; Mn. 289^4 [1]) = M_1; Steinschneider 30^{52} = B. M. und B sind bereits in meinen früheren Arbeiten eingehend beschrieben. M_1 (116—131) ist ein kleines Quartformat mit gutem Pergamenteinband, dessen Vorderseite eine Frauen-

1) Siehe M. Steinschneider, Die hebr. Hss. d. Münch. Bibliothek, 1875.

gestalt mit der Wage in der Hand zeigt, die bekannte Symbolik der justitia. Die Blätter selbst sind ebenfalls aus Pergament, die Schrift ist durchweg kräftig und klar, grosstypig, bei den Kapitelüberschriften sind die Buchstaben noch grösser gezogen und durch grüne Tinte leuchtend gemacht. Der Charakter der Schrift dürfte auf südspanische Abkunft schliessen lassen. Die Schriftzüge selbst zeigen allzustarke Neigung zur Bogenführung, sodass bei enger Typenhaltung Verschnörkelungen entstehen, welche die Entzifferung oft ungemein erschweren. Der Abhandlung in M. geht voraus der Commentar des M. zu den Aphorismen, übertragen von Serachja b. Isaak, b. Schealtiel, Rom 1234. Der Abhandlung in B. geht voraus die Anatomie des Gaon Saadja in hebr. Uebertragung. Wertvoller sind die Ausführungen am Ende der Abhandlungen. Die Abhandlung in M. endigt: זה המאמר חברו הרב הגדול מורה צדק רבינו משה עבד האלהים אבן מימון זצ"ל למלך אחד ממלכי הישמעאלים והעתקתיהו אני משה בר שמואל בר יהודה אבן תבון בשנת חמשת אלפים וארבע מספר מוטעה מאד כי היותי צריך להוסיף מלות במקומות להשלים הענין והפצירני אחד מחבירי הנכבדים להעתיקו אשר לא יכולתי להשיב פניו ואם איני כדי באהד משני הלשונות ואף כי מספר מוטעה העתקתיו· והשם יכפר בעדי אמן אמן אמן·

Maim. hat also diese Abhandlung für einen der ismaelitischen Könige verfasst. Mose b. Samuel b. Jahuda ibn Tibbon hat im Jahre 1244 dieselbe nach einer fehlerhaften Handschrift angefertigt. Er sah sich gezwungen, zur Vervollständigung und Herstellung eines klaren Textes an einzelnen Stellen eigene Worte einzufügen. Einer seiner vornehmen Freunde drängte ihn zur Uebertragung, die er fast widerwillig übernommen hat. Er bittet Gott um Verzeihung für die Fehler, die er bei der schwierigen Uebertragung aus dem Arabischen und bei dem fehlerhaften Manuscript gemacht haben sollte. M. hat dieselbe Nachschrift, doch fehlt dabei das Jahr der Uebertragung. B. hat einen anderen Abschluss. Nach der üblichen Schlussformel fährt er fort: יבא אחר זה המאמר ההכרעה שיש לי בספר אחר כי גם הוא לו ולמלך אחר שהיה מעבר נהר פרת עשה שני אילו המאמרים· „Nach dieser kommt die Abhandlung ההכרעה, die ich in einem anderen Buche besitze, auch diese gehört ihm an? Für einen andern König, der jenseits des Eufrat wohnt, verfertigte er diese beiden Abhandlungen". „Die im Codex folgende Abhandlung ist die über den Coitus, auf

diese folgt dann die מאמר הטחורים „Abhandlung über die Hämorrhoiden". Was bedeutet nun מאמר ההכרעה? הכרעה ist ein eigenartiges Wort, es ist nicht geläufig in der hebr. Literatur. Eine passende Aufhellung bietet Hiob 31, 10: תטחן לאחר אשתי ועליה יכרעון אחרין· תטחן und יכרעון sind hier metaphorische Bezeichnungen für den Coitus (כנוי המשגל), was auch die Erklärer dartun. Der Schreiber hat also dem Hilfnomen von כרע die Bedeutung משגל gegeben. Ein Zeichen für seine Bibelkenntnis und ein feines ästhetisches Gefühl. Nach der weiteren Angabe des Schreibers hat M. die beiden folgenden Abhandlungen einem Könige jenseits des Eufrat gewidmet, eine wertvolle Bemerkung, die besagt, dass die Arbeit über den Coitus und die Hämorrhoiden dem gleichen Sultan zugedacht war. Tatsächlich ist nun der Empfänger der beiden Abhandlungen bis jetzt nicht ermittelt worden, hier ein Sultan, dort ein Jüngling [1]). Nach dem Schreiber sind beide identisch, und die Residenz des Betreffenden befände sich jenseits des Eufrat. „Wir hätten also eine geografische Fixierung für den Wohnsitz des Bedachten gewonnen, doch leider sehr allgemein, denn „jenseits des Eufrat" ist ein weiter Begriff: Babylonien oder Assyrien; es bedeutet vielleicht gar für das Wissen jenes Schreibers soviel wie „jenseits der geografischen Kenntnisse", wie unser „Im fernen Osten"!

Ganz wie in der Abhandlung über die Hämorrhoiden können die hebr. Codd. in zwei Gattungen geteilt werden. Zu der einen Gattung gehört M. und M_1., zur anderen die Hs. B. Wir unterscheiden demnach Gattung M. und Gattung B. Beide Gattungen zeigen die sichtliche Mühe, das arabische Idiom restlos wiederzugeben. Die dabei angewandten Methoden sind in meiner Arbeit: „Zur Terminologie der arab. Medicin und zu ihrem zeitgenössischen hebr. Ausdrucke", genau dargestellt; die dort aufgestellten Regeln gelten nicht nur für die specifischen medicinischen Termini, sondern sind auch auf die Umgiessungsformen aus dem Arab. in's Hebr. allgemein anzuwenden. Besonders drastisch bleibt das Verlangen nach klangverwandten hebr. Worten, so bildet man zu افاق Windseiten: אפיקים, zu تلال Hügeln: תלולים, zu حروب Kriege:

---

1) Vergl. H. Kroner, Beitr. z. Gesch. d. Medicin d. XII. Jahrh. Oberd.-Bopf. 1906, S. 22, und: Eine med. Maim. Hs. aus Granada, Leiden 1916. S. 14.

חרבות. Dabei ist B. der intelligentere Uebertrager. Seine Uebertragung ist entschieden die vollständigere und präcisere zu nennen! An vielen Stelle hat B. allein den vollständigen Text und oft die ganz genau treffende Wiedergabe des Arabischen. Er liebt allerdings grosse Ausführlichkeit und Klarheit. Bei den medicinischen Terminis setzt er oft zu dem romanischen und hebraischen noch die original arabischen hinzu. Er demonstriert gern auf das Genaueste Arzneimittel und Krankheitsbilder. „Grüne Melonen, so rund wie ein Menschenkopf", „gelbe Melonen, gleichend einem Ochsenherz". Schnupfen, Tetanus, Hemiplexie, Muskelkontrakt werden anschaulich in ihrem Krankheitsphänomen dargestellt.

Solche Liebe zur Plastik lassen den Verfasser als einen Freund der Belehrung und als einen tüchtigen Praktiker erscheinen. Fast pedantisch ängstlich erscheint er jedoch, wenn er erklärt, dass das hebr. ליטרא dem ar. رطل und דרכמא dem ar. درهم entspricht! Vielleicht hat hier der Schreiber seine Weisheit eingefügt. So manche Corruption in B. ist sicherlich auch auf das Conto eines unverständigen Schreibers zu setzen: טפוח מנטניש = טפוח מן נינש montanus [1])! Schlimmer sind noch folgende Verzerrungen: (K. III im gleichen Satze): ישים מוך für יסמוך, ליחה לבנה עבה für לימוניה עשויה (Zubereitete Limonenspeise), מאללוא (Malve) für מי לימו (Limonenwasser). Hier hat eine ganz mechanische Schreibertätigkeit obgewaltet. Bis auf diese zum Teil starke Entgleisungen ist der Codex B. im Ganzen recht korrekt geschrieben.

Eine Veröffentlichung des kritisch klargestellten hebr. Textes hätte eigentlich mit zur Vollständigkeit der Herausgabe des Regimen gehört, stellt doch die hebr. Uebertragung ein eigenes wertvolles Literaturmonument dar. Doch im Hinblick auf die bereits vorhandenen, wenn auch sehr unkorrekten hebr. Ausgaben und besonders darauf, dass eine solche Edierung den Umfang meiner Arbeit um ein Bedeutendes vergrössert hätte, habe ich von einer vollen Wiedergabe Abstand genommen. Es sind sowohl in meiner „Terminologie" als auch im kritischen Apparate dieser Arbeit eine Reihe von wichtig erscheinenden Auszügen angebracht worden. Auch hat meine „Seelenhygiene des Maimo-

---

1) Siehe T. A. S. 56.

nides" einen beträchtlichen Teil wiedergegeben. Immerhin möchte zur Illustrierung der Uebertragung selbst, besonders des Inkorrekten des vorhandenen Druckes, in Dingen der materia medica vor allem, und des korrekteren manuskriptlichen Textes ein kleiner Ausschnitt dienen:

K. II.

M.	B.	Safir Halevi.
. . . . כמו רקוליציה ואורבה קפילו ווירילו רפוץ ולינגא בובינא וזרע לייצונש ופניקא בר שורש רומיא קוניל וקליפת שורש לייצונש (לקצונש .M₁) ושורש השומר והכרפס וזרע הקישואים והאבטיחים ובורטולייגה - ואולם הנקיון בגירא פיקרא והאנאריק והתורביד.	. . . . כמו ריקליציאה ואירבא קפיל ווגריש ולינגא בובינא וזרעונים ופנקיש קליפת אתרוג ושורש רומיא קוניל וקליפת שורש הלימונץ וזרע שומר וכרפס וזרע הקישואים והאבטיחים ובורטוליגא - ואולם הנקיון בגירא פיגרא כיאר שנבאר היא קשיא פישטולא והגריק והטורביד.	ובלקיחת המשקים המורכבים מסמים קלים ומובטחים כמו ריגאליסאה לשון שור קפול וניריש ליקסונש ושורש שומר וכרפס וזרע קישואים ואבטיחים ובורתלאגש - ואולם הנקיון בגירא פיגרא ואנריק ועורביק.

„Auch beim Nehmen von Gerichten, die aus leichten, sicher gut gekochten Mitteln zusammengesetzt sind, Z. B. glyrrhizza (Süssholz), herba capillum veneris (Frauenhaar), lingua bovina (Stierzunge), lacticinium (Endivien-) samen, pastinaca campestris [1]) (Wilderyngium), Spargelwurzel, Schale der lacticiniumwurzel, Fenchelwurzel, Sellerie, Samen von Gurken, Melonen nnd Portulak. Aber die Purgierung durch Hiera pikra, Agaricum und Turbid — — —".

Zunächst springt bei allen drei Wiedergaben die furchtbare Verunstaltung der lateinischen Nomina der Heilmitel in's Auge. S. H. zeigt die Unvollständigkeit des Textes und die starke Corruption der Bezeichnungen für die Purgative. Das לייצונש korrespondierend mit M₁. לקצונש, B. לימונץ, S. H. ליקסונש, das Aequivalent für das arab. هندبا Endivie ist nach Steinschn. H. d. A. 2001 lacticinium, ein nomen, das ich in den lateinischen Lexicis nicht fand. Lacticinium würde die kleine lactuca (Lattich) be-

---

1) Siehe Beitr. d. Gesch. d. Medicin d. VII Jahrh. S., 64.

deuten! Ob das Wort nicht eine Corruption von סינצוני sonchus darstellt? Man sieht ja an glyrrhizza und pastinaca campestris [1]), was alles die Hebraisierung fertig bringt! Winternitz S. 27, der die hebr. und lateinische Vorlage hatte, gibt ריקליציאה mit liquiritia und ליינצונש scheinbar mit „Leinsamen" sehr naiv wieder.

Das führt uns von selbst auf eine kurze Besprechung der deutschen Uebersetzung von Winternitz. Steinschneider hat bereits in den „Oesterreichischen Blättern" [2]) sie eingehend charakterisiert, doch ist mir trotz vieler Bemühung diese Charakterisierung nicht zugänglich gewesen. [3]) Das eigene Urteil über die W. Uebersetzung möchte ich dahin zusammenfassen: Im Ganzen hat W. mit grosser Mühe und reichlichem Eifer sich in den Stoff versenkt und ihn besonders für die ärztliche Welt verständlich zu machen gesucht. Es bleibt sein unbestrittenes Verdienst, ohne Führung des grundlegenden Originals zum ersten Male diese in ihrer hebräischen und lateinischen Fassung oft sehr unklare und unrichtige Wiedergabe des arab. Urtextes in ein flüssiges Deutsch übertragen und mit reichlichen klarstellenden, pharmaceutisch sehr wertvollen Anmerkungen (S. 36, 41) versehen zu haben. Dabei hat allerdings die doppelte Aufgabe, die sich W. scheinbar gestellt hat, einmal stilistisch Gefeiltes zu bieten, andrerseits das specifisch Medicinische modern wissenschaftlich zu formen, ihn zu vielen Freiheiten geführt. Der gegebene Text wird allzuoft dem ersteren Bestreben gefügig gemacht, ganze Sätze werden ausgelassen, Zusammenhängendes wird getrennt, Getrenntes zusammengeschoben, der Causalconnex der Gedanken wird aufge-

---

1) Siehe Löw, Aram. Pflanzennamen, Leipzig 1881, S. 253 und Aruch Complet. Kohut, Wien 1878, unter הנדיבי. Nach ihm ist סינצוני verderbt für הנדיבי, was doch gewagt erscheint.

2) Oesterr. Blätter f. Literatur u. Kunst, herg. v. A. W. Schmidl, Wien 1845. S. 89—455.

3) Nachträglich habe ich sie doch durch die Hilfe der Münch. Staatsbibliothek erhalten können. Die Kritik St. ist oft sehr beissend und bitter. Er summiert einige der auch unter meinem deutschen Texte angebrachten Richtigstellungen. Es ist lobend anzuerkennen, dass St. trotz der ihm mangelnden arab. Urschrift beim hebr. Texte meistens richtig gefühlt hat u. Zutreffendes emendiert. Das über כשתתק מכאבלב (S. 454) Gesagte: „er wird apoplektisch vom Herzschlag" trifft beinahe das Richtige (cf. T. A. S. 34.). Auch נוזלים חמים S. 454 ist richtig vermutet! Die einzelnen doch noch notwendigen Bemerkungen sind mit Stw. hier angeführt.

hoben, neue logische Verbindungen werden künstlich construiert, sodass oft ein von dem wirklich Gesagten himmelweit abweichender Text entsteht. Ganz besonders zeigt sich das bei der Wiedergabe der philosophischen Partieen im Kap. III. Sicherlich hat auch W. nicht immer die hebr. Diction verstanden. Nur einige Beispiele für das Gesagte:

1. K. I. S. 2. W.: „Möge man diese Abhandlung nachsichtsvoll aufnehmen und sich nicht daran stossen, wenn in einigen Kapiteln Wiederholungen vorkommen, sie rühren daher, dass ich jedwede einzelne Anfrage zu beantworten mich veranlasst sah, ohne ein eigentliche medicinisch didaktische Abhandlung liefern zu wollen." M. sagt dagegen: „Es möge der, welcher .... betrachtet, nicht tadeln, dass es einige Kapitel in dieser Abhandlung gibt, die bereits in anderen von uns früher verfassten Abhandlungen erwähnt sind, da jede Abhandlung nur in Rücksicht auf ihren besonderen Zweck verfasst ist, nicht in Rücksicht darauf, dass damit eine Belehrung in dem medicinischen Handwerk für alle Leute bezweckt werde". Cf. Stw. S. 442.

2. K. II. S.: 30. W. „Aber auch diese leichten Heilversuche anzustreben, zu denen wir hier einige Regeln geben, so sich an Ort und Stelle kein Arzt befindet, setzen als notwendige Bedingung Krankheit voraus". M. sagt dagegen: Das, was wir nun als Direktive hingestellt haben bezügl. der Anwendung schwacher Mittel, deren Natur wir teilweise erwähnt haben, wenn sich kein geschickter Arzt findet, und man darin selbständig (laienhaft) mit einem Arzte handelt, der sich gerade findet, so ist das nur als Ersatz des Notwendigen ....". Cf. Stw. S. 444.

3. K. III. S. 44. W. „Der Arzt als solcher wird seine Kunst nimmer gründlich erfassen, der die Beherrschung der Affekte nicht anıät ...." M. sagt: Jedoch soll der Arzt, insofern er eben Arzt ist, sein Vorgehen nicht als Kenntnis einer besonderen Klugheit bez. der Beseitigung der Affekte zu reklamieren suchen, denn wahrlich, die Sache wird begriffen aus ...." Cf. Stw. S. 444.

Das Verlangen, den moderen Medicinern eine fachwissenschaftlich schmackhafte Lektüre zu bieten, tut der Natürlichkeit der Sprache und auch der Treue des kulturhistorischen Colorits starken Eintrag. Gewiss ist eine wissenschaftliche Terminierung nicht ganz zu vermeiden, aber ein Zuviel wirkt doch unhistorisch.

Worte wie phlogistisch (antiphlogistisch), assimilirbar (unassimilirbar), atrophisch, antiseptisch, Sensorium, Hydromanie, klingen doch etwas zu modern für eine medicinische Abhandlung aus dem XII. Jahrhundert und lassen derselben nicht den historischen Typus, der ihr unbedingt zukommt. Geradezu irreführend ist es aber, wenn W. im Kap. IV für die bekannten Termini der Galenschen Theorie: natürliche, animalische, seelische Luftart, die er auch S. 14 ganz richtig in einer Anmerkung charakterisiert, im Drange zur „Moderne" „natürliches Lebens- und Seelenprincip" setzt. Falsche Wortübertragungen finden sich bei W. reichlich. Das hebr. מוריים (muria, muries) K. IV. gibt er wieder mit hordeum murinum „Mäusegerste": „unter הראות ibidem „das Sehen" versteht er הריאה „die Lunge", הסתפק ibid. „Sich begnügen" überträgt er mit „Zaudern" (von ספק Zweifel:), שטח „Oberfläche" ist bei ihm „Odem", שוטים, „Narren" sind „Wüstlinge". מזג und טבע (Art, Natur) fasst er regelmässig als „Temperament", vielleicht hat bei letzterem der lateinische Text mitverführt. In der Feststellung der oft stark entstellten nomina der materia medica geht W. manchmal mit überraschender Eilfertigkeit vor. Die beiden hebr. Bezeichnungen für Fische K. I. מולו ורויל (Arab. البورّى او الراى) hält er für ein Ganzes; מולו ist lat. mugilo und רויל ist demnach verschrieben für כויל!, das attributive cephola, also mugilo cephola, während es mugilo und אלראי, saumon „Lachs" bedeutet. Man muss sich nur zu helfen wissen! אטריפל ar. اطريفل triphyllon, eine Latwergcomposition, überträgt er einmal (K. II.) mit atriplex, ein anderes Mal (K. III.) א" הגדול mit trifera magna! In dem wörtlich zu nehmenden תרנגולת שמנה „fette Henne" (K. III.) erblickt W. ein specifisches Arzneimittel: Fetthenne, Bohnenblattfetthenne, sedum telephium, indem er noch stark ironisierend anmerkt: Die latein. Uebersetzungen nehmen hier buchstäblich gallina pinguis! Zu diesen übereilten Klarstellungen gehört auch die Aufhellung einer an sich etwas dunklen Stelle. M. sagt (K. I.), dass gerade die besten Speisen vom „Islam" verboten seien! Dort findet sich die Fassung: הטוב שבמסעדים W. hat scheinbar eine verderbte La.: שבמפערים vor sich, er verbessert sie in שבמכוערים „das Beste unten den Verhassten"! Er deutet das ohne [1]) Weiteres

1) Cf. Stw. 443. St. hat תאכלים lesen wollen, eine Deutung, die dem מסצדים sehr nahe kommt.

auf das „Schweinefleisch"! Eine starke literar-historische Entgleisung ist die Uebertragung der Stelle (K. I.) האבטיח הנקרא אלבודיקא [1]), die Melone, welche Albudica genannt [2]) wird, mit „welche die Araber! albudca nennen". Budicas ist ein spanisches Wort (vergl. auch Fürst, Hebr.-chald. Wörterbuch zu אבטיח), das lediglich der hebr. Uebersetzer zum besseren Verständnis für sein Leserpublicum paraphrasierend einfügt.

Das hier Zusammengestellte mag zur Charakteristik der W. Uebertragung genügen. Die einzelnen Varianten sind genau registriert und unterhalb des deutschen Textes angebracht. Im Ganzen gilt von der Wtz. Uebersetzung, das, was jede Uebertragung, die nicht aus der Quelle schöpft, zeigt, was auch Rescher von der franz. Wiedergabe des kitāb al-adab al-kebīr des Ibn el Muqaffaᶜ [3]) behauptet, sie ist trotz ihrer anzuerkennenden Verdienste „farblos"; sie gibt die Originalität der maimonidischen Sprache und das Zeit- und Kulturbild nicht historisch getreu wieder.

Leider stand mir keine der von Steinschneider [4]) aufgeführten lat. Uebersetzungen zu Gebote. Unter den von W. verwendeten lat. Uebersetzungen befand sich sicherlich die aus dem Hebr. übertragende des Johann v. Capua (ms. Wien II. 47. 2280[3] translatus de ebraico in latinum per mag. Johann. da Capua), welche W. nur bei den Receptfassungen auszugsweise wiedergibt. Diese gibt oft getreulich die Fehler der hebr. Uebertragung (שינא מנא statt שינא מכא, Senna-Manna statt Meccanische Senna) wieder, versteht aber auch das Hebräische oft falsch; ein קוטוני cydonium gibt sie mit cactanem, בלשמי Balsam mit balaga, קנילה Cannel mit anetum (S. 44.) wieder. Vielleicht hat ein schlechtes Manuscript vorgelegen! Das כלי שוע באבר (بِرِنِّيّا) überträgt sie interessanter Weise mit vase cupreo!

---

1) Siehe auch T. A. Vegetabilische Mittel.

2) Cf. ibid. 453. St. hat hier W. falsch wiedergegeben und begeht den gleichen Fehler אלבודיקא für arabisch zu halten!

3) Sonderabdr. a. d. Mitteilungen d. Seminars für oriental. Sprachen i. Berlin. Jahrg. XX, Berl. 1917, S. 2.

4) Steinschneider, Hebr. Übers. d. M. S. 772.

Die Anlage meiner Arbeit ist die bei meinen Editionen übliche. Der arabische Text ist ohne Interpunktierung wiedergegeben, Falsches ist in runde, dafür Einzusetzendes in eckige Klammern eingeschlossen. Unter dem arab. Texte sind wichtige Abweichungen der hebr. Codices und Hinweise auf die ergänzende Arbeit: Zur Terminologie der arab. M......" angegeben. Die deutsche Uebertragung folgt genau dem arabischen Originale und ist, wie bereits bemerkt, mit der Uebersetzung des Dr. W. durchlaufend verglichen. Ein kritischer Apparat bringt sprachlich und literarhistorisch notwendige Aufklärungen und beleuchtet ein jedes Kapitel in seinem kulturhistorischen und besonders medicinisch-geschichtlichen Werte. Die einzelnen Termini der arabischen Medicin bedurften diesmal keine so eingehende Behandlung, da meine „Terminologie" alles darüber Wissenswerte zusammengestellt hat, wie denn überhaupt zum Verständnis der ganzen Abhandlung, ihres Zeitgeistes und ihrer medicinischen Kultur die genannte Schrift ein unentbehrliches Hilfsbuch ist.

Möge auch diese Arbeit dazu beitragen, den grossen Geistesfürsten mit seinem starken Impulse eindringender Forschung und seinem tief sittlichen Streben nach wissenschaftlicher Wahrheit von neuen würdigen zu lernen, um neue Bewunderung ihm entgegen zu bringen.

ABKÜRZUNGEN.

M.	Codex München 111.
M_1.	Codex München 289[4].
B.	Codex Berlin 30.
H.	H. Kroner, Die Hämorrhoiden in der Medicin des XII u. XIII Jahrh. Harlem 1911.
T. A.	Kroner, „Zur Terminologie der arab. Medicin und zu ihrem zeitgenössischen hebr. Ausdrucke", Berlin, 1921.
Friedl.	J. Friedländer, Arab.-Deutsches Lexicon zum Sprachgebrauch des Maimonides, Frkft. 1902.
St. H. d. A.	Steinschneider, Heilmittel d. Araber, Wien 1897.

(Fortsetzung folgt).

ZUR GEBURTSHILFLICH-GYNÆKOLOGISCHEN BETÄTIGUNG DES MANNES BIS ZUM AUSGANGE DES 16. JAHRHUNDERTS

VON

DR. CARL OSKAR ROSENTHAL
z. Zt I. Assistent der innern Abteilung des Städt-Krankenhauses
Berlin-Reixickendorf.

Man kann in der medizin-historischen Literatur immer wieder lesen, dass die besondere Ursache der Rückständigkeit der Geburtshilfe und Gynaekologie der Umstand gewesen sei, dass die Sitte, besonders in Mittelalter, dem männlichen Arzte die direkte Untersuchung und Behandlung der weiblichen Genitalien aus Gründen der Schamhaftigkeit verbot. Zahlreich sind die Belege dafür, dass tatsächlich die gynaekologisch-geburtshilfliche Diagnostik und Therapie in den Händen von Frauen lag, sei es im Judentum [1]), sei es in der doch wahrhaftig sittlich nicht übermässig hochstehenden Spätantike [2]), sei es im späten Mittelalter, wo nicht nur zahlreiche Aerzte wie Arnald von VILLANOVA [3]) u. a. dieses

1) z. B. PREUSS „Biblisch-talmud. Medizin" II, 12.

2) z. B. bei CELSUS, wo Frauen nach dem Blasenstein tasten .... nonnumquam, si digitum admoverunt (foeminae) ubi cervicem is urguet, calculum sentiunt. II. 7. 15. p. 62.

3) Die Untersuchung geschieht entweder durch Selbsttouchieren der Frau, wie Arnald nach Therese RENNAU beim Verschluss der Vulva beschreibt (zur Diagnostik Arnald's p. 18) oder durch andere Frauen .... quod non potest semper sciri nisi per mulierem quae mulier os matricis tangens digito quandoque ipsum os matricis itaque strictum invenit, ut digitus intromitti non possit .... wie A. schreibt, wenn er unter den Ursachen der Sterilität die Enge des Genitaltraktus anführt (p. 29). Rennau übersetzt hier so, als sei von Sebsttouchieren der Frau die Rede. M. E. handelt es sich nur um Touchieren durch eine Frau.... per mulierem...., nicht... per mulierem ipsam .... was Arnald sicher hinzugefügt hätte (p. 29).

betonen, sondern auch darüber klagen [1]), dass die Frauen aus Schamhaftigkeit nicht einmal ihre Beschwerden genügend angeben, und noch in den Prozessakten der Jungfrau von Orleans geschieht die forensische Untersuchung Johanna's auf ihre Jungfräulichkeit per mulieres honestas ut consuetum est [2]).

In einem gewissen Widerspruch hierzu steht es, dass uns doch aus dem Altertum und Mittelalter zahlreiche geburtshilfliche und gynaekologische Werke oder Chirurgien erhalten sind, die einen zum Teil erstaunlichen Beweis von trefflichen Beobachtungen, Schilderungen von Befunden, Touchiervorschriften etc., geben, so dass man sich fragen muss, ob denn das alles dem Arzt nur vom Hörensagen bekannt war, als ein von der Hebamme übermittelter Befund oder ob nicht doch der Arzt vielleicht häufiger Gelegenheit hatte, selbst Beobachtungen anzustellen, Befunde zu erheben, kurz geburtshilflich-gynaekologisch tätig zu sein, als man anzunehmen geneigt ist. Auch ist es auffallend, dass gerade auf gynaekologischem Gebiet das Schamgefühl so hoch entwickelt sein soll in Zeiten, in denen man nach unseren Begriffen in der Entblössung des weiblichen Körpers vor Männern eigentlich sehr wenig fand.

Die Antike fand es doch ganz selbstverständlich, dass junge Mädchen, wie PAUSANIAS berichtet [3]), in Olympia mit unbedeckter rechter Brust und einem kurzen Röckchen bekleidet (es reicht bei der in Rom befindlichen Statue nicht bis zur Mitte des Oberschenkels) Wettläufe vor allem Volk veranstalteten. Und in Sparta sollen die Mädchen nudo corpore bis zum 17. Jahr in den Gymnasien öffentlich geturnt haben. Auch bei den Bacchanalien und anderen Festen von religiösem Charakter trat die Schamhaftigkeit sehr in den Hintergrund.

Wie wenig prüde das Mittelalter die Sexualfrage im Badeleben behandelt, ist bekannt. Man findet das Nähere darüber

1) z. B. J. B. MONTANUS .... Plerique non curantur tum propter imperitiam et ignorantiam medicorum vel pudorem qui nesciunt quandoque percunctari vel non audent: tum etiam quia mulieres affectae singula quandoque narrare non possunt vel nesciunt ea exprimere vel nolunt quae verecundantur dicere quae eis contingunt (p. 303).

2) QUICHERAT, J. "Procès de Condamnation et de Réhabilitation de Jeanne d'Arc dite la Pucelle" I—III, Paris 1841—45. III, p. 175.

3) Griechische Bildwerke. III, p. 22.

bei Alfred MARTIN „Deutsches Badewesen in vergangenen Tagen". Hier sei nur als Beispiel angeführt, was POGGIO vom Badeleben in Aargau in der Schweiz vom Jahre 1417 berichtet: „Lustig ist es anzusehen, wenn alte abgelebte Mütterchen und junge Mädchen nackend vor aller Augen hinabsteigen und das, was sonst jedermann sorgfältig verbirgt, den Mannsblicken preisgibt...."[1]. „Die Bäder in den Gasthöfen..... sind beiden Geschlechtern gemeinsam. Zwar werden dieselben durch ein Getäfel gesondert, worin aber verschiedene Ablassfensterchen angebracht sind, durch welche man zusammen trinken und sprechen und sich also gegenseitig nicht blos sehen, sondern auch berühren kann, wie denn dies alles häufig geschieht"[2].

GUARINONIUS meldet, dass „..... Burger und Burgerinnen sich in ihren Häusern entblössen und also nackend über die öffentlichen Gassen biss zum Bad — oder Schauhauss gehen"[3].

Eine Breslauer Miniatur zeigt Männer und Frauen in Badewannen einander gegenübersitzen, die Männer mit Kopftuch und Schambinde, die Frauen mit Schmuck behängt, sonst völlig nackt[4].

Wenn es in anderen Ländern auch anders gewesen sein mag, so ist doch schwer einzusehen, dass das Schamgefühl die Frau in früheren Zeiten so ganz radikal davon abgehalten haben soll, sich vom Arzt gynaekologisch untersuchen zu lassen. Jedenfalls kann das Schamgefühl nicht allein ausschlaggebend dafür gewesen sein, dass ein so wichtiges Spezialgebiet den Aerzten so gut wie völlig entzogen wurde.

Diese Widersprüche und Unklarheiten legten den Wunsch nahe, einmal der Frage nachzugehen, ob nicht doch die für die hellenisch-römische Antike (Hippokratiker, Soranus) sicher erwiesene ärztliche Untersuchung und Behandlung der weiblichen Genitalien auch in anderen Jahrhunderten und Kulturkreisen in grösserem Umfange gehandhabt wurde, als wir bisher wissen, und dann wie weit das Schamgefühl oder andere Faktoren bei ihrer Beschränkung mitwirkten. Mit ihrer Beantwortung liefern

---

1) MARTIN, p. 240/41.
2) l. c., p. 241 u. PLOSS: „Das Weib in der Natur- und Völkerkunde". I, p. 358.
3) MARTIN, p. 146.
4) PLOSS, I, p. 358.

wir auch einen kleinen Beitrag zur Standesgeschichte, zu dem Verhalten von Arzt und Hebamme, von Arzt und Patientin und zur Sitten- und Kulturgeschichte überhaupt.

Einer Anregung von Professor DIEPGEN folgend, dem ich nochmals hier für seine liebenswürdige Unterstützung und das rege Interesse, das er stets der Arbeit entgegenbrachte, danken möchte, habe ich im folgenden versucht, für das Altertum im wesentlichen unter Anlehnung an das klassische Werk von FASBENDER, für das Mittelalter auf Grund der vorhandenen gedruckten Quellen die Stellen in der ärztlichen Literatur zu durchforschen, welche zur Klärung der aufgerollten Fragen beizutragen vermögen.

I. DIE GEBURTSHILFLICH-GYNÆKOLOGISCHE BETÄTIGUNG DES MANNES BEI DEN NATURVÖLKERN.

Bei den Naturvölkern spielt sie für die Ausbildung der Kenntnisse auf geburtshilflich-gynaekologischem Gebiet jedenfalls nur eine ganz untergeordnete Rolle. Wenn das primitive Weib in Kindsnöten liegt oder krank ist, dann denkt es nur daran, wie ihm geholfen wird. Wo die Absonderung der Gebärenden üblich ist, da hat sie ihren Hauptgrund in der Vorstellung von der Unreinheit der Gebärenden, und bei manchen Stämmen [1]) wird die Niederkunft geradezu zum öffentlichen Schauspiel. Dass die Geburtshilfe bei den meisten Domäne der Frau ist, hängt kaum mit schamhafter Scheu vor dem Manne, der wie wir sehen werden, oft genug zugezogen wird, sondern damit zusammen, dass ursprünglich nur die Helferin, welche selbst geboren hatte, ihren Beistand aus Erfahrung leisten konnte, wodurch die weibliche Hilfe zur Tradition wurde.

Wo es nicht zur Ausbildung eines eigentlichen Hebammenstandes gekommen ist, leisten diese entweder Freundinnen oder Verwandte, unter denen naturgemäss ältere Frauen, bei denen man die grössere Erfahrung vermuten kann, das meiste Vertrauen geniessen. Stellenweise ist es die Mutter der Kreissenden selbst (Ewe-Negerinnen in Westafrika, Schifferinseln, Ost-Turkestan [2]), einige Malayen). Während bei den Maorifrauen auf Neuseeland

1) Vergl. PLOSS, II, p. 37.
2) Vergl. PLOSS, II, p. 86.

die Schwiegermutter die Hilfe beim ersten Kind nur übernimmt, wenn die Grossmutter mütterlicherseits verhindert ist, ist dieses auf den Tanimbar- oder Timorlao-Inseln, sowie bei der Pulayerkaste in Malabar die Regel [1]). Einen Uebergang zur berufsmässigen Hebammenstand bildet die „erfahrene" Frau, welche ohne verwandtschaftliche und freundschaftliche Beziehungen das Amt gegen Geschenke übernimmt. (Dayak auf Borneo, Madras in Indien, Sudanesen, Eingeborene in Deutsch-Südwest-Afrika u. a.) [2]). Von einem Hebammenstand muss man da sprechen, wo die Helferin infolge ihrer berufsmässig gegen Entgelt ausgeübten Tätigkeit einen diese Tätigkeit charakterisierenden Titel bekommt. Solche Helferinnen finden sich über den ganzen Erdball verbreitet. Ihre Existenz ist durchaus kein Zeichen einer vor der vorhin genannten höheren Kulturstufe. Ihre Leistung steht gewöhnlich auf einem sehr niedrigen Niveau und es ist wohl, wie bei den Anfängen des Aerztestandes, anzunehmen, dass sie ihren Nachwuchs durch Unterricht der Mutter an die Tochter, durch private Unterweisung der Gehilfin, die später selbständig wird, durch Absehen bei der praktischen Berufsbetätigung und mündliche Tradition ausbilden. Von Standesorganisation oder Examen, wie wir sie bei den primitiven Medizinmännern gelegentlich finden, ist nichts bekannt geworden. In Marokko soll die Hebamme [3]) zuweilen als tebîba bezeichnet werden, was so viel wie Aerztin bedeutet und auf die oft von ihr geübte Quacksalberei auf gynaekologischen und anderen Gebieten hinweist. Bei den Atjeh [4]), bei denen die Hebamme einen grossen Einfluss über das Gebärzimmer hinaus hat, gibt es noch eine Art von Oberhebammen, die nur in besonders schlimmen Fällen zugezogen werden und in deren Bezeichnung „bidam dalam" ausgedrückt ist, dass sie ihre Handlungen auch auf die inneren Genitalien erstrecken. Bei manchen Völkern, z.B. in Syrien [5]) ist das Hebammenamt erblich.

Von einer *beruflich-spezialistischen Betätigung des Mannes* kann man nur da sprechen, wo seine Rolle am Geburtsbett der der-

1) Vergl. Ploss, II, p. 87.
2) Vergl. Ploss, II, p. 87.
3) Vergl. Ploss, II, p. 88.
4) Vergl. Ploss, II, p. 91.
5) Engelmann: „die Geburt bei den Urvölkern", p. 24.

Hebamme entspricht oder noch weitergehende Kompetenzen umfasst. Nicht hierhin gehört die Hilfe des Ehemanns bei manchen Völkerschaften, bei denen die Familien zerstreut und in grosser Entfernung von einander getrennt leben [1]). Sie beschränkt sich gewöhnlich auf die einfachsten Handreichungen, die Zubereitung des Lagers und die Unterstützung bei der Verarbeitung der Wehen, sei es durch Darbieten des Haltes, an dem sich die Frau aufrichten und stützen kann, oder durch Druck auf den Leib von hinten her (Karaya-Indianer, Insel Engano, Niederländisch-Indien) [2]). Bei brasilianischen Wilden beobachtete LEVY, dass der Ehemann die Nabelschnur abband und dann mit den Zähnen durchtrennte. Bei den Marquesas-Indianern benützte er dazu einen scharfen Stein. Hebammendienste des Gatten werden ferner berichtet von Nordamerikanischen Indianern, von Inseln, die zur Aarugruppe gehören, von Neu-Seeland, von lappländischen Stämmen. An die Stelle des Ehemannes tritt nun bei manchen Völkern ein Freund oder Nachbar z. B. auf den Antillen und bei den brasilianischen Wilden. Doch handelt es sich in den allermeisten Fällen, wo der Mann am Kreissbett mitwirkt, um eine der Hebamme assistierende Tätigkeit, die eine grössere körperliche Kraft voraussetzt, als sie der Frau eigen ist. So stützt der Ehemann seine Frau, der die Hebamme beisteht, bei den Mincopies auf den Andamaneninseln [3]). Bei den Sioux-Indianern [4]) wird für diesen Posten ein junger Stutzer für besonders geeignet gehalten. Auf den Philippinen nennt man den Mann, der die Kreissende von hinten fasst und auf den Fundus uteri drückt, Teneador [5]). Bei manchen Indianerstämmen [6]), bei denen die Geburt in Kniee-Ellbogenlage erfolgt, üben Männer den Druck den Wehen entsprechend von hinten her entweder direkt mit der Hand oder mit einem umgelegten Gurt aus. Bei den Kalmücken verrichten aber Männer neben der Assistenz richtige Hebammendienste (Auffangen und Abwaschen des Kin-

1) Vergl. z. folgenden PLOSS, II, p. 85 ff.
2) Vergl. z. folgenden PLOSS, II, p. 85 ff.
3) Vergl. PLOSS, II, p. 93.
4) Vergl. ENGELMANN, p. 76.
5) Vergl. PLOSS, II, p. 94 ff.
6) Vergl. ENGELMANN, p. 98/99.

des) [1]), so dass wir hier von einer *regulären männlichen Geburtshilfe* sprechen können, wie sie sich auf den Sandwichsinseln, bei vielen Negervölkern, bei den Tengeresen auf Java findet, bei denen der Mann namentlich bei schwereren Fällen zugezogen wird. Bei den mongolischen Stämmen der Soongaren sollen Männer es verstehen, das Kind im Mutterleib zu zerstückeln, in den Gebirgstälern Transkaukasiens und in Neugriechenland wendet man sich zu diesem Zweck an die tiergeburtshilflich erfahrenen Schafhirten [2]). In Unyuro in Afrika fand Emin Pascha Männer, die imstande waren, bei dem Vorfall der Arme die Reposition und Wendung auszuführen. Eine Beobachtung von STÜBEL [3]), der in der Provinz Cayambe in Ecuador Augenzeuge war, wie ein Mann einer abortierenden Peonefrau zu Hilfe kam, mit der Hand in die Scheide ging und der Stehenden die Frucht herauszog [4]), kann man wohl nur als zufälliges Erlebnis bezeichnen und nicht für die Annahme eines primitiven Spezialistenstandes verwerten.

Da die Tätigkeit des Medizinmannes, der die die Geburt störenden Dämonen am Kreissbett beschwört, als spezialistische Tätigkeit nicht bezeichnet werden kann, ergibt sich als Facit dieser kurzen Enquete, dass *bei den Naturvölkern die weibliche Hebamme das Feld der Geburtshilfe beherrscht, dass nur ganz vereinzelt reguläre Geburtshelfer vorkommen und dass genau wie Jahrtausende bei den Kulturvölkern die männliche Hilfe am Kreissbett auf Zufall oder Hilfe bei schweren Fällen, in denen die weiblichen Kräfte versagten, beschränkt blieb.* Aber das *Schamgefühl war nicht die Ursache dieser Verhältnisse, sondern die Tradition.* Eine das weibliche Schamgefühl mehr beleidigende Position als die des Indianers, der die in Kniee-Ellbogenlage befindliche Kreissende von hinten her umfasst, kann man sich schwer denken, und doch benutzt man diese Hilfe, weil die männliche Stärke die Geburtsdauer abzukürzen imstande ist.

1) Vergl. PLOSS, II, p. 95.
2) Vergl. PLOSS, II, p. 95 u. 340.
3) Vergl. PLOSS, II, p. 91.
4) Vergl. PLOSS, II, p. 91.

II.

BEI DEN KULTURVÖLKERN DES ALTERTUMS.

Ueber die Gynaekologie der *alten Babylonier und Assyrer* besitzen wir, so lange die diesbezüglichen Keilschrifttexte nicht besser entziffert sind, nur ausserst dürftige Kenntnisse. Die Hebamme scheint hier den Hauptanteil des Spezialfaches getragen zu haben [1]), doch ist es nicht ohne Interesse für unsere Frage, dass in einer Eingabe, die die Form eines Briefes an den König hat, eine Frau aus seinem Frauengemach, die an Hartleibigkeit leidet, ihn um die Erlaubnis fragt, einen *Arzt* zu dem diskreten Geschäft des Klystiersetzens zu rufen.

Bei den alten *Aegyptern* ist nach FASBENDER [2]) nicht bestimmt festzustellen, dagegen mehr als wahrscheinlich, dass sie Hebammen hatten. Nach PAGEL-SUDHOFF [3]) ist bei ihnen die Geburtshilfe Sache der Hebammen. Jedenfalls finden wir schon in der 4000 Jahre vor Christus heraufgehenden Geburtslegende der ersten drei Pharaonen, dass die Götter, welche bei der Geburt als Helfer tätig sein sollen, sich in fahrende Frauen verwandeln, womit vielleicht angedeutet wird, dass sie nur als Frauen diese Tätigkeit ausüben können [4]); und auf den prächtigen Wandreliefs, welche die Geburt der Königin Hatschepsut darstellen und in der 18. Dynastie ca 1500 vor Christus entstanden sind, sind im Geburtszimmer neben den mythologischen Schutzgeistern und Göttern nur weibliche Personen und Helferinnen anwesend [5]). Das gleiche ist bei anderen von WEINDLER [6]) besprochenen altaegyptischen Reliefs der Fall.

Für die *alten Indier* kann die Betätigung des Arztes am Geburtsbett in pathologischen Fällen (Vornahme der Wendung,

---

1) Vergl. ZERVOS, p. 404 ff.

2) FASBENDER: Entwicklungslehre, Geburtshilfe und Gynaekologie in den hippokrat. Schriften.

3) PAGEL-SUDHOFF, p. 32.

4) Vergl. WEINDLER: „Geburts- u. Wochenbettsdarstellung auf altaegyptischen Tempelreliefs", München 1915, p. 5.

1) WEINDLER, p. 10 ff., 13.

2) l. c.

Embryotomie, Kaiserschnitt an der Toten) nach den vorliegenden Uebersetzungen der indischen Texte als erwiesen gelten [1]; desgleichen wird angegeben, dass der Arzt beim prolabierten Uterus den Muttermund mit dem mit Haaren umwickelten Finger abwischt. Unsicher bleibt dagegen, ob auch bei der nichtkomplizierten Geburt ein Arzt zugezogen wurde, wie HESSLER annimmt, da die Uebersetzung der betreffenden Stelle unsicher ist und verschieden interpretiert wird [2].

Bei den *Juden* hat nach PREUSS, dessen grundlegendem Werke über die biblisch-talmudische Medizin ich hier folge, eine Geburtshilfe durch Aerzte in unserem Sinne nicht bestanden [3]. Der Arzt wurde nur gerufen bei abnormer Kindslage, wenn die Hebamme die Beendigung der Geburt durch die Natur für ausgeschlossen hielt. Als Chirurg nahm er dann die Zerstückelung des Kindes vor. Die schwere Geburt, die ein operatives Eingreifen erforderte, war allein sein Wirkungsfeld. Für den Arzt, der den Foetus im Leib der Mutter zerschneidet [4], bestand eine Haftpflicht für den Fall des Verschuldens, dagegen war die Entscheidung, ob die Embryotomie oder eine andere Operation vorgenommen werden muss, dem Operateur überlassen [5].

An eine berufsmässige Geburtshilfe kann jedenfalls nicht gedacht werden, wenn, wie wohl einmal in der Not vorgekommen sein mag, „der Besitzer einer Sklavin seine Hand in ihren Leib steckt, um das Kind herauszuholen" [6]. Wie und von wem die Diagnose „Gravidität" gestellt wurde, ist nirgends in den biblisch-talmudischen Schriften angegeben [7]. Bei Aborten war wohl eine Hebamme anwesend, ob ein Arzt, ist fraglich [8], doch lesen wir, dass, als eine Frau „etwas wie rote Zwiebelschalen [9]" oder „wie

1) Vergl. FASBENDER, p. 54—57.

2) l. c., p. 47. Hessler lässt 4 verheiratete Frauen, Vullers statt dessen 4 Hebammen in der Umgebung der Kreissenden sein, ersterer einen Arzt die Einfettung der Genitalien vornehmen, während letzterer einen solchen überhaupt nicht erwähnt.

3) Vergl. PREUSS, I, 2, p. 12

4) Vergl. PREUSS, I, 2, Anm. 2, p. 13.

5) l. c., XIV, X, p. 488.

6) l. c., I, 2, Anm. 1, p. 12.

7) l. c., XIV, 2, p. 443.

8) l. c., I, 4, p. 42/43.

9) l. c., XIV, 3, p. 483.

rote Haare" verloren hatte, die Aerzte von den Weisen gerufen wurden, um Aufklärung darüber zu geben. An eine körperliche Untersuchung ist nicht zu denken. Der Bescheid lautet: „Die Frau hat eine kranke Stelle in ihrem Leib, von der aus sie diese Schalen verliert [1]). Auch bei anderen Blutungen aus den Genitalien ist an eine gynaekologische Untersuchung nicht zu denken. Die Kranke findet entweder am Körper oder der Leibwäsche einen Blutfleck, oder sie vermutet Blut an oder in ihren Genitalien [2]). Die blutige Wäsche begutachten die Aerzte und „hatten dann allein nach dem Objekt, in der Regel ohne gleichzeitigen Krankheitsbericht, immer ohne körperliche Untersuchung, zu entscheiden: ist dieses Blut uterinen Ursprungs oder nicht" [3]).

Nicht einmal die Inspektion der Mammae war ohne weiteres gestattet, wie die Erzählung von dem Arzt Mar Samuel beweist, der die Pubertätsveränderungen der Mamma bei einer Sklavin beobachtete, um sich darüber ein eigenes Urteil zu bilden, und dafür der Sklavin „Beschämungsgeld" zahlen musste, „da ihm wohl ihre Arbeitskraft, nicht aber ihre Schamhaftigkeit gehöre" [4]). Die Geschlechtsreife wurde, wo es nötig war, von älteren Frauen festgestellt (Talmud), ihre Angaben galten vor Gericht als Zeugnis [5]).

Wie ist aber die Jungfräulichkeit oder die Virginitas laesa festgestellt worden? Sie spielt im jüdischen Ehegesetz eine grosse Rolle, denn der junge Ehemann konnte, wenn er sich getäuscht glaubte, Klage erheben. Im 5. Buch Mose 22_{14} ff. spricht der Ehemann: „Diese Frau habe ich genommen und nahete ihr und fand an ihr keine „Bethulim". Das Wort wird gewöhnlich mit „Jungfräulichkeitsbeweise" übersetzt. Den Eltern liegt die Verteidigung der Tochter ob. Der Vater spricht vor Gericht: „Dies sind die Bethulim meiner Tochter" (die Tochter ist anwesend). Man könnte auf den Gedanken kommen, hierin eine Demonstratio corporis zu erblicken. Es wäre ja denkbar, dass unter Bethulim ein Organ zu verstehen ist. Allerdings heisst es im Gesetz weiter: „Die Eltern sollen die Bethulim zu den Stadtältesten hinaus-

1) l. c., XIV, 3, p. 483.
2) l. c., II, 1_2.
3) l. c., II, 9, p. 143.
4) l. c., I, 2, p. 12.
5) l. c., II, 12, p. 146.

bringen und sollen das Gewand vor ihnen ausbreiten, was auf ein Vorzeigen des beim Coitus blutbefleckten Leintuches gedeutet werden muss [1]). Etymologisch ist nicht festzustellen, ob der Stamm von Bethulim etwa ein Organ bedeutet [2]). Es ist also doch wohl nur von einem Vorzeigen des Corpus delicti die Rede, doch muss ich die Frage offen lassen. Auch der Talmud spricht nur von Bethulim, ohne dass ersichtlich wäre, „ob darunter ein Organ oder der Sanguis virginitatis gemeint sei". PREUSS hält das letztere für weit wahrscheinlicher, zumal die Talmudisten die körperliche Untersuchung verpönten [3]). Demgegenüber steht eine Bemerkung FASBENDERS [4]), wonach die manuelle Untersuchung nach dem Talmud auch von Männern vorgenommen wird. Es spricht nach dem Gesagten aber alles dagegen.

Für die Entscheidung unserer Frage für die *griechisch-römische Gynaekologie* kommen als Quellen neben den hippokratischen Schriften nur CELSUS und SORANUS von Ephesos in Betracht. Es empfiehlt sich hier die Stellen, welche sich auf geburtshilfliche Fälle beziehen, von denen, die rein gynaekologische Erkrankungen betreffen, zu trennen; denn wie wir später sehen werden, war noch im späten Mittelalter die innerliche Untersuchung einer Deflorierten und erst recht einer in der Not befindlichen Kreissenden, bei der alle Rücksichten aufhören, etwas ganz anderes als das Touchieren einer gynaekologisch erkrankten Jungfrau.

Bei den *Hippokratikern* haben wir keinen Grund von der allgemein acceptierten Annahme [5]) abzugehen, dass die normale Geburt von Hebammen geleitet wurde. Die Stellen, welche mit Sicherheit im Corpus hippocraticum eine Betätigung des Mannes als Frauenarzt beweisen, und auf die wir im einzelnen eingehen, sind doch so spärlich, dass man unbedingt annehmen muss, dass er wenigstens innerlich nur ausnahmsweise zur Untersuchung und technischen Betätigung gekommen ist. Wenn PUSCHMANN [6]) die

1) l. c., XVI, 16, p. 558.

2) Für die mir in dieser Frage von Herrn Bezirksrabbiner Dr. Ziemels hier bereitwilligst gegebene Auskunft sei auch an dieser Stelle bestens gedankt.

3) l. c., XVI, 16, p. 558.

4) FASBENDER: „Geschichte d. Geburtshilfe", p. 6.

5) Vergl. FASBENDER, p. 96 ff., p. 136 ff., PAGEL-SUDHOFF, p. 75, BUCHHEIM, p. 6.

6) PUSCHMANN: „Nachträge zu Alexander Trallianos", I, p. 48.

vortrefflichen Kenntnisse der Hippokratiker in der Gynaekologie rühmt und sie Meister in der Kunst des Touchierens nennt, so dürfte dies sich auf *äussere* Massnahmen beziehen, wie denn auch FASBENDER [1]) die ausgezeichnete Methode ihrer äusserlichen Manipulationen hervorhebt.

Aus einer Stelle des Corpus hippocraticum geht mit Sicherheit hervor, dass *der Arzt bei schwerer Entbindung die Kunsthilfe geleistet hat*; γυναικὶ δυστοκευούσῃ ἢν τὸ παιδίον ἐν τῇσι γονῇσιν ἔχηται καὶ μὴ εὐπόρως ἐξέλθῃ, ἀλλὰ σὺν πόνῳ καὶ μεχανῇσιν ἰητροῦ .... (de superfoetatione) [2]). „Wenn dem schwer gebärenden Weibe das Kind in der Gebärmutter festgehalten wird und nicht leicht austritt, sondern mit Mühe und durch die Kunsthilfe des Arztes".

Eine untrüglich die *interne Fingeruntersuchung durch den Arzt bei einer gynaekologischen Erkrankung* (beim Hydrops des Uterus) beweisende Stelle findet sich in „de natura muliebri" ψαύουσι γὰρ ἰσχρὸν φαίνεται (sc. τὸ στόμα τῶν ὑστερέων) [3]) „Dem Zufühlenden scheint der Muttermund grazil" und an einer anderen Stelle desselben Buches, wo von der krankhaften Verhärtung des Muttermundes und -Halses die Rede ist: ἢν δὲ στόμα τῶν ὑστερέων σκληρὸν γένηταὶ ἢ ὁ αὐχὴν, τὸν δάκτυλον προσάγων γνώσῃ ..... wenn er den Finger heranbringend erkannt hat, dass der Muttermund oder -Hals hart ist [4]). Die Partizipienformen ψαύουσι und προσάγων sind masculina. Endlich ist noch an einer dritten Stelle, die ebenfalls von der Wassersucht der Gebärmutter handelt, das männliche Partizip von dem innerlich Zufühlenden gebraucht. ἀφάσσων τῷ δακτύλῳ ὄψει τὸ στόμα ἀυτῶν ἰσχνὸν καὶ περὶ πλέον ὑγρασίης. Der mit dem Finger Zufühlende wird wahrnehmen, dass (der Muttermund grazil und mit Feuchtigkeit gefüllt ist) [5]).

Bei den Lageveränderungen der Gebärmutter wird noch einmal, wie aus dem Genus des Partizips hervorgeht, dem Manne ein therapeutisches Vorgehen zugeteilt, bei dem die abgewichene Gebärmutter nach einer allmählichen Vorbereitung durch eine (milde) Wachssalbe von der Rippe (Brustwand) weggebracht und

1) l. c., p. 97.
2) KÜHN: Hippokrates, Opera omnia, I, p. 465. FASBENDER, l. c., p. 137.
3) KÜHN, l. c. II, p. 530, FASBENDER, l. c. p. 97.
4) KÜHN, II, p. 548, FASBENDER, l. c. p. 97.
5) KÜHN, II, p. 682, FASBENDER, l. c. p. 97.

richtig gestellt wird: *τῇ κερωτῇ ἡσυχῇ μαλάσσοντα ἀπωδέειν ἀπὸ τοῦ πλευροῦ* [1]). Aber vielleicht hat es sich hier nach FASBENDER um eine äussere Massnahme gehandelt.

Aus allen anderen Aeusserungen der hippokratischen Schriften über diagnostische oder therapeutische Methoden ist entweder das Geschlecht nicht zu entnehmen, oder sie beziehen sich auf eine weibliche Helferin.

Da die römische Heilkunde ihre Wurzel im Griechentum hat, so dürfen wir wohl annehmen, dass die Stellung der Frau als Patientin zum Arzt sich nicht wesentlich von der im eigentlichen Hellenentum unterschied, zumal der Römer, nachdem er die Griechen unterworfen und sich zum Beherrscher der Welt erhoben hatte, griechische Kultur, griechische Art und Sitte willig aufnahm. Die römischen Hebammen hatten denn auch ähnlich den griechischen einen Wirkungskreis, der weit über das, was ihnen nach unseren heutigen Anschauungen zukommt, herausging [2]). Ausser den Hilfeleistungen bei Geburten erschienen sie z.B. als Sachverständige vor Gericht zur Entscheidung über zweifelhafte Schwangerschaftsfälle. Sie behandelten Frauen- und Kinderkrankheiten auch mit Medikamenten und begaben sich ausserdem auf andere Gebiete der Heilkunde. „Sie waren Aerztinnen, feminae medicae". Man kan also von vornherein keine so ausgedehnte männliche Geburtshilfe und Gynaekologie erwarten, doch geht aus dem Werke des Laien CELSUS (25—35 n. Christus) [3]), der allerdings sicher keine originäre römische, sondern eine griechische Vorlage benutzt hat, hervor, dass der Arzt die Geburt bei Querlage und t o t e m Kind künstlich zu beenden hat. Die einschlägigen Passus lauten: imus venter in conspectu medici sit.... Hac occasione usus medicus unctae manus indicem digitum primum debet inserere..... Medici vero propositum sit..... medicus deinde sinistra manu leniter umbilicum debet.... Die Einzelheiten der Operation sind bei FASBENDER l. c. nachzusehen. Es handelt sich um je nach der Lage und dem Zustand des abgestorbenen Kindes verschiedenes Vorgehen in Form von Heraus-

---

1) KÜHN, II, p. 575, FASBENDER, l. c. p. 268.

2) FASBENDER: „Geschichte der Geburtshilfe", p. 26.

3) A. CORNELII CELSI: quae supersunt rec. FR. MARX, Corpus medicorum latinorum. Bd. I, Leipzig u. Berlin 1915, lib. VII, cap. 29 (cf. FASBENDER, l. c. p. 27 ff.).

ziehen mit dem Haken, Wendung auf die Füsse mit folgender Extraktion, Dekapitation oder Embryotomie. Aus der Bemerkung infans.... tradendus ministro.... und: valens homo non imperitus a sinistro latere eius debet adsistere et super imum ventrem eius duas manus imponere alteraque alteram primere.... ist zu entnehmen, dass auch eine männliche Assistenz verwendet wurde.

Der Arzt tritt also hier bei einem geburtshilflichen Fall von ernster Prognose in Aktion. Darüber, ob er auch in leichteren Fällen, wo die Not nicht drängte, oder bei gynaekologischen Erkrankungen nach Art der heutigen Aerzte zugezogen wurde, gibt CELSUS keine Auskunft. Wir können nur indirekt daraus schliessen, dass der Arzt die Harnorgane persönlich behandelte, dass er nach CELSUS für die Frauen besondere Katheter vorrätig halten muss. Im Kapitel über den Blasenstein heisst es [1]): „ergo aeneae fistulae fiunt, quae ut omni corpori ampliori minorique sufficiant ad mares tres, ad feminas duae *medico* habendae sunt". Nach dieser Stelle müssen wir auch die folgenden genauen Anweisungen für die operative Behandlung des Blasensteines bei Frauen und Jungfrauen auf den männlichen Arzt bzw. Chirurgen beziehen. Der Eingriff wird im grossen und ganzen wie bei Männern vorgenommen. Bei Jungfrauen soll man wie beim Manne, d. h. *per anum*, bei Frauen von *der Scheide aus* mit dem Zeige- und Mittelfinger der linken Hand eingehen, um den Stein durch kombinierte Untersuchung zu betasten und fixieren. Sed virgini subire digiti qua masculo mulieri per naturale eius debent [2]). Aus den von CELSUS sonst gegebenen Darstellungen gynaekologischer Operationen ist nicht zu ersehen, wer operierte. Man sollte zwar meinen, dass die Vorschriften für die operative Behandlung der Gynatresie [3]) an dieselbe Person gerichtet sind,

---

1) Edition MARX, lib. VII, cap. 26, 1, p. 346.

2) ibidem, cap. 26, 4, p. 351.

3) l. c., cap. 28, p. 355: Oportet autem membranam (die das Hindernis bildet) duabus lineis inter se transversis incidere ad similitudinem literae X magna cura habita, ne urinae iter violetur, deinde modique eam membranam excidere. Das Vorgehen bei Männern gibt CELSUS folgendermassen (l. c. cap. 26, 2, p. 347): Medicus deinde, diligenter unguibus circumcisis, unctaque sinistra manu eius digitos, indicem et medium, leniter prius unum, deinde alterum in anum eius demittit, dextraque digitos super imum abdomen leniter imponit....

die den Blasenstein entfernt, aber mit Sicherheit ist dieses nicht zu erweisen.

Wie liegen die Verhältnisse bei dem grössten Frauenarzte der Antike SORANOS von Ephesos, der unter Traian und Hadrian in Rom wirkte, also ein halbes Jahrhundert jünger als CELSUS ist? Nach περὶ γυναικείων lib. II, cap. 48 [1]) hat die Hebamme bei der schweren Geburt einen Arzt zuzuziehen [2]). Auch spricht es für die geburtshilfliche Tätigkeit des Arztes neben der Hebamme, wenn von SORANOS [3]) unter den Ursachen der Dystokie Unerfahrenheit der Hebamme und des Arztes aufgezählt werden. Wenn die männliche Form von den Empfehlern der (hippokratischen) Schüttelungen der Kreissenden gebraucht wird, die SORANUS bekanntlich verwirft [4]), so ist das nicht für uns zu verwerten, weil es eine nur aus der Tradition empfohlene Massnahme bedeuten kann. Aus der männlichen Form αὐτὸν bei der Schilderung der Embryotomie, die eine auffallende Aehnlichkeit mit der bei CELSUS zeigt, nach der der Arzt „selbst" sich der Frau gegenübersetzen soll [5]) schliessen wir dagegen wieder mit Sicherheit, dass auch zu den Zeiten des Soranos dieser Eingriff vom Manne ausgeführt wurde, und ebenso wie bei CELSUS ist auch hier von dem männlichen Assistenten die Rede [6]), der das Instrument halten soll. Im übrigen finden wir im ganzen Soran nicht eine Stelle, welche eine gynaekologische oder geburtshilfliche diagnostische oder therapeutische interne Massnahme des Arztes bewiese. Wenn LÜNEBURG u. HUBER [7]) bei den abnormen Lagen des Kindes übersetzen: Wenn der Kopf des Kindes zur Seite liegt, so soll der Arzt die mit Oel bestrichene linke Hand ein-

1) Edition Rose p. 357: Ἐπὶ τῶν δυστοκουσῶν χρὴ τὸν ἰατρὸν ἐπερωτᾶν τὴν μαιᾶν.

2) Ich übersetze hier in Uebereinstimmung m. FASBENDER, l. c. p. 44. Nach HUBER u. LÜNEBURG heisst es: „Der Arzt hat sich zunächst bei der Hebamme betr. der schwergebärenden Frau zu erkundigen". Doch geht aus dem Folgenden, wo nach dafür zu sorgen ist, dass die Hebamme kein Unheil anrichtet, (l. c., p. 357) μήτε εὐθέως ἐγχειρεῖν τῇ χειρουργίᾳ μήτε ἐπὶ πολὺ ὀγχωρεῖν τῇ μαίᾳ διασπαράττειν τὴν μήτεαν hervor, dass der Arzt nur die Sache dirigiert.

3) l. c. cap. 17, p. 355: ἢ ἀπειρίᾳ μαίας ἢ ἰατροῦ.

4) l. c. cap. 18, p. 358: ἔνιοι δὲ καὶ κατασεισμοὺς εὐτόκους παρέλαβον.

5) l. c. cap. XIX, p. 363: καθίζειν δὲ αὐτὸν ἀντικρὺς ὀλίγου .....

6) εἶτα διδόναι τοὺς ἐμβρυούλκους ἐμπείρῳ τιν κατέχειν.

7) l. c. p. 139, § 60.

führen, so ist das durch den Text[1]) nicht gerechtfertigt. Ja, es muss nach einem anderen Passus angenommen werden, dass die nichtblutige Operation der Wendung von der Hebamme ausgeführt wird; denn hier[2]) wird unter den Schieflagen die, bei welcher die Seiten vorliegen, als die günstigere bezeichnet, weil sie der Hebamme Raum gibt, das Kind auf den Kopf oder auf die Füsse zu wenden.

Als Facit ergibt sich aus dieser Untersuchung für die griechisch-römische Antike, dass *nur bei den Hippokratikern eine innerliche Untersuchung und Therapie bei eigentlichen gynaekologischen Erkrankungen durch den Arzt zu beweisen und zur Zeit des Celsus nur bei der blutigen Operation des Blasensteins das Einführen des Fingers in den Anus bei der Virgo und in die Scheide bei der Deflorierten, sowie die Applikation des Katheters beim Weibe durch den Arzt zu belegen ist, dass auf geburtshilflichem Gebiet bei den Hippokratikern Aerzte bei „schweren Geburten" aktiv tätig waren,* (in welchem Umfange ist nicht zu ersehen), *dass sie zu Zeiten des Celsus und Soranus die Fälle übernahmen, in denen neben der Embryotomie höchsteus noch ein schwacher Versuch, das Kind in toto herauszubefördern, in Frage kam, uud bei Soranos die Tätigkeit der Hebammen gelegentlich zu beaufsichtigen hatten.*

III. IM MITTELALTER.

a) *Bei byzantinischen Autoren.*

Die Ausbeute aus den byzantinischen Autoren für unsere Zwecke muss von vornherein gering sein, da sie bekanntermassen neben verschwindend geringer Selbständigkeit lediglich älteres Wissen kompilierend weitergegeben haben. Wir dürfen daher nur ganz vereinzelt hoffen, eine Aeusserung zu finden, die einen Rückschluss auf die ärztlichen Verhältnisse der eigenen Zeit in der byzantinischen Kultur gestatten. Dazu kommt, dass wichtige Teile

---

1) Vergl. Ed. Rose l. c. cap. XVIII, p. 359: *καὶ εἰ μὲν ἐπὶ κεραλὴν ἐνεχθὸν παρεγκέκλιται καθεῖναι τὴν εὐώνυμον χεῖρα λελιπασμένην .....*

2) l. c. cap. XVII, p. 352: *ἀμείνων δὲ ὁ ἐπὶ πλευρὰν τόπον γὰρ δίδωσι τῇ χειρὶ τῆς μαίας εἰς τὸ μετασχηματίσαι ἢ ἐπὶ κεφαλὴν ἢ ἐπὶ πόδας.*

verloren gegangen und vieles lediglich in Uebersetzung erhalten ist, von der wir nicht mehr konstatieren können, wie weit sie dem griechischen Originale treu blieb. Es kommen daher nur 3 Autoren in Betracht: OREIBASIOS (+ 403), Aetius von AMIDA (Mitte des 6. Jahrhunderts) und Paul von AEGINA (7. Jahrhundert). Von den beiden letzteren stand mir leider nur die lateinische Uebersetzung zur Verfügung. Von ihnen sollen nur für unsere Frage entscheidende Stellen angeführt werden, unter Verzicht auf die zahlreichen Partien, die nur Vermutungen gestatten [1]). Und da finden wir bei Oreibasios lediglich einen Beweis dafür, dass die Hebamme intern touchiert hat. OREIBASIOS (lib. XXII Kap. 3 [2])): *ὥστε εὐλόγως ταῖς μαιευτρίαις ἁπλομέναις τὸ στόμα τῶν ὑστερῶν μεμυκὸς φαίνεται* wie mit Recht den touchierenden Hebammen der Mund der Gebärmutter geschlossen erscheint. Alle anderen etwa in betracht kommenden Stellen bringen nichts Wesentliches oder Verwertbares.

b) *bei den arabischen Autoren.*

Abgesehen davon, dass die Araber wie die Byzantiner in ihren medizinischen Schriften so gut wie ausschliesslich der Tradition dienen und daher ihre geburtshilflich gynaekologischen Kapitel die Methoden der Antike wiedergeben, haben die Männer bei ihnen noch weniger als in Ostrom Gelegenheit zur frauenärztlichen Betätigung gehabt, weil den Islam sie direkt unmöglich machte. Wie unter den neueren Historikern FASBENDER [3]) wieder hervorhebt, dass die Ausführung *aller* geburtshilflich-gynaekologischen Leistungen den Hebammen zufiel, und nur die Möglichkeit offen lässt [4]), dass der Arzt einmal ganz vereinzelt selbst eine Operation auf diesem Gebiete ausführt, so hat auch der beste gegenwärtige Kenner der arabischen Medizin Professor B. SEIDEL in Meissen [5]) auf meine Anfrage seine Ansicht dahin

1) Ich möchte hier bemerken, dass ich i. A. darauf verzichtete, jedes Mal im Texte alle durchgesehenen Quellen, besonders wenn sie kein verwendbares Material boten, namentlich anzuführen. Es möge genügen, auf das Literaturverzeichnis zu verweisen.

2) Ed. BUSSEMAKER u. DAREMBERG, Bd. III, p. 55.

3) Vgl. p. 65.

4) l. c. Anm. 3.

5) Ich danke auch an dieser Stelle Hern Prof. SEIDEL für seine liebenswürdigen wertvollen Mitteilungen.

ausgesprochen, dass der Arzt jedenfalls nur ganz selten zu einer Untersuchung oder Operation kam; macht sich doch selbst nach den Vorschriften der milden und liberalen malikischen Schule jeder Arzt strafbar, der den „Fordsch" (eigentlich Schamspalte, dann dogmatisch der Raum zwischen Knie und Nabel) besichtigen oder gar betasten wollte.

Auf der anderen Seite war den Aerzten ein gewisses Aufsichtsrecht über die Hebammen vorbehalten, das uns zunächst an die Stellung der praktischen Chirurgen unter den rein theoretisch ausgebildeten wissenschaftlichen Arzt im lateinischen Abendland erinnert, aber doch auf eine praktische Betätigung des Mannes wenigstens hindeutet. So sagt ALBUKASIN [1]) der allerdings im liberalen Milieu des sarazenischen Spaniens westlichen Einflüssen unterlag, bei der schweren Geburt: (obstetrix) debet .... non nimium sibi arrogare et placere, sed quotidie discere a medicis .... in hac arte et usu et longa experientia edoctis. Das stimmt zu der Mitteilung SEIDELS, dass schon seit Jbn Saràfijân (10. Jahrhundert) die Not der Wirklichkeit zum Abweichen von der starren Norm des Gesetzes zwang, indem die Hebamme die instrumentellen Eingriffe nach Anweisung des Arztes ausführte. Wenngleich die Arabischen Autoren fast überall die gynaekologisch-geburtshilflichen diagnostischen und therapeutischen Operationen von der Hebamme ausführen lassen, was sich aus zahlreichen Stellen bei RAZES, HALI ABBAS, AVENZOAR, AVERROES, AVICENNA, ALBUKASIN belegen liesse, so tritt ihr doch gelegentlich unter der Voraussetzung, dass die Uebersetzung den arabischen Text des ALBUKASIN richtig wiedergibt, der Arzt nicht nur anweisend [2]), sondern assistierend zur Seite. Letzteres belegt eine Stelle, nach der ein Instrument zur Dilatation des Muttermundes von einem Assistenten eingeführt und gehalten wird, um der Hebamme Handlungsfreiheit zu geben: Hac additamenta duo complicata in uterum intromittas et tu teneas extremitates instrumenti inferius inter coxas eius, tum aperias manum tuam, ut cum forcipe facis,

---

1) „De chirurgia" arabice et latine cura. Johannis Channing I, II. Osconiae 1778. 77, XXIII, 444.

2) Tum jube obstetricem ... (Albukasin II, 78, S. 348. Der Arzt sass dabei auf dem rechten Knie der Kreissenden: medicus sedeat super genu dextrum.

similiter ad quantitatem, qua vis os uteri aperire adeo ut obstetrix faciat quod ipsa voluerit [1]).

Wenn auch aus dem Wortlaut der Stelle das Geschlecht nicht sicher zu erkennen ist, so geht doch an anderen Orten aus ALBUKASIN hervor, dass ein männlicher „Minister” das zur Erweiterung des Muttermundes bestimmte Instrument bedient. Bei der perforatio exiturae quae accidit in utero [2]) lasse man nach entsprechender Lagerung der Patientin die Hebamme auf die rechte Seite sitzen (ad dextrum latus sedere facias obstetricem), und es soll von dem Instrument, mit dem der Uterus geöffnet wird, Gebrauch gemacht werden — usurpetur instrumentum quocum aperitur uterus. Das Instrument wird eingeführt, wobei einem „Minister” die Aufgabe zufällt .... cochleam revolvere donec collum uteri aperiatur. Wenn dann der Muttermund sichtbar ist und er beim Touchieren mollis et subtilis gefunden wird, dann soll man mit breitem Scalpell einschneiden (seces illam ....).

Hier sind deutlich 3 Personen genannt. Einmal die Hebamme, dann der Gehilfe (Minister) und endlich die, die der Autor in der zweiten Person anredet, die inspiziert und der Hebamme ihren Platz anweist und auch operiert. Dass auch hier ein Mann gemeint ist, ist wahrscheinlich, aber nicht absolut sicher bewiesen.

Männliche Assistenten erscheinen auch bei AVENZOARS abenteuerlicher Therapie des Uterusprolapses [3]), bei der die Frau mit Gewalt in Rückenlage festgehalten wird, während man sie durch Reptilien so erschreckt, dass sich alle Gliedmassen zusammenziehen, und der Uterus nach innen schlüpft; fac eam supinam iacere et fac quod aliquis sedeat super pectus suum et alius super crura, aber mit den Genitalien direkt haben sie nichts zu tun.

Besonders überzeugend kommt es bei der Operation des Blasensteines zum Ausdruck, dass nur die höchste Not dem Arzt die dazu noch sehr beschränkte Rolle des Aufsichtsbeamten zuweist: da es keine Frau gibt, die sich freiwillig vor dem Arzt entblösst ... seipsam medico detegat, weil sie keusch oder verheiratet ist, quando illa est casta et pudica vel marito nupta und da man

1) ALBUKASIN, l. c., II, 77, p. 341 u. ALBUKASIN: „de morbis muliebr. in Israel Spach Gynaeciorum libri etc. LXXVII, 446.

2) ALBUKASIS: de chirurgia, II, 74.

3) AVENZOAR: Altheisir, Venet. 1497 lib. II, tract. V. c. 4.

andererseits keine genügend in der Technik bewanderte Frau findet (in hac arte bene instructam praecipue in arte manus) und mulier medica äusserst selten ist, so soll nach ALBUKASIN [1]) ein keuscher und erfahrener Arzt mit einer Hebamme oder einer vom Arzt gynaekologisch instruierten Frau zusammen zugezogen werden: quaeras medicum pudicum et subtilem in hac arte et eum comitetur mulier obstetrix perita in rebus mulierum vel mulier in secretis quibusdam huius artis a te instructa sit. Eam habeas comitem jubeasque omnia illa, quae praescripseris primo in calculo investigando. Alles Manuelle erfolgt dann durch die Frau, die Betastung per anum bei der Virgo, per vaginam bei der Deflorierten und die ganze Technik des Steinschnittes, wie sie seit CELSUS in der Literatur niedergelegt war. Ihre direkte Ausübung ist also den Händen des Mannes völlig entglitten.

Selbst zugreifen durfte der Arzt nach SEIDEL nur, wenn die Kräfte der Hebamme nicht ausreichten „das galt bei Dilatationen und Extraktionen des Foetus mittelst Haken, noch mehr bei den sehr leichtfertig indizierten Zerstückelungen".

Die operative Behandlung einer nach der Nabelgegend perforierten Extrauterinschwangerschaft, bei der das Genitale allerdings nicht selbst berührt zu werden brauchte, hat ALBUKASIN persönlich vorgenommen [2]). Bei einer Frau, die eine tote Frucht trug und dann mit einem wiederabsterbenden Foetus erneut schwanger wurde, bildete sich nach langer Zeit ein Tumor am Nabel, der sich öffnete und Eiter sezernierte. Et ego ad curam vocatus fui. Die Wunde wollte sich trotz langer Behandlung nicht schliessen, nach Anwendung von unguenta attrahentia aber ... ex loco egreditur os. ALBUCASIS extrahierte noch mehr Knochensplitter und vermutete, sie stammten von dem toten Foetus. Die Frau genas. ALBUCASIS fügt dozierend hinzu: „et ego hic loci hoc rarum adduxi factum, nimirum in illo est scientia et juvamen illis qui conabuntur arte manuali et medica huiusmodi curationem aggredi.

Aber aus AVICENNA lässt sich entnehmen, dass der Arzt auch einmal in die Lage kam, einen weniger dringenden operativen

---

1) l. c., II, 61.
2) l. c., II, 76.

Eingriff auf gynaekologischem Gebiete persönlich auszuführen [1]).

Es handelt sich um die Therapie der Gynatresie „De cura clausurae". Sie ist nur chirurgisch — cum ferro non cum alio —. Der Vorgang ist der ... ut disrumpantur labia vulvae a clausura ita, ut ponatur super unum quodque labium pila et involvantur pollices panno et tendantur labia, donec disrumpantur ab eo quod est inter ea aut juveris phlebotomo .... et finde siphac et incide carnem additam .... Bei tiefliegender Clausur, modus est ut perveniat ad ipsam uncinus et si est siphac findatur scissione una... deinde medicus administret scissionem siphac et incisionem carnis. Die Schnittführung liegt also beim Arzt. Et quandoque indiget medicus, ut administret speculum et proprie in eo, quod est inter matricem. Hier handhabt der Arzt auch das Spekulum. Quum ergo extenditur siphac cum radiis et uncinis, extensione cum qua non comprimuntur matrix et collum vesicae et siphac eius compressione .... in primis cum manu secundo cum eo cuius non excusatur processio cum utrisque manibus advenit ei de acumine ferri. Et speculum .... facit te videre illud quod arte efficias inde et facit te cognoscere illud quod associatur siphac.... et de membris quae praeterierunt hoc membrum.... deinde scinde .... etc. Hier ist die Hebamme gar nicht erwähnt, doch bleibt eine solche operative gynaekologische Betätigung sicher nur eine ganz seltene Ausnahme.

Das Handbuch der Geburtshilfe von Garîb ben Saîd stand mir für unsere Frage nicht zur Verfügung. Es ruht nach SEIDEL als, ungehobener Schatz in der Bibliotheka Escurialensis und enthält wie aus dem von Caairi gegebenen und von Siebold „Versuch einer Geschichte der Geburtshille, 2. Aufl. 1. Bd. p. 299" abgedruckten Inhaltsverzeichnis zu schliessen ist, nichts Wesentliches für unseren Zweck. Auch in Maimonides Buch „De Coitu" [2]) fand ich nichts, was auf unsere Frage Bezug hat.

c) *im lateinischen Westen.*

Aus der lateinischen Frühliteratur des Mittelalters können wir Theodorus PRISCIANUS, der der ersten Hälfte des 5. Jahrhunderts

1) CANON, lib. III, fen 21, tract 2, cap. 2.

2) MAIMONIDES: De Coitu liber. Herausgegeben in Kroner, H. „Ein Beitrag zur Geschichte der Medizin des 12. Jahrhunderts", 1906.

angehörte und in Nordafrika zu Hause war, neben einem Hinweis auf das Schamgefühl der Frau bei gynaekologischen Erkrankungen gegenüber dem Arzt [1]) nur entnehmen, dass der männliche Chirurg die Gynatresie behandelt [2]). Im übrigen erlauben die Werke der lateinischen Autoren in den nächsten Jahrhunderten keine bindenden Schlüsse für unsere Frage [3]). Es scheint aber fast wie selbstverständlich, dass die Geburtshilfe und Gynaekologie das Handwerk der Hebamme ist, in einer Zeit, in der die klerikale Medizin die Heilkunde beherrschte. Wenn das namentlich mit Salerno wieder zu neuem Leben erwachende Laien-Aerztetum, wie SUDHOFF—PAGEL [4]) annimmt, die Möglichkeit zu ungehinderter gynaekologisch geburtshilflicher Tätigkeit bot, so ist es doch noch durchaus unsicher, wie weit der Nichtkleriker in dieser Zeit von dieser Möglichkeit Gebrauch machen konnte. Vieles spricht dafür, dass nicht nur die gynaekologische Diagnose und konservative Therapie, sondern auch die operative Geburtshilfe die ausschliessliche Domäne der Frau war, obwohl die mulieres Salernitanae, die man vielfach für Aerztinnen gehalten hat, nichts weiter als Hebammen und kluge Frauen der Aerzte von Salerno gewesen sein dürften [5]). In diesem Sinne ist es doch bedeutungsvoll, dass das geburtshilflich-gynaekologische Spezialwerk von Salerno [6]), als dessen Autor eine bestimmte Persönlichkeit nicht nachzuweisen ist, einen pseudonymen Frauennamen Trotula trägt. Trotz seines antiken Ursprungs schildert es die Sitten der eigenen Zeit. Darnach leitet die Hebamme auch die schwere Geburt und führt z. B. bei Vorfall eines Kindsteiles die Reposition aus [7]). Die Anlegung der Dammnaht durch sie ist ebenfalls anzunehmen; wenn auch der Text (suimus) [8])

---

1) Si mulieri vulva clausa fuerit, vel si loca ei dolent ita ut in vulva per coitum punctionem sentiat, sciat sibi vulvam in tumore esse. Sed magis foris huius rei signum erit; oculorum anguli dolebunt et facies ignea et . . . pallida . . . erit. Et ob hoc vitium medico dicere erubescunt. Additamenta VI, p. 349.

2) IV, p. 233, Gynaecia.

3) Durchgesehen wurden Vindicianus, Aurelius Oxea, Gariopontus, Caelius Aurelianus cf. Lit. Verzeichnis.

4) p. 1167.

5) Vgl. SUDHOFF–PAGEL, p. 167.

6) DE RENZI: Collectio Salernitana. Bd. 1—5, Neapel 1851.

7) TROTULA: de passion mul. cap. 16, p. 482.

8) l. c., cap. 20, p. 489.

hierüber indifferent ist, so muss er sich doch auf eine Frau beziehen, da in dem ganzen Buche von einem Arzte niemals die Rede ist. An einer Stelle wird dagegen erwähnt, dass die Verfasserin zu einer Erkrankung an Gebärmutterblähung (ventositas matricis) gerufen wurde, um die Diagnose zu stellen [1]. Auch in de Renzi's „Collectio Salernitana" touchiert z. B. bei Hysterie die Hebamme innerlich [2], bei ROGER von Salerno bringt sie die vorgetretene Gebärmutter zurück [3].

In der Zeit, in der die Blüte Salernos bereits dahin war, gibt die medizinische Literatur aus Südfrankreich und Italien kein anderes Bild von der ärztlichen Tätigkeit, nichts, was über die Diagnose und Anamnese und Schilderung der Symptome, über die medikamentöse Therapie oder die reine Beratung auf geburtshilflich-gynaekologischem Gebiete herausginge. Doch zeigen sich leise Symptome der kommenden Aenderung. Bei dem Engländer John GADDESDEN (Anfang des 14. Jahrhunderts) [4] erscheint eine Stelle, nach der dem Arzt wenigstens eine Betastung der äusseren Genitalien zuerkannt wird, dagegen das Einführen des Fingers in den Kanal das Reservat der Hebamme bleibt. Beim hysterischen Anfall kann er oder die Hebamme durch Durck auf die Magengrube, durch Abwärtsdrängen des Uterus von den Bauchdecken aus und durch *Fassen der muliebria mit der Haud und ihre Compression* behilflich sein, während die Deflorierte von der Hebamme allein mit dem eingeführten Finger den üblichen reizenden (d. h. onanierenden) Manipulationen [5] unterzogen wird. „ponat medicus vel obstetrix manus comprimendo os stomachi et ventrem et pellat deorsum et accipiat muliebria in manu sua et stringat fortiter deinde obstetrix inungat manum vel digitum .... et si mulier fuerit corrupta intromittat digitum intra matricem ... obstetrix imponat digitum suum involutum ... in matricem et fortiter commoveatur si ... syncopizet."

1) Fecit ergo eam (magistra operis) venire in domum suam, ut cognosceret causam aegritudinis l. c., cap. 20, p. 490.

2) Ab obstetricibus os vulvae tortum sentitur in interiori. „De secretis mulierum" in „Collectio Salernitana" 16, p. 306 ff., p. 11, Bd. 4.

3) Si ergo fiat ex inordinata egressione cum manu obstetricis reponatur. Tract. I, 69, p. 222 in G. de Cauliac.

4) ROSA anglica, p. 104.

5) Cf. DIEPGEN: „Beiträge z. Geburtshilfe u. Gynaekologie u. Rosa anglica p. 104.

Auch von der Hebamme wird hier wohlverstanden der Finger nur bei der Deflorierten in die Scheide eingeführt. Etwa ein Jahrhundert früher schrieb Bruno von Longoburgo in Calabrien seine „Chirurgia magna". Im Kapitel „de lapide qui generat in vesica" behandelt er die Operation des Blasensteins in enger Anlehnung an CELSUS [1]) und ALBUKASIN. Die Untersuchung erfolgt wie dort per anum oder per vaginam, je nachdem die Patientin Virgo oder defloriert ist [2]). Aber während die Analuntersuchung vom Arzte (oder einer medizinisch gebildeten Frau) ausgeführt werden kann, ist die Einführung des Fingers in die Scheide bei der Deflorierten nur der Frau gestattet. Sehr interessant ist, dass sich der Autor dem ganzen Worltaut nach für den mit dem Instrument auszuführenden chirurgischen Eingriff dann doch wieder an den Mann wendet. Et cum posuerit manum suam super vesicam comprimat eam inferius.... Deinde incide super ipsum apud operationem medietatis vulvae in radice coxae et extrahe.

Darnach ist es in keiner Weise unwahrscheinlich, dass auch Arnold von VILLANOVA (13.—14. Jahrhundert), dessen Gynaekologie Therese RENNAU eine Dissertation gewidmet hat, wenn die von Rennau angeführte Stelle auch nicht beweisend ist, eine Inspektion der äusseren Genitalien vornahm und die Sonde einführte. Die Analuntersuchung beim Blasenstein hat er wie die übrigen Autoren vorgenommen [3]). Dass aber noch im 14. Jahrhundert selbst die eingreifenden geburtshilflichen Eingriffe den Hebammen überlassen sind, zeigen die entsprechenden Kapitel der Chirurgie des Guy de CHAULIAC: istud negotium (sc. extractio foetus) exercetur per mulieres [4]). Die Lösung und Extraktion der Plazenta geschieht ebenfalls durch die Hebamme [5]).

---

1) Vgl. p. 18.

2) „Oportet te considerare inprimis, an mulier sit virgo an corrupta. Quod si fuerit virgo ponat medicus vel medica digitum sinistrae manus in anum eius et quaerat de lapide. Cum invenerit eum coartet ipsum sub digito suo et gradatim ad inferiora reducat et impellat .... donec ducato ad radicem coxae. Deinde incide super ipsum et incide sicut te scire feci. Si vero mulier corrupta fuerit, tunc praecipe mulieri medicae alicui obstetrici loco eius si inveniri non poterit quae sit bene docta inter mulieres ut ponat digitum suum in vulvam .... et inquaerat lapidem. I, 17, p. 102.

3) Vgl. RENNAU, II, p. 18.

4) VI, I, p. 69.

5) PETER DE ARGELLATA: „Chirurgia lib. V, tract. 19, cap. 5, p. 112.

Das 15. Jahrhundert bringt einen weit innigeren Konnex zwischen Arzt und Patientin, als es die früheren Jahrhunderte getan. Wenn wir auch noch weit davon entfernt sind, den männlichen Arzt als Alleinherrscher am Geburtsbett oder bei Erkrankungen der weiblichen Sexualorgane zu sehen, oder auch nur berechtigt, in jedem Falle eine Untersuchung vorzunehmen, so mehren sich doch die Stellen in der Literatur, die ihn als Ratgeber, Arzneiverordner, Diätverschreiber auf gynaekologischem Gebiet, besonders in der Praxis aurea erkennen lassen; denn „pro pauperculis non multum laborat medicus" sagt Johann Michael Savonarola [1]). Dafür spricht auch eine Stelle bei Guaineri „Practica", wo Aerzte sich Arzneien für Kreissende bedienen, da „mulieres delicatae" öfter ihre Hilfe in Anspruch nehmen [2]). Für diese Tätigkeit sind leicht Beläge aus allen zeitgenössischen Autoren zu bringen.

In seinen „Consilia ad diversas aegritudines" vertritt Math. de GRADI die Ansicht, quod ista notabilis domina (sie leidet an Ulcus matricis) debet esse sub regimine alicuius notabilis medici secundum istas regulas quilibet doctus medicus sciet .... [3]) und in seinen „Practica" fordert er, dass der Arzt sehr tüchtig in der Therapie der Hysterie sei — medicum esse multum diligentem in curatione .... [4]); die Therapie der Mole wird so eingeleitet .... oportet medicum primo laborare et dietam et alias canones dirigere [5]). Aber ihre Heilung ist oft schwer, ... medicos a principio non consulentes, quod putent (feminae) se concepisse cum venter intumescit et menses supprimentur [6]). Gerade aus der Bemerkung Valescus de TARANTA's geht doch zur Genüge hervor, dass eine Konsultation des Arztes nicht zu den Seltenheiten gehört.

In der Geburtshilfe arbeitet er nach der alten Methode des Beaufsichtigens und Konsultierens auch um diese Zeit noch mit der Hebamme zusammen, hauptsächlich in der Form, dass er Medikamente verordnet und die manuellen Eingriffe der Hebamme

---

1) Practica VI, 21, 32, p. 259 u. p. 104/105 i. FASBENDER, Gesch. d. Gebh.
2) FASBENDER: Geschichte der Geburtshilfe, p. 104/105.
3) JOHANNES MATH. DE GRADI: Consilia ad diversas aegritudines, Papiae 1482.
4) JOH. MATH. DE GRADI: „Practica". Venetiis 1521, p. 349.
5) MICHAEL SAVONAROLA: „Practica". Venetiis 1518, VI, 21, 27, p. 256.
6) VALESCUS DE TARANTA: „Philonium". Frankfurt u. Leipzig 1680, VI, 12, p. 674.

überlässt. Immer muss er sich genau bei der Hebamme informieren .... medicus statim .... se oportet optime informare ab obstetrice [1] .... und umgekehrt muss die Hebamme vom Arzt gut instruiert sein. .... debet obstetrix a te medico diligenter informata videre .... [2]) (Savonarola bei Zwillingsgeburten). Wenn ein Geburtshindernis infolge Uterusabszesses oder Rhagaden und Venektasien besteht .... tunc ingenietur medicus et obstetrix cum dilatantibus peritus .... et per os dando juvando expulsivam et virtutem totius cum cibis [3]). Wenn aber die schwere Geburt a causis primitivis herrührt, ... se opponat medicus et obstetrix et cum removentibus illas et prohibentibus eventum earum .... [4]) manuelle Eingriffe führt die Hebamme aus, z. T. auf Anordnung des Arztes. .... ordina obstetricem cum manibus operare dilatando [5]). Ist die Frucht abgestorben und nützen Arzneien zu ihrer Austreibung nichts, dann ist chirurgische Hilfe erforderlich — necessaria est operatio cyrurgica [6]). Während SAVONAROLA uns hier im ungewissen lässt, wem die Rolle des Operateurs eigentlich zufällt, spricht Joh. Math. de GRADI in seinen „Practica" deutlich und unmissverständlich aus, dass zur Extraktion der toten Frucht ein tüchtiger und erfahrener Chirurg zugezogen werden soll. .... Quod si fuisset mortuus operatio chirurgica erit necessaria et in hoc eligatur diligens et expertus chirurgicus [7]).

Bei dem Chirurgen Pietro di Argellata († 1423) finden wir denn auch einen sicheren Beweis dafür, dass er instrumentelle Extraktion und Zerstückelungsoperationen vorgenommen hat. Ich lasse die Stelle kurz folgen [8]). Einfache Extraktionen führt die Hebamme selbst aus. Erst wenn diese misslingen, wird das Spekulum eingeführt und die Matrix geöffnet und mit Haken und Haltern der Foetus extrahiert: „ego saepe habui casum et si deficeret speculum facias ut ego saepe feci .... öffne den Muttermund mit tenaculis .... et videbis puerum. Tunc cum uncinis ipsum capias

1) MICHAEL SAVONAROLA: „Practica" VI, 21, 32, p. 261.
2) l. c., VI, 21, 25, p. 255.
3) MICH. SAVONAROLA: „Practica" VI, 21, 32, p. 259.
4) ebenda.
5) ebenda.
6) l. c., VI, 21, 31, p. 260.
7) JOH. MATH. DE GRADI: „Practica", p. 341.
8) PETER DE ARGELLATA: „Chirurgia" lib. V, tract. 19, cap. 7, p. 112.

et ipsum extrahas .... ego saepe in hoc casu perforavi caput et digitum posui in capite et ipsum extraxi". Ebenso scheint er Fälle von „caro addita in matrice" (wohl Polypen) selbst beobachtet zu haben, wenn er schreibt: „Si caro oriatur in vulva ut saepe ego vidi debens succurrere cum ligatione liga .... eam et cum rasorio incide [1])". Wie wir uns diese Beobachtung und die Operation zu denken haben, ist nicht ganz klar. Doch lässt die Stelle darauf schliessen, dass Peter de Argellata zum mindesten die Inspektion ausgeführt hat.

Von den eigentlichen gynaekologischen Erkrankungen gehören nach de GRADI Fisteln, Rhagaden und Uterusabszesse und Geschwüre zur Behandlung dem Chirurgen. Haec omnia (sc. ragadiae) aut ferro aut medicina corrosiva aut ligatione removentur, quae cirurgicis relinquo, schreibt Savonarola [2]). Zur Diagnose wird das Spekulum verwendet, es ist in Händen des Arztes.... Quod medicus per imponere speculi ea comprehendit [3]). Doch war der Gebrauch von gynaekologischen Instrumenten längst nicht Allgemeingut der Aerztewelt geworden, wie MONTAGNANA klagt. Er beschreibt ein Instrument, mit dem Flüssigkeiten in den Uterus injiziert werden können; aber erstens lieben die Patientinnen derartige Instrumente nicht, zweitens mangelt den Aerzten die Erfahrung in der Anwendung, ebenso den Hebammen, ideo paucos invenies medicos, qui in aetate nostra talia administraverunt instrumenta [4]).

Bei Hysterie fällt dem Arzt — im primo occursu medici ad patientem [5]) — neben der Darreichung von Arzneimitteln das Zusammenpressen des Leibes von Magen gegen den Nabel zu — a medico vel ab obstetrice comprimatur venter a stomaco versus umbilicum in deorsum — wie wir es schon früher gesehen haben [6]), während die oft erwähnte Vaginalbehandlung etc. Sache der Hebamme ist. Ueberhaupt sind Matronen und Hebammen in der Anwendung von geeigneten Mitteln gegen Hysterie erfahrener

---

1) l. c., lib. V, tract. 19, cap. 6, p. 112.
2) „Practica" VI, 21, p. 248.
3) ebenda.
4) BARTHOL. MONTAGNANA: „Consilia medica". Frankfurt 1604, 224, p. 881.
5) MICHAEL SAVONAROLA: „Practica", VI, 21, 21.
6) Vgl. Anmerkung 4) p. 139 der Arbeit.

als Aerzte. .... matronae et obstetrices sunt medicis peritiores (Einführen eines geblähten Darmes longitudinis membri virilis etc. [1])). Die Behandlung der intern zu beseitigenden Sterilität ist nach SAVONAROLA [2]) Sache des Arztes: beneficio medici removibilis. Sind Haemorrhoiden, Abszesse oder Polypen der Genitalien die Ursache, so sind die Fälle dem Chirurgen zu überweisen.... relinquo cirurgicis [3]). Dislokationen des Uterus werden von der Hebamme reponiert [4]). Einen sicheren Beleg für eine chirurgische Operation, sogar mit Namensnennung, bringt Savonarola. Es handelt sich um „mala complexio" durch Gynatresie. „Ego cognovi juvenem habentem sic pellem cooperientem qua juvenes coire non poterant ipsa volente et quidam cirurgicus et expertus nomine NOVELLUS hoc sciens et scindit pellem ante vulvam stantem.... und machte die Oeffnung so gross, ... ut ingressi sint plures quam centum socii" [5]). Es ist ausdrücklich gesagt, dass Novellus die vor der Vulva befindliche Membran spaltet.

Auch aus den Anweisungen bei Savonarola ergibt sich die operative Behandlung der Gynatresie durch den Arzt bezw. Chirurgen .... faciat medicus patientem stare super sedem .... et tunc si clausura est in ore vulvae et extrinseca fiat incisio notabilis .... cum ferro et imponatur lana .... Quod si fuerit intrinseca uteri speculo .... tunc procede in scindendo etc. .... [6]). Savonarola fügt hinzu, „de his satis opus .... plus est cirurgicum quam physicum". Die Operation des Blasensteins deckt sich bei Savonarola [7]) mit der Darstellung des Brunus Longoburgensis bzw. des Albukasis [8]), nur dass hier nicht von medicus und medica die Rede ist, sondern von Magister und Magistra.

Die von Barthol. Montagnana [9]) erwähnten Methoden zur Feststellung der Zeugungsfähigkeit bei Mann und Weib legen eine

1) J. M. DE GRADI: „Practica", p. 350.
2) VI, 21, 24, p. 252.
3) ebenda.
4) FELIX PLATER: Observationes et curationes" in Israel Spach: „Gynaeciorum libri etc." Argent. 1597, 222, p. 875.
5) VI, 21, p. 241.
6) l. c., VI, 21, p. 246.
7) VI, 19, 2, p. 222/23.
8) Vgl. Anmerkg. 2, p. 140 u. Anmerkg p. 135 dieser Arbeit.
9) Consilia medica 209, p. 840.

genauere gynaekologische Untersuchung durch den Mann zum wenigsten nahe. Der Arzt untersucht die Komplexion des Mannes, die Leberdisposition, die Nieren .... an sint dolentia vel oppilata, partialem membrorum generationis attendere, Menge, Farbe des Samens etc. Dann fährt er fort: cum ergo similiter consideravit Medicus dispositionem mulieris ex parte praedictorum membrorum, ex parte spermatis eiūs .... Sollte das auch eine Untersuchung der Geschlechtsorgane vermuten lassen?

Wichtige Mitteilungen zum Stand unserer Frage im 15. Jahrhundert liefern die Akten des Prozesses gegen Jeanne d'Arc, um so bedeutungsvoller, als es sich hier sozusagen um von Staatswegen angeordnete Untersuchungen handelt, die deswegen einen Schluss auf die damalige allgemeine Sitte zulassen [1]).

Als Karl der VII. von Frankreich im Jahre 1450 den Prozess der Johanna einer Revision unterziehen liess, wurde erneut die Frage aufgeworfen, ob Johanna Virgo gewesen sei oder nicht. Die Zeugen sagten übereinstimmend, soweit sie sich dessen aus dem „Procès de Condamnation" erinnern konnten, aus, dass Johanna daraufhin untersucht worden sei. Und zwar erklären alle, dass dies „per idoneas mulieres" oder „per matronas seu obstetrices" geschehen sei, ut consuetum est .... fügt der eine Gutachter Johannes Fabri [2]) bezeichnender Weise bei. Daraus geht hervor, dass solche Untersuchungen eben nicht in Händen von Aerzten lagen, sondern dass es selbst für forensische Zwecke das Herkömmliche ist, Frauen von Frauen untersuchen zu lassen. Die Untersuchung wird allerdings in Gegenwart von Aerzten und Chirurgen vorgenommen .... in medicorum et chirurgicorum ac illustrium dominarum et probatissimarum matronarum (presentia) [3]) .... Merkwürdig berührt uns die Gegenwart eines fürstlichen Laien bei dem Vorgang. Guilelmus Colles' Aussage enthält den Passus .... visitationem fecerat fieri domina ducissa

---

1) Herr Geh.Rat FINKE, hier, machte mich auf das Werk „Procès de Condamnation et de Réhabilitation de Jeanne d'Arc dite la Pucelle" schon im Frühjahr 1917 aufmerksam, da er bei eigener Lektüre für meine Zwecke geeignete Stellen gefunden zu haben glaubte. Dem allzeit hilfreichen Förderer möchte ich auch an dieser Stelle für seine wertvollen Winke herzlichst danken.

2) J. QUICHERAT: „Procès de Condamnation etc.", III, p. 175.

3) l. c., II, p. 77.

Bedfordiae et quod dux Bedfordiae erat in quodam loco secreto, ubi videbat eamdem Johannam visitari [1].

Wichtig für uns aber ist besonders das Zeugnis des Arztes Guilelmus de Camera. Er erklärt, nur vom Hörensagen zu wissen, dass Johanna's Jungfräulichkeit offiziell festgestellt worden sei. Aber er weiss .... prout percipere potuit secundum artem medicinae, quod erat incorrupta et virgo, quia eam vidit quasi nudam, cum visitaret eam de quadam informitate et eam palpavit in renibus et erat multum stricta, quantum percipere potuit ex aspectu .... [2].

De Camera spricht hier das Ergebnis eigener Untersuchung aus, als er Johanna gelegentlich einer Erkrankung besuchte. Und er bestätigt das Urteil „Virgo", soweit das ärztliche Kunst vermag, denn er hat sie so gut wie nackt gesehen und den straffen Aufbau ihres Körpers durch Palpation und Inspection feststellen können. Es ist sehr charakteristisch, dass die so verantwortungsvolle Diagnose auf Virginität hier von einem Arzte lediglich auf Grund der Inspektion des Abdomens und der Palpation der Nieren gestellt wird; denn dass das eigentliche Genitale einer genaueren Inspektion von ihm unterzogen worden sei, ist im Hinblick darauf, dass er sie nur *quasi* nudam sah und dass die Untersuchung wegen einer anderen Erkrankung erfolgte, nicht anzunehmen.

Als Ergebnis dieser Studie können wir für das Mittelalter feststellen, dass sich für diesen Jahrhunderte umfassenden Zeitraum aus den Autorenstellen, die ein wirklich beweisenden Material liefern, tatsächlich eine *fast ausschliesslich weibliche Geburtshilfe und Gynaekologie ergibt. Am Anfang des 14. Jahrhunderts ist nach dem Engländer John Gaddesden bei einer gynaekologischen Erkrankung, der Hysterie, dem Arzte das Umfassen und die Kompression der äusseren Genitalien gestattet, im 13. Jahrhundert erfolgt nach Bruno von Longoburgo, dem Italiener, beim Blasenstein die Analuntersuchung bei der Virgo durch den Arzt, die vaginale bei der Deflorierten durch die Hebamme und bei der anschliessenden Operation arbeitet der Arzt mit dem Instrument, während die weibliche Hilfe den Stein von innen entgegendrängt,*

1) l. c., III, p. 163.
2) l. c., III, p. 50.

ebenso ist nach Arnald von Villanova an der Wende des 13. Jahrhunderts die gynaekologische Untersuchung mit der Sonde durch den Arzt wahrscheinlich. Im 15. Jahrhundert gehört die Konsultation des Arztes bzw. Chirurgen auf gynaekologischem Gebiet und ein Zusammenarbeiten mit der Hebamme am Geburtsbett keineswegs zu den Seltenheiten. Es mehren sich die Beweise dafür, dass der Chirurg die schwierige, mit blutigen Encheiresen verbundenen Geburten beendet, auch werden von ihm gynaekologische Erkrankungen, vor allem die Gynatresie, operativ angegangen, aber für die Touchierung der Genitalien per vaginam durch einen Mann bei einer gynaekologischen Erkrankung mit dem Finger haben wir keinen einzigen Beleg. Noch am Ausgang des Mittelalters kann bei der wichtigen Frage der Virginität von einer gynaekologischen Exploration durch einen ärztlichen Gutachter nicht die Rede sein.

Wie gestalten sich die Verhältnisse, als an der Schwelle der Neuzeit ein neuer Geist alle Kulturfactoren reformierend durchwehte?

Es empfiehlt sich, im 16. Jahrhundert Geburtshilfe und Gynaekologie getrennt zu betrachten.

Nach manchen Quellen könnte man glauben, dass damals schon jedes Vorurteil gegen die männliche Geburtshilfe gefallen sei. Nach Walter REIFF's „Frawen Rosengarten" (citiert aus Fasbender, „Geschichte der Geburtshilfe" p. 122) soll in Welschland die männliche Geburtshilfe so verbreitet sein, dass „keine herrliche matron ohn beywesen eines erfahrenen Arztes geberen will". Fasbender fügt hinzu, dass nach allem, was man sonst hierüber weiss, die Richtigkeit dieser Angabe in ihrer Ausdehnung zu bezweifeln sei, dass aber die Bemerkung doch dafür spreche, dass sich eine Wandlung in den Anschauungen zu Gunsten der männlichen Geburtshilfe zu vollziehen beginnt. Jedenfalls liegt auch um diese Zeit noch der Schwerpunkt der geburtshilflichen Therapie bei der Hebamme, werden ihr doch z. B. bei Eucharius RÖSSLIN in seinem bekannten „Rosengarten" [1]) selbst die zerstückelnden Operationen zugewiesen. Hebammenordnungen suchen andererseits seit dem 15. Jahrhundert [2]) die Selbstherrlichkeit

1) FASBENDER: Geschichte d. Geburtshilfe, p. 118/119.

2) cf. BURKHARDT, G.: Studien zur Geschichte d. Hebammenwesens", I, 1. Leipzig, Engelmann, 1912.

dieser Frauen einzuschränken und weisen immer wieder darauf hin, dass sie in schweren Fällen den Arzt bzw. Chirurgen zuzuziehen haben, aber es wird nicht gesagt, wie weit diese dann selbst eingreifen oder die Hebamme nach ihren Anweisungen weiter arbeiten lassen. Doch geht aus manchen Stellen der zeitgenössischen Literatur hervor, dass der Mann allmählich doch der Rolle des accoucheurs entgegengeht. So sagt Hieronymus MERCURIALIS, dass der Arzt die Symptome abnormer Kindslage genau kennt, da es häufig vorkommt, dass wegen Unerfahrenheit der Hebamme oder in dringenden Fällen der Arzt die Hebammengeschäfte übernehmen muss .... ut possint (medici) casibus .... necessariis et ipsi succurrere et etiam obstetricis munere fungi [1]) oder wie er an derselben Stelle sagt .... necessarium sit Medici ministerium.

Die Forderung, dass der Arzt und die Hebamme manus molles haben sollen, quia totum hoc opus perficitur operatione manuum .... lässt ebenfalls vermuten, dass der Arzt selbst Wendungen vornahm [2]). Hieron. Mercurialis hat selbst aber wenig Gelegenheit dazu gehabt, da er schreibt, er sei von der normalen Kindslage nur durch die Hebamme unterrichtet .... quod intellexi ab obstetricibus, est ut ..... [3]).

---

1) HIERONYM. MERCURIALIS: „De morbis muliebr." in Israel Spach: Gynaeciorum libri, II, 1, p. 232.

2) ebenda.

3) l. c., II, 2, p. 230.

Fortsetzung folgt.

Vth INTERNATIONAL CONGRESS OF THE HISTORY OF SCIENCE

The Vth International Congress of the History of Science met in Brussels on April 8th, and the official opening took place on Monday afternoon in the presence of His Majesty, the King of the Belgians, in the Hall of the Palais des Académies.

There was a large attendance of delegates and members. The British Academy was represented by Messrs T. F. Tout and Reginald L. Poole, and the Royal Historical Society by the Hon. John Fortescue, the Earl of Ilchester, Sir Charles Firth, Sir Charles Oman, Sir Paul Vinogradoff, and others.

The History of Medicine formed a sub-section which was located at the Hotel Ravenstein. The attendance of members interested in the subject was disappointing, but some interesting papers were read. Among these may be mentioned that by Dr. Wickersheimer (Strasburg) on "The Accusations of Poisoning directed against Jews and lepers in the 14th century, and their relation to the Plague Epidemics". He stated that it is generally admitted at the time of the Black Death that the Jews were accused of spreading the disease by poisoning the water in the wells. This statement is to be found in many history books, and in the most up-to-date of the retrospective studies of the Plague [1]) we read that in 1348 such an accusation cost thousands of Jews and lepers their lives. In reality, the lepers, at the time of the Black Death, were not implicated, and if it is true that in early times a connection was established between the accusations of poisoning of which the Jews were the victims, it is equally true that at first the Jews were only accused of throwing

1) Georg Sticker, Abhandlungen aus der Seuchengeschichte und Seuchenlehre I. 1908—1910. "Die Pest" 2 Teil, p. 299.

poison down the wells, without any pretence that by that means they were spreading the plague or any other epidemic disease.

The origin of the accusations brought in 1348 and 1349 against the Jews in Savoy, Switzerland, Alsace and different parts of Germany — most frequently in towns altogether immune from all infection — must be sought for not in the fear inspired by the terrible scourge, but in the recollection of certain events which had taken place in France twenty-seven years previously.

In 1321, the lepers in Languedoc, Poitou, Touraine, and certain other provinces had been accused of poisoning the waters with the connivance of the Jews. There was no plague in 1321, and an epidemic was not even thought of at that time. The events of 1348—1349 are purely a repetition of the events of 1321 in a different locality, but as a result of the ravages made by the Black Death, the accusation of spreading this dreadful disease was substituted for, or rather combined with it.

Another interesting paper was communicated by Dr. van Schevensteen (Antwerp) on "Itinerant Occulists in the Belgian Provinces in the 17th and 18th centuries". He said: „In the Middle Ages ophthalmiatria was the chosen field of the ignorant practitioner. The study of the eye from an anatomical and physiological point of view had developed to an appreciable degree during the 17th and 18th centuries, but its practical use as applied to the treatment of patients had not yet made itself felt. It dawned on the itinerant surgeons of the day that human sufferings, judiciously exploited, might become an unlooked for source of revenue to them. Printing, which had proved so powerful an agent in the dissemination of new theories, would provide them with an easy means of introducing themselves favourably to the uneducated masses.

This propaganda was first carried on by means of short tracts in which the merits of these Healers-of-all-Ills were set forth in lyrical terms. Newspapers blossomed forth in the 17th century, but it is not until its close that we come upon the first medical advertisements. Wishing to have a complete record of these I have consulted the following newspapers. (The dates show the first and last newspaper in each file examined).

1. Courrier véritable des Pays-Bas et suites (Brussels 1649–1791).
2. Ghentsche Posttidjingen et suites (Gand 1675—1794).
3. Antwerpsche Posttydinghen, Gazette van Antwerpen (1700—1804).
4. Wekelycks Nieuws uyt Loven. Spectateur Universel (1773—1793).
5. Wekelycks bericht voor de Stad en de Provincie Mechelen (1773—1825).
6. Esprit des Gazettes ou Receuil des Evenements politiques et extraordinaires. Echo des feuilles politiques et littéraires. (Brussels, 1780—1797).
7. Le Courrier de l'Escaut. Le Courrier belgique. (Malines, 1784—1797).
8. Antwerpsche Gazette. (1799—1827).

The first medical advertisement is to be found in the year 1686 in the „Courrier véritable des Pays-Bas," when an anonymous „Venetian" extols the virtues of his balsam for curing fractures. (13th March, 1686, Page 170). These first advertisers are usually „poly-specialists". They cure cataract, deafness, and the stone, are prepared to operate for hernia, and sell wonderful cures for all and every ill, not forgetting false teeth and artificial eyes.

To this category belong Raussin père et fils, Servatius Cyprianus, Johannes Schauwerman, Ramthum Rothermel and many others. Beside them is a whole host of occulists exclusively, the very dregs of charlatanism, among whom I may name Woolhouze, Taylor, Hillmer, Meiners, Laasser, and de Wenzel. Between the first names on the list, the Raussins, father and son in 1686, and the last one I found, that of a man named Duval, in 1820, there are forty-nine occulists, including the matron Catharina Schauwerman, and it is to these worthies that the task of healing or blinding our ancestors was confided".

A paper was read by M. Oscar van Schoor (Antwerp) on „The History of the Pill". He said that the pill is one of the oldest pharmaceutical preparations. It is mentioned in books by old writers on medicine, such as Hippocrates, Galen, Pliny and Celsus. The pill possesses the advantage of condensing unpleasant-tasting medicines into a small space, and is easily swallowed.

The old authors give little detail with regard to the „modus faciendi" for the making up of the pilular mass and for its division into doses. It is not till the end of the 17th or the beginning of the 18th century that we hear of the „signet", an instrument for dividing the pilular mass into equal parts. This instrument is the precursor of the modern pill-machine which is first described by „Baumé" in his „Eléments de Pharmacie". The method of gilding or silvering the pills, or by sprinkling them with fragrant powders to help in their preservation, dates back a long way. We hear about it first in the 15th century. The coating of sugar, glucose, gelatine, keratin, talc, etc. is of recent date. In ancient pharmacy, the pills were kept in a mass and were only divided up into doses as required, and to this day certain pills are so kept in some pharmacies.

Monsieur H. J. Sevilla of Paris contributed a paper on „Some aspects of Greek Veterinary Medicine and the posology of opium and a few active ‚simples' inscribed in the therapy of horses affected by pulmonary diseases." He made a critical analysis of the therapeutical formulae written by various Greek veterinary surgeons of the later period in Greek history, on the pulmonary diseases of the horse. Pharmacy, the sister-science of therapeutics is always confronted by two main ideas, that of qualitative chemistry and that of dosage, and so the author endeavoured to make metrological chemistry a firm base for his studies, only calling in biology to complete his argument. He dealt in succession with the internal use of opium and henbane, asafoetida, gum ammoniacum, turpentine resin, sulphur and sulphuret of arsenic in the treatment of horses suffering from bronchitis, pneumonia, pulmonary emphysema and asthma.

He concluded that these veterinary surgeons of the decline made use of these drugs which were renowned for their active curative properties and knew how to administer therapeutical doses to the horse. There is authentic proof that these efficacious agents were known even at an earlier period of Greek history and were used by those who specialised in the treatment of sick horses. He concluded by saying that this branch of therapeutica which had attained an appreciable degree of perfection as the result of long evolution might have become far more

firmly established and more wide-spread if the process of evolution had taken place in an era of peace and social prosperity.

Professor Marc Bloch (Strasburg) contributed a paper on „A confusion of beliefs". Concerning the kings of France, Saint Marcoul and seventh sons as healers of scrofula." He said that three kinds of miracle-workers were believed to have the power of curing scrofula in France in the old days: kings, — one saint, Saint-Marcoul, and seventh sons, i. e. the youngest of seven boys, without girls intervening.

Each of these powers, or supposed, powers, had its origin in a different belief; in kings on account of the old idea of the sacredness of royalty, in Saint Marcoul in the generally accepted belief in the supernatural powers of the saints, and in this particular case, doubtless on account of a kind of word-play which would seem to indicate this saint as a specialist in diseases of the neck (*cou*), and in seventh sons, in the speculation on numbers, so popular in the 15th century and about which a whole magico-scientific literature had grown up.

The people soon established a common centre for these thaumaturgical powers in spite of their widely different origin. As early as the 14th century the kings of France were accustomed after their coronation to go and perform their devotions at the principal shrine of Saint Marcoul, situated at the priory of Corbeny in the diocese of Laon, and they came gradually to consider this saint as the „intercessor" to whom they owed their supernatural gift.

Thus saint and king became almost inseparable in iconography, and as to seventh sons, from the 17th century, at any rate, a mysterious relationship was supposed to exist between them and the royal dynasty. This, according to popular belief, was marked by a *fleur de lys* which they were supposed to have imprinted on them from the day of their birth.

Incidentally, they performed cures in the name of Saint Marcoul, and their powers were recognised by the monks of Eorbeny.

These superstitions will be seen to exist well into the middle of the 19th century and we thus get a phenomena of collective psychology which may be termed the confusion of beliefs.

C. J. S. T.

BIBLIOGRAPHIE.

ITALIE.

II. *Italienischer Nationalkongress der Geschichte der Medizin.*

Vom 21. bis zum 24. September wurde im berühmten Saale der Anatomie, des Archiginnasio in Bologna der II. Italienische Nationalkongress der Geschichte der Medizin gehalten. Viele Leute waren anwesend und das Besprochene sehr interessant. Der Kongress hatte zwei offizielle Themen: erstens „Die vorgeschichtliche Chirurgie" vorgetragen von Professor Domenico Maiocchi aus Bologna" zweitens „Schutz der italienischen geschichtlichen, wissenschaftlichen Güter" behandelt von Professor Andrea Corsini aus Florenz. Diese Themen gaben Anlass zu weitgehender Diskussion und nach dem zweiten wurde eine Tagesordnung gemacht, die S. E. dem Kultusminister vorgelegt wurde. Es folgten zahlreiche interessante Mitteilungen von den Professoren Castiglioni, Simonini, Maggiora, Barduzzi, Martinotti, Rava und den Doktoren Chiappelli, Capparoni etc. etc.

Gleichzeitig mit dem Kongress wurde in den Sälen der Universität eine prachtvolle Ausstellung gehalten von Kodexen, Manuscripten, Illustrationen und Gegenständen, die sich auf die alte Medizin beziehen, und die der Universität selbst, der städtischen Bibliothek und dem Staatsarchiv von Bologna gehören.

Der Kongress ist glänzend gelungen und bezeichnet eine neue Phase für die Zunahme in Italien dieses besonderen Zweiges der Wissenschaft; und die italienische Gesellschaft für die Geschichte der Medizin und Naturgeschichte, welche wegen des Krieges seit 1912 nicht mehr zusammen gekommen war, hat sich sehr gestärkt durch die Wahl des neuen Komites dessen President der Pr. Davide Giordano ist, jetzt Bürgermeister von Venedig. Prof. Barduzzi, der Gründer war, wurde zum Ehrenpresidenten ernannt und Prof. Andrea Corsini aus Florenz zum Generalsekretär.

Studien der Geschichte des wissenschaftlichen Gedankens. — Verlag Leonardo da Vinci. Rom.

1. Mieli, A. — *Seiten der Geschichte der Chemie.*
2. Bilancioni, G. — „*Veteris vestigia flammae*" Geschichtliche Seiten unserer Wissenschaft.

Die Sammlung „Studien der Geschichte des wissenschaftlichen Gedankens" aus dem Verlag Leonardo da Vinci in Rom fängt mit zwei vielversprechenden, eleganten Bänden an. Der erste von A. Mieli heisst „*Seiten der Geschichte der Chemie*". Der Autor, der überall bekannt ist, wegen seiner Werke der Geschichte der Wissensschaft, hat mit dieser Arbeit eine erste italienische Geschichte der Chemie geben wollen; der jetzt erschienene Band ist nur der erste, dem zwei andere, einer nach dem andren, einer im Jahre 1923, der andre im Jahre 1924 folgen werden. Es handelt sich zwar nicht um eine vollkommene Geschichte, die alle Teile der Entwicklung dieser Wissenschaft studiert, sondern wie der Autor selbst erklärt hat um einen genauen und sorgfältigen Ausflug durch alle wichtigsten Tatsachen, die in den verschiedenen Epochen die chemischen Theorien und Kenntnisse bestimmt haben. Aber die bibliographischen Anmerkungen, die sich in jedem Kapitel befinden, sind ein sehr guter Führer für diejenigen, die ihr Wissen ergänzen wollen. In diesem ersten Band wird nach einem allgemeinen Blick auf die verschiedenen Perioden, in die sich die Geschichte der Chemie teilt, der Teil der das Altertum und das Mittelalter betrifft, behandelt. Er ist in drei Kapitel eingeteilt; das erste enthält die „*Perioden der Geschichte der Chemie*" das zweite die „*Theorien der Substanzen in der philosophischen Periode*", das dritte den „*Ursprung und die Entwicklung der Alchemie, die Veränderung der Metalle, die Alchemisten in der Renaissance*". Eine besondere Charakteristik dieses Buches ist es, dass der Autor sich nicht nur auf die Geschichte der Chemie beschränkt hat, sondern wo es nötig war, sie auf die andern Wissenschaften einschliesslich der Medizin ausgedehnt hat; dass der Einteilung, die er für die Perioden der Geschichte der Chemie anwendet, ganz neu ist: dass die Behandlung der Theorien der Substanzen und der Elemente bei den griechischen Naturalisten und Philosophen betrachtlich abweicht von dem, was die Philosophen einerseits und die Chemiker anderseits darüber schreiben. Der Autor zitiert zahlreiche lange Stücke von alten Autoren der Chemie um das, was er zeigen wil, zu beweisen. Das Buch von XXIV, 256, Seiten und durch 16 Illustrationen bereichert, liest sich sehr angenehm und bietet dem Leser in angenehmer Weise eine allgemeine und ziemlich vollständige Idee über die geschichtliche Entwicklung der Chemie und weist auch auf die Entwicklung verwandter Wissenschaften hin. Wünschen wir also diesem Werke das Glück, das es verdient, wozu schon ein guter Anfang gemacht ist.

Die zweite Nummer der Sammlung wird vertreten durch einen Band von XV, 541 Seiten, der den gutgewählten Titel führt „*Veteris vestigia flammae*"- Es handelt sich hier um die Sammlung von 19 Artikeln über die Geschichte der Medizin, die der Autor, Guglielmo Bilancioni, auch dieser den Gelehrten dieser Wissenschaft ein sehr bekannter Nahme, wie Mieli für die Chemie, „geschichtliche Seiten unserer Wissenschaft" hat benennen wollen. Und zwar folgen sich diese Artikel nicht in besonderer Anordnung und können es auch nicht, sondern sie behandeln verschiedene Argomente aus dem Studium alter Werke und sorgfältigen archivistischen Forschungen. Während in einigen es sich um die „*Biologische Phonetik*" von Leonardo da Vinci oder „*Pietro Ispano*", handelt, finden wir in andren „*Einige ungedruckte Briefe*" von Lazzaro Spallanzani oder er spricht von den „*ersten Erfahrungen der Chemie mit der Flüssigkeit des van Wieten*", die er aus den Dokumenten der Zeit geschöpft hat. Alle diese Argomente sind mit richtigem Verständnis gewählt so dass sie beim Leser Interesse erwecken und ihm Lust machen zu dieser Art Studium und alle sind erschöpfend für diesen besonderen Punkt der Geschichte behandelt. Während die vielen Anmerkungen und eine reiche Bibliographie den Band sehr lehrreich machen, wird er durch die 66 wunderschönen Illustrationen noch angenehmer und ästhetischer. So ist er wirklich sowohl für den Arzt wie für den Wissenschaftler und den Läien sehr interessant. Wir dürfen also sagen, dass die Sammlung von „Studien der Geschichte des wissenschaftlichen Gedankens" mit den Namen Mieli und Bilancioni sich unter glücklichen Auspizien eröffnet hat, und dass die beiden Bände, die bis jetzt erschienen sind, ihres Gegenstandes und derer, die ihn behandeln würdig sind.

A. Corsini.

Battelli, G. *Geheimnisse der Zauberkunst und Medizin im Mittelalter, aus einem Kodex vom „Tesoro"*. (*Segreti di magia e medicina medievale cavati da un codice del „Tesoro"*). Archivium Romanicum. Vol. V. N. 2. Aprile-Giugno 1921. Leo S. Olscki ed. 1922, pp. 26.

Der Autor hat einen der zahlreichen florentinischen Kodexe, die die Übersetzung des „Tesoro" von Brunetto Latini enthalten, und zwar den Laurenziano XLII, 22 der einer von denen ist, die dem Original am treusten und am fehlerfreisten sind, untersucht. Er bringt die sonderbare Sammlung der magischen und medizinischen Geheimnisse, die der Übersetzer, der Sage zufolge Bono Giamboni, dem Kodex hinzugefügt hat, und die eine Eigentümlichkeit des besagten Kodex bildet, der unter allen der einzige ist, der eine solche enthält, uns zur Kenntnis. Diese Geheimnisse stehen neben jedem der Paragraphen des vierten und fünften

Buches, in welchen die Tiere beschrieben werden. Sie sind sicher das Resultat der Kenntnisse oder besser gesagt des Aberglaubens der Periode und augenscheinlich kommen sie zum grossen Teil aus den Büchern der populären Medizin, die im Mittelalter in aller Hände waren, wie „Das Buch der Geheimnisse" von Alberto Magno, „Der Schatz der Armen" von Pietro Hispano, „Die Blumen der Medizin" von Meister Gregorio, oder auch aus einigen lateinischen Werken, wie „Secreta Secretorum" irrtümlich dem Aristoteles zugeschrieben, „Viaticum" von Costantino Africano, „De proprietatibus rerum" von Bartolomeo Anglico, und aus dem sonderbaren Rezeptbuch des Sesto Placido, eines römischen Arztes im II. Jahrhundert des Kaiserreichs mit dem Titel: „Canones libri medicinae ex animalibus, pecoribus bestiisque et avibus". — Diese medizinischen Geheimnisse, mit welchen sich einige magische Geheimnisse verbinden, beziehen sich ausschliesslich auf die Tiere, indem sie die Pflanzen und die Mineralien bei Seite lassen und sind 41. Sie fangen mit dem Elephanten, der Biene, dem Adler etc. an und enden mit dem Fuchs und dem Wiedehopf; aber der Autor hat die alphabetische Anordnung für die Bequemlichkeit des Lesers eingerichtet, während im Text die Klassifizierung diejenige ist, die im Mittelalter gebräuchlich war, das heisst: zuerst die Fische (und als Fische wurden alle Tiere, die im Wasser lebten, betrachtet; einschliesslich des Wallfisches, des Krokodils, des Nilpferdes und anderer); dann die Vögel, oder besser die Tiere, die in der Luft leben, denn die Bienen, die Fliegen etc. sind einbegriffen; und endlich die Tiere, das heisst die Vierfüssler (unter welchen die Ameisen!) die auf der Erde wohnen. Battelli ist ein sehr bekannter Schriftsteller wegen seiner Zuständigkeit in diesen Fächern und seiner Arbeiten auch auf dem Felde des Studiums des Mittelalters. Er hat diese Schrift, die für die, die den Stand der Medizin im Mittelalter studieren oder Kunde über die Kultur dieser Epoche haben möchten, sehr interessant ist, mit wichtigen eigenen Anmerkungen versehen.

A. Corsini.

AMÉRIQUE.

Lynn Thorndike, Ph. D., *A history of magic and experimental science during the first thirteen centuries of our era.* Two volumes. New-York 1923.

„This book aims to treat the history of magic and experimental science and their relations to Christian thought during the first thirteen centuries of our era, with especial emphasis upon the twelfth and thirteenth centuries".

Mit diesem Satz beginnt Prof. L. Thorndike den Text seiner Einleitung, um uns den Inhalt seines Werkes zu erklären. Er umgrenzt seinen

Gegenstand etwas weiter, indem er sagt: „Magic is here understood in the broadest sense of the words as including all occult arts and sciences, superstitions and folk-lore"; und „The subject of law against magic, popular practice of magic, the witchcraft delusion and persecution lie outside of the scope of this book".

Der behandelte Stoff ist derartig eingeteilt, dass die wichtigsten Schrftsteller mit ihren auf uns gekommenen Schriften teils ausführlich, teils in beschränkterem Masse kritisch beleuchtet werden. Book I enthält The Roman Empire, Book II Early Christian Thought, Book III The early Middle Agres, Book IV The Twelfth Century, Book V The Thirteenth Century.

Verfasser weist darauf hin, dass er seit zwanzig Jahren Teile dieser Gegenstände in mehreren ausführlichen Publikationen behandelt und schliesslich die zwei letzten Jahrhunderte beschrieben aber nicht herausgegeben hat, bevor er sich entschloss, das ganze Material zu einem einheitlichen Werk zu vervollständigen. Er unternahm somit eine Arbeit, die bis jetzt in dieser Form noch nicht durchgeführt war und eine nötige übersichtliche Verhandlung über den Verlauf der wissenschaftlichen Auffassungen während diesen Jahrhunderten darstellt. Es bildet also ein kulturhistorisches Studium der zeitlichen Ansichten über die Umwelt in den bezüglichen Perioden. Deshalb umfasst seine Magie auch alle divinatorischen Erscheinungen, die sehr entwickelte Astrologie der damaligen Zeiten einbegriffen. Da viele der von ihm besonders hervorgehobenen Autore wie Plinius, Galenus, Augustinus, Maimonides, Albertus Magnus und Roger Bacon in ihren Werken die Gesammtheit des Wissens ihrer Zeit erwähnen oder kritisch beleuchten, ist die Vielseitigkeit des Behandelten bezeichnend genug.

Siebzig Kapitel sind ebenso vielen Autoren oder magischen Kulturerscheinungen gewidmet. Besonders ausführlich werden die umfangreichen Arbeiten der Geistesheroen einer bestimmten Zeit beschreibend und kritisch vorgeführt; so viel wie möglich geschieht dieses im Rahmen ihrer Kulturperiode, wodurch ihre persönliche Bedeutung schärfer hervorgehoben werden konnte.

Von Plinius wird seine Historia Naturalis in fünf Abhandlungen erörtert: I Its Place in the History of Science, II Its Experimental Tendency, III Pliny's Account of Magic, IV The science of the Magi, V Pliny's magical Science. Durch diese Ausführlichkeit wird uns dieser Teil des Werkes ein Führer auf dem Gebiet der römischen Wissenschaft in der ersten Kaiserzeit. Bei seiner Behandlung verbreitet sich Verfasser einerseits über den wichtigsten Inhalt der überlieferten Schriften, anderseits bietet er uns seine kritische Einsicht nicht nur in diesen selbst, sondern auch in die bezügliche Litteratur.

Diese Erörterung über den Stand der Wissenschaft, die in diesen

Jahrhunderten immer stark mit magischen Vorstellungen durchsetzt war, bildet den führenden Gedanken des Verfassers bei der Ausarbeitung des umfangreichen Gebietes. Dazu ist er der Meinung, dass diese alten Schriftsteller nur im Rahmen ihrer Zeit und in Verband mit verwandten Äusserungen ihrer Zeitgenossen richtig begriffen und beurteilt werden können. Deshalb schildert er uns nicht nur den Inhalt eines Werkes und die Persönlichkeit seines Autors, sondern er betrachtet zu gleicher Zeit die springenden Punkte im Verhältnis zu anderen Gelehrten. Da das zwölfte und dreizehnte Jahrhundert uns am ausführlichsten vorgeführt werden, und aus dieser Zeit viele Verhandlungen auf uns gekommen sind, tritt dieser Zug uns im zweiten Bande am deutlichsten entgegen.

Nach der Aussage des Verfassers selbst liegt der Schwerpunkt seiner Untersuchung des zwölften und dreizehnten Jahrhunderts in der kritischen Beleuchtung der Personen und Arbeiten der Dominikaner Albertus Magnus und Thomas Aquinas und des Franziskaners Robert Bacon. Ihre Vorführung umfasst demnach einen wichtigen Teil des zweiten Bandes. Durch die gegenseitige Vergleichung dieser Gelehrten erhält er ausserdem ein interessantes, einheitliches Gepräge.

Albertus Magnus nimmt nach Verfasser durch seine Vorliebe zur Naturwissenschaft, die Einführung einer systematischen Beschreibung von Naturgegenständen, Pflanzen und Tieren und die Stiftung einer dadurch gekennzeichneten Schule die hervorragendste Stelle ein. Das Experimentieren im modernen Sinne findet sich in seinen Schriften nur spurenweise; seine genaue Betrachtung der Umwelt passte aber in seine Zeit, da das Mittelalter sich dadurch unterscheidet.

In bezug auf die magischen Erscheinungen nimmt er ebenfalls einen zeitgemässen Standpunkt ein. In seinen theologischen Verhandlungen bringt er sie in Verband mit den Einflüssen, die die Gestirne und die Dämonen auf den Hergang der natürlichen Ereignisse ausüben. Auch glaubt er an verborgene und wunderbare Eigenschaften, die Steine und besonders die geschnitzten und als Siegel verwendeten Steine besitzen.

So galten Steine, geschnitzt mit Vorstellungen von Aries, Leo oder Sagittarius als Mittel gegen Fieber, Wassersucht oder Lähmung. Da Albertus Magnus als einer der gelehrtesten Theologen seiner Zeit galt, sind seine Meinungen auf diesen Gebieten massgebend für die damalige Kirche. Diese stand dem Studium der Natur also nicht so gegnerisch gegenüber, wie dies für das Mittelalter vielfach angenommen wird. Albertus Magnus brachte in seinen Schriften den Glauben an Magie, Astrologie und Dämonen mit den kirchlichen Lehren in Einvernehmen, indem er sie als Äusserungen einer höchsten Intelligenz, die Gott vergegenwärtigte, auffasste.

Thomas Aquinas, sein Schüler, zeigt sich in seinen Schriften mehr theologisch veranlagt. Hier galt und gilt er als die Autorität seines Jahrhunderts, indem sein Lehrer als ein Pionier einer Naturwissenschaft gelten

kann. Auch Aquinas glaubt an den Einfluss der Sterne auf die niederen Welten; für ihn sind es weiter nicht die Zauberer und ihre Mittel, die die magischen Erscheinungen hervorbringen, sondern Dämonen. Die Methoden der Magier seiner Zeit verurteilt er scharf und bezeichnet sie als unsittlich. Er steht also auf diesen Gebieten ganz im Rahmen seiner Zeit.

Nicht anders verhält es sich mit dem franziskaner Mönche Roger Bacon, der nach dem Urteil des Verfassers in früherer Zeit auf Grund seiner Leistungen sehr überschätzt worden ist. Es war ein Ausfluss des einseitigen Studiums seiner Schriften ohne die Arbeiten seiner Vorgänger und Zeitgenossen dabei gebührend in Betracht zu ziehen. In letzter Zeit hat sich Dies geändert und wenn auch Prof. Lynn Thorndike überzeugt ist, dass Roger Bacon zweifellos einer der hervorragendsten Gelehrten seiner Zeit war, so tritt er aus dieser doch nicht in dem Mass in den Vordergrund, wie früher geglaubt wurde. Vor ihm hatten schon Albertus Magnus und Robert Grosseteste die experimentelle Methode besprochen und auch Constantinus Africanus, Adelard von Bath, Pedro Alfonso und andere erwähnen Experimente. Bacon hat nachher diese ebenfalls beschrieben und ihre Bedeutung hervorgehoben. Es war aber auch ihm nicht möglich die magischen Erscheinungen und ihre damaligen Erklärungen von einer wirklichen Naturwissenschaft zu trennen. Wenn er auch die niedere Magie als Täuschung ansieht und sie sehr verurteilt, so betrachtet er doch die Himmelskörper als Ursache wichtig für die Entstehung und den Untergang aller niedrigeren Geschöpfen, auch der Menschen. Für ihn ist es die Intelligenz der Engel, die sie beherrscht. Nach Bacon bringen auch die Sterne den Menschen zu bösen und guten Taten, wenn auch der persönliche Wille von grossem Einfluss dabei sein kann. Von medizinischem Bestreben under dem Einfluss der Astrologie war er ein überzeugter Anhänger.

Diese kurze Charakterisiering von Prof. Lynn Thorndike's umfangreicher und gediegener Arbeit zeigt an, wie vielseitig er die kritische Behandlung der Entwicklung der Wissenschaft in den dreizehn Jahrhunderten durchgeführt hat. Die zwei Bände bilden ein wichtiges kulturhistorisches Werk, das durch die genauen Angaben seiner Belegstellen ein hervorragendes Nachschlagewerk beim Studium dieser Periode bedeuten wird.

A. W. NIEUWENHUIS.

LA PÉRITOMIE.

ÉTUDE GÉNÉRALE ET PARTICULIÈRE.

PAR

le Dr. D. SCHAPIRO.

Paris.

PREMIÈRE PARTIE:

Essai sur l'institution de la circoncision rituelle, d'après les recherches et découvertes modernes.

CHAPITRE PREMIER:

De l'antiquité de l'institution de la circoncision rituelle.

Dans une autre étude [1]), nous nous sommes efforcés d'établir que, s'il est loisible à chacun de rejeter, *a priori*, la personnalité d'Abraham dans le domaine des mythes, il n'est pas permis de nier son existence au nom même de la science. Mais, si rien n'empêche désormais d'admettre que le patriarche a réellement vécu à l'époque que lui assigne la Genèse, il n'en résulte pas encore nécessairement que l'institution qu'on lui attribue, fût réellement fondée par lui. Non. La véracité de son existence ne peut que rendre très vraisemblable l'assertion biblique à ce sujet, mais elle ne peut pas enlever le droit aux critiques de chercher à contester une si haute antiquité pour la péritomie *hébraïque*.

Aussi, dans les pages qui vont suivre, nous proposons-nous d'examiner, avec toute l'impartialité que mérite un pareil problème, les *dates* qui ont été mises en avant comme des *époques*

---

1) Dissertion critique sur l'authenticité du fondateur biblique de la circoncision (pour paraître ultérieurement).

historiques de l'introduction de la circoncision parmi les anciens Hébreux.

Ces *dates* peuvent se résumer ainsi: 1⁰ L'introduction de la circoncision, parmi les Hébreux, est postérieure à l'époque du roi Salomon; 2⁰ cette institution date du règne même de ce roi; 3⁰ l'introduction de la péritomie a eu lieu sous les Juges; 4⁰ la circoncision a été instituée par *Josué*; 5⁰ la péritomie a été prescrite par *Moïse*; 6⁰ enfin, cette institution a été déjà établie par Abraham lui-même, comme l'affirme l'histoire biblique.

Telles sont les diverses thèses en présence, et c'est justement dans l'ordre même de ces opinions contradictoires que nous allons poursuivre la solution de ce problème historique.

§ 1. *La coutume de la circoncision est postérieure à l'époque de Salomon.*

Cette opinion a été émise par M. Bohlen: „Il se peut même, dit-il, que cette coutume, c'est-à-dire la circoncision, soit encore *postérieure* à l'époque de Salomon [1])." Mais, outre que cette thèse surprenante n'est qu'une simple vue d'esprit, sans l'ombre d'une raison quelconque, elle se heurte encore aux nombreux passages bibliques que nous aurons l'occasion d'examiner ultérieurement. D'autre part, les grands événements historiques du peuple hébreu ne permettent aucunement une pareille supposition. En effet, si, à l'époque du roi Salomon, les Hébreux ne pratiquaient pas encore la circoncision rituelle, on ne voit pas bien comment cette coutume aurait pu se répandre, plus tard, dans toutes les douze tribus. Est-ce que le *schisme*, qui, comme l'on sait, était survenu immédiatement après la mort de ce monarque, n'aurait pas dû devenir un obstacle à l'introduction, dans le royaume d'Israël, d'une pratique qui aurait pris d'abord naissance dans le royaume de Judée? Même cette résistance à la diffusion d'une coutume, adoptée d'abord dans le royaume de Judée, aurait dû être d'autant plus grande que, d'après l'histoire biblique, le culte idolâtre lui-même n'avait été imposé aux habitants du royaume *schismatique* qu'avec le dessein de les séparer définitivement et sans retour

1) Bohlen, Die Genesis, historisch-kritish erläutert, Königsberg 1835, p. 195.

du royaume de Judée et, par suite, de la dynastie de David[1]. Et, puis, qu'est ce qui aurait pu bien inciter le royaume de Judée lui-même à adopter une coutume qu'il n'aurait pas connue auparavant?

Aussi bien cette opinion ne peut-elle résister au moindre examen, et il est parfaitement superflu de s'y arrêter plus longuement.

§ 2. *La circoncision a été introduite sous le règne de Salomon.*

C'est encore l'auteur précité qui a émis cette opinion; mais, cette fois, il a cherché à la justifier par ces considérations: „Il n'y a, dit-il, que des prêtres qui, grâce à leur autorité sacrée, pouvaient propager une opération aussi douloureuse, et à réussir à l'imposer universellement. Dans ces conditions, l'antiquité de la circoncision, chez les Hébreux ne peut être plus haute que l'époque où la classe des prêtres s'était définitivement constituée dans le pays. D'autre part, comme il n'y a que le roi Salomon qui a été en relations étroites avec l'Egypte, et qui a favorisé dans son pays le culte idolâtre on peut être autorisé à admettre que c'est justement sous son règne que les prêtres, organisé à la manière égyptienne, avaient introduit la péritomie[2], et que, avec l'accroissement progressif de leur influence, ils avaient réussi à la propager parmi tout le peuple[3])." Et c'est là aussi, semble-t-il, l'opinion de M. Zunz[4]. Mais, quelque séduisantes que puissent paraître, les considérations par lesquelles M. Bohlen s'est efforcé d'appuyer sa thèse, elles ont cependant un tort bien grave: elles heurtent violemment l'histoire biblique. Certes, la Bible nous apprend bien que Salomon a épousé une princesse égyptienne[5] et que, de plus, il a consacré lui-même, vers le déclin de sa vie, plusieurs cultes étrangers[6]; mais elle ne dit nulle part qu'il a favorisé tout particulièrement le culte égyptien. Et, s'il est à supposer que la fille de Pharaon s'était entourée de prêtres égyp-

---

1) I Rois, XII, 24—31.

2) C'est à dessein que nous laissons, pour le moment, la question de l'origine de la circoncision tout-à-fait en suspens.

3) M. Bohlen, op. cit., p. 194.

4) Zunz, Gesammelte Schriften, Berlin 1875, p. 269.

5) I Rois, III, 1.

6) I Rois, XI, 4—8.

tiens, il n'en est pas moins permis d'admettre que chacune des autres épouses étrangères de ce monarque, qui étaient d'origine Moabite, Ammonite, Edomite, Phénicienne et Hithite [1]), entretenait également, à la cour de son royal époux, des prêtres de sa nation. Or, s'il en est ainsi, pourquoi les prêtres égyptiens auraient-ils exercé plus d'influence que leurs collègues des autres nations, au point de faire adopter par les prêtres hébreux d'abord et, grâce à l'influence de ceux-ci, par le peuple hébreux tout entier, un rite douloureux, auparavant inconnu dans le pays? D'autre part, si la péritomie était d'abord, même chez les anciens Hébreux, une pratique exclusivement sacerdotale, quelle raison les prêtres auraient-ils bien pu avoir pour ne pas la réserver uniquement à leur caste, comme marque distinctive? Du moins, pourquoi les prêtres ne s'étaient-ils pas ménager le privilège de pratiquer cette opération eux-mêmes [2])?

Mais ce qui ruine complètement cette thèse arbitraire, c'est le témoignage historique d'après lequel les Hébreux, déjà à l'époque des Juges et au temps du roi Saül, avaient l'habitude de désigner les Philistins, d'une façon courante, sous le nom *d'incirconcis* [3]). Or, à moins de prétendre que le livre de Juges et ceux de Samuel ne sont pas historiques non plus, on ne voit pas bien comment les Hébreux, si eux-mêmes ne pratiquaient pas encore la circoncision avaient pu qualifier leurs ennemis *d'incirconcis*?

Aussi bien M. Bohlen est-il le seul partisan convaincu de cette opinion surprenante. Et, de fait, la plupart des critiques, tout en cherchant également à rajeunir le plus possible l'institution de la péritomie hébraïque, se sont cependant bien gardés de pousser ce rajeunissement jusqu'à ce point. C'est pourquoi il n'y a pas lieu d'insister plus que de raison sur cette hypothèse gratuite.

§ 3. *L'introduction de la circoncision a eu lieu à l'époque des Juges.*

Certains auteurs pensent [4]) que le péritomie s'était répandue

---

1) I Rois, XI, 1.

2) Ce privilège, comme nous le verrons ultérieurement, n'a jamais existé chez les Hébreux.

3) Juges, XIV, 3; XV, 18; I Samuel, XIV, 6; XVII, 26, 36; XVIII, 25, 27; II Samuel, I, 20.

4) Voir Dr. L. Mayer, De la circoncision etc. Thèse de Paris 1905, p. 34.

parmi les Hébreux à l'époque des Juges, et ils invoquent, à ce sujet, le témoignage de Strabon. En effet, cet auteur, après avoir fait l'éloge de Moïse, s'exprime ainsi: „Pendant quelque temps, dit-il, ses successeurs, justes et très religieux, étaient restés fidèles à ses institutions; mais, lorsque des hommes très superstitieux d'abord, et puis même des gens tyranniques, s'étaient emparés de la dignité sacerdotale, le fanatisme introduisit parmi eux l'abstinence de certains aliments, qu'ils observent encore même à présent, et aussi la coutume de la circoncision et de l'excision, aussi bien d'ailleurs que d'autres semblables." „*Oἱ δὲ διαδεξάμενοι χρόνους μέν τίνας ἐν τοῖς αὐτοῖς διέμενον δικαιοπραγοῦντες και θεοσεβεῖς ὡς ἀληθῶς ὄντες· ἔπειτ' ἐφισταμένων ἐπι τὴν ἱερωσυνήν τὸ μέν πρῶτον δεισιδαιμονων, ἔπειτα τυραννικῶν ἀνθρώπών, ἐκ μὲν τῆς δεισιδαιμονιας ἀἱ τῶν βρωμάτων ἀποσχεσεις, ὧνπερ καί νῦν ἔθος ἐστιν ἀντοῖς ἀπεχεσθαι, καί [αἱ] περιτομαι καὶ αἱ ἐκτομαι καὶ εἴ τινα τοιαῦτα ἐνομίσθη*[1]).

Mais, outre que Strabon contredit de nombreux témoignages bibliques, il n'apporte pas même l'ombre d'une preuve de ce qu'il avance. Et, au surplus, il fait preuve de son ignorance de l'histoire religieuse des Hébreux, puisqu'il leur attribue une coutume, comme l'excision, c'est-à-dire la *circoncision des femmes*, qui, de l'aveu même de tous les auteurs, n'avait jamais existé parmi eux.

§ 4. *La circoncision a été instituée par Josué.*

Déjà Voltaire avait émis l'opinion que la circoncision *hébraïque* ne datait que de Josué[2]). Mais, loin d'appuyer cette assertion sur un argument quelconque, il s'était plutôt servi de cette hypothèse comme d'un moyen pour résoudre un autre problème, dont nous aurons l'occasion de nous occuper plus tard. Ce n'est que M. Trusen qui, pour la première fois, ce nous semble, avait cherché à asseoir cette hypothèse sur une base quasi scientifique. Et, pour cela, il avait insisté sur le fait que Moïse lui-même n'aurait pas fait circoncire plusieurs de ses enfants[3]). Cependant cet auteur lui-même ne paraît pas avoir voulu tirer de là un argument décisif

---

1) Strabonis, Geographica, lib. XVI, cap. II, 37.
2) Voltaire, Essai sur les mœurs et l'esprit des nations Paris, 1817, p. 188.
3) Trusen, Darstellung der biblischen Krankheiten, Posen 1843, p. 47.

en faveur de l'institution de la circoncision par Josué; il semble plutôt avoir voulu montrer par là que la coutume de la circoncision n'était devenue vraiment universelle qu'à partir de Josué.

Au contraire, M. Hitzig, après avoir également invoqué ce fait, en a nettement conclu en faveur de la thèse précitée [1]). De même M. Reuss se montre partisan convaincu de cette dernière opinion: „Mais dans l'Exode (IV, 24) nous lisons, dit-il, que le fils de Moïse ne fut circoncis que lors du retour du prophète en Egypte, qui avait alors accompli sa quatre-vingtième année; le fait est mentionné comme quelque chose de nouveau, et, de plus, la circoncision est opérée par la mère. Enfin, dans le livre de Josué (ch. V), il est dit que pendant tout le temps que Moïse était à la tête du peuple, la circoncision n'était pas pratiquée. Comme une pareille désobéissance à un article fondamental de l'alliance théocratique, sous les yeux mêmes et avec la connivence du législateur, est inexplicable, nous ne saurions y voir que la trace d'une tradition différente de la Genèse, que le rédacteur a cherché à voiler tant bien que mal" [2]). Et, un peu plus loin, ce même auteur semble même vouloir retarder l'introduction de la circoncision par Josué jusqu'après la conquête du pays de Canaan. „Puisque nous sommes, dit-il, à cette histoire de la circoncision décrétée par Josué, ajoutons une autre remarque qui reste un peu dans la catégorie de celles qui précèdent .... Josué est établi à G'ilgal, il ne s'est encore emparé que de deux villes situées sur la frontière même de Canaan, et il se trouve paisiblement au milieu du pays, procédant à une cérémonie qui n'a pu être accomplie qu'après une réduction ou défaite complète des indigènes [3])."

De même encore M. Vernes semble aussi vouloir se ranger catégoriquement de cet avis: „... nous pensons, dit-il, pouvoir retenir le souvenir d'un fait historique: c'est que la circoncision n'entra réellement dans les usages des peuplades descendant de Jacob—Israël que lors de leur établissement dans le pays de Canaan. [4])"

1) Hitzig, Geschichte des Volkes Israel, Leipzig 1869, p. 87.
2) Reuss, Histoire sainte et la Loi, Paris 1897, T. I, p. 47.
3) Reuss, op. cit. T. I, p. 47.
4) Vernes, en Encyclopédie des sciences religieuses, Paris 1878, T. II, p. 1860.

C'est encore l'opinion bien nette de M. Kuenen: „C'est avec raison, dit-il, qu'il faut considérer le passage de Josué (V, 2—9) comme une relation ancienne de l'institution de la circoncision. [1])"

C'est là aussi la conclusion formelle de M. Bohlen: „Dans le livre de Josué, dit-il, on peut voir l'aveu que la circoncision durant le voyage dans le désert, était complètement négligée ou, en d'autres termes, n'était pas encore connue: ... *oder, mit anderen Worten, noch nicht bekannt gewesen* [2]). Enfin, c'est là également l'opinion de M. Kaufmann [3]).

Ainsi, en résumé, la thèse de l'institution tardive de la circoncision par Josué, après la conquête du pays de Canaan, se base sur quatre arguments: 1⁰ sur la négligence de Moïse de faire circoncire ses enfants; 2⁰ sur la négligence des Hébreux de pratiquer la circoncision pendant leur séjour dans le désert; 3⁰ sur la difficulté pour Josué de faire circoncire le peuple avant la réduction complète de tous les habitants du pays de Canaan et, enfin, 4⁰ sur un prétendu aveu biblique. Mais, avant de procéder à l'examen critique de tout ce qui semble étayer cette opinion, il convient, tout d'abord, de nous reporter à ce fameux texte de Josué.

D'après la Vulgate, ce passage biblique est ainsi conçu: „En ce temps-là, le Seigneur dit à Josué: Faites-vous des couteaux de pierre et circoncisez une seconde fois les enfants d'Israël. Et Josué fit ce que le Seigneur lui avait commandé et circoncit les enfants d'Israël sur la colline de la circoncision. Et voici la cause de cette seconde circoncision. Tous les mâles d'entre le peuple qui étaient sortis d'Egypte, qui étaient tous hommes-de-guerre, moururent dans le désert, pendant ces longs circuits du chemin qu'ils firent. Or, ceux-là avaient tous étaient circoncis. Mais le peuple qui naquit dans le désert pendant les quarante années de marche dans cette vaste solitude n'avaient point été circoncis. Dieu l'ayant ainsi ordonné, jusqu'à ce que ceux qui n'avaient point écouté la voix du Seigneur, et auxquels il avait juré auparavant qu'il ne leur ferait point voir la terre où coulaient le lait

---

1) Kuenen, Historisch-Kritische Einleitung in die Bücher des alten Testaments, T. I, p. 128.

2) Bohlen, op. cit., p. 193.

3) Kaufmann, Art. circ. in The jewish Encyclopedia, vol. IV, p. 92.

et le miel fussent morts. Les enfants de ceux-ci prirent la place de leurs pères et furent circoncis par Josué, parce qu'ils étaient demeurés incirconcis, et tels qu'ils étaient nés et que pendant le chemin on ne les avait pas circoncis. Or, après qu'ils eurent tous été circoncis, ils demeurèrent au même lieu sans décamper, jusqu'à ce qu'ils fussent guéris [1])."

Tel est le texte capital sur lequel la critique s'appuie le plus pour faire dater la circoncision de Josué seulement. Mais il semble que ce texte n'est guère propice à une thèse pareille. Car, si ce passage nous apprend que Josué avait soumis tous les Hébreux à l'opération de la péritomie, il n'en affirme pas moins, en même temps, que cette opération avait déjà été pratiquée universellement avant la sortie de l'Egypte.

Il est vrai, cependant, que la Septante, qui semble, sinon avoir possédé un texte différent du nôtre, du moins avoir voulu traduire ce même texte un peu plus librement [2]), donne une version qui s'écarte légèrement de celle de la Vulgate: „Ὁν δὲ τρόπον περιεκάθαρεν Ἰησοῦσ τους υἱοὺς Ἰσραὴλ, ὅσοι ποτὲ ἐγένοντο ἐν τῇ ὁδῷ, και ὅσοι ποτέ ἀπερίτμητοι ἦσαν τῶν ἐξεληλοθοτῶν ἐξ Αἰγύπτον, πάντεσ τούτους περίετεμεν Ἰησοῦς [3]).

Mais, alors même qu'on voudrait donner la préférence à cette version, ou plutôt à cette interprétation, car le texte biblique actuel ne permet pas une pareille traduction, il ne s'ensuit pas encore que les Hébreux ne pratiquaient pas la circoncision avant l'époque de Josué. Au contraire, le texte, tout en nous apprenant que certains individus sont sortis incirconcis de l'Egypte même, nous affirme cependant que la circoncision en masse, sous Josué, avait été nécessitée surtout par ceux qui étaient nés en route, lors du long séjour des Hébreux dans le désert.

Et nous pouvons aller même plus loin encore. Quand même la critique moderne, à l'instar de M. Kuenen [4]), voudrait absolument soutenir que, dans le texte biblique précité, l'explication donnée de la circoncision en masse sous Josué n'est qu'une inter-

1) Josué, V, 2—8.

2) La traduction de la Septante est conforme à la tradition talmudique dont nous aurons l'occasion de parler ailleurs.

3) Jesus Nave, V, 4 et 5.

4) Kuenen, op. cit., T. I, p. 128.

polation postérieure, elle aurait encore tort de vouloir tirer de ce passage une preuve de l'institution de la circoncision par Josué. Car la première phrase même de ce texte biblique nous dit déjà qu'il s'agissait là d'une circoncision faite pour la seconde fois. Il est donc nécessaire d'admettre, de par ce texte même, que cette opération avait déjà été pratiquée une première fois avant cette époque, c'est-à-dire en Egypte même.

Ainsi, de quelque manière qu'on considère ce passage biblique, il témoigne, d'une façon irréfutable, que les Hébreux avaient déjà pratiqué la circoncision avant leur arrivée en Palestine.

Naturellement, nous tenons comme nulle l'opinion de ceux qui, comme Dozy[1]), semblent vouloir mettre en suspicion l'historicité même de la circoncision en masse sous Josué. D'ailleurs, une telle opinion ne peut servir en rien la thèse soutenue par la critique. Car de deux choses l'une: Ou bien ce texte nous raconte un événement historique, dont la critique elle-même entend se servir, et alors cette même critique doit également tenir compte de l'affirmation de ce texte que cette circoncision en masse était faite pour la seconde fois; ou bien ce texte n'est pas l'expression d'un fait historique, et, par conséquent, le terme: „pour la seconde fois", ne prouve rien; mais alors la critique n'a pas le droit non plus de se servir d'un texte inauthentique comme d'un témoignage irréfutable que la circoncision avait été décrétée seulement par Josué.

Aussi, à présent, il ne reste qu'à savoir comment cela se fait-il que Moïse avait négligé de circoncire ses propres enfants? Mais, là encore, la critique a le tort de vouloir profiter de l'obscurité d'un texte biblique, pour appuyer une thèse *a priori*. En effet, d'après l'interprétation de la critique, Ziphorah, pour détourner un châtiment céleste de son mari, aurait circoncis l'un de ses enfants, et, selon la critique encore, ce fait prouverait que Moïse n'observait pas encore la coutume de la circoncision. Or, ce passage, comme nous le verrons plus loin, veut nous relater tout autre chose et a une signification toute différente.

Mais, alors même qu'on voudrait adopter l'interprétation de la critique, il n'en résulterait nullement que Moïse ne pratiquait

---

1) Dozy, Die Israeliten zu Mekka, Leipzig 1864, p. 105.

pas encore la circoncision. Au contraire, cette relation biblique, même entendue dans le sens adopté par la critique, s'oppose absolument à la thèse de l'institution de la circoncision par Josué. En effet, puisque Moïse faillit être châtié à cause de sa négligence de circoncire ses enfants, on doit en conclure que la pratique de la circoncision était déjà obligatoire pour tout Hébreu, même avant la promulgation des lois dites mosaïques. D'ailleurs, du moment que Ziphorah n'avait pratiqué cette opération que sur un seul enfant, alors qu'elle en avait deux avec elle, cela prouve que le premier avait déjà subi l'opération de la circoncision avant cet événement.

Maintenant, quant à la négligence par les Hébreux d'observer une prescription aussi fondamentale que la circoncision, sous les yeux mêmes du législateur, c'est là, certes, un problème historique dont la solution est, sinon tout-à-fait impossible, du moins bien difficile. En effet, comment s'expliquer que Moïse avait pu tolérer la négligence de la circoncision, alors qu'il avait condamné à mort un individu qui avait profané le sabbat, en ramassant du bois ce jour-là [1])?

Mais, déjà dans le Thalmud, on avait cherché à pénétrer ce mystère, et l'opinion qui y semble avoir prévolu, est celle-ci: „L'interruption de la circoncision, pendant le séjour des Hébreux dans le désert, était due à l'anathème dont ils avaient été frappés [2])." C'est encore cette opinion thalmudique qui semble se refléter dans la traduction française de la Vulgate, où on lit les mots: „Dieu ayant ainsi voulu"; mots qui n'existent pas dans le texte biblique, ni même dans le texte original de la Vulgate. Et, en effet, l'addition de ces mots fait nettement entendre que la suspension de la circoncision dans le désert avait eu lieu par ordre de Dieu, c'est-à-dire que cette suspension était une sorte de rupture momentanée de l'alliance d'Abraham, à cause de la désobéissance des Hébreux.

D'autre part, Origène avait également cherché à donner une explication de ce fait historique. Pour lui, l'interruption de la circoncision avait eu lieu dans le désert, parceque, vu l'isolement

---

1) Nombres, XV, 32—36.
2) Traité Jebamoth, p. 71 *b*.

où il se trouvaient alors, cela ne pouvait constituer aucune espèce d'inconvénients pour les Hébreux: „ . . . *ἐν δε τῇ ἐρήμῳ, ἐπειδη μονοι ἦσαν καὶ Αἰγυπτίων κεχωρισμένοι καὶ τῶν ἀλλων ἐθνῶν τῶν κατὰ Παλαιστίνην, ἀπεριτμήτους μεμενηκέναι. Ὀτε δε παρελθόντες τον Ἰορδὴνην ἔμηλλον ἐν μεσω εἶναι τῶν ἐθνῶν, αὖθις προςεταχθησαν περιτμηθῆναι* [1])."

Mais, évidemment, ce ne sont là que de simples explications, puisqu'elles manquent de toute base historique. Il se peut fort bien que la cause réelle de cette interruption de la circoncision fût tout autre. En effet, nous savons déjà que la plupart des Hébreux étaient, en Egypte, adonnés aux cultes idolâtres et que par conséquent, ils négligeaient volontiers les pratiques de leurs ancêtres. D'après la tradition *midrachique*, la péritomie même, pendant les siècles de servitude, ne fut rigoureusement observé que par la seule tribu de Lévi [2]). Et, d'après la version de la Septante, ainsi que nous l'avons vu plus haut, pas mal d'Hébreux avaient même quitté l'Egypte, sans se faire circoncire avant la sortie. D'ailleurs, même d'après le texte biblique de Josué, rien ne prouve que bien des Hébreux n'étaient circoncis que de fraîche date, c'est-à-dire qu'ils avaient subi cette opération seulement avant la sortie de l'Egypte et non pas dans leur enfance.

D'autre part, on sait que, contrairement au repos sabbatique, la circoncision n'avait pas été promulguée par le décologue, dès le troisième mois après la sortie de l'Egypte [3]). C'est pourquoi bien des Hébreux, sinon tous, avaient apporté de nouveau une grande négligence dans l'accomplissement de cette pratique, d'autant plus que, dans le désert où la marche se faisait quelquefois jour et nuit, cette opération présentait réellement du danger [4]). D'ailleurs, sous ce rapport comme sous bien d'autres, beaucoup d'Hébreux désobéissaient, de propos délibéré, aux prescriptions mosaïques, et ne se sauciaient guère d'observer exactement toutes les coutumes de leurs ancêtres. Et, dans cette circonstance comme dans bien d'autres, Moïse lui-même se trouvait absolument im-

---

1) Origeni, Selecta in Jesum Nave. Ed. Migne, col. 821.

2) Midrasch Tanhuma, Ed. Bober, Wilna 1885, ad sect. behalothkha, p. 25 *b*; Midrasch rabba, section: bo, p. 50 *a*.

3) Exode, XIX, 1.

4) Ce danger, d'après R. Popa (in Traité Jebamoth, p. 72 *a*) unique de la suspension de la circoncision dans le désert était même la cause.

puissant. De fait, il ne pouvait sévir contre tous ceux qui, volontairement ou par peur d'un danger, négligeaient de circoncire leurs enfants, car ils étaient trop nombreux, et aussi parceque cette omission ne comportait, en somme, qu'une peine céleste, comme nous le verrons ailleurs.

Et voilà pourquoi la masse des Hébreux, lors de leur arrivée en Palestine, se composaient plutôt d'individus non circoncis. Mais, après le châtiment des rebelles dans le désert, après les victoires éclatantes du temps de Moïse, et surtout après la disparition de tout danger d'alertes incessantes, Josué avait tenu à rappeler aux Hébreux l'importance de la pratique régulière de la circoncision et la leur imposa immédiatement.

Telle est, selon nous, la cause réelle de l'interruption de la circoncision dans le désert. Et qu'on ne s'imagine pas que ce que nous venons de dire n'est qu'une simple explication pour les besoins d'une cause! Non. C'est l'expression même d'une bien vieille tradition. Ainsi, d'après des textes anciens, Josué avait dû exhorter les Hébreux à se faire circoncire, et, pour les y décider complètement, il leur avait annoncé qu'ils ne pourront conquérir la terre de Canaan qu'à la condition d'observer scrupuleusement l'acte de l'alliance d'Abraham [1]).

Maintenant, quant à l'objection de M. Reuss, à savoir, comment Josué avait-il pu procéder à la circoncision en masse avant la conquête complète de la Palestine, c'est la Bible elle-même qui se charge de la réfuter. En effet, cette circoncision n'a pas eu lieu, comme M. Reuss l'écrit par erreur, après la prise de Jéricho et d'Aï, mais bien immédiatement après le passage du Jourdain. Or, voici comment l'historien prélude à la relation de l'acte même de la circoncision à Galgol: „Et quand tous les rois des Amorrhéens qui étaient en deça du Jourdain, vers l'occident, et tous les rois des Cananéens qui étaient auprès de la mer, apprirent que l'Eternel avait séché les eaux du Jourdain de devant les enfants d'Israël, jusqu'à ce qu'ils fussent passés, leur coeur fondit, et il n'y eut plus de courage en eux, à cause des enfants d'Israël [2])." Et cette affirmation de l'auteur biblique est,

---

1) Zohar, Ed. Rom, Wilna 1882, sect. lekh lekha, p. 93 *b*; Genesis robba, cap. XLVI; Ialkut, section: lekh lekha, p. 22 *b*.

1) Josué, V, 1.

à n'en pas douter, l'expression même de la vérité historique. Car, de quelque façon qu'on s'explique ce passage du Jourdain, il n'en avait pas moins eu lieu. La critique la plus intransigeante ne peut pas se refuser d'admettre ce fait historique, puisque Dozy lui-même affirme que le caractère miraculeux d'une relation historique ne doit pas faire rejeter le fait en lui-même [1]). D'autre part, s'il est vrai que ce passage avait réellement eu lieu, il n'en est pas moins vrai que les indigènes n'avaient pas osé s'opposer à ce passage. Et, cependant, on connaissait parfaitement, même dans la haute antiquité, tout le parti qu'on peut tirer d'une attaque au moment où un ennemi tente de traverser un fleuve [2]). Si donc les peuples indigènes n'avaient rien tenté contre les Beni-Israël, c'est qu'ils avaient eu peur ou, tout au moins, c'est qu'ils ne savaient pas encore quel parti ils allaient prendre. Or, une consternation aussi universelle n'avait certainement pas pu échapper à Josué, et voilà pourquoi il avait estimé le moment propice pour entreprendre une circoncision en masse.

D'ailleurs, si, comme le prétend M. Reuss, cet événement historique n'avait eu lieu qu'après la conquête partielle de la Palestine, c'est-à-dire vers la fin de la vie de Josué, il est impossible de comprendre comment les Hébreux auraient pu abandonner les territoires conquis et se réunir en un seul endroit, pour y subir l'opération de la circoncision. Mais une mesure pareille était, politiquement, aussi dangereuse que, pratiquement, inutile. En effet, d'une part, l'ennemi pouvait profiter de cette absence pour s'emparer à nouveau des lieux d'où il avait été chassé, et, d'autre part, chacun pouvait se faire circoncire dans la résidence nouvelle qu'il avait conquise à la pointe de l'épée.

Ainsi, il est établi, ce nous semble, que la circoncision en masse, à Gilgal, ne pouvait pas avoir lieu aprés la conquête. Et, rien que par le fait que la circoncision de Josué avait eu lieu aussitôt après le passage du Jourdain, il est aussi nécessaire d'admettre que cette opération, ainsi que nous l'avons déjà démontré

---

1) Dozy, op. cit., p. 115: „... denn eine Erzählung schlechtweg als Mythe zu verwerfen, weil sie ein Wunder enthält, streitet meines Erachtens mit den Regeln der historischen Kritik".

2) Juges, XII, 5—6.

plus haut, n'était pas une chose nouvelle pour les Hébreux. Car, si l'on admet, comme le veut la critique, que c'était bien Josué qui, pour une raison ou pour une autre, avait cru devoir introduire cette coutume parmi les Hébreux, on ne voit pas trop quelle hâte il pouvait avoir à le faire aussitôt après le passage du Jourdain. Du moment que cela ne pouvait constituer, comme nous le verrons ailleurs, une nécessité climatérique du pays, on ne saurait s'expliquer pourquoi Josué avait-il cru devoir s'exposer, soit à un refus d'obéissance de la part des Hébreux, soit, surtout, au danger de rendre, peut-être, bien malades tous les hommes valides. C'est pourquoi il ne reste plus de doute qu'à cette époque la circoncision, chez les Hébreux, était déjà une institution bien antique et que Josué, convaincu que, sans l'accomplissement de l'acte de l'alliance d'Abraham, les Hébreux ne pouvaient espérer l'assistance divine dans la conquête de la Palestine, s'était décidé de saisir la première occasion propice, pour soumettre tout son peuple à la circoncision.

D'ailleurs, un fait historique milite hautement en faveur de la thèse que nous défendons. En effet, d'après la relation biblique, les Hébreux, après leur circoncision en masse à G'ilgal, avaient célébré, pour la première fois, la fête de Pâque en Palestine [1]). Or, si, avant de célébrer cette fête, ils avaient été soumis à la circoncision, c'est que la loi de l'Exode, qui interdit la participation à l'agneau pascal à tout incirconcis [2]), existait déjà et que, par conséquent, l'institution de la circoncision était bien antérieure à l'époque de Josué. C'est aussi l'opinion formelle de M. Bohlen: „Le Livre de Josué, dit-il, sous-entend l'Exode où il est défendu de prendre part à l'agneau pascal, si l'on n'est pas circoncis [3]).

Aussi bien rien absolument ne permet-il à la critique de soutenir que la circoncision n'avait été prescrite que par Josué. Au contraire, tout montre que cette institution était déjà établie bien avant lui.

§ 5. *La péritomie a été prescrite par Moïse.*

Déjà, vers le milieu du XVIIIe siècle, M. Middleton s'était

---

1) Josuè, V, 10. 2) Exode, XII, 44 et 48. 3) Bohlen, op. cit., p. 193.

déclaré partisan de cette thèse: „Il n'est nullement impossible dit-il, que Moïse, qui était instruit par les prêtres, leur eût emprunté la circoncision, et l'eût étendue après à tout le peuple hébreu[1]). Un peu plus tard, M. Herder semble également avoir partagé cette opinion[2]). De même, M. Tuch s'est aussi montré partisan de cette thèse: „Il n'est pas absolument impossible, dit-il, de nier que cette coutume n'ait pas été pratiquée avant Moïse[3])." De même encore M. Cheyne semble aussi être d'avis que la circoncision, chez les Hébreux, ne date que de l'époque de Moïse[4]). Enfin, tout récemment encore, M. Stade a également cherché à accréditer une opinion semblable[5]).

Cependant, comme on le voit, aucun de ces auteurs ne s'était efforcé d'appuyer cette thèse sur une base scientifique quelconque. Ce n'est que M. Reuss qui, le premier, s'est donné la peine de suppléer à cette lacune de la critique. Mais, avant d'exposer les arguments de cet auteur, il est indispensable de rappeler ici le passage biblique sur lequel il s'appuie. Et, pour cela, nous ne pouvons mieux faire que de donner, pour le moment, ce même texte d'après la propre traduction de M. Reuss.

„Il arriva en route, au gîte, que l'Eternel l'aborda et voulut le faire mourir. Alors Zepphorah prit une pierre et coupa le prépuce de son fils, et le jeta à ses pieds et dit: Tu es pour moi un époux de sang! Alors, il le lâcha. Elle avait dit: Epoux de sang, relativement à la circoncision[6])."

Voici, maintenant, comment M. Reuss cherche à interpréter ce texte, dans le but d'en tirer la preuve de l'origine mosaïque de la circoncision: „L'opinion la plus répandue aujourd'hui, dit-il, est que Moïse avait négligé de circoncire son fils et que Dieu, pour ce motif, voulut le faire mourir." Et, plus loin, il ajoute ceci: „Si nous ne nous trompons pas fort, nous avons ici une nouvelle version mythique de l'origine de la circoncision, version devenue obscure par la raison même que l'autre, qui rapporte

---

1) Middleton (Conyers), The Miscellanous Works, London 1752, T. II, p. 194.
2) Herder, Vom Geist der hebraïschen Poesie, Leipzig 1787, T. II, p. 120.
3) Tuch, Commentar über die Genesis, Halle 1838, chap. XVIII, p. 343.
4) Cheyne, Art. circ. in Encyclopaedia britannica, Edinburgh 1876, vol. V, p. 790.
5) Stade (Bernhard) Geschichte des Volkes Israël, Berlin 1881, T. I, p. 423.
6) Exode, IV, 19—26.

cette origine à Abraham, a prévalu dans la tradition, et était déjà probablement reçue lorsque celle-ci a été rédigée et insérée dans l'ensemble des récits mosaïques. Moïse a une apparition de Dieu, et par conséquent en danger de mourir (Genèse XVI, 13); pour le sauver, sa femme lui jette sur le corps le sang de son propre fils. La circoncision, d'après cela, est un acte sacramentel, dans lequel le sang de l'enfant rachète la vie de son père, une espèce d'immolation symbolique qui obtient la faveur divine[1])."

Telle est la conséquence bizarre que M. Reuss tire de son interprétation. Mais, avant d'aborder la discussion de ce commentaire original, nous allons rappeler, ou mieux établir, quelques faits historiques.

Tout d'abord, nous savons que Moïse avait eu de sa femme Ziphorah deux enfants[2]), et que, lors de l'épisode de la circoncision dont le récit biblique figure plus haut, les deux enfants étaient avec leurs parents[3]).

Dans ces conditions, il y a lieu de se demander lequel des deux enfants avait-il subi l'opération dont parle l'Exode?

Toutefois, il est peu probable que ce fût l'aîné, c'est-à-dire Gerson; car, s'il est impossible d'établir, avec certitude, l'âge respectif des deux enfants de Moïse, lors de cette aventure, il n'en est pas moins certain que l'aîné, à cette époque, n'était plus un tout petit enfant[4]).

---

1) Reuss, op. cit., T. II, p. 13.

2) Exode, XVIII, 3.

3) Exode, IV, 20.

4) En effet, si l'on veut bien tenir un compte exact des expressions bibliques, on arrive aisément à cette conclusion que, lors du retour de Moïse en Egypte, Gerson devait avoir au moins une vingtaine d'années.

D'abord, la Bible nous dit que lorsque Moïse eut atteint l'âge adulte, ou plutôt fut devenu un personnage important (Exode, II, 11), il lui arriva de prendre la défense d'un de ses compatriotes contre un indigène (Exode, II, 12), et que la mort de l'Egyptien qui en résulta, fut la cause du départ subit de Moïse pour le pays de Madian (Exode II, 15).

Puis, d'après la tradition, Moïse, lors de sa fuite de l'Egypte, avait déjà atteint sa quarantième année (Voir Eichhorn, Einleitung in das alte Testament, Göttingen 1823, T. III, p. 186).

Enfin, le même texte biblique nous apprend que, bientôt aprés son arrivée dans le pays de Madian, auprès de Jethro, Moïse épousa Ziphorah, l'une des filles du pontife Madianite (Exode, II, 21), et que, de cette union, il lui naquit bientôt un

Or, s'il en est ainsi, la circoncision unique dont parle l'Ecriture, ne peut, en aucune façon, se rapporter à Gerson, c'est-à-dire au fils aîné de Moïse; car, sans doute, celui-ci était déjà circoncis depuis longtemps. C'est aussi l'opinion de Calvin: „Notandum autem, dit-il, quod quum duos filios Moses duceret, hic tantum unius sit mentio: inde probabilis elicitur conjectura, alterum ex duobus fuisse circumcisum [1]),"

Maintenant, quel pouvait être l'âge du deuxième enfant, c'est-à-dire d'Eliezer, lors du retour de Moïse en Egypte? C'est encore, naturellement, ce qu'il est absolument impossible de préciser avec certitude. Pourtant, il est permis d'affirmer qu'il était beaucoup plus jeune que son frère [2]).

Dans ces conditions, la naissance d'Eliezer avait eu lieu après la vision du „buisson ardent", c'est-à-dire après la vocation définitive de Moïse comme libérateur du peuple hébreu. Mais, si l'on estime le séjour de Moïse dans le pays de Madian à une quarantaine d'années, il faut bien admettre que cet enfant Eliezer, au moment du retour de Moïse en Egypte, devait déjà avoir

---

fils dont le nom devait lui rappeler, à lui Moïse, qu'il était un *habitant*, c'est-à-dire un *exilé*, dans un pays étranger" (Exode II, 22).

D'autre part, si l'on veut bien se souvenir encore que Moïse, lors de sa première apparition devant Pharaon, était déjà âgé de quatre-vingt ans (Exode, VII, 7) on sera bien obligé d'admettre que ce fils aîné, lors du retour en Egypte, devait bien avoir l'âge que nous lui avons supposé plus haut.

Même, d'après M. Reuss, ce Gerson devait déjà avoir, à cette époque, quarante ans au moins (Voir Reuss, op. cit., T. II, p. 13, note 2). C'est, évidemment, bien possible, mais rien ne prouve que Moïse se fût marié dans l'année même de sa fuite. D'alleurs, pour notre démonstration, l'âge réel du fils aîné de Moïse importe peu; il suffit seulement de savoir qu'il n'était plus un tout petit bébé à cette époque.

1) Calvin, Commentarii in Libros Mosis, Amsteolodami, 1671, ad Exod., IV, 24.

2) En effet, la Bible nous apprend que le nom d'Eliezer devait rappeler à Moïse que le „Dieu de son père était venu à son secours et le sauva de l'épée de Pharaon (Exode, XVIII, 4)." Or, cette phrase ne peut pas faire allusion uniquement à la fuite de Moïse, car alors on ne comprendrait pas pourquoi, étant déjà à Madian, c'est-à-dire en dehors de l'Egypte, il n'avait pas songé à appeler son fils aîné du nom d'Eliezer? Non! Cette phrase, sans nul doute, nous fait connaître que Moïse ne s'était réellement cru en sûreté à Madian que le jour où Dieu lui avait annoncé que „tous ceux qui désiraient sa mort, n'étaient plus de ce monde (Exode IV, 19)", et qu'il pouvait, sans crainte, retourner en Egypte. Et c'est, sans doute, cette heureuse nouvelle qui avait déterminé Moïse à donner à son deuxième fils, qui venait de naître, le nom d'Eliezer.

aussi au moins une dizaine d'années. Car, habituellement, les événements historiques ne se succèdent pas avec la rapidité d'un éclair, et, par conséquent, ce n'était pas dès le lendemain de cette grande vision que Moïse avait songé à se rendre en Egypte. D'ailleurs, la Bible elle-même nous relate aussi que Moïse, avant son retour en Egypte avait eu encore une autre apparition dans son „pays d'exil [1])."

Tel est l'âge qu'Eliezer pouvait avoir, selon nous, au moment de sa circoncision [2]).

Aussi, après avoir établi tous ces faits historiques, pouvons-nous aborder l'examen analytique du texte biblique lui-même.

Le début de ce texte, si on le traduit littéralement, sans aucune idée préconçue, se présente ainsi: „Et il arriva qu'en chemin, à l'hôtellerie, Dieu le rencontra et voulut le faire mourir [3])."

Comme on voit, le récit biblique ne dit pas textuellement que ce fut Moïse lui-même qui avait été menacé de mort. Cependant, il faut le reconnaître, presque tous les auteurs, tant anciens que modernes, semblent admettre que c'était bien Moïse qui était en danger de mort [4]). Mais tous ces commentateurs ont-ils bien raison

---

1) Exode, IV, 19.

2) Cependant un célèbre Talmudiste, R. Jehouda le Patriarche, avait émis l'avis que l'enfant dont Ziphorah avait pratiqué la circoncision, n'avait que huit jours au moment où il subit cette operation, (Traité Nedarim, p. 31*b*). Mais, outre que cet auteur n'exprime là qu'une opinion toute personelle, et ne se fait nullement l'écho d'une tradition quelconque, son interprétation se contredit encore elle-même, comme nous le verrons un peu plus loin. D'ailleurs, cette opinion est en opposition formelle avec le texte biblique lui-même. D'après l'Exode, en effet, Moïse, pour faire le voyage en Egypte, „avait pris sa femme et ses enfants et les avait fait monter sur un âne (Exode IV, 20)." Or, il est tout-à-fait inadmissible que Moïse eût pu faire voyager sa femme, à peine quelques jours après son accouchement, dans de semblables conditions! Et, en admettant même que Moïse eût osé affronter un danger pareil, est-il possible que Jethro, son beau-père, eût jamais cousenti, ainsi que nous l'apprend la Bible (Exode IV, 18), à un départ semblable? Aussi bien est-il certain, à n'en pas douter, que l'enfant dont il s'agit ici, avait déjà un certain âge, ainsi que nous l'avons dit plus haut.

3) Exode IV, 24.

4) Parmi les auteurs modernes, partisans de cette idée, il faut citer surtout M. Cheyne (art. circ. in Encyclopædia britannica, vol. V, p. 790), P. Lafargue (La circoncision, etc., in Bulletin de la Société d'anthropologie de Paris 1887, T. X, p. 421), M. Kaufmann, (art. circumcision, in The Jewish Encyclopædia, vol. IV, p. 92), M. Bergmann (Origine, signification et histoire de la castration, etc., Palerme 1883, p. 339, etc.)

d'interpréter ainsi le texte biblique? C'est ce que nous voulons examiner de bien près.

D'abord, d'après les contextes bibliques, il est bien difficile d'admettre que ce fut réellement Moïse qui avait été en danger de mort. En effet, comment peut-on admettre que Dieu avait voulu ôter la vie à son propre messager, à celui à qui il venait d'ordonner de se rendre en Egypte, pour y libérer son peuple [1])?

---

1) Cette difficulté, il est vrai, n'avait pas échappé aux anciens non plus. Et, pour l'aplanir, un Talmudiste avait cherché à expliquer le brusque courroux de Dieu de la façon suivante: „L'importance de la circoncision, dit R. Josué b. Korha, est tout-à-fait exceptionnelle. Et la preuve, c'est que tous les mérites de Moïse n'avaient pu détourner de lui le châtiment qu'il avait encouru à cause de sa négligence de la circoncision, ainsi qu'il est écrit: Dieu le rencontra et voulut lui ôter la vie. Mais, observe Rabbi [1]), est il possible d'admettre que Moïse se rendit coupable d'une pareille négligence? Non; cette punition avait une tout autre cause. Et, de fait, Moïse ne pouvait manquer d'être, tout d'abord, dans une grande perplexité: D'un côté, il était tout naturel que Moïse eût reculé devant l'idée d'opérer son enfant et de se mettre en route, car il était en droit de redouter que l'opéré, à l'instar des Sichémites qui avaient bien souffert le troisième jour, ne tombât sérieusement malade en cours de route; d'un autre côté, il ne pouvait pas retarder son voyage même de trois jours, puisque l'ordre de Dieu de partir pour l'Egypte était bien formel. Aussi bien, à la fin, Moïse s'était il décidé de partir immédiatement, selon l'ordre de Dieu. Seulement, comme en cours de route, il s'occupa, tout d'abord, de trouver une hôtellerie pour la nuit, au lieu de pratiquer, sur le champ, la circoncision de son enfant, il encourut par là le juste courroux de Dieu (Traité Nedarim, p. 31*b*)".

Voilà donc, d'après Rabbi, la cause du revirement apparent de Dieu! Mais qui ne voit, dans cette explication, un simple et pieu désir de concilier la justice divine avec la piété de Moïse? Car, au fond, cette explication n'explique rien du tout. On ne voit pas encore, malgré cette bizarre interprétation, en quoi pouvait réellement consister le tort de Moïse? Du moment qu'il avait bien fait de retarder la circoncision à cause du départ immédiat que Dieu lui-même lui avait ordonné, il n'avait pas eu tort non plus de n'avoir pas songé à pratiquer cette circoncision au cours de son voyage, puisque le fait de rester plusieurs jours en chemin, afin d'éviter tout danger à l'enfant opéré, aurait apporté le même retard dans l'exécution de l'ordre de retourner immédiatement en Egypte. D'autre part, puisque la *piéte* croit devoir supposer à Moïse une stricte observance religieuse, avant même que la Loi écrite ait existé, elle ne doit pas sortir de son rôle, au point de se contredire. Or, d'après cet ordre d'idées, Moïse ne pouvait encourir aucun reproche du fait de s'être occupé de la recherche d'un lieu de gîte pour la nuit, car comme nous l'indiquerons ailleurs, la circoncision rituelle ne doit pas se faire après la chute du jour.

---

[1]) Ce titre tout court, sans addition de nom de personne, désigne toujours R. Jehouda le Patriarche, le rédacteur de la Mischna.

Mais, alors même que, pour écarter la contradiction divine, on voudrait admettre une explication incompréhensible d'ailleurs, aussi peu conforme à la vraie piété qu'opposée aux données historiques, on se heurterait encore à d'autres difficultés, vraiment insurmontables. Comment, en effet, s'expliquer l'acte de Ziphorah?

D'abord, comment Ziphorah pouvait-elle savoir que Dieu était courroucé contre son mari, au point de vouloir le faire mourir? Puis, comment lui était donc venue l'idée bizarre de pratiquer une opération sanglante sur un de ses fils, afin d'apaiser par là le courroux de Dieu [1])?

Et, si des explications surnaturelles peuvent suffir à des esprits mystiques qui ne veulent voir dans la Bible que des récits miraculeux, elles ne sont pas faites pour satisfaire ceux qui entendent voir dans ces mêmes récits des relations véritablement historiques, parfaitement à l'épreuve de la raison humaine.

Maintenant, quant à l'explication de M. Reuss, que nous avons reproduite plus haut, elle ne peut pas résister au moindre examen. En effet, s'il est vrai que, dans la très haute antiquité, la croyance, aussi bien parmi les Hébreux que parmi les autres peuples, était générale que l'homme ne pouvait pas contempler directement la divinité, sans en mourir, il n'en est pas moins vrai qu'on ne trouve nulle part la trace d'une pratique quelconque, et à plus forte raison la pratique de la circoncision, dans le but de soustraire au danger ceux qui avaient eu des apparitions [2]).

---

1) Certes, les commentateurs pieux, qui, d'habitude, se complaisent dans des explications mystiques, ne se sont pas fait défaut, là aussi, de faire appel à un miracle, pour éclaircir un peu l'obscurité de cette relation biblique:

„Au moment, dit R. Jehouda b. Bizna, où Moïse avait commis la négligence de la concircision, deux anges, Aph et Hémah, accoururent et avalèrent Moïse de telle façon qu'il n'en resta libre que *l'organe* viril. Aussitôt Siphorah comprit la cause du courroux céleste, et elle s'empressa de circoncire son enfant (Traite Nedarim, p. 32[a])".

D'après une autre interpretation mystique, les choses se seraient passées d'une autre façon: „Sur l'ordre de l'ange Gabriel, un serpent de feu fit mine d'engloutir Moïse, en commençant par le *membre* viril. Ce danger avait ouvert les yeux à Siphorah, et elle eut immédiatement l'idée de procéder à la circoncision de son fils (Zohar, sect. lekh lekha, p. 93[b]).

2) Nous n'en voulons pour preuve que cette relation biblique: Monoah, le père du futur de Samson, avait redouté d'abord, pour lui et pour sa femme, les conséquences funestes d'une apparition (Juges, XIII, 20—23). Or, à aucun moment, il

D'autre part, du moment que, d'après la critique, la coutume de la circoncision n'avait pas encore existé avant cet événement, puisque ce sacrifice bizarre est l'origine même de la circoncision rituelle, on est en droit de se demander d'où Siphorah pouvait-elle savoir que cette pratique serait couronnée de succès?

D'ailleurs, le texte biblique lui-même s'oppose à la thèse arbitraire de M. Reuss. D'après l'Exode, en effet, Moïse, lors de sa première vision, avait caché son visage, car il redouta de contempler la divinité [1]). Si donc Moïse, pendant la première vision, avait eu assez de présence d'esprit pour ne pas s'exposer au danger de contempler la divinité, pourquoi n'aurait-il pas agi de la même façon durant la deuxième vision? Et, dès lors, ni le danger de mort pour Moïse, ni le sacrifice de Siphorah ne peuvent plus s'expliquer du tout!

Mais il y a encore plus. Peut-on réellement admettre qu'un texte biblique qui, selon M. Reuss, devait nous apprendre l'origine même de l'institution de la circoncision, pût être rédigée d'une façon aussi énigmatique? Non; ce texte ne peut avoir un but semblable; il ne peut nous indiquer que tout autre chose, comme nous allons le voir dans un instant. Mais, pour le moment, nous devons poursuivre notre étude critique du texte de l'Exode.

D'après la version de la Vulgate, la deuxième phrase de ce passage biblique est ainsi conçue: „Siphorah prit aussitôt une pierre très-aiguë, et circoncisit la chair de son fils, et touchant les pieds de Moïse, elle lui dit: Vous m'étes un époux de sang [2])."

Quoique, dans le texte biblique, le nom de Moïse ne soit mentionné, dans cette phrase, ni explicitement, ni même implicitement, nous voulons cependant admettre, pour le moment du moins, cette version, parceque tous les critiques l'acceptent avec empressement. Mais demandons-nous, tout d'abord, avec quoi et pourquoi Ziphorah avait-elle touché les pieds de Moïse?

D'après la plupart de commentateurs, Ziphorah aurait jeté le

---

ne lui était venu à l'esprit l'idée que, par la circoncision de son enfant qu'il allait avoir, il pourra détourner le danger qui était suspendu sur lui et sur sa femme. Pourquoi alors Siphorah aurait-elle eu l'idée si bizarre de circoncire son enfant pour conjurer ce même danger?

1) Exode, III, 6.

2) Exode, IV, 25.

prépuce amputé sur les pieds de Moïse. C'est aussi dans ce sens que la Septante traduit ce texte: „καὶ προςέπεσε πρὸς τοὺς πόδας αὐτοῦ [1])." Cependant, selon M. Reclus, ce n'est pas le prépuce, mais bien le couteau lui-même que Ziphorah aurait jeté aux pieds de Moïse: „Encore hors d'elle-même, dit-il, et sous le coup de la colère et de l'irritation, elle jeta le couteau sanglant aux pieds de Moïse, en lui criant: Tu m'es un époux de sang [2])."

Telles sont les diverses opinions qui avaient été exprimées à cet égard. Mais, pour que Ziphorah eût jeté aux pieds de Moïse soit le prépuce, soit le couteau, ou soit tout ce qu'on voudrait imaginer, il faut bien admettre que, dans l'antiquité, une coutume semblable avait existé quelque part, car, autrement, Ziphorah n'y aurait pas eu recours non plus. Or, on ne rencontre nulle part les traces d'une coutume semblable, ni chez les Hébreux, ni même chez les autres peuples antiques. De plus, dans ces conditions, le texte biblique se serait servi du mot: „*va'thaschlekh*", qui signifie: et elle jeta, au lieu du mot: „*va'thaga*", qui, étymologiquement, ne peut avoir d'autre signification que: „et elle atteignit [3])."

Et ce n'est pas encore tout. En effet, de deux choses l'une: ou Ziphorah croyait à l'efficacité de son sacrifice, ou bien elle n'y croyait pas. Or, dans le premier cas, il n'y avait pas lieu pour elle de faire des reproches à Moïse, car ce n'était pas de sa faute s'il était menacé d'un danger mortel; et, dans le dernier cas, elle avait eu tort de faire une chose qui n'avait aucune espèce d'utilité à ses yeux.

En outre, on ne saisit pas pourquoi l'auteur biblique, qui avait employé ailleurs le terme „hathan" dans le sens de *fiancé* ou de *gendre* [4]), se serait-il servi ici du même mot dans le sens de „mari?" Est-ce que la littérature hébraïque offre quelque part un exemple

---

1) Exode, IV, 25.

2) Elie Reclus, La circoncision, etc., in Revue internationale des sciences, T. XIII, Paris 1874, p. 217.

3) On sait que le verbe: „*naga'*", au „*kal*", signifie: toucher; au contraire, le verbe: „*hag'ia'*", au „*Hiph'il*", veut dire: atteindre. Or, la „massoreth", en maintenant la vocalisation de: „*va'thaga*", au lieu de: „*va'thiga*", comme dans Esther (V, 2), par exemple, avait suffisamment indiqué par la que la tradition avait toujours vu dans ce verbe un „hiph'il", avec le sens „d'atteindre".

4) Genèse, XIX, 12.

semblable? Non, assurément[1]). D'ailleurs, déjà R. Simon b. Gamaliel s'était appuyé sur le mot „*hathan*" pour affirmer qu'il ne s'agissait pas là de Moise, mais bien de l'enfant opéré[2]).

Enfin, pour terminer notre examen critique, nous allons encore donner, toujours d'après la version de la Vulgate, la troisième et dernière phrase du texte en question: „Alors le Seigneur laissa Moïse, après que Siphorah eut dit à cause de la circoncision: Vous m'êtes un époux de sang[3])."

Si l'on veut bien se reporter au texte biblique, on verra bien que, dans cette proposition aussi, ni le mot: Seigneur, ni le mot: Moïse n'y figurent non plus. De plus, sans vouloir reprendre notre objection au sujet du mot: „*hathan*" dans le sens insolite de „mari" nous devons, cependant, faire remarquer que le texte original porte le mot: „la'mouloth[4])" au pluriel, et que, par conséquent, on doit la traduire par „à l'occasion des *circoncisions*". Et alors on est en droit de se demander pourquoi Ziphorah avait-elle parlé, à la fin, des circoncisions, au pluriel?

Ainsi, d'après la traduction commune, acceptée par la critique, tout est mystère dans ce passage biblique, et des difficultés de toutes sortes y sont accumulées comme à plaisir. C'est pourquoi il y a lieu de se demander si ce texte biblique ne peut pas être compris autrement.

Mais, avant même de procéder à cette étude, nous devons constater que, contrairement à l'opinion de M. Reuss[5]) et de M. Smith[6]), ce texte biblique, quel qu'en puisse être d'ailleurs le sens exact, prouve qu'à l'époque de cet épisode biblique, la circoncision était déjà parfaitement connue. Car, franchement, est-il humainement possible d'admettre qu'une mère pût entreprendre une chose pareille sur son propre fils, pour quelque raison que cela pût être, sans qu'elle eût su, et cela de longue date, com-

1) Plus tard, à l'époque de Saül, le mot „hathan" conserve toujours le sens de: „fiancé, gendre"; voir I Samuel, XVIII, 18.

2) Traité Nedarim, p. 32[a].

3) Exode, IV, 26.

4) Le mot: „moulah", équivaut au mot: „milah", et signifie toujours: „circoncision". Voir Viner, Biblisches Realwörterbuch, Leipzig, 1833, т. I, p. 184).

5) Reuss, Histoire sainte et la Loi, Paris 1897, т. I, p. 355, note 2.

6) Smith, W., art. circ., in Dictionnary of the Bible, London 1863.

bien l'opération qu'elle allait pratiquer, était tout-à-fait inoffensive? A qui pourrait-on faire accroire une monstruosité semblable? Non! Si Ziphorah n'hésita pas à faire l'amputation du prépuce de son propre fils, c'est qu'elle avait vu cette pratique autour d'elle; c'est qu'elle savait de longue date que cette opération était parfaitement inoffensive. Et, de fait, les Madianites, comme nous le verrons ailleurs, pratiquaient déjà la circoncision bien avant l'époque de Moïse. Et c'est même pour cela que Gerson, le fils aîné de Moïse, était déjà circoncis bien longtemps avant cette aventure, car il n'y avait qu'Eliezer, âgé à peine d'une dizaine d'années au moment de cet événement mémorable, qui n'avait pas encore été circoncis.

Maintenant, il y a lieu de se demander pourquoi Eliezer lui-même n'avait-il pas encore été circoncis jusqu'à là? Mais, pour s'expliquer ce retard de la part de Moïse, il suffit de se rappeler sa position, plus que modeste, à la cour de Jethro [1]).

C'est pour cela, sans aucun doute, que Moïse n'avait pas pu faire accepter à la cour de son beau-père que ses enfants fussent circoncis avant l'âge de treize ans, comme cela se pratiquait chez les Madianites. Et cette résistance provenait fort probablement autant de la part de Jethro que du côté de Siphorah elle-même, à qui il répugnait de soumettre un bébé de huit jours à une opération sanglante [2]).

---

1) Ainsi Jethro, le souverain pontife des Madianites (Exode, II, 16; III, 1; XVIII, 1), tenait Moïse sous sa dépendance complète, au point que ce dernier, même après son acceptation de la mission divine de libérer les Hebreux, avait cependant éprouvé le besoin de demander à son beau-père l'autorisation de retourner en Egypte (Exode, IV, 18).

D'autre part, Jethro n'avait reconnu Jehowah, le Dieu de Moïse, qu'après la sortie des Hébreux de l'Egypte (Exode, XVIII, 11). Et même alors, malgré la grandeur visible de Moïse, il se mêlait encore de le censurer et de lui donner des conseils (Exode, XVII, 17—18).

2) Quoique pour une raison différente [1]), Calvin admet également que le retard

---

[1]) D'après le texte que nous citons, il semble bien que Calvin suppose que les Madianites ne connaissaient pas encore la coutume de circoncision, et que Jethro et Siphorah n'en voulaient pas du tout; mais, comme nous l'avons déjà vu et comme nous le verrons encore, les faits historiques ne permettent pas une pareille supposition.

D'autre part, il n'y a pas de doute non plus que le danger dont parle notre texte biblique ne concernait pas Moïse lui-même, mais bien son fils Eliezer. Cette opinion avait été défendue, parmi les anciens, surtout par R. Simon b. Gamaliel: „Le Satan, dit-il, n'en voulait nullement à la vie de Moïse, mais bien à celle de l'enfant [1])." Et, parmi les modernes, c'est M. Bauer qui s'est déclaré partisan convaincu de cette même façon de voir [2])." D'ailleurs, le fait même que, dans la première phrase où le texte biblique parle du danger couru, le sujet n'est pas exprimé, comme nous l'avons fait observer plus haut; ce fait même, disons-nous, indique assez clairement que, pour l'auteur biblique, ce sujet est le même que celui dont il parle dans la deuxième phrase, c'est-à-dire le fils de Siphorah, ou Eliezer.

Maintenant, il y a lieu de se demander quel était au juste le danger que l'enfant Eliezer avait couru dans cette circonstance? Quoiqu'une pareille question semble, au premier abord du moins, tout-à-fait insoluble, on peut cependant affirmer, sans trop de présomption, que la solution d'un pareil problème n'est pas au-dessus de l'investigation scientifique. En effet, si l'on considère cet accident au point de vue purement pathologique, on ne tarde pas à constater qu'il était survenu dans les circonstances suivantes.

D'abord, il se produisit en cours de route [3]), au milieu de la nuit [4]), après une marche prolongée à dos d'âne [5]). Puis, cet accident semble avoir présenté une allure soudaine, terrible où il paraît que, si un prompt secours ne se produisait pas sur le champ,

---

de la circoncision d'Eliezer était dû à l'opposition systematique de Jethro et de Siphorah: „Neque enim, dit-il, filii circoncisionem vel oblivione, vel inscitia, vel incuria duntaxat prætermisit: sed quod expertus esset vel uxori, vel socero esse odiosum. Ergo ne eum uxor rixis vexaret, vel socer esset molestus, illis gratificari maluit, quum dissidiis, vel simultatibus, vel turbis, occasionem dare (Calvinii, Commentarii in Libros Mosis, Exode, IV, 24)". De même M. Bauer pense que la circoncision d'Eliezer avait été retardée à cause de l'opposition de sa mère (Bauer G. L., Beschreibung der gottesdienstlichen Verfassung der alten Hebræer, Leipzig 1805, т. I, p. 24).

1) Traité Nedarim, p. 32[a].
2) Bauer, op. cit., т. I, p. 24.
3) Exode, IV, 24.
4) Exode, IV, 24.
5) Exode, IV, 20.

l'individu était menacé de mort subite. Enfin, il s'agissait d'un accident qui non seulement ne pouvait arriver qu'à un individu non-circoncis, puisque Gerson, le fils aîné de Moïse, n'en fut pas atteint, mais encore qui ne pouvait guérir sûrement que par la circoncision, puisque Ziphorah n'avait pas songé à la prière, ni à aucune autre intervention qu'à celle de la prompte amputation du prépuce,

Or, quelle est la maladie qui, tout en réunissant cet ensemble de circonstances, peut cependant être guérie rapidement par une simple circoncision? Nous n'en connaissons d'autre que la *rétention* d'urine, occasionnée par l'irritation d'un *prépuce phimosique*, c'est-à-dire d'un prépuce atteint d'un phimosis congénital.

En effet, sous l'influence de l'irritation du prépuce, soit par l'existence d'un peu de *balano-posthite*, soit même par un simple frottement un peu prolongé, l'organe *balanique* peut gonfler et *s'oedématier*, au point de constituer rapidement une véritable occlusion de l'*orifice* préputial. D'autre part, on sait qu'une *rétention* d'urine, qui peut survenir d'une façon brusque, détermine toujours, et très promptement, de violentes douleurs d'abord, et des tortures atroces ensuite.

Et c'est justement cet accident terrible qui était arrivé à Eliezer. La marche prolongée à dos d'âne, sous un soleil ardent, au milieu des sables du désert, avait tout fait d'aggraver le *phimosis* congénital dont il était atteint et, au beau milieu de la nuit, il fut réveillé par un besoin impérieux d'uriner, sans qu'il lui fût possible d'y satisfaire. Bientôt, il fut en proie à des douleurs aiguës et à des angoisses mortelles, peut-être même à des véritables *convulsions*.

C'est aussi l'opinion de M. Bauer. Car, quoi qu'il ne précise pas le genre d'affection dont Eliezer fut subitement atteint, il est cependant d'avis qu'il s'agissait d'une maladie dont la cause première était sa non-circoncision [1]).

Aussi bien Ziphorah, qui en était sûrement instruite depuis longtemps par des exemples semblables, n'hésita-t-elle pas, pour sauver son enfant, à avoir recours au seul moyen qui, dans une pareille circonstance, est capable de sauver promptement la vie

---

1) Bauer, op. cit., T. I, p. 24.

au malade. Elle prit donc un silex tranchant, pratiqua rapidement l'amputation du prépuce de son fils, et „*atteignit ainsi à ses eaux*[1])" c'est-à-dire qu'elle donna issue aux urines.

Naturellement, cette réussite opératoire ne pouvait manquer de procurer une vive satisfaction à Ziphorah. Aussi, pour exprimer sa joie du succès et surtout pour rassurer le patient, elle lui dit: Tu es mon fiancé de sang à moi[2])! Puis, après une forte émission d'urine, tous les symptômes alarmants s'étaient amendés; c'est ce que l'Ecriture exprime par les mots significatifs: „et il (Dieu) le relâcha[3])." Alors, complètement rassurée sur le sort de son enfant, Siphorah, pour consoler pleinement le patient de sa mésaventure, ajouta les mots: „Fiancé de sang pour les *circoncisions*[4]).

---

1) Pour nous, en effet, les mots: „*va'thaga' leraglow*" signifient: „et elle atteignit à ses eaux". Nous avons déjà indiqué plus haut les raisons étymologiques pourquoi le mot „va'thaga" doit avoir le sens que nous lui attribuons ici. Quant au mot „*leraglaw*" dans le sens des *urines*, on en trouve un bel exemple dans les Juges (III, 24). D'ailleurs, dans le Talmud, l'expression: „*me raglaïm*" ou *eaux de deux pieds* pour désigner les *urines*, est très constante.

2) Pour comprendre la signification de ces mots mystérieux, il suffit de se rappeler que, chez les Arabes, il existe encore une ancienne coutume d'après laquelle la fiancée doit assister à l'opération de son futur époux; selon cette même coutume elle reçoit sur sa robe un peu de sang de la circoncision: „Dans l'Arabie centrale et certaines parties de l'Egypte, dit M. Joly (Hist. de la circoncision, Paris 1895, p. 18), les jeunes gens sont souvent circoncis le lendemain de leur mariage.

La jeune femme assiste à l'opération; elle reçoit sur sa chemise de noce le sang de l'opération". Or, il est probable que la jeune fille, pour encourager son futur, avait la coutume de lui crier: Tu es mon fiancé de sang!, c'est-à-dire notre pacte est scellé de ton sang et, par suite, sacré pour toujours. D'ailleurs, même actuellement, selon Reclus (Géographie universelle, T. XIV, p. 917), le sang, chez les Polynésiens, constitue le pacte essentiel du mariage: „Assis au milieu du sanctuaire sur le drap blanc nuptial, les fiancés, dit-il, tenaient dans leurs mains les crânes de leurs ancêtres, et les deux mères de l'homme et de la femme, se déchiraient la figure pour mêler leur sang, en asperger les futurs époux, et témoigner ainsi que les deux familles enformaient désormais une seule".

3) Exode, IV, 26.

4) Le mot: „circoncision" est ici au pluriel, et cela s'explique très bien. En effet Siphorah avait sûrement dit à son fils, en guise de consolation, que non seulement cette opération le guérira pour toujours de sa maladie, mais encore qu'elle lui tiendrait lieu de celle qu'on pratique habituellement à l'âge de la puberté, c'est-à-dire, généralement, après les fiançailles.

Et voilà justement pourquoi Moïse avait tenu à rapporter cet événement quasi familial. Il voulait illustrer par cet exemple personnel la nécessité de pratiquer la circoncision à *huit* jours, selon la coutume de ses ancêtres, et non pas à treize ans à l'instar des peuplades issues d'Ismaël.

Mais, quoi qu'il en soit de cette dernière conjecture, il n'en résulte pas moins de tout ce qui précède que non seulement la base scientifique, sur laquelle la critique voulait asseoir sa thèse, est complètement ruinée, mais encore que ce même document biblique prouve justement que la circoncision était déjà parfaitement connue et pratiquée avant Moïse.

D'ailleurs, ce n'est pas uniquement ce passage qui nous indique que la circoncision était déjà pratiquée avant l'époque mosaïque; au contraire, un autre récit biblique le proclame encore plus explicitement. Et, de fait, si les deux fils de Jacob, pour massacrer aisément les habitants de Sichem, s'étaient servis du prétexte de la circoncision [1]), c'est qu'ils connaissaient déja les effets cliniques de cette opération, et qu'ils n'ignoraient pas les conséquences fâcheuses qui devaient en résulter sûrement pour les Sichemites, objets de leur vengeance.

Tel est le fait historique capital qui montre d'une manière péremptoire que, bien longtemps avant Moïse, les Beni-Israël avaient déjà la coutume de pratiquer la circoncision. Cependant, M. Hitzig, tout en accordant un caractère historique à cet événement, a prétendu qu'il n'eut lieu qu'après l'arrivée des Hébreux en Palestine: „Ce récit, dit-il, est destiné à nous faire savoir que les Ghibéonites, du temps de Josué, avaient accepté la circoncision [2]). Mais, outre que cet auteur n'appuie son opinion sur aucune espèce de preuve, il rend encore la relation biblique ellemême absolument invraisemblable. En effet, quelle singulière façon de nous faire connaître la conversion des Ghibéonites que de dire qu'ils avaient été tous massacrés! D'ailleurs, s'il est vrai que l'histoire des Ghibéonites, telle qu'elle figure actuellement dans le livre de Josué [3]), laisse suffisamment entendre qu'ils s'étaient

---

1) Genèse, XXXIV, 13—26.
2) Hitzig, op. cit., T. I, p. 101.
3) Josué, IX, 3—27.

réellement fait circoncire, il n'en est pas moins vrai, comme nous le verrons ailleurs, que, loin d'avoir été massacrés, ces Ghibéonites avaient continué à vivre parmi les Hébreux jusqu'après le retour de ces derniers de la captivité Babylonienne.

§ 6. *La circoncision a été instituée par Abraham.*

Ainsi tout porte à admettre que, conformément à l'assertion de la Genèse[1]), c'est bien Abraham qui avait institué la circoncision chez les Hébreux. Et, en tenant compte de la chronologie biblique, on peut dire que l'institution de la circoncision rituelle avait été réellement établie en 1941 avant l'*ère* chrétienne, ou encore, en d'autres termes, on peut dire que la *péritomie* hébraïque est dejà vieille de presque quatre milles ans.

Cette très haute antiquité de l'institution de la circoncision est encore corroborée par un fait purement matériel. Ainsi, rien que l'emploi d'un couteau de pierre pour l'exécution de cette opération, témoigne déjà très visiblement en faveur du temps très reculé où cette coutume avait dû prendre naissance. C'est aussi l'opinion de M. Lafargue: „L'usage du couteau de pierre pour une si douloureuse opération est, dit-il, un signe certain que la circoncision est une des plus antiques institutions de l'espèce humaine[2])." C'est là aussi l'avis formel de M. Ploss[3]). Il est vrai que M. Bohlen, pour éliminer cette preuve si manifeste de la très haute antiquité de la péritomie hébraïque, a prétendu que le terme: „tsor", employé dans l'Exode et dans le Livre de Josué, ne signifie pas nécessairement: *„pierre"*[4]); mais cette opinion, comme nous le verrons ailleurs, est dépourvue de toute valeur scientifique.

D'ailleurs, l'institution de la circoncision par Abraham a été proclamée à toutes les époques. Ainsi, au commencement même de l'ère moderne, St. Jean, dans son Evangile, atteste déjà cette

---

1) Genèse, XVII, 23—27.

2) P. Lafargue, La circoncision etc., in Bulletin de la Société d'anthropologie, Paris 1887, τ. X, 3e série, p. 420.

3) Ploss, Das Kind im Brauch u. Sitte der Völker, Berlin 1882, τ. I, p. 348.

4) Bohlen, op. cit., p. 195.

vérité historique: „Propterea, dit-il, Moyses dedit vobis circumcisionem, non quia ex Moyse est, sed ex patribus [1]). De son côté, Origène affirme également que les Hébreux avaient déjà pratiqué la circoncision en Egypte, bien avant l'époque de Moïse: „*Καὶ τουτου ἀπόδειξισ το ἐν μὲν τῇ Αἰγύπτῳ περιτεμνεςθαι αὐτους* . . . dit-il [2])." Et, plus tard, vers les époques plus modernes, M. Ruckersfelder s'est aussi déclaré partisan convaincu de cette thèse: „Probat idem, dit-il, circumcisio ab eo diserte Abrahamo et domui ejus injuncta quæ licet dein peculiarem adhuc relationem ad fœdus Sinaïticum acceperit, tamen, quem tum quoque adhuc servavit usum [3])."

Maintenant, quant aux auteurs modernes, nombreux sont ceux qui voient dans Abraham le fondateur de la circoncision rituelle, ou, du moins, qui admettent l'existence de la circoncision, chez les Hébreux, bien avant l'époque de Moïse.

Ainsi, M. Tuch lui-même admet parfaitement la possibilité de l'existence de la péritomie avant Moïse [4]). Et même Renan, qui, comme nous l'avons déjà dit ailleurs, s'obstine à ne pas vouloir reconnaître dans Abraham une figure historique, est cependant d'avis que la coutume de la circoncision existait déjà parmi les Hébreux avant leur arrivé en Egypte: „La circoncision, dit-il, était, chez les Beni-Israël, antérieure à leur venue en Gossen [5])." C'est aussi l'avis de M. Knobel et de M. Dillman: „Il est certain, disent-ils, que, chez les Hébreux, la circoncision existait déjà avant Moïse [6])." C'est encore l'opinion de M. Furst: „La circoncision chez les Israëlites en Egypte, était, dit-il, une coutume très ancienne, symbolique, qui, avec raison, peut être considérée comme datant d'Abraham ou des époques Abrahamiques [7])." Enfin, M. Vanier se montre partisan résolu de l'institution de la circoncision par Abraham lui-même: „Abraham,

1) St. Jean, VII, 22.

2) Origeni, Selecta in Jesum Novè, p. 822.

3) Ruckersfelder (A. F.), De institutis et ceremoniis legis mosaïcæ ante Mosem, Bremæ 1751, p. 44, § XVI.

4) Tuch, op. cit., cap. XVII, p. 343.

5) Renan, Hist. du peuple d'Israël, т. I, p. 147.

6) Knobel, Die Genesis, Leipzig 1875, p. 268.

7) Furst, J., Geschichte der biblischen Litteratur, Leipzig 1867, т. I, p. 174.

dans la proportion des connaissances de son temps, est, dit-il, le premier des législateurs qui, dans les âges futurs, naîtront avec la mission de résumer les faits sociaux de leur époque, comme les savants en concentreront les lumières. Abraham n'est point le grand législateur de son temps, il en est aussi le profond savant et le divin moraliste. Dans le seul fait de la circoncision, il se montre sous ces trois aspects [1]).

1) Vanier, Cause morale de la circoncision des Israelites, Paris 1847, p. 171.

(à suivre).

ZUR GEBURTSHILFLICH-GYNÆKOLOGISCHEN BETÄTIGUNG DES MANNES BIS ZUM AUSGANGE DES 16. JAHRHUNDERTS

VON

DR. CARL OSKAR ROSENTHAL

z. Zt I. Assistent der innern Abteilung des Städt-Krankenhauses
Berlin-Reixickendorf.

Schluss.

Eine reiche geburtshilflich diagnostische und therapeutische Betätigung in vollem Umfang und ohne jede Hemmung erhellt aus den Schriften der grossen Franzosen Ambroise PARÉ und seines Landsmannes Jacques GUILLEMEAU. PARÉ selbst hat immissa manu in uterum bald diese, bald jene Lage feststellen können .... observavi .... [1]); bringt die Hebamme eine Wendung nicht zustande, dann soll sie einen geübten Chirurgen holen .... chirurgum exercitatum accersant [2]). Geburtshindernisse, unter denen auch PARÉ noch die Scheu vor der Anwesenheit eines Mannes [3]) hervorhebt, sind von der Hebamme oder dem Arzt oder gemeinsam zu überwinden. Springt die Blase nicht, ... debet medicus curare ut aperiatur, aber mit Vorsicht, dass das Kind nicht zu Schaden kommt [4]). Da nur innere Mittel neben externen an dieser Stelle erwähnt werden [5]), ist nicht zu ersehen, ob bei

---

1) AMBR. PARÉ, J. GUILLEMEAU: De homin. generatione, in Isr. Spach etc. XIV, p. 410.

2) l. c., XV, p. 411.

3) l. c., XXIX, p. 421.

4) HIERON. MERCURIALIS: De morbis muliebr. lib. II, 3, p. 235.

5) ebenda.

Eröffnung der Blase an ein manuelles Vorgehen des Arztes gedacht ist. Arzt und Hebamme müssen der Kreissenden Mut zusprechen und sie trösten [1]), wo nötig, ist zum Messer zu greifen, wenn innere Mittel versagen. .... medici ad ferrum veniant ut excindant foetum [2]).... und .... tentet diligens obstetrix aut peritus chirurgus .... puerum evellere nitens et omni arte studens puerum extrahere vivum [3]). Dass dabei häufig Mutter und Kind verstümmelt — dilaniari — wurden, berichtet Johannes le BON [4]) und zwar von obstetrices, chirurgi und tonsores. Die Secundinae werden nur von der Hebamme entfernt nach Johannes RUFFIUS [5]).

Ob der Foetus lebt oder in utero abgestorben ist, wird nach PARÉ durch die Mutter selbst oder durch die auf den Leib gelegte Hand des Arztes zur Feststellung etwaiger Kindsbewegungen ermittelt [6]). Jacques GUILLEMEAU führt zu diesem Zweck die Hand in die Gebärmutter ein, um an der Nabelschnur bzw. Hand oder Fuss nach dem Puls zu fühlen oder das Kind am Finger saugen zu lassen [7]).

Wie wir uns das Vorgehen bei Extraktionen des toten oder unter erschwerten Umständen austretenden Foetus zu denken haben, erhellt aus einer Stelle bei PARÉ [8]). Darnach spreizt der Chirurg die Labien — vulvae alas diducet — führt die Hand ein .... in ostium uteri .... manum inferet .... und sucht die Kindslage festzustellen. Bei der Extraktion helfen „ministri" dem Chirurgen durch Zusammenpressen des Leibes der Kreissenden. Er erzählt, dass er einmal zu einem Fall gerufen worden sei, wo nach vergeblichen Extraktionsversuchen der Hebamme (bei Armvorfall) Gefahr drohte. ... indicavi ... retrudendum esse brachium in uterum et .... foetum obvertendum. Da die Reposition aus bestimmten Gründen nicht gelang, rescindendum .... putavi sectis novacula musculis proxime humerum .... etc. quibus peractus

1) ebenda.
2) l. c., II, 3, p. 237.
3) LUDOV. MERCATUS: „Gynaeciorum libri IV" in Isr. Spach etc. IV, 3, p. 1056.
4) „Therapia puerperarum" in Isr. Spach etc. XIII, p. 410.
5) „De conceptu et generatione hominis" in Israel Spach libr. III, 4, p. 176/77.
6) PARÉ u. GUILLEMEAU: „de homin. generatione" XXV, p. 416.
7) FASBENDER: Geschichte der Geburtshilfe, p. 130.
8) De homin. generatione XXVI, p. 417.

tentando et vestigando in pedes obvertendum esse infantem.... extrahendum curavi [1]). Es ist deutlich, dass PARÉ die Operation selbst ausgeführt hat. Martin Akakia gibt als Modus der Extraktion den Celsus'schen an [2]). Schwillt die tote Frucht an, und kann so nicht extrahiert werden, dann explorare oportet ubi commode defigat uncum chirurgus [3]).

Betrachten wir die Gynaekologie jener Zeit. Die Scheu, dem Arzt das Leiden zu offenbaren, ihm die erkrankten Teile zu zeigen, die unter der Geburt vor der Not der Stunde leichter unterdrückt wird, ist immer noch in hohem Grade vorhanden.... plerique non curantur tum propter imperitiam et ignorantiam medicorum vel pudorem qui nesciunt quandoque percunctari vel non audent, tum etiam quia mulieres affectae singula quandoque narrare non possunt vel nesciunt ea exprimere vel nolunt, qui verecundantur dicere quae eis contingunt.... klagt J. B. MONTANUS [4]). An einer anderen Stelle erklärt er, ... est .... incommodum quod mulieres propter pudorem nolunt fateri veritatem, tametsi coactae sunt plerunque dicere veritatem nolunt tamen facere quod jubent medici neque volunt in ea parte admittere medicamenta. Er erzählt dann, dass eine vornehme Dame, die an Fluor albus litt, ihm durchaus verweigert habe, sich von ihm Injektionen in den Uterus machen zu lassen [5]). Dass er aber dieses Ansinnen überhaupt stellte, zeigt, dass das Vorurteil gegen derartige Eingriffe doch nicht mehr so allgemein war.

Tatsächlich können wir aus dem folgenden sehen, dass sich im 16. Jahrhundert ein Umschwung zu vollziehen beginnt oder teilweise schon vollzogen hat. Erkrankungen des Uterus, wie Rhagaden, Ulzera, Condylome etc. werden meist chirurgisch behandelt. .... Verrucae, Thymi, Condilomata quae omnia ope chirurgica debent curari et curantur [6]). Mit dem Spekulum wird vom Arzt das Innere der Genitalien freigelegt. .... manu instru-

---

1) ebenda.
2) „De morbis muliebr." II, 15, p. 796, cf. p. 17/18 d. Arbeit.
3) ebenda.
4) „De affectibus uterinis", p. 303 in Isr. Spach.
5) „De affectibus uterinis", p. 315 u. KOSSMANN: „allgem. Gyn.", p. 111.
6) HIERON. MERKURIALIS: „de morbis muliebr." in Isr. Spach IV, 20, p. 294.

mento dioptro vocato facile possunt medici oculis ulcera cervicis et colli matricis intueri [1]). Aber auch die operative Gynaekologie wird vom Manne ausgeübt. Felix PLATER berichtet einen Fall, in dem eine Frau nach einer Totgeburt viel Schmerzen in der Gegend des Muttermundes, Blutungen beim Coitus und Amenorrhoe bekam. Durch die grossen Schmerzen veranlasst .... medicorum operam undique perquirebat. Nachdem sie verschiedene Mittel vergeblich angewandt, berief sie einen Arzt, der einen Blasenstein vermutete und sie katheterisierte .... accersitus medicus cathetere immisso in vesicam, an calculo laboraret voluit explorare. Da er nichts fand, verliess er sie. Schliesslich wurde PLATER gerufen, und da die Hebamme Pessare nicht einführen konnte, vermutete er irgend eine Fleischgeschwulst — carnositatem aliquam —. Cervicis uteri orificium inspiciens observavi illic penitus coaluisse.... Eine Sonde konnte er nicht einführen .... nullibi stylum intrudere posuerim. Er erklärte der Patientin, dass nur Hoffnung auf Heilung sei, wenn das Orificium wieder geöffnet würde. Und als ein Chirurg und Steinschneider zugezogen wurde, wollte sich die Patientin nicht operieren lassen. Da wandte PLATER ein Verschorfungsmittel an und führte einen Schwamm (escara) ein, aber er drang nicht bis zur Cervix vor. Schliesslich trat Fieber ein und die Patientin starb [2]). Hoc autem 22. IX. 1594 contigit. Bemerkenswert ist hierbei die Tatsache eines durch einen Mann ausgeführten Katheterismus, dann die Inspektion der Genitalien und die Einführung von Instrumenten durch PLATER. Ebenso nahm Plater eine Untersuchung vor bei einem Fall von Ruptura vesicae cervicis .... orificium vesicae adeo scissum est, ut longa illic et hiante rima vesica aperta cerneretur sicuti ipsi bis intuitus sum et stylo adhibito sic se haberi deprehendi [3]).... Auch hier Inspektion und Einführung der Sonde. Martin AKAKIA schreibt: „Chyrurgi manu .... imbuta sine vi et violentia uterus est intrudendus .... oder .... accedat chyrurgus qui manu .... cogat intro uterum redire .... [4]). PLATER

---

1) l. c., IV, 7, p. 280.

2) FELIX PLATER: „Observationes et curationes" in Isr. Spach. Orificii cervicis uteri coaliti penitus in muliere quae pepererat historia rara et inaudita.

3) l. c., vesicae cervicis alia ruptura in partu.

4) MARTIN Akakia „de morbis muliebr." I, 10, p. 763.

erzählt von zwei Fällen von Prolaps, bei denen infolge des Prolapses die Urethralöffnung nicht zu sehen war .... inspexi illam (sc. feminam)[1]. PARÉ berichtet von Joannes Langius, dass in seiner Gegenwart der Chirurg CARPUS einer Frau aus Bonn den prolabierten Uterus amputiert habe[2]. Ferner einen Fall aus seiner eigenen Praxis, wo 1575 er und sein Schüler GUILLEMEAU und Anton de VIEUX einen schon anscheinend gangränös gewordenen prolabierten Uterus exstirpierten, nachdem schon vorher ein anderer Chirurg den Tumor gesehen hatte[3]. Auch François ROUSSET erwähnt mehrere Fälle von Uterusexstirpationen bei Prolaps[4], die im einzelnen anzuführen zu weite ginge.

Eine weitere gynaekologische Erkrankung, die dem Chirurgen anheimfällt, ist die sogenannte Mole. PARÉ und BAUHIN berichten entsprechende Fälle. Der erstere assistierte dem Chirurgen CARPUS in Bonn bei einer Mole[5], der letztere beschreibt das Vorgehen[6] ....eo situ collocabit (feminam) chirurgus wie bei extractio foetus. Dann spreizt er die Labien .... diductis mulieris obscoenis partibus .... und führt das einem Greifenfuss ähnliche Instrument in den Uterus ein, öffnet es und fasst die Mole.... Endlich ist die Therapie der Gynatresie chirurgisch[7]. Wenn RAZES schreibt, vor eingetretener Pubertät könne die Gynatresie nicht diagnostiziert werden, so ist Hieronym. Merkurialis anderer Ansicht. Sie kann nach ihm visu et tactu festgestellt werden, d. h. durch das Dioptron oder Spekulum — quo utuntur obstetrices et chirurgi ad conspicienda uteri penetralîa — und durch den explorierenden Finger[8]. PARÉ erzählt 2 Fälle von vorhandenem Hymen bzw. Atresie, die für uns von äusserster Wichtigkeit sind. Ich lasse den ausführlichen Text folgen: .... semel tantum licuit mihi

---

1) PLATER: l. c., uteri prolapsus quomodo fiat.

2) PARÉ u. GUILLEMEAU: „de homin. generatione" X, I, p. 429.

3) l. c., X, I, p. 429/30.

4) „De partu Caesareo" IV, cap. V, hist. IV, p. 466 und hist. VI, III, II, I. Bei der letzteren kam der Chirurg erst, als der Uterus sich spontan abgestossen hatte et eo loco ubi uterus esse solebat, nil nisi spatium vacuum observavit 1571.

5) CASPAR BAUHIN: „Appendix historiarum" in Isr. Spach IV, hist. 8, p. 485.

6) PARÉ u. GUILLEMEAU: „de homin. generatione". XXXV, p. 485.

7) MARTIN Akakia „de morbis muliebr." I, 11, p. 764.

8) De morbis muliebr. IV, 14, p. 278.

observare in virgine septemdecim annos nata, quam cum mater viro despondisset sciretque nihilominus ipsi in pudendis subesse aliquid quod quominus mater et foecunda esse posset, impediret rogavit me ut ipsam invisitem. Reperi igitur membranam quandam nervosam tenuissimam sub nymphis proximae id foramen per quod mulieribus urina effluit, pro foribus .... orificii cervicis uteri medio sed exiguo foramine membranulae illius tenuitatem, ipsam adactis volsellis rescidi .... [1]). Wir haben hier den Fall, dass ein junges Mädchen von 17 Jahren, das an seinen Genitalien irgend ein Conceptionshindernis vermutete — es war verlobt — deswegen den Arzt — Paré — aufsuchte und ihn bat, es zu untersuchen, was auch geschah. Und er fand eine Membran unter den kleinen Labien in der Nähe der Urethralmündung.

Den anderen Fall berichtet er nach Joannes Uvierus Camburgis. Ein junges Mädchen hatte vor der Cervix uteri eine Membran, die den Austritt der Menses verhinderte. Dadurch entstand ein Tumor im Leib (Haematometra?) und verursachte ihm viel Beschwerden. Die Hebammen erklärten, die Schmerzen seien „dolores partus", obwohl die Kranke ständig versicherte ..... nunquam sibi rem cum viro fuisse. Schliesslich holte man Joannes Uvierus. Animadversa .... parte patiente visum sibi cervicis uteri officium densae membranae objecta obstructum .... Ea de causa advocato .... chirurgo edixisse ut mediam membranam .... divideret quo facto sanguinis .... ad octo libras dimanasse [2]).

Der Fall ist dem ersten ähnlich, nur dass jener den Vorzug der eigenen Beobachtung des Autors hat, und die Untersuchung von der Patientin freiwillig verlangt wurde, so als ob es etwas ganz Selbstverständliches sei, dass man deswegen den Arzt aufsucht. Man darf aber nicht aus dem Auge lassen, dass es sich bei allen diesen Fällen aus dem 16. Jahrhundert, in denen ein Mann Gelegenheit zur manuellen Betätigung an den weiblichen Genitalien bekommt, um gynaekologische Erkrankungen handelt, die eine chirurgisch-instrumentelle Therapie erfahren. Anders bei den gynaekologischen Erkrankungen, die nach dem damaligen Stande der Wissenschaft nur die Indikation zu einer rein medi-

---

1) Paré u. Guillemeau: „de homin. generatione". XIII, p. 438.
2) l. c., XLIII, p. 431 in Spach.

kamentösen Behandlung durch den Arzt, nicht den Chirurgen gaben. Weder bei der Sterilität, noch bei den Menstruationsanomalien oder bei der Hysterie haben wir, wenn überhaupt vom männlichen Arzt die Rede ist, irgend einen Beweis für eine interne genitale Exploration. Während Nicolaus Rochäus Gallus eine Untersuchung höchstens ahnen lässt, ohne näher anzugeben, wer sie ausführt .... visu tactuve deprehendes .... [1]) berichtet PLATER in zwei Fällen, dass er der sterilen Frau, von denen die eine in seiner Sprechstunde war, Pessare, Bäder etc. verordnet habe. Aufklärung über die beiden Fälle erhielt er im einen von der Frau selbst, im anderen vom Gatten. Eine Untersuchung fand nicht statt [2]). Erfolgte Konzeption wird durch Digitaluntersuchung der Hebamme (nicht des Arztes) festgestellt [3]). Menstruationsanomalien erfordern medikamentöse und hydrotherapeutische Verordnungen des Arztes [4]). Wo eine Untersuchung nötig ist, scheint die Hebamme sie auszuführen. Die Aeusserung Ludov. MERCATUS' .... conjectare .... oportet mulieris corpus inspiciendo et interrogare .... an semper morbosa vivat aut non [5]), kann nur auf die Inspektion des ganzen Körpers [6]) bezogen werden. Und wenn Albert BOTTONUS sagt: „cognoscemus differentias (Unterschied zwischen Profluvium ex ulcere et fluxus muliebris) .... ex relatione patientis et ex nobis ipsis videntibus [7]), so ist die Inspektion des Menstrualblutes gemeint. Ebenso ist kaum anzunehmen, dass PLATER seiner an Fluor uterinus copiosus leidenden Patientin sebst Pessare eingeführt hat, wenn er berichtet .... pessos tres tribus noctibus supposui .... [8]) Wenn wir dazu hören, dass PARÉ unter den Ursachen des Fluxus muliebris anführt, ... ratione aegrae mulieris quae saepe mori

---

1) „De morbis mulierum curandis liber" in Isr. Spach XX, p. 92.

2) „Observationes et curationes". Sterilitatis cura; sterilitatis cura alia.

3) LUDOV. BONACIOLUS: „Aenneas muliebris" in Isr. Spach IV, p. 129/130.

4) PLATER: „de mulierum partibus generationi dicatis tabulae". Fluor uterinus copiosus. Ferner: „mensium suppressorum in mulieri cum cachixia et dolore capitis, curatio. Und MERKURIALIS: „de morbis muliebr. VI, 6, p. 208.

5) „Gynaeciorum libri IV" in Isr. Spach, I, 4, p. 814.

6) cf. l. c., I, 9, p. 832.

7) „De morbis muliebr. in Isr. Spach 59, p. 387.

8) „Observationes et curationes". Fluor uterinus copiosus.

malit quam vel partem morbumque ipsum renudare vel remedia localia admittere [1]), so werden wir nicht an eine interne Exploration durch den Arzt glauben können.

Charakteristisch ist auch, dass Nikolaus ROCHEUS bei der Hysterie, deren Behandlung sich nicht geändert hat, von „medicae" schreibt, quae eas (hysterica) exquisite tetigerunt .... [2]) Eines Arztes wird nirgends Erwähnung getan.

Ein anderes Bild gibt unsere Frage im 16. Jahrhundert im Kommentar des von FASBENDER [3]) nur kurz erwähnten Maurice de la CORDE zu der hippokratischen Schrift, *περὶ γυναικέων* [4]).

Aus seinen Erörterungen zu dem 4. Kapitel dieser Schrift geht unzweifelhaft hervor, dass zu seiner Zeit eine interne gynaekologische Untersuchung, bei der der Finger in die Genitalien eingeführt wurde, bei einem konservativ zu behandelnden Leiden, vorgenommen wurde, und zwar von dem Chirurgen. CORDE verbreitet sich hier im Anschluss an HIPPOCRATES über die Ursache der suppressio mensium, die entweder in einer kalten Dystemperierung liegt, was sich durch schleimige Natur des Ausflusses kund gibt, oder in einem Hindernis auf dem Abflussweg. In letzterem Falle handelt es sich entweder um eine Abweichung des Muttermundes von der normalen Richtung der Geschlechtsteile, oder bei normaler Lage um einen Verschluss des Muttermundes. In beiden Fällen ist die Folge eine Stockung. Nun klagt CORDE über die Unwissenden, die als Apotheker oder Chirurgen diese Fälle darauf losbehandeln und sogar die sichere Heilung der durch sie bedingten Sterilität versprechen [5]). Mag auch die

---

1) PARÉ u. GUILLEMEAU: „de hom. generatione", IX, p. 438.

2) „De morbis mulierum curandis liber". I. Notal, p. 75 B in Isr. Spach.

3) „Entwicklungslehre, Geburtshilfe u. Gyn. in d. hippokrat. Schriften" p. 140.

4) Vgl. über den Verfasser, einen zu Reims geborenen Franzosen, der 1559 promoviert haben soll und seine übrigens in sehr mässigem Latein verfasste Schrift „der biographische Lexikon der hervorragenden Aerzte aller Zeiten und Völker" von Gart-Hirsch, Bonn II, Wien u. Leipzig 1885. Von den dort angeführte Ausgaben benützte ich die in der Gynaecie von Isr. Spach vom Jahre 1597 (Argent.), p. 492 ff.

5) Ich setze die für die Zeit charakteristische Form, in der er seiner Entrüstung Ausdruck verleiht: hierher: „unde aequioribus de causis illi reputentur non parun aberrare ab Hippokratis artificio, eoque vero, sive resistentibus menstruis mederi incoeptet pharmacopoeus, sive ad id sese offerat ultro chirurgus. Non quemad-

fehlerhafte Säftebeschaffenheit unter die Besichtigung fallen und jenes nur durch Berührung mit der Hand festgestellt werden, beides kann nur mit der Wage des in der gegenwärtigen Doktrin des Hippokrates gelehrten Arztes abgewogen und beurteilt werden [1]). Und dann verlangt CORDE mit flammenden Worten, dass der Chirurg sich mit dem Arzt berät und die Einwilligung der Patientin einholt, ehe er an die Untersuchung herangeht [2]). Aber nach CORDE's eigener Meinung — und er fühlt sich dabei in voller Uebereinstimmung mit der Autorität des Hippokrates — kann der Arzt in diesen Fällen ganz gut auf die Hand des Chirurgen verzichten. Wenn in den Abgängen sicher nichts Schleimiges (viscidus?) nachweisbar ist, muss die Menstruationsverzögerung auf einen Fehler der Form (d. h. auf einem Hindernis mechanischer Art) beruhen, da es ein Drittes nicht gibt. Aus dem Eid des Hippokrates ergibt sich, dass alles Schamhafte der Theorie überlassen bleiben soll [3]). Noch deutlicher interpretiert CORDE HIPPOKRATES in diesem Sinne an einer anderen Stelle [4]),

---

modum ipsi audivimus quidam sunt utriusque sortis huius homines qui istud audeant nimis impudenter, quia inscienter sane pollicitari. Quodque est aliquanto operosius, eo jam ipsi venerunt licentiae aut nequitiae verius, ut certissimam apud omnes profiteantur foecunditatem. Ignarum et iners in hoc pecudum genus! Quid ne iis pecudibus caeterisque bestiis antecedat in hac arte Medicorum industria? Hic Medicos appellamus hac divina eruditos .... arte Hippokratea.

1) Etsi hoc attrectatum quidem manu incidetur, illud vero cadat sub aspectum neutrum attamen nisi Medici Hippokratis praesente doctrina instructi trutina debet nec ponderari nec iudicari. An a conformatione dimanet hic error, solo manus tactu percipi quidem potest.

2) Quis etiam chirurgus tam audax pudicitiae sinum attrectet, ut an uteri os alio divertat, digito indicet, nisi consilio medicorum fretus factusque eruditior ac medicorum quoque monitis honesta ea id perpetiente aut virgine aut muliercula ad id consentiente?

3) Anders kann man den Sinn des von CORDE in Parenthese Gebrachten nicht verstehen. Ich gebe die ganze Stelle (Spach, p. 531 A) im Wortlaut: „Atque ut audacius aliquanto et apertius nostram sententiam proferamus (tantum nos Hippokratis tribuimus autoritati simul et veritati) si quae e muliebri sinu effluunt tardo lapsu, permixtione pituitae carebunt, ut nullo pacto viscosa compareant; (quo maneant Hippokratis jussu in omni pudica vel in hypothesi) medicus facile careat chirurgorum manu, nixus isthoc dilemmate. Ut si nihil viscidum in esse in hoc profluvio aspectus fidem fecerit, eamque certum et pleniorem, quod ut fluxionis eorum tarditas parsimoniaque, pendeat ex conformationis errore, videatur omnino necessarium. In hic namque nihil tertium .... potest excogitari.

4) p. 580 D.

wo er auseinandersetzt, dass eine die Sterilität bedingende Glätte des Uterus entweder angeboren ist oder auf Geschwürsnarben zurückgeführt werden muss. Was vorliegt, kann nur durch betastung der leeren Gebärmutter festgestellt werden [1]). Deshalb befiehlt HIPPOKRATES die innerliche Untersuchung durch eine andere Frau [2]). Während FUCHS [3]) den Passus *οὐ γὰρ ἁρμοδία* mit: „Denn er wird nicht sogleich deutlich erkennbar" übersetzt, bekommt er bei CORDE, wie übrigens auch bei KÜHN [4]) die Bedeutung, dass eine andersartige Untersuchung (d. h. durch einen Mann) indezent ist [5]). Dieselbe Auffassung ergibt sich nach CORDE [6]) aus dem Buche *περὶ ἀφόρων* (de sterilitate [7])), wo gesagt wird, dass *nur dem Weibe* die Diagnose bekannt sein kann, das dieses Organ berührt hat [8]). Weiter beweist er an der Krankengeschichte der Phrontis, die von HIPPOKRATES mitgeteilt wird [9]), dass sich damals puerperae gelegentlich selbst touchierten, nicht jeder beliebige andere, es sei denn, dass HIPPOKRATES sich aus Schamhaftigkeit hätte abhalten lassen, letzteres zu erzählen [10]). Um so sorgfältiger müssen sich die Aerzte bemühen, die Frau genau auszufragen, und, wenn schon die Frauen sich vergehen, die sich

---

1) Tactu solo potest diiudicari utero inani vacuoque.

2) cf. EDUARD KÜHN, XXII, p. 642: *περὶ τῆς λειότητος εἰ ἑτέρη γυνὴ ψαύσειεν τῶν μητρέων κενεῶν ἐουσέων, οὐ γὰρ ἁρμοδιά δῆλον γίνεται.*

3) cf. Bd. III, p. 414, c. 21.

4) l. c. neque enim alias deceat.

5) Atque ut pudentissimus et optimus vir fuit Hippokrates, quemadmodum ipse professus est in horco suo (nec enim potest nunc esse quidquam honestum sine earum partium verecundia quadam) id circo in hypothesi partes pudendas muliebri manu voluit contrectari non sua neque virili ulla. Auch hier finden wir wieder den Eid, in den diese Auffassung hineininterpretiert wird.

6) p. 581 A.

7) Vgl. FUCHS, III, p. 592, KÜHN, XXIII, 2.

8) Quod soli mulieri id notum esse potest, quae partem illam contigerit. Tatsächlich lautet die Stelle: „*δῆλον δὲ μάλιστά ἐστι ψηλαφώσῃ*". Hoc autem contrectanti manifestum est (Kühn). Fuchs übersetzt: „Das wird aber der (Hebamme) klar, wenn sie hinfühlt".

9) Vgl. SPACH, 625—627, KÜHN, XXII, 667, FUCHS, III, p. 430, cap. XL: *ψηλαφῶσα ἔγνω ὅτι ξυνεπέφρακτο καὶ ἔφρασσε* die Frau erkannte durch Selbstbetastung, dass bei ihr ein mechanisches Hindernis für den Lochialabfluss vorhanden war.

10) Ubi etiam licet obiter notare, quod sese contingebant ipsaemet puerperae, non quispiam alius nisi ab huius narratione Hippocratem revocavit favor pudicitiae (SPACH, p. 627 A).

aus Schamhaftigkeit von ausführlichen Mitteilungen abhalten lassen, so ist noch weit grösser die Schuld des Arztes, der aus Sorglosigkeit nicht genau genug der Krankheitsursache nachgeht und ausfragt [1]). Prinzipiell hat für CORDE nach HIPPOKRATES die männliche Hand mit den weiblichen Genitalien nichts zu tun. Ja, selbst wo in *περί γυναικείων* [2]) die Ausführung der bekannten Schüttelungen des Bettes dem Manne übertragen wird, hält er es für nötig darauf hinzuweisen, dass in *περὶ ἐγκατατομῆς ἐμβρύου* [3]) (wo die Frau allerdings direkt am Körper gefasst und geschüttelt wird) *Frauen* diese Schüttelungen vornehmen sollen [4]), und zwar ist dieses, wie CORDE behauptet, dem HIPPOKRATES lieber. Daraus, dass dieser gleich hinter den von Männern zu besorgenden Schüttelungen die Hebamme (*ἰητρεύουσα*) beauftragt, den Muttermund mit erweichenden Mitteln zu öffnen, ergibt sich ihm klar, dass er ihr auch die Aufgabe des Arztes zuweist. „Denn er ist nicht nur selbst des Schamgefühls eingedenk, sondern wünscht auch den Arzt stets der Zucht beflissen und von den Fesseln der Schamhaftigkeit befangen, namentlich so oft die Hand den Schamteilen zu nähern ist [5]).

Mit den geburtshilflichen Kenntissen der Chirurgen hat CORDE schlechte Erfährungen gemacht [6]). Obwohl bei den Alten den technisch gewandten Wundärzten die Gebärenden anvertraut wurden, haben die meisten von ihnen es kaum zu einer grösseren Handfertigkeit gebracht als die unerfahrenen Hebammen, obwohl sie sich wie die grössten Gelehrten aufspielen. CORDE selbst erlebte, dass ein allgemein als über den Durchschnitt seiner

1) Vgl. die entsprechenden Ausführungen in *περὶ γυναικείων πρῶτον* bei Kühn XXII, 686 und Fuchs III, 445, cap. 62, wo darauf hingewiesen wird, dass durch derartige Unterlassungen heilbare Krankheiten manchmal unheilbar werden.

2) Vgl. KÜHN XXII, p. 699, FUCHS III, p. 453, cap. 68.

3) Vgl. KÜHN XXIII, p. 378, FUCHS III, p. 655, cap. 4.

4) SPACH, p. 680 C/D.

5) Caeterum quod viro tribuit nunc succutiendi munus, idem ac decore multo magis mandatum cupiebat, uti nuper dicebamus, mulierculis libello de exectione foetus. Quibus has easdem nunc attribuit simulque et medici partes, quemadmodum illius verba demonstrant. Non est ipse immemor pudoris tantum, sed et decori perstudiosum et pudicitiae claustris conclusum omnem medicum usque semper desiderat Hippokrates; praesertius vero quoties partibus pudendis admovenda manus est.

6) Vgl. p. 634 A.

Collegen befähigt geltender Chirurg die Behauptung aufstellte, er habe den Muttermund immer in der Mitte der Scheide gefunden, statt in der Mitte des gesamten Schlauches zwischen Fundus und Vulva[1]). Also auch hier wieder der klare Beweis der internen Untersuchung durch den Chirurgen, der der eigentliche Arzt, der innere Mediziner, äusserst skeptisch gegenübersteht.

Es ist für den philologischen Mediziner ausserordentlich charakteristisch, wie CORDE im Verfolg seines Commentars, den Chirurgen, die den Sitz eines Geschwürs der Gebärmutter nur

---

1) Ich lasse die nicht leicht verständliche Stelle, an der Corde den unglücklichen Wundarzt mit ätzendem Spott übergiesst, in lateinischem Text mit der Uebersetzung folgen: „Chirurgis manu exercitatis committebantur parturientes veteribus nihilo nunc sunt illorum plerique aut admodum paulo fatuis obstetriculis hac in re eruditiores manu ut existimant quamplurimi. Aeque se attamen audent praeceptoribus vel iisce, ut sermo est eorum, doctissimis. Suum ipsi memores, quod cum tyrocinium in hac nobilissima arte Asclepiadarum adhuc exerceremus, ac de supponenda in sinum pudoris manu gratia dignoscendae affectionis uteri cum chirurgorum quodam ageremus, qui se collegis suis quibuslibet et praeferebat, et re vera communi fere illorum judicio antecedebat caeteris, se in media pudendorum scilicet quae aeque distat ab extremis, via muliebrium, deprehendisse perpetuo orificium uteri impudenter inscienterque nimis affirmasse. Dicere haud quidem placet quod illud e medio (nequis hallucinetur) hoc est directo opposito aut quidem fundo, interioribus pudendis duce natura respondeat: seu quia os uteri deprehendatur, dicebat ille, semper delitescens. Egregia quidem affirmatio, ignorationis plenissima et manu digna subrustici potius quam delicata et erudita chirurgi", p. 634 A. Den mit der Hand geübten Chirurgen wurden bei den Alten die Gebärenden anvertraut. Keineswegs sind jetzt die meisten von diesen auch nur ein bischen gelehrter mit der Hand in dieser Sache, als die dummen Hebammen, wie die meisten glauben. Sie wagen aber trotzdem sich mit den Lehrern oder, wie ihre Rede geht, den Allergelehrtesten zu vergleichen. Wir erinnern uns selbst, dass, als wir noch das Tyrocinium in dieser edelsten Kunst der Asclepiaden betrieben und mit einem Chirurgen über das Einbringen der Hand in den Schoss der Scham zwecks Diagnose einer Affektion der Gebärmutter verhandelten, der sich den gewöhnlichen seiner Collegen vorzog und tatsächlich nach fast allgemeinem Urteil allen übrigen überlegen war, er mit allzugrosser Unverschämtheit und Unwissenheit behauptete, dass er in der Mitte der Schamteile, d. h. in der Mitte des Weges der weiblichen Organe, die von den Enden gleichweit entfernt ist, ständig den Muttermund angetroffen habe. Es beliebt keineswegs zu sagen, dass jenes von der Mitte (damit keiner ins Blaue rede) d. h. von dem direkten Gegenpol (der äusseren Genitalien) oder dem Fundus den äusseren Schamteilen von Natur aus entspricht. Aber jener sagte, dass der Muttermund in der Mitte des Ganges selbst (wenn du die innere tiefere Höhlung ausnimmst), welcher ganz dem männlichen Penis entspricht, gefunden wird. Vorzügliche Behauptung, voll Unwissenheit, würdig eher der Hand eines Bauern als der zarten und gewandten eines Chirurgen.

mit Hilfe des Fingers diagnostizieren wollen, den Vorwurf des Betrugs macht, weil aus den Schriften des Hippokrates und AETIUS hervorgeht, dass er bei oberflächlichem Sitz mit dem Spekulum, bei tiefem, aus den reichlich ausgeschiedenen Säften diagnostiziert wird [1]. Hier muss also die philologische Kritik der Hippokratischen Schriften dazu dienen, dass bei den Koern die gynaekologische interne Untersuchung durch den Mann für unzulässig galt, und sogar der bekannte Eid, aus dem wir doch mit dem besten Willen nichts anderes als die Forderung ärztlicher Dezen im allgemeinen herauslesen können, wird zur Unterstützung der Anschauung des eigenen Zeitalters herangezogen. Man hat den Eindruck, dass CORDE weniger die Angst vor Verletzung des Schamgefühls als vor der Konkurrenz des Chirurgen, der so schlecht wie möglich gemacht wird, und vor Beeinträchtigung der „gelehrten" Methode am Krankenbett massgebend ist. Darin, dass er, trotzdem er sie selbst für überflüssig hält, die nun doch einmal vom Chirurgen vorgenommene digitale Untersuchung von einer vorausgegangenen Beratung mit dem Arzte und von der Einwilligung der Kranken abhängig machen will, erkennt man seine Resignation vor einer Methode, die sich doch schon in heilkundigen Kreisen Bürgerrecht verschafft hat.

Aus diesen Betrachtungen zeigt sich, dass *das 16. Jahrhundert* sowohl in Geburtshilfe als auch in Gynaekologie *endgültig mit der Tradition aufgeräumt hat, wonach an das Bett der leidenden Frau nur eine Frau, eine Hebamme, gehört; operative Geburtshilfe und operative Gynaekologie gehen langsam in die Hände der Chirurgen über und langsam folgt auch die vaginale diagnostische*

---

1) SPACH, p. 661 B: Atque quum varias uteri partes ulcus possit occupare si ulcus erit expositum hoc est, (nisi nos opinio fallit, quando integrum nunquam nobis fuit cum Graeco Latinum Actii conferre exemplare), si cadit sub aspectum aut per usum dioptrae deprehendetur. In profundo autem reconditum abunde indicant humores qui excernuntur, quemadmodum Aetii scripta ferunt. Illi ergo se impostorum instar simulant chirurgos, qui solum digito in pudendum immisso, stricte et accurate tutantur se certo dignoscere quam partem in utero ulcus occupet. Quum illi de praesentia ulceris nihilo plus scienter etiam ut chirurgi audeant (etsi forte magis impudenter) quam Medici, quos illi (sed apud idiotas) solent ementiri, diiudicare. Er ist also selbst seiner Sache nicht einmal ganz sicher, weil er ein vollständiges lateinisches Exemplar des Aetius nicht mit dem griechischen vergleichen konnte.

Palpation. Eine gewisse Scheu vor manuellen Eingriffen durch den Arzt bleibt allerdings noch eine Zeit lang bestehen, doch ist, wie wir aus CORDE *entnehmen, manchmal die Scheu des Arztes, der in der Tradition befangen ist, ebenso gross, wie die der Frau.*

ZUSAMMENFASSUNG.

Ein kurzer Rückblick über die vorliegende Untersuchungsreihe lässt das Ergebnis folgendermassen zusammenfassen:

Beim *Naturvolke* ist die *Frau* die *gegebene Geburtshelferin und Gynaekologin*, weil sie die erste Gelegenheit hat, an eigenen Leib und am Bette anderer Erfahrungen zu sammeln, *der Mann tritt ihr gelegentlich helfend zur Seite oder auch wohl an ihre Stelle*, wenn ihre Kräfte versagen. Beim *Kulturvolke der Antike behält die Frau ihre dominierende Stellung*, nur bei den *Indern ist eine geburtshilflich-gynaekologische Tätigkeit des Mannes anzunehmen, in der Hippokratischen Zeit sind Aerzte bei schweren Geburten aktiv tätig*, ohne dass man sagen kann, in welchem Umfange; bei CELSUS und SORANUS *übernehmen sie die Fälle, in denen neben der Embryotomie höchstens noch ein schwacher Versuch, das Kind in toto herauszubefördern, in Frage kommt* und *spielen bei* SORANOS *noch eine die Hebamme beaufsichtigende Rolle.* Auf *gynaekologischem Gebiet* ist *nur* bei den *Hippokratikern eine innerliche Untersuchung und Therapie durch den Arzt bewiesen, und für Celsus bei der blutigen Operation des Blasensteines die Einführung des Fingers in den After bei der Jungfrau, in die Scheide bei der Deflorierten. Die Byzantinische Literatur ist für unsere Zwecke negativ.*

Bei den *Arabern* erscheint *der Arzt*, nachdem die Not das Vorurteil überwinden gelehrt hat, *als Beaufsichtiger oder auch als instrumentenhaltender Assistent der Hebamme am Geburtsbett und nimmt ihr schliesslich die ihre Kräfte übersteigenden geburtshilflichen Operationen ab, auf gynaekologischem Gebiet operiert der Mann die Gynatresie. Die von Celsus übernommene Operation des Blasensteins, bei der in den After, bzw. in die Scheide mit dem Finger eingegangen werden muss, ist ganz in die Hände der Frau übergegangen, die der Arzt beaufsichtigt. Eine innerliche Exploration der weiblichen Genitalien zu diagnostischen Zwecken durch ihn ist sicher verpönt.*

Im *lateinischen Westen des Mittelalters* finden wir zunächst ganz ähnliche Auffassungen.

Was *bis ins 13. Jahrhundert hinein* von ärztlicher Literatur einen Rückschluss gestattet, *ergibt nichts, was auf geburtshilflich-gynaekologischem Gebiet über die Diagnose aus Anamnese und Schilderung der Symptome, über die rein medikamentöse Verordnung oder Beratung durch den Mann hinausginge.* Dann sehen wir *bei der Operation des Blasensteines, die im übrigen nach Celsus und Albukasim erfolgt, dass der Mann wieder wie in der Antike den Eingriff ausführt, auch in den Anus eingeht, die Frau dagegen die Assistenz zu besorgen hat, soweit ein Einführen des Fingers in die Scheide* nötig ist. *Eine Sondierung der weiblichen Genitalien mit dem Instrument durch den Mann ist ebenfalls in dieser Zeit wahrscheinlich. Am Anfang des 14. Jahrhunderts wird dem Mann bei dem Engländer* GADDESDEN *bei der Hysterie eine Betastung der äusseren Genitalien zu therapeutischen Zwecken gestattet, während das Einführen des Fingers ausdrücklich das Reservat der Hebamme bleibt.*

Aber *um dieselbe Zeit liegen noch so verantwortungsvolle geburtshilfliche Operationen wie die Extraktion des Foetus, die Lösung und Extraktion der Plazenta in den Händen der Hebamme.*

Im *15. Jahrhundert* haben wir dann *sichere* Beweise dafür, *dass der männliche Chirurg bzw. Arzt die tote Frucht extrahiert und Zerstückelungsoperationen vornimmt.* Auf *gynaekologischem Gebiet werden von ihm einzelne Operationen wie die Entfernung von Polypen und Beseitigung der Gynatresie ausgeführt, das Spekulum und Instrumente zu Injektionen gehandhabt, aber nur selten; eine gynaekologische Exploration per vaginam ist wahrscheinlich, aber nicht bewiesen.* Jedenfalls *beherrscht noch am Ausgang des Mittelalters die Frau so gut wie ausschliesslich die gynaekologische Diagnostik, selbst, wie uns die Prozessakten der Jeanne d'Arc zeigen, in forensischen* Fällen.

Erst als die neue Zeit heranbrach, betätigen sich, wie *uns namentlich Paré und Guillemeau beweisen, tüchtige Chirurgen in vollem Umfang in der geburtshilflichen Diagnostik und Therapie und verdrängen allmählich die Hebammen aus ihrer selbständigen Beherrschung des Feldes. Bei gynaekologischen Erkrankungen wird vom Manne die Diagnose mit Hilfe der Inspektion, der eingeführten*

Sonde und des Katheters gestellt, und es mehren sich die Fälle von eingreifenderen gynaekologischen Operationen durch den Chirurgen, aber die Untersuchung durch den Mann ist bei solchen Erkrankungen, die keine operative Hilfe erforderlich machen, auch jetzt noch etwas ausserordentlich Seltenes. Nur aus einer Quelle können wir belegen, dass in einem solchen Falle der Finger zu diagnostischen Zwecken in die Scheide eingeführt wurde, und *da lehnt der Mediziner Maurice de la Corde,* dem wir die Stelle entnehmen, *die Methode als eigentlich überflüssige, für den Arzt indezente Anmassung gewisser Chirurgen ab.*

Alles Dargelegte beweist, wie *mühevoll und langsam die Rolle als Geburtshelferin und Frauenärztin, die am Beginn der Menschheit von der Natur dem Weibe zuerteilt wurde, im Laufe der Kulturentwicklung vom Manne übernommen wurde. Aber schon die ziemlich gleichmässige Stellung der verschiedenen Natur- und Kulturvölker des Altertums und des Mittelalters, bei denen die soziale Stellung der Frau und die Auffassung vom nackten Körper, von den weiblichen Genitalien doch eine ganz verschiedene war, beweist, dass das Schamgefühl allein,* wie das in der Einleitung dieser Arbeit bereits gesagt wurde, *nicht ausschlaggebend für diese langsame Entwicklung gewesen sein kann. Gewiss hat im Mittelalter bei den Arabern diese Hemmung besonders mitgewirkt, da sie in diesem Punkte eine besonders strenge Gesetzgebung hatten, gewiss wird auch von den spätmittelalterlichen Aerzten des Westens, wie wir gesehen haben, oft genug darüber geklagt, dass die Schamhaftigkeit die Patientinnen von der rechtzeitigen ärztlichen Behandlung fernhalte und selbst an der gewissenhaften Schilderung ihrer Beschwerden hindere, aber wie sollte eine Inspektion der Genitalien oder eine Untersuchung mit der Sonde, die Einführung eines Spekulums oder die Exploration einer Virgo per anum durch den Mann das Schamgefühl weniger verletzen als die digitale Untersuchung per vaginam durch ihn? Und sind nicht die gestattete Zuziehung von Männern zur Hilfeleistung bei Geburten und gynaekologischen Erkrankungen, das Halten von Instrumenten, das Fixieren der Beine, und speziell die Betastung der äusseren Genitalien durch sie bei der Hysterie genau so peinlich, wie eine interne Exploration? Es ist sehr auffallend, dass so viel schon im Mittelalter erlaubt war, als die Einführung des Fingers*

in die Scheide noch das Reservat der Hebamme bildete. Es liegt sehr nahe, für diese Auffassung die Erklärung heranzuziehen, *dass der Finger des Arztes als Symbol des Penis eine besondere Stellung unter den Hilfsmitteln der gynaekologischen Diagnostik einnahm, und dass seine Verwendung bei anderen als blutigen Eingriffen aus diesem Grunde besonders verpönt blieb. Vor allem aber dürfte es die so allmächtige Tradition gewesen sein, die der Frau ihre dominierende Stellung auf geburtshilflich-gynaekologischem Gebiet so lange erhielt. Dieser Faktor ist namentlich in der abendländischen Heilkunde massgebend gewesen, wo Jahrhunderte lang die von Geistlichen weitergegebene wissenschaftliche Tradition dem Kapitel von den Frauenkrankheiten und der Geburtshilfe ein ausserordentlich geringes Interesse entgegenbrachte.* Da bekam der Mann der Wissenschaft wenig davon zu Gesicht, und es ist sehr charakteristisch, dass eine Frau die erste Spezialschrift verfasst, als in Salerno bessere Zeiten heraufdämmerten. *Dass dann allerdings auch der Mann nicht mehr lange auf sich warten liess, und dass die gynaekologisch-geburtshilfliche Tätigkeit der Chirurgen doch im Mittelalter nicht gar so wenig umfangreich war, wie man gewöhnlich annimmt, dürfte diese Untersuchung ebenfalls bewiesen haben. Wie schwer sie es hatten, sich an der Schwelle der Neuzeit durchzusetzen, beleuchtet der ganz in der Tradition versunkene Arzt* CORDAEUS, *dem das verletzte Schamgefühl ein willkommener Deckmantel der dem Fortschritt unfreundlichen eigenen Bequemlichkeit zu sein scheint.*

LITERATUR.

1. Aetius von Amida: Lat. Uebersetzung von J. B. Montanus & Janus Cornarius. Basel 1533—36.
2. Albukasis: De chirurgia. Arabice et latine cura Johannis Channing I, II. Osconiae 1778.
3. Alexander von Tralleis: Griechisch und Deutsch. Ed. Puschmann. Wien 1878—79.
4. Aurelianus, Caelius: De morbis acutis et chron. Conrad Amann. Amsterdam 1709.
5. Aurelius Oxea: Ed. v. Henschel. Janus 1847.
6. Avenzoar: Altheisir. Venet. 1497.
7. Averroes: Colliget. Venet. 1497.
8. Avicenna: Canon. Venet. apud Juntas.
9. Bartholomaeus Montagnana: Consilia medica Frankfurt 1604.
10. Baverius de Baveriis: Consilia. Bonon. 1498.
11. Bernhard v. Gordon: Lilium medic. Frankfurt 1617.
12. Buchheim Ernst: Die geburtshülflichen Operationen u. zugehörigen Instrumente des klassischen Altertums. Jenaer med. hist. Beiträge II, IX 1916.
13. Burckhard G.: Studien zur Geschichte des Hebammenwesens. I. Bd. I. Heft. Engelmann Leipzig 1912.
14. Celsus, Aul. Cornelius: Opera. Ed. Marx Leipzig & Berlin 1915.
15. Cermisonius, A.: Consilia medica etc. Venet. 1514.
16. Constantin von Africa: Opera. Basel 1536.
17. —— Opera, Basel 1539.
18. Diepgen Paul: Geschichte der Medizin I, II. Berlin, Leipzig 1913/14.
19. —— Die gynaekologischen Kentnisse des Mittelalters. Beiträge zur Geburtshilte und Gynaekologie. Bd. 17.
20. Engelmann: Die Geburt bei den Urvölkern. Wien 1884.
21. Fasbender, H.: Geschichte der Geburtshilfe, Jena 1906.
22. —— Entwicklungslehre, Geburtshilfe & Gyn. in den hippokrat. Schriften. Stuttgart Encke 1897.
23. Ferkel, Christoph: Die Gynaekologie des Thomas von Brabant. Alte Meister der Medizin und Naturkunde. Bd. V, München 1912.
24. Gariopontus: Ad totius corporis aegr. rem. Basel 1541.
25. Gentile da Foligno: Consilia. Venet. 1503.

26. Gilbertus Anglicus: Compendium medic. Lugd. 1510.
27. Guy de Cauliac: Chirurgia. Venet. 1531.
28. Brunus Longoburgensis: Magna Chirurgia.
29. Rogerius: Practica.
30. Lanfrancus de Mediola: Cyrurgia parva.
31. —— Practica.
32. Teodoricus: Chirurgia.
33. Rolandus: Chirurgia.
34. Bertapalia: Chirurgia.
35. Hali Abbas: Dispositio regalis, in der Uebersetzung des Constantin von Africa abgedruckt als Pantegue in Isaac Opera omnia Lugd. 1515.
36. Herff v.: Die Gynaekologie des Franz von Piémont. Med. Inaug. Dissert. Giessen 1843.
37. Heinrich von Pfolspeundt: Bündth-Ertzney Ausgabe von Haeser & Middeldorpf 1868. S. a. Studien zur Geschichte der Medizin. Bd. 11.
38. Hildegard von Bingen: Physica. Ed. in J. P. Migne: Patrologiae series latina cursus completus biblioth. univ. 1864/65. 1—221.
39. —— Causae et curae. Ed. Kaiser Leipzig 1903.
40. Hippokrates: Opera omnia. Ed. Kühn Leipzig 1825—27, 3 Bände.
41. Hoops: Reallexikon der germanischen Altertumskunde. Strassburg 1911—14.
42. Jamerius: Chirurgia (Chiurgia Jamati). Ed. Pagel Berlin 1909.
43. Johannes Anglicus: Rosa Anglica. Papiae, 1492.
44. Johannes Matth. de Gradi: Consilia ad diversas aegritudines. Papiae. 1482.
45. —— Practica. Venet. 1521.
46. Kossmann: Allgemeine Gynaekologie. Berlin 1903.
47. Maimonides: de Coitu liber. Herausgegeben in: H. Kroner: Ein Beitrag zur Geschichte der Medizin des 12. Jahrhunderts 1906.
48. Marcello Cumano: Chirurgisches Vademecum. Gedruckt bei C. H. Welsch, Sylloge Curationum et Observationum Medicin. Aug. Vind. 1688.
49. Martin, A.: Deutsches Badewesen in vergangenen Tagen. Diederichs. 1906.
50. Meyer-Sterneg: Theodorus Priscianus und die römische Medizin, Jena 1909.
51. Michael Savonarola: Practica. Venet. 1518.
52. Nicolaus Florentinus: Sermones Venet. 1491.
53. Oreibasios: Oeuvres d'Oribase. Ed. Bussemaker & Daremberg mit französ. Uebersetzung. Paris 1856—76.
54. Pagel Julius: Einführung in die Geschichte der Medizin. 2. Aufl. v. Sudhoff, Berlin 1915,
55. Paulus von Aegina: Ed. J. Guintherus Andernacus. Berlin 1911.

56. PETER DE ARGELLATA: Chirurgia. Venet. 1531.
57. PLOSS: Das Weib in der Natur- und Völkerkunde I, II. 8. Aufl. Leipzig 1905.
58. PREUSS, JULIUS: Biblisch-Talmud. Medizin. Berlin 1911.
59. PUSCHMANN, THEOD.: Nachträge zu Alexander Trallianos. Berlin 1886.
60. QUICHERAT, J.: Procès de condamnation et Réhabilitation de Jeanne d'Arc dite la Pucelle. I—III, Paris 1841/45.
61. RAZES: Continens. Edit. princeps. Brescia. 1486.
62. —— Liber Med. Almansoris in Opera exquisitoria. Basel 1544.
63. RENNAU, THERESE: Die Gynaekologie des Arnald von Villanova. Med. Inaug. Diss. Freiburg 1912.
64. RENZI, DE: Collectio Salernitana Bd I—V. Neapel 1852.
    65. De aegritudinum curatione tractatus II, p. 81 ff.
    66. De secretis mulierum. IV, p. 1—25.
    67. CAESARIUS COPPULA: Consilia medica IV, p. 566 ff.
    68. Flos medicin. I, p. 445 ff. & V, p. 3 ff.
    69. Poema medic. I, p. 74 ff.
    70. ARCHIMATHAEUS: Practica V, p. 350 ff.
71. SAUERLAND, M.: Griechische Bildwerke. Langewiesche Düsseldorf—Leipzig 1907.
72. SORANOS V. EPHESOS: *περι γυναικείων* Uebersetzt von Lüneburg und Huber, München 1894.
73. —— Sorani Gynaeciorum vetus translatio latina nunc primum edita cum additis graeci textus reliquiis a Valentino Rose, Leipzig 1882.
74. SPACH, ISRAEL: Gynaeciorum libri etc. Argent. 1597.
    75. PLATER, FELIX: De mulierump artibus generationi dicatis tabulae.
    76. —— Observationes et curationes.
    77. MOSCHION: de Passion-Mulierum.
    78. Harmonia gynaeciorum (Cleopatra, Moschion, Priscianus).
    79. TROTULA: Erotis.
    80. NICOLAUS ROCHAEUS GALLUS: de morbis mulierum curandis liber.
    81. LUDOVICUS BONACIOLUS: Aenneas muliebr.
    82. JACOB SYLVIUS: de mensib. muliebr.
    83. JOHANN RUFFIUS: de conceptu et generatione hominis.
    84. HIERONYMUS MERCURIALIS: de morbis muliebr.
    85. JOH. BAPT. MONTANUS: de affectibus uterinis.
    86. VICTOR TRINCAVELLIUS: de affectibus uterinis.
    87. ALBERTUS BOTTONUS: De morbus muliebr.
    88. JOANNES LE BON: Therapia puerperarum.
    89. AMBROS. PARAEUS: de homin. generatione.
    90. JACOB GUILLEMEAU: de homin. generatione.
    91. ALBUCASIS: de morbis muliebr.
    92. FRANZISCUS ROUSSET: de partu Caesareo

93. Caspar Bauhin: de partu Caesareo.
94. Lithopaedion Senensis.
95. Caspar Bauhin: Appendix historiarum.
96. Mauritius Cordaeus: Commentarius in libr. priorem Hippocratis de muliebribus.
97. Martin Akakia: de morbis muliebribus.
98. Ludovicus Mercatus: Gynaeciorum libri IV.
99. Theodorus Priscianus: Euporiston, Logicus, Gynaecia. Lat. Ed. a. Valent. Rose. Leipzig 1894.
100. Trotula: de mul. passionibus ante, in et post partum. In Anhang zu Benedicti Victorii etc. Empirica gedruckt.
101. Ugo Senensis: Perutilia consilia etc. Bonon. 1482.
102. Valescus de Taranta: Philonium. Frankfurt & Leipzig 1680.
103. Vindician: Gynaecia ed. Valentin Rose in Theod. Priscianus Euporiston. Lipsiae 1894.
104. Weindler: Geburts- und Wochenbettsdarstellung auf altaegyptischen Tempelreliefs. München 1915.
105. Wilhelm von Congeinna: Chirurgia. Ed. Pagel, Berlin 1891.
106. Ypermann Jehan: Chirurgia. Ed. van Leersum, Leiden 1913.
107. Zervos: Beitrag zur vorhippocratischen Geburtshilfe und Gynaekologie der Babylonier und Assyrer, nach den alten griechischen Autoren. Arch. f. Gesch. d. Medizin, VI p. 401 ff.

SUR L'ANNÉE DE NAISSANCE DE REMBERTUS DODONAEUS [1]

PAR

LE DR. F. W. T. HUNGER,
à Amsterdam.

On sait que jusqu'à présent on n'a pu se mettre d'accord sur la question de savoir où est né DODONÉE [2]). Il y a un second point sur lequel les opinions diffèrent; c'est l'année de naissance du botaniste.

Le désaccord à ce sujet date également du commencement du 17e siècle. Déjà les premiers historiens de DODONÉE ne parvinrent pas à s'entendre; il était né en 1517, prétendait MELCHIOR ADAM [3]), en 1518, disait PETRUS CASTELLANUS [4]). Les nombreux auteurs qui leur ont succédé se sont, le plus souvent sans autres commentaires, associés à l'un ou à l'autre de leurs prédécesseurs.

Quand, en 1841, VAN MEERBEECK publia sa biographie bien connue [5]) de DODONÉE, il eut, comme de juste, à envisager la question. Voici ce qu'il en dit: „Parmi cette foule de noms la „question se borne toutefois à savoir, qui, des deux auteurs ori-

---

1) Conférence faite à la Vereeniging voor Geschiedenis der Genees-, Natuur- en Wiskunde, à Utrecht, le 10 décembre 1922.

2) F. W. T. HUNGER. De geboorteplaats van Dodonaeus, dans „De Amsterdammer", Weekblad voor Nederland, 28 juillet 1917.

3) MELCH. ADAM. Vitae Germanorum medicorum qui seculo superiorum et quod excurrit claruerunt. Haidelbergae 1620.

4) PETR. CASTELLANUS. Vitae illustrium medicorum qui toto orbe ad haec usque tempora floruerunt. Antverpiae 1618.

5) P. J. VAN MEERBEECK. Recherches historiques et critiques sur la vie et les ouvrages de Rembert Dodoens. Malines 1841.

„ginaux, MELCHIOR ADAM ou CASTELLANUS, mérite le plus de „confiance, et la solution en resterait probablement impossible, „s'il n'existait ailleurs un moyen certain de fixer, avec exacti- „tude, l'année de naissance du médecin de Malines. Ce moyen „c'est son épitaphe qui nous le fournit: on y lit qu'il est mort „le 10 mars 1585, dans la 68e année de son âge".

VAN MEERBEECK conclut comme suit: „Or pour que DODOENS, „qui d'après l'opinion de tous ses biographes est né le 29e jour „du mois de juin (III Kalend. Jul.), fût dans la 68e année de „son âge le 10 mars (VI Idus Mart.) de l'année 1585, il faut „absolument que l'on reporte à 1517 l'année de sa naissance", (l. c. p. 4).

L'auteur avait ainsi tranché la question en faveur de MELCHIOR ADAM.

Vers la fin de 1883, les rédacteurs de la Bibliotheca Belgica ont sérieusement mis en doute ce dernier jugement. Ils se sont efforcés de prouver que l'opinion de PETRUS CASTELLANUS est la vraie. Ils disent à ce propos ce qui suit:

„Il existe cependant un document auquel on n'a pas songé, „mais qui donne plus de garantie que l'épitaphe même, puis- „qu'il a été produit pendant la vie de DODOENS, sur des ren- „seignements personnels et sous ses yeux. Ce document c'est „son portrait, où il est représenté Aet. XXXV, et qui se trouve „en tête de son ouvrage: Priorum de stirpium historia commenta- „riorum.... Anvers, J. van der Loe, 1553, et reproduit en tête „de la 1e édition du Cruyde Boeck, Anvers, 1554. Le fait que „ce portrait ne se trouve pas dans le premier ouvrage de bota- „nique publié par DODOENS: De frugum historia liber unus, — „dont l'approbation est datée du 29 juillet 1552, prouve qu'il „n'existait pas encore à cette date. Il en résulte que ce portrait „doit avoir été gravé entre le 29 juillet 1552 et le premier anni- „versaire de DODOENS suivant (29 juin 1553). Si donc il était „dans sa 35e année pendant les onze mois qui séparent le 29 „juillet 1552 du 29 juin 1553, DODOENS doit être né en 1518" [1]).

Ce dernier raisonnement, à mon avis, est à plusieurs points de vue inexact. D'abord, l'inscription du coin supérieur gauche du

1) Bibliotheca Belgica. D 98/7, livre XLV (décembre 1883).

portrait porte: Aeta XXXV, ce qui veut dire Aetate XXXV, ou bien: „âgé de 35 ans", et non pas, comme le pensent les auteurs de la Bibliotheca Belgica, „dans sa 35e année", car alors il y aurait eu: Aeta s. XXXV (Aetatis suae XXXV). Par là toute leur argumentation tombe.

Il est donc certain que le portrait de DODONÉE le représente à 35 ans révolus, mais rien n'indique d'une manière sûre l'année où il a été fait, et voilà précisement ce qui importe avant tout.

La supposition que le portrait n'existait pas avant la publication du: De frugum historia (1552), puisque s'il en était autrement, il y aurait trouvé place, cette supposition ne repose sur aucun fondement sérieux. Le premier opuscule botanique de DODONÉE, dans lequel il ne décrit que 16 espèces de céréales (y compris le sarrazin) et 19 espèces de légumineuses [1]), ne peut en aucune facon être jugé assez important pour y insérer déjà un portrait de l'auteur. Du reste, on sait à n'en pas douter que le portrait était destiné d'avance au „Cruyde Boeck" complet, qui en 1552 était déjà prêt à être mis sous presse. Il est vrai que le portrait de DODONÉE avait déjà auparavant paru dans le premier volume des gravures sur bois séparément publiées (Trium priorum de Stirpium historia commentariorum imagines – 1553 –). Mais ceci se comprend, puisqu'il s'agissait d'une édition à bon marché du grand „Cruyde Boeck", mis en vente peu après.

Il n'y a à mon avis aucun indice qui permette, d'après le portrait de DODONÉE, de déterminer l'année de sa naissance; rien en effet ne laisse déduire avec certitude l'année où ce portrait a été gravé. Les tentatives des commentateurs de la Bibliotheca Belgica pour arriver par cette voie à trancher le différend doivent donc être considérées comme ayant avorté.

Je voudrais à présent revenir à VAN MEERBEECK, qui, nous l'avons vu, se fondait exclusivement sur l'épitaphe que l'on trouve dans la „Pieterskerk" à Leyde, où DODONÉE est inhumé.

---

1) Qui plus tard figurèrent exactement dans le même ordre et avec les mêmes illustrations au Chapitre IV de son grand „Cruyde Boeck" (1554).

La pierre porte, aux lignes 9 à 11, ce qui suit:

. . . . obiit

An. CIƆIƆLXXXV Ad VI Idus Mart.

Aetatis suae LXVIII

Selon VAN MEERBEECK, cela veut dire que le botaniste est mort le 10 Mars 1585, dans la 68e année de son âge. Il comprenait donc le membre de phrase: aetatis suae LXVIII dans le sens de: „dans sa 68e année", et il motive comme suit cette interprétation:

„En traduisant les mots: aetatis suae 68, par la locution: „âgé „de 68 ans, on arriverait à trouver que la date de sa naissance „correspond à l'année 1516. Cette opinion ne compte aucun „partisan et pareille traduction nous paraît inadmissible."

N'oublions pas cependant que VAN MEERBEECK s'est proposé de rechercher „qui des deux auteurs originaux, M. ADAM ou „CASTELLANUS mérite le plus de confiance". L'épitaphe donnait déjà d'avance tort à CASTELLANUS, puisque sinon elle aurait dû dire: aetatis suae LXVII; en revanche, VAN MEERBEECK ne pouvait sauver la manière de voir de MELCH. ADAM qu'en traduisant comme il l'a fait.

Linguistiquement, cette traduction est parfaitement exacte; mais il s'agit de savoir, si à cette époque on s'exprimait avec la même pureté, et d'établir quelle traduction était alors la plus usitée.

Je suis d'avis que VAN MEERBEECK n'a pas osé traduire autrement, parce qu'alors il se serait mis en dehors des deux parties, entre lesquelles il voulait prononcer. S'il avait choisi une traduction moins périphrasique, et en réalité bien moins „inadmissible" qu'il ne veut le faire croire, VAN MEERBEECK aurait pu dès lors réduire à néant les deux assertions originales datant du 17e siècle, et établir que 1516 était réellement l'année où naquit DODONÉE.

A présent, plus de 80 ans plus tard, c'est à cette conclusion que nous devons aboutir, et je ne puis que considérer comme un privilège qu'il me soit donné de corriger cette erreur historique. Il y a en effet une preuve indubitable du fait que DODONÉE est né en 1516. C'est un acte notarié qui repose aux Ar-

chives communales de Leyde. Dans cette pièce authentique, revêtue de la signature autographe de DODONÉE, il atteste par devant le notaire W. C. VAN OUDEVLIET de Leyde de dire la vérité („by zyne mannen ware woorden in plaetse van ede .... „getuycht ende verclaert warachtich te wesen"), et mentionne qu'à cette date, le 16 mai 1584, il a 67 ans („out LXVII jaren").

Donc, quarante quatre jours après, DODONÉE a achevé sa 68e année, et quand il mourut l'année suivante, le 10 mars 1585, il était âgé de 68 ans, 8 mois et 10 jours; en d'autres termes, il était dans la 69e année de sa vie. D'où il résulte qu'il doit être né en 1516.

On déduira de ce qui précède les points suivants:

1). le membre de phrase de l'épitaphe de DODONÉE ainsi conçu: „aetatis suae LXVIII" veut dire: „âgé de 68 ans".

2). le portrait qui représente DODONÉE à l'âge de 35 ans doit avoir été gravé entre le 29 juin 1551 et le 28 juin 1552; il existait donc assurément lors de la publication du: De frugum historia (29 juillet 1552), mais n'a pas été inséré dans cet ouvrage.

3). la célébration quadricentenaire de la naissance de DODONÉE, qui a eu lieu à Leyde en 1917 [1]), est venue une année trop tard.

Je donne ci-joint la reproduction de l'acte authentique que possèdent les archives de Leyde, et le texte déchiffré de ce manuscrit difficilement lisible, texte que le professeur J. PRINSEN J.LZN a déjà publié en 1912 [2]).

Qui sait si cette nouvelle donnée sur la vie du botaniste ne contribuera pas à dissiper le mystère qui couvre encore le lieu de sa naissance, puisqu'il est clair que l'on devra examiner les documents d'archives antérieurs d'une année à ceux que l'on avait jusqu'ici compulsés.

---

1) Nederlandsch Tijdschrift voor Geneeskunde, 30 juin 1917, et Janus, tome 22, p. 141—204, (1917).

2) Oud-Holland, tome 30, p. 105, (1912).

LE TEXTE DÉCHIFFRÉ DE L'ACTE AUTHENTIQUE [1]).

Op huyden den XVIen dach van Meye anno XVCLXXXIIII compareerde voor my, WILHEM CLAESZN VAN OUDEVLIET, notaris publyck bij den hove van Hollant geadmitteert, ende ter presentie van de ondergeschreven getuygen, deersame en hoochgeleerden doctoor REMBERTUS DODONEUS, wylen des Keysseren MAXIMILIUS ende RODOLPHUS lyffdoctoor, comes palatinus et professor ordinarius medicinae in hac academia, out LXVII jaren, ende heeft by zyne mannen ware woorden in plaetse van ede ter requisitie van de Wed. van SEM. YSBRANTSZN getuycht ende verclaert warachtich te wesen, dat hy, getuyge, op ghistermergen tusschen ses ende seven uren ontboden es geweest by den voorsz. SEM YSBRANTS te comen, die hy sieckelick ende cortsich gevonden heeft, hem clagende, dat hy nyet hadde connen slaepen dat die voorsz. requirante seyde, hem te hebben gehadt vreemde fantasyen ende dat hy drye off vyer dagen te vooren van droncke drincken seer veel overgegeven hadde ende van onder gelopen ende dat syn camergang dairna gesloten es geweest zonder eenige dairna gehadt te hebben, soodat hy, getuyge, den voorsz. SEMPRONIO ordonneerde een clysterie ende seker ordiaet om te slapen, dwelc hy ontrent den middach ingenomen heeft, ordonnerende hem ooc gepelde garst met calffvleys gesooden, omt sop te drincken ende vande selve garst weder te doen maken een ordiaet om tsavonts in te nemen ende tot rusten te comen ende dat hy, getuyge, ten selven dage ten vier uren hem geordonneert hadde, om die fantasie ende cortse dair de fantasien deur vermeerderden, ten ader te laeten, dair inne dovergelede consenteerde ende ten eynde van dyen Mr. HARMAN, de chirugyn gesproken es geweest, ende en tuychde wyder nyet, presenterende alle tzelve des noot ende versocht zynde by synen ede taffirmeren. Gedaen aldus binnen der stede van Leyden, tmynen huyse de Fioleth in presentie van WM, CLAESZN BUYS ende JOOST STALPERT, pedel der voorsz. academie, als gelooffelicke getuygen, hiertoe versocht ende gebeden.

---

1) Cet article fut également publié dans Ned. Tijdschrift voor Geneeskunde, 1923, 1ère partie, n°. 18. Après cette publication mon attention fut attirée sur quelques erreurs de déchiffrement de l'acte, erreurs qui ont été corrigées ici.

La reproduction de l'acte authentique.

HAHNEMANN UND DIE HIPPOKRATISCHE MEDIZIN

(EIN HISTORISCH-METHODOLOGISCHER VERSUCH)

VON

DR. MED. R. TISCHNER (MÜNCHEN)

Wenn ich hier in einen kleinen Beitrag versuche die Beziehungen von HAHNEMANN zu HIPPOKRATES zu klären, so will ich die alte Streitfrage, wie weit HIPPOKRATES das „Similia similibus" gekannt und danach gehandelt hat, auf sich beruhen lassen sondern die Frage von andern Gesichtspunkten aus behandeln.

Jede Zeit hat ihren besonderen Charakter und steht infolgedessen zu vergangenen Zeiten jeweils in einem ganz besonderen Verhältnis. Und was im allgemeinen gilt, das gilt auch von der Medizin, obwohl das unsere Zeit nicht selten übersieht und glaubt, dass unsere heutigen Ansichten im wesentlichen eine völlig objektive Spiegelung der Wirklichkeit seien. Jede Zeit muss also *ihre* Geschichte schreiben und sich ihre Ansichten über ihre Vorgänger neu bilden. Vielleicht ist die Zeit jetzt auch gekommen unsere historische Stellung zu HAHNEMANN nachzuprüfen; eine Hoffnung, in der man allerdings zweifelhaft wird, wenn man beobachtet, wie lange es gedauert hat bis bei Hohenheim das Wesentliche an ihm, gereinigt von wirklichen oder vermeintlichen Schlacken der Persönlichkeit (wie z.B. Polemik gegen seine Zeitgenossen u. dergl.), gesehen wurde; dann werden wir allerdings erst in 200 Jahren die entsprechende Stellung zu HAHNEMANN einnehmen können. Zwar ist es HAHNEMANN gegenüber auch noch aus andern Gründen vorerst sehr schwer rein historisch-objektiv Stellung zu nehmen, dafür stehen seine von ihm ausgesprochenen Ansichten

noch zu sehr in der Debatte und auch wenn man persönlich der Meinung ist, dass HAHNEMANN's Ansichten gänzlich undiskutabel sind und sein Einfluss in gutem und schlechten Sinne der Geschichte angehört, so steht dem doch die Tatsache gegenüber, dass die Homöopathie noch lebt und tausende von Ärzten zu ihren Anhängen zählt — zumal in Amerika. Und sie lebt nicht nur, sondern sie liegt auch in hartem von beiden Seiten vielfach allzu erbittert geführtem Streite mit der „Schulmedizin". Es dürfte sich also bei der Beurteilung HAHNEMANN's und seiner Schöpfung das goethesche Wort bewahrheiten: „Missgunst und Hass beschränken den Beobachter auf die Oberfläche, selbst wenn Scharfsinn sich zu ihnen gesellt" (Maximen und Reflexionen). Man wird demnach wohl mit der Behauptung, dass die exakt naturwissenschaftliche d. h. mechanistische Medizin unserer Zeit HAHNEMANN kaum wird gerecht werden können, nicht auf wesentlichen Widerstand stossen. Einer Zeit, in der aber der Vitalismus wieder eine Rolle zu spielen beginnt, ist es vielleicht doch nicht ganz unmöglich auch wieder andere Gesichtspunkte zu beachten. Da unserem Problem gegenüber die Stellung des Autors von bedeutendem Einfluss sein wird, so sei gleich hier bemerkt, dass ich ohne Homöopath zu sein auf Grund von praktischer Erfahrung die Überzeugung gewonnen habe, dass die Homöopathiefrage keine „res iudicata" ist, sondern dass der Prozess noch schwebt. Ich strebe dabei an, ohne mich direkt als Partei zu fühlen, dasjenige zu betonen, was die Gegner zu übersehen pflegen, um so eine gerechtere Würdigung herbeizuführen. Denn ich glaube, dass nicht nur der Arzneischatz der Homöopathie noch Wertvolles enthält, sondern dass auch die sonstigen Ansichten der Homöopathie vielfach der Erörterung wert sind. — Jedoch das Sachliche gehört nicht hierher, in meiner Broschüre „Das biologische Grundgesetz in der Medizin" [1]) habe ich mich bemüht die Homöopathie dem Verständnis des modernen Mediziners näher zu bringen.

---

1) Verlag O. Gmelin, München, 60 S. Preis 2 M.

Vgl. ausserdem folgende meiner Arbeiten: Untersuchungen zur Methodologie der Medizin. Ärztl. Rundschau 1916 Nr. 17—18. — Beitrag zur Methodologie der Medizin. Ärztl. Rundsch. 1917 Nr. 38. — Kausales und konditionales Denken in der Medizin. Blätter für biologische Medizin. 1919 Nr. 7—8.

In der Geschichte der Medizin pflegt die Schöpfung HAHNEMANN's zu den mystischen Richtungen gerechnet zu werden. Sehen wir einmal zu mit welchem Recht! Nur kurz sei auf die Bezeichnung „mystisch" eingegangen. Was ist mit diesem Rätselwort gemeint? Es wird oft angewendet aber selten genau definiert. Vermutlich soll damit zum Ausdruck gebracht werden, dass die in Frage stehenden Ansichten auf dem Boden des allgemein Anerkannten nicht erklärbar sind, dass sie sich der Nachprüfung entziehen, ja dass sie auch gar keinen Anspruch darauf machen mit dem Verstande und mittels der Erfahrung der Sinne beweisbar zu sein, sondern sich auf den Glauben oder wenigstens die „Intuition" berufen. Meiner Meinung nach wird nun vielfach zu Unrecht gleich von „Mystik" gesprochen, wenn man irgendwo Anschauungen trifft, die nicht zum Weltbild passen wollen; zu Recht besteht der Ausdruck wohl nur, wenn eine Ansicht sich überhaupt nicht an den Verstand sondern an den Glauben wendet oder wenigstens wenn ein verstandesmässiges Begreifen als grundsätzlich ausgeschlossen bezeichnet werden muss, sonst müsste man die Gravitation und viele andere auch als mystisch bezeichnen.

In wiefern ist nun die Homöopathie mystisch? Als erstes ist da zu sagen, dass HAHNEMANN sich immer auf die Erfahrung beruft und öfter gegen Mystik polemisiert, er zieht sich also nicht auf den Glauben zurück. Es fragt sich nun, ist das, was er lehrt, principiell unbeweisbar und insofern doch Glaubenssache?

Es geht nicht an sein Princip „Similia similibus curentur" von vornherein für absurd oder mystisch zu erklären. Auch würde dieses Heilprincip nicht ganz isoliert dastehen. Auf geistigem Gebiet ist es eine bekannte Tatsache, die wohl jeder schon an sich beobachtet hat, dass eine Idee nur dann wirkt, wenn bei dem Betreffendem etwas Ähnliches ihr entgegenkommt. So und so oft hat man dies oder jenes gelesen, ohne dass es Eindruck auf einen gemacht hat; der Gedanke fasst erst Wurzel, wenn wir durch irgendwelche Erlebnisse verwandter Art darauf eingestellt sind, während man früher über denselben Gedanken hinweggelesen hat; er konnte bei uns erst Boden finden, nachdem bei uns schon etwas ähnliches im Keim vorhanden war. Auch die Wirkung der Spermatozoen geht nur auf das ähnliche Protoplasma des Eier derselben Art. Ich will darin nicht mehr als

Analogien sehen, jedenfalls zeigen diese Erscheinungen, dass es unrichtig ist ein Heilprincip dieses Grundsatzes wegen „mystisch" zu nennen. Zudem erinnere ich noch an das Tuberkulin und dergl., das bei Gesunden unwirksam ist, aber bei Organismen, die einen ähnlichen oder weniger streng gesprochen den „gleichen" Stoff beherbergen, sehr starke Wirkungen haben kann.

Bei dem zweiten Hauptgrundsatz HAHNEMANN's — der Arzneiprüfung am Gesunden — kann man noch weniger von Mystik sprechen. Es ist im Princip ein rein erfahrungsmässiges Vorgehen, mag die Methodik und die Ausdeutung der Versuche zumal für uns heute vielfach nicht einwandfrei erscheinen, das tut dem *Princip* keinen Abbruch.

Nun kommen wir zu dem dritten Satz, zu dem Satz von den kleinen Dosen. Da kann man am ehesten von Mystik sprechen, indem die Wirkung dieser kleinen Dosen nicht nur ganz unglaublich scheint sondern auf Grund unserer Anschauungen durchaus unverständlich ist ja zu absurden Folgerungen zu führen scheint. Es ist da aber zu bedenken, dass die infinitesimalen Dosen kein integrierender Bestandteil der Lehre sind, sondern von HAHNEMANN in seiner Frühzeit selbst nicht ausschliesslich angewendet und zumal von seinen Schülern sehr bald vielfach nicht gebraucht wurden, ja dass diese Lehre von vielen heftig bekämpft wurde. Dass bei Anwendung des Simileprincipes natürlich keine starken Dosen gegeben werden durften, wollte man nicht schlimme Erfahrungen machen, ist selbstverständlich. Insofern ist die Verwendung kleiner Dosen einfach eine natürliche Folge des Simileprincips. Lässt man die keinen notwendigen Bestandteil der Lehre bildenden unendlich kleinen Dosen beiseite, so ist auch in diesem Punkte von Mystik nichts zu entdecken.

Wenn wir also auf diese drei Sätze zurückschauen, so sehen wir, dass die Mystik jedenfalls keinen irgendwie wesentlichen Bestandteil der Homöopathie bildet, sondern dass diese der Beurteilung durch die Erfahrung unterliegt. Und von unserem modernen Standpunkt aus ist sogar zu sagen, dass das biologische Grundgesetz von der entgegengesetzten Wirkung grosser und kleiner Dosen in weitgehendem Masse ein Verständnis der Homöopathie ermöglicht. Es lohnt sich deshalb vielleicht doch die Denkweise HAHNEMANN's einmal genauer zu analysieren, sein Verhältnis zu

Erfahrung, theoretischer Konstruktion und phantastischen Grübeleien zu untersuchen und ihn zum leuchtenden Vorbild jeder erfahrungsmässigen Medizin, — zu HIPPOKRATES — in Beziehung zu setzen.

Zu diesem Zwecke sei zuerst kurz zusammengefasst, soweit das in diesem Zusammenhang notwendig erscheint, welche Stellung HIPPOKRATES zur Krankheitsauffassung, zur Diagnose und Therapie einnahm. HIPPOKRATES betont, dass der Arzt nicht zu wissen brauche, was der Mensch sei, er lehnt damit die seiner Zeit und auch sonst vielfach herrschende philosophische Diagnose aus dem Wesen des Menschen ab. Was hier im allgemeinen gilt, das gilt auch im besonderen von den normalen und krankhaften Vorgängen im Menschen, auch hier versucht HIPPOKRATES nicht auf spekulativem Wege den Dingen auf den Grund zu kommen. Er strebt vielmehr danach, alles was sich sinnlich erkennen lässt und auf empirischem Wege festzustellen ist, in Erfahrung zu bringen und danach die Therapie einzurichten. Es wird also auf das genaueste alles zeitlich vor der Krankheit liegende erforscht. Die klimatischen Verhältnisse, Ort, Jahreszeit, Lebensgewohnheiten, Eigenart des Kranken, Ernährung, Alter, Geschlecht u.s.w. Sodann werden alle Symptome genau festgestellt, soweit der diagnostische Apparat der Zeit es gestattete, Fieber, Puls, Stuhlgang, Geistestätigkeit u. s. w. Das Erforschbare wird also genau erforscht, der krankhafte Process soweit wie möglich festgestellt, über das — zum mindesten vorerst — Unerfahrbare werden keine mehr oder minder falschen oder bestreitbaren Hypothesen aufgestellt. Wie RICHARD KOCH in seinem Buch „Die Diagnose" einmal sagt: Da sie [die hippokratische Medizin] sich ausser stand fühlt, das Wesen des Krankheitsvorganges innerhalb des Körpers zu erkennen, sucht sie um die Notwendigkeit dieser Erkenntnis herumzukommen, indem sie den Vorgang gewissermassen von vorn und von hinten ansieht, da wo die Kausalitätskette den Körper noch nicht erreicht und da, wo sie ihm eben verlassen hat; gerade wie ein Fluss, der für eine Strecke in die Erde hinein verschwindet, für seinen unterirdischen Lauf der Erforschung mit einfachen Mitteln entzogen ist, während wir uns aus dem Verlaufe des Flussteiles bis zur Stelle des Versickerns und dem andern Teile von der Stelle des Neuaustritts aus so gut ein

Bild von dem ganzen Flusslauf machen können, dass uns die Unkenntnis der unterirdischen Strecke bedeutungslos wird. Dem unterirdischen Laufe entsprechen im hippokratischen Denken die Vorgänge im Körper selbst, dem Flusslaufe vor dem Verschwinden in die Erde die ätiologischen Verhältnisse, die Krankheitsursachen im allerweitesten Sinne, dem wieder aus Tageslicht getretenen Laufe die Symptome, die Erscheinungen" (S. 9).

Mit dieser Stellung zur Krankheit ist eigentlich schon gegeben, dass die Diagnose d.h. die Einreihung des einzelnen Falles in ein Krankheitsschema nicht die Rolle spielen kann wie bei anderen medizinischen Richtungen, deren Hauptstreben, — um das obige Bild zu gebrauchen — es ist den unterirdischen Verlauf des Flusses festzustellen. Diese Richtungen werden naturgemäss jeden einzelnen Fall in ihr mehr oder weniger hypothetisches Schema einreihen. HIPPOKRATES tritt dagegen jedem einzelnen Fall unbefangen gegenüber, jeder Kranke bildet ein Problem für sich, die früheren Erfahrungen werden wohl benutzt, aber der Fall wird nicht in voreiliger Weise auf Grund einiger gleicher oder ähnlicher Erscheinungen in eine Rubrik mit diesen getan, sondern es wird nach dem individuell Besonderen in Ätiologie und Symptomatologie dieses einen in Frage stehenden Falles gefahndet und dann danach gehandelt. Er stellt deshalb auch nicht eine Namendiagnose, womit der Fall erledigt ist, sondern spricht allgemein von den Schwindsüchtigen, den Dysenterien u. dergl. [1]).

Vergleichen wir damit an Hand von HAHNEMANNs Schriften einmal, was er über die Krankheit zu sagen hat. Seine Arbeit „Geist der homöopathischen Heil-Lehre" 1816 beginnt er mit den Worten: „Es ist unmöglich, das innere Wesen der Krankheiten, und was im Verborgenen ursprünglich durch sie verändert ist, zu errathen, und töricht, auf solche hypothetische Vermutungen und Annahmen ihre Kur bauen zu wollen". Weiter betont er die Unmöglichkeit die Heilkräfte der Arzneien nach chemischen Hypothesen oder nach Geruch, Farbe, Geschmack zu errathen. — Er fährt fort: „Was Sehen sei, ist bloss aus dessen Äusserungen und Erscheinungen empirisch erkennbar, durch metaphysische

1) Betreffs des über HIPPOKRATES Gesagten vgl. R. KOCH: „Die Diagnose". Wiesbaden 1917, 2. Aufl.

Spekulationen aber, a priori, durchaus nicht zu erdenken (konstruiren); was Leben an sich und in seinem inneren Wesen sei, lässt sich nie von Sterblichen einsehen, noch durch Vermutungen erreichen". Weiter sagt er, dass das Leben sowie sein zwiefacher Zustand (Gesundheit und Krankheit) nicht nach den bei Erklärung andrer Gegenstände gebräuchlichen Grundsätzen zu erklären ist weder mit mechanischen noch chemischen Prozessen noch mit sonst irgend etwas Unlebendigem. „Die materiellen Stoffe, aus denen der menschliche Organismus zusammengesetzt ist, folgen in dieser lebenden Verbindung nicht mehr den Gesetzen, denen die materiellen Stoffe in leblosem Zustande unterworfen sind sondern folgen blos den der Vitalität eignen Gesetzen". Hier wird also mit klaren Worten die Eigengesetzlichkeit des Lebendigen ausgesprochen, die von den heutigen Medizinern besonders Kleinschrod betont. — Im Organon (I. Aufl. 1810 § 5) heisst es „Es lässt sich denken, dass jede Krankheit auf einer Veränderung im Inneren des menschlichen Organismus gegründet sein müsse: diese wird jedoch blos nach dem, was die äusseren Zeichen davon verrathen, vom Verstande geahnet; an sich erkennbar aber auf irgend eine Weise ist sie nicht". Vielfach, besonders in späteren Jahren wird die dem Arzte zugekehrte Seite der Krankheit, die Gesamtheit der Symptome als das nach aussen reflektierte Bild der Krankheit mehr in den Vordergrund gerückt, sodass er dann davon spricht (Organ. 4. Aufl. § 8), dass die wahrnehmbaren Zeichen die Krankheit in ihrem ganzen Umfange repräsentieren, „das ist, sie bilden zusammen die wahre und einzig denkbare Gestalt der Krankheit". Vielfach bekämpft er die ontologische Auffassung der Krankheiten, als ob die Krankheit ein in dem Menschen hausendes Ding sei. Man wird seiner Auffassung nicht allzugrosse Phantastik zum Vorwurf machen können, es spricht sich darin im Gegenteil eine sehr nüchterne Auffassung des Empirikers aus, die nur derjenige ganz würdigen kann, der die Hypothesenpathologie der damaligen Zeit mit ihren gänzlich phantastischen Vorstellungen kennt. Ja man fühlt sich durch HAHNEMANNS Auffassung der Krankheit als „Inbegriff der Symptome" direkt an den konsequenten Empirismus der modernen Positivisten erinnert, die besonders betonen, dass jeder Gegenstand aus der Summe seiner Eigenschaften und sonst nichts bestehe oder wie

VERWORN sagt, dass jedes Ding mit der Gesamtheit seiner Bedingungen identisch ist. Immer wieder betont HAHNEMANN seinen Gegensatz zur Naturphilosophie und spricht vom „lächerlich erhabenen Gigantenbeginnen der Naturphilosophie" (Äskulap auf der Wagschale, 1805), und kann sich in kritischen ja überkritischen Bemerkungen in betreff auf Pathologie, Pharmakologie u. s. w. nicht genug tun (siehe zumal „Über den Werth der speculativen Arzneisysteme" 1808 abgedruckt in H.'s kleinen medizinischen Schriften 1829 und in „Hahnemann redivivus" 1883, Schwabe Lpzg., sowie „Beleuchtung der Quellen der gewöhnlichen Materia medica". Reine Arzneimittellehre Bd. III, 1817, u. s. w.),

Seine eigene Ansicht über das Wesen der Krankheit giebt er nur recht kurz, wie er ja überhaupt auf theoretische Überlegungen wenig Wert legt, und auch eine Erklärung seines Heilgesetzes giebt er nur nebenbei, indem er ausdrücklich betont, dass auf die Erklärung wenig ankomme (Organ. 5. Aufl. § 28). Wenn er die Krankheit eine „dynamische Verstimmung des geistartigen Lebens" nennt, so zeigt sich darin wie auch schon in den obigen Citaten eine vitalistische Auffassung des Lebens, die er übrigens mit sehr vielen seiner Zeitgenossen wie REIL, AUTENRIETH, HUMBOLDT, HUFELAND teilt. — Man hat bei HAHNEMANN von Beeinflussung durch SCHELLING gesprochen, aber gerade in diesem grundlegenden Punkte, in dem eine Beeinflussung von nicht medizinischer Seite möglich wäre, ist SCHELLING anderer Ansicht, indem er den Vitalismus bekämpft. Übrigens auch sonst ist ja ein irgendwie wesentlicher Einfluss SCHELLING's kaum wahrscheinlich. Man darf wohl sagen, dass HAHNEMANN's Grundansichten in der Mitte der neunziger Jahre im wesentlichen fertig waren, und dass seit dieser Zeit auch seine Therapie in den Hauptzügen feststand, wenigstens schreibt er 1808 einmal, dass er seit 12 Jahren keine allöopathische Medizin gebraucht habe [1].

---

1) Allerdings widerspricht dem eine Stelle aus dem Jahre 1796 selbst (Versuch über ein neues Princip ...), in der er in zustimmendem Sinne erwähnt, dass man Abführmittel bei Verstopfung, Aderlass, Kälte und Salpeter bei Entzündungen u.s.w. anwendet. Ob hier ein Gedächtnisfehler aus dem Jahre 1808 vorliegt, oder ob er selbst schon davon Abstand nahm derartig therapeutisch vorzugehen, ohne dass er es damals für nötig befand dagegen zu polemisieren, das wage ich nicht zu entscheiden; jedenfalls zeigt der eben erwähnte Aufsatz, dass HAHNEMANN 1796 im wesentlichem sich im klaren war.

SCHELLING war 1796 einundzwanzig Jahre alt und bei all seiner erstaunlichen Frühreife war er litterarisch kaum hervorgetreten und konnte jedenfalls keinen weitreichenden Einfluss ausüben. Soviel ich mich entsinne, wird SCHELLING's Name nirgendwo bei HAHNEMANN genannt. Was nun seinen Vitalismus betrifft, so könnte eine Zeit, in der ein DRIESCH, BUNGE, PAULY Vitalisten sind, vielleicht etwas Verständnis dafür haben, jedenfalls sollte der Vitalismus an sich noch nicht ohneweiteres eine Minderwertigkeit bedeuten. Gewiss ist seine Ansicht von der dynamischen Verstimmung des geistartigen Lebens sehr extrem, der Vitalist wird aber vielleicht finden, dass HAHNEMANN mit seiner Ansicht zum mindesten der Wahrheit nicht ferner steht als die mechanistischen Ansichten der pathologischen Anatomie; ja HAHNEMANN's Anschauung vom Leben erinnert sogar im Ausdruck an die Ansichten von DRIESCH, der auch eine „geistartige" Beherrschung des Körpers durch die Entelechie annimmt (Psychoid!), wobei ich nicht übersehe, dass HAHNEMANN im Einklang mit seinen Zeitgenossen und im Gegensatz zu DRIESCH die Lebenskraft wohl energetisch aufgefasst haben wird. Die Krankheiten *rein* dynamisch aufzufassen geht nun nach den Entdeckungen der Bakteriologie nicht mehr an, ohne dass damit HAHNEMANN's Ansicht schon ganz gegenstandslos geworden wäre, denn der Mikroorganismus ist ja nur die *eine Bedingung* der Krankheit und das Kennzeichnende der jeweiligen Krankheit wird ja in hohem Masse durch die Gegenwirkung der Entelechie des Organismus, — um im Sinne des Vitalismus zu sprechen, — hervorgerufen. — Zumal aber spekuliert HAHNEMANN nicht im einzelnen über das Wesen der einzelnen Krankheiten und lässt daraus die Therapie folgen wie die meisten seiner Zeitgenossen.

Wir finden also bei ihm ebensoviel oder ebensowenig „Mystik" wie bei jedem Vitalismus; ja wir fanden Anklänge an den ganz unmystischen positivistischen Empirismus. Jedenfalls muss betont werden, dass HAHNEMANN in einer Zeit, die sehr zur Spekulation neigte, bemerkenswert wenig spekulierte und immer wieder bei den einzelnen medizinischen Richtungen die ungenügende oder mangelnde erfahrungsmässige Begründung der theoretischen Ansichten und therapeutischen Massnahmen hervorhob. Er machte es also nicht so wie Schöpfer neuer Richtungen sonst vielfach

tun, dass sie andere Ansichten und Systeme mit theoretischen Gründen von ihren eigenen theoretischen Grundlagen aus bekämpfen. Nun wird man ja sagen können, dass er vielleicht ehrlich überzeugt war erfahrungsgemäss vorzugehen, ein irrtümlicher Glaube, den er mit vielen andern Neuerern auf dem Gebiete der Medizin zumal in der damaligen Zeit teilen würde. Da scheint mir nun ein guter Prüfstein zu sein gemäss dem Satze „Sage mir, mit wem Du umgehst, und ich werde Dir sagen, wer Du bist", nachzusehn, welche andere Autoren seinen Umgang bilden d. h. welche er mit besonderer Achtung in zustimmendem Sinne zitiert. Da darf man denn sagen, dass er nicht, wie man von einem kritiklosen Spekulanten erwarten sollte, die Systembauer und Theoretiker zu seinen eigenen Gunsten heranzieht, sondern gerade die, die auch wir noch als Muster guter Empirie am höchsten schätzen; an erster Stelle HIPPOKRATES, den er häufig erwähnt, und auf den er oft — zumal in seiner Habilitationsarbeit „De Helleborismo Veterum" — verweist. In „Äskulap auf der Wagschale" sagt er von HIPPOKRATES: „Dieser aufmerksame, schlichte Beobachter suchte die Natur in der Natur. Er sah und beschrieb die ihm vorkommenden Krankheiten genau, ohne Zusatz, ohne Malerei, ohne Raisonnement. In dieser reinen Beobachtungsgabe übertraf ihn kein Arzt irgend eines nachfolgenden Zeitalters". Weiterhin nennt er ihn den „Liebling der Natur". Sodann erwähnt er mit Anerkennung den ARETAIOS, einen der bedeutendsten und besonnensten, erst spät entsprechend gewürdigten Arzt des Altertums, der in musterhafter Weise seine am Krankenbett gemachten Beobachtungen beschrieb. Als dritter aus diesem litterarischen Umgang sei SYDENHAM „der englische Hippokrates" erwähnt, den er „den ehrlichen und weisen Sydenham" nennt (Organ. I. Aufl. § 13). Wir sehen also, nicht nur seine *Worte* sind die eines Empirikers, auch die von ihm geschätzten Meister sind Empiriker, während er die Systembauer wie GALENOS, STOLL, BROWN ablehnt und vielfach erbittert bekämpft.

Wie steht es nun mit seinen *Taten*, soweit diese aus den schriftlichen Darlegungen seines therapeutischen Handelns für uns feststellbar sind? Da er nicht das Wesen der Krankheit festzustellen oder zu ergrübeln sucht, muss er sich bei der Therapie an etwas

anderes halten, was nicht in diesen theoretischen Allgemeinheiten besteht, d. h. er muss die individuellen Erscheinungen beim einzelnen Krankheitsfall beachten. Und in der Tat legt er den grössten Wert auf die Anamnese, die er sehr genau aufzeichnet, wobei er betont, dass Sugestivfragen zu vermeiden seien, desgleichen nimmt er die bestehenden Krankheitszeichen sehr genau auf. Den Anweisungen, wie in der Homöopathie dabei verfahren werden müsse, widmet er einen grossen Raum des „Organons". Man kann also von dieser Methode der Beachtung des Erfahrbaren und Ausscheidung der theoretisierenden Ansichten über das Wesen des Prozesses dasselbe Bild gebrauchen, das oben von der hippokratischen Medizin gebraucht wurde: Der Fluss wird oberhalb und unterhalb der Versickerungsstelle untersucht, während über den Verlauf unter der Erde keine Vermutungen angestellt werden.

Wenn HAHNEMANN allerdings meint, mit der „Auffindung aller vorhandenen bemerkbaren Zeichen der Krankheit hat der Arzt die Krankheit selbst gefunden, hat er den völligen, zu ihrer Heilung nötigen Begriff von ihr". (Heilkunde der Erfahrung), so geht er im Eifer des Gefechts in der Unterschätzung aller Pathologie unzweifelhaft viel zu weit, ja er versteht sich selbst nicht ganz. Denn um die Auswahl unter allen Symptomen der Krankheit treffen zu können, die er selbst die „auffallendern, sonderlichen, ungemeinen und eigenheitlichen (charakteristischen) Zeichen und Symptome" nennt und die man nach ihm „vorzüglich und fast einzig fest ins Auge fassen muss" (Org. 5. Aufl. § 153), wird schon eine Kenntnis der gesammten Pathologie *vorausgesetzt*. Eine *Wertung* der Symptome nach ihrer Wichtigkeit in Hinsicht auf die Eigenart des jeweiligen Krankheitsfalles kann ja nur erfolgen, wenn man den *rein* individualisierenden Standpunkt der Einzigkeit des Falles verlässt und ähnliche Krankheitsfälle und ihren Verlauf aus eigener Erfahrung oder aus der Kenntnis der Literatur mit berücksichtigt. In Praxi hat zweifellos HAHNEMANN unbewusst und jedenfalls im Wiederstreit mit seinen theoretischen Ansichten so verfahren. Genaueres lässt sich — soviel ich sehe — leider aus Mangel an veröffentlichten Krankengeschichten nicht sagen. Seine nächsten Schüler z.B. STAPF betonen jedoch ganz bewusst, dass eine Kenntnis der Pathologie vorausgesetzt ist und sie

veröffentlichen auch Krankengeschichten, die das erweisen (Stapfs Archiv).

Nun wirft man HAHNEMANN und der Homöopathie ausserdem vor, dass sie allzusehr auf die subjektiven Symptome achte und die objektiven vernachlässige. Gelegentlich erwähnt HAHNEMANN, was der Arzt durch Sehen, Fühlen u. s. w. feststelle; er hat also demnach zweifellos durch Palpation objektive Veränderungen festgestellt. Als die Auskultation und Perkussion eingeführt wurden, hatte HAHNEMANN die Fünfzig überschritten, es ist deshalb wohl verständlich, wenn er diese Methoden vernächlässigte. Immerhin mag er die objektiven Methoden auch im Gegensatz zu seinen Altersgenossen zu wenig gepflegt haben, und man mag ihm das auch als Fehler anrechnen, ein Fehler, den man auch seinen Schülern und heutigen Anhängern vorwirft. Es liegt mir fern die Homöopathie von diesem Vorwurf reinwaschen zu wollen, es ist jedoch folgendes zu beachten. Die Homöopathen behaupten, dass diese subjektiven Symptome — z.B. die Befindensänderungen des Kranken je nach Tageszeit, Lage, Beschäftigungen u.s.w. — die wichtigsten und oft ausschlaggebenden Hinweise für die Wahl der Arznei geben. Falls das eine Erfahrungstatsache ist, so ist mit apriorischen Einwänden nichts getan, nur eine objektive praktische Nachprüfung von Ärzten, die die homöopathische Arzneimittellehre beherrschen, kann eine Entscheidung bringen. Es scheint mir methodisch falsch zu sein, von vornherein die Wichtigkeit der subjektiven Symptome leugnen zu wollen. Ich meine, ruhiger Überlegung leuchtet es ein, dass, — zumal wenn man die Krankheit als einen *Vorgang*, als eine „Betriebsstörung" betrachtet, — die subjektiven Symptome von grosser Wichtigkeit sein werden, indem sie Störungen anzeigen, die objectiv noch nicht nachweisbar sind und es vielleicht auch nie werden; die aber, wie nun einmal die subjektiven Empfindungen zeigen, da sind. Es ist dann verständlich, dass sie ein feineres Reagens darstellen als die objektiv nachweisbaren Erscheinungen und damit ist weiterhin gegeben, dass man sie für die Therapie benutzen kann und sie benutzen sollte, soweit das möglich ist, d. h. soweit sie Anhaltspunkte für eine Arzneimittelwahl geben.

Bis hierher erheben sich auch für den Nichthomöopathen keine Schwierigkeiten. Die Schwierigkeiten sind nur die, wie so die sub-

jektiven Symptome Anhalt für die Therapie geben können, Da ist nun für die „Schulmedizîn" die Möglichkeit an sie anzuknüpfen gering, da der pathologische Prozess durch die subjektiven Symptome vielfach durchaus nicht geklärt wird, sodass sie gewissermassen als nebensächliche und unverständliche Begleiterscheinungen zu wenig beachtet werden; denn aus der ungeheuren Menge der durch die Sinne gegebenen Daten pflegt der Mensch nur das herauszuheben und zu beachten, was er gebrauchen kann. Die Homöopathie dagegen kann die subjektiven Symptome in Beziehung mit den subjektiven Symptomen der künstlichen Arzneikrankheiten setzen und behauptet nun einmal auf diese Weise in der Auswahl der jeweiligen Mittel in entscheidender Weise beeinflusst zu werden. Ich glaube diese Ausführungen machen die Stellung der Parteien zu den subjektiven Symptomen verständlich und erweisen, dass nur praktische Erfahrung darüber Endgültiges ausmachen kann. Anderseits allerdings scheint mir die zweifellose oft zu geringe Beachtung der objektiven Symptome zu verhängnisvollen Missgriffen zu führen. Das richtige und von vielen modernen Homöopathen auch angewandte Verfahren scheint mir zu sein, erst alles, was objektiv oder subjectiv feststellbar ist, zu ergründen, mag dann der Homöopath bei der Arzneimittelwahl in vielen Fällen sich auch hauptsächlich von den subjektiven Symptomen leiten lassen, ein Verfahren, für das der Schulmedizin vorerst das Verständnis fehlt. Ähnlich wie HIPPOKRATES stellt auch HAHNEMANN keine Namendiagnosen und bekämpft sie sogar vielfach, sondern spricht zur Verständigung nur von „einer Art Wechselfieber" und dergleichen.

Wir sahen schon oben, dass HAHNEMANN die hypothetischen Vermutungen über die Heilkräfte der Arzneien abweist; er bekämpft aufs schärfste die echte, reine Erfahrung gar nicht gewährende Gepflogenheit Arzneigemische zu geben und wendet sich gegen die Beurteilung der Arzneien auf Grund ihrer sinnlichen Eigenschaften. Er erinnert an die Signaturenlehre und meint tadelnd, dass auch in den neuesten Arzneimittellehren „genug von diesem Unsinne" mit fortgeführt werde. Also auch hier entschiedenes Abrücken von „mystischen" Ansichten und Betonen des Erfahrungsmässigen. Er tadelt weiter die Beurteilung nach dem Geschmack, als Beispiel anführend, dass nach den „diktatorischen

Aussprüchen der materia medica und Therapie die Bitterkeit allein hinreichend sein soll, alles, was bitter schmeckt, (Amara!) für absolut und einzig „stärkend und Verdauung verbessernd" auszugeben. Er meint dann müssen auch die Coloquinten, Meerzwiebel, Lerchenschwamm, Myrica Gale, die Lupine, der Giftlattig, die Blausäure u. s. w. als Amara gleichfalls unter die tonischen, magenstärkenden Arzneien gezählt werden. Das Gleiche führt er für die bitter und zusammenziehend schmeckenden Arzneien wie China, Weidenrinde, Aloe u. s. w. sowie für die „Aromatica" aus. Weiterhin scheidet er genau zwischen dem, was die Chemie wirklich empirisch ohne Theorie und Vermutung über die verschiedenen Mittel sagen kann und dem was Sache der Pharmakologie ist; eine Scheidung, die seinerzeit sicherlich vielfach nicht genügend gemacht wurde. (Vgl.: „Beleuchtung der Quellen der gewöhnlichen Materia medica".)

Nach dieser Kritik der bisherigen Materia medica unternimmt er es dann selbst eine erfahrungsmässige Pharmakologie zu schaffen, indem er die Arzneimittel einzeln am gesunden Organismus prüft und zwar am Menschen. Es war das der erste gross angelegte Versuch auf rein empirischem Wege eine experimentelle Pharmakologie zu schaffen, und er scheint mir auch heute noch beachtenswert zu sein. Gerade vom streng empirischen Standpunkt aus leuchtet es ein, dass zur Kenntnis der beim Menschen in Krankheitsfällen anzuwendenden Mittel in letzter Linie nur Experimente an *gesunden Menschen* in Betracht kommen. Am *Menschen*, weil von vornherein anzunehmen ja zu erwarten ist, dass bei der artspezifischen Beschaffenheit des menschlichen Protoplasmas und Fettes zum mindesten die *feineren* Wirkungszüge eines Mittels nur am Menschen selbst gefunden werden können, mögen die gröberen Züge auch für alle Organismen ungefähr die gleichen sein, wenn ja auch in dieser Beziehung genug Unterschiede bekannt sind. Am *gesunden* Menschen aber müssen diese Untersuchungen ausgeführt werden, da nur so eine reine Erfahrung ungestört durch Einflüsse des kranken Organismus möglich ist. Hier strebt also HAHNEMANN reine biologische Erfahrung feinerer Art an, wie auch unsere Zeit sie — abgesehen von H. SCHULZ — bisher kaum sucht, geschweige denn gesammelt hat. Ein Versäumnis, das wohl nur durch den materialistisch-mechanistischen

Charakter der letzten Jahrzehnte erklärbar ist mit dem Streben alles physikalisch-chemisch zu untersuchen; die neuere Zeit mit ihren biologischen Methoden der Serumforschung u. dergleichen bekommt vielleicht auch für derartige biologische Forschung Verständnis.

Die Ausführung dieser Versuche ist gewiss nicht fehlerfrei, und viele Symptome mögen zufällige Vorkommnisse während der Ärzneiprüfung sein und auch über die jeweiligen Dosen der eingenommenen Mengen und darüber, ob der Prüfer wusste, welches Mittel er einnahm, werden zu wenig Angaben gemacht; das tut aber dem Princip dieser experimentellen Pharmakologie am Menschen keinen Abbruch.

Soweit arbeitet HAHNEMANN also durchaus empirisch und vermeidet in sehr bemerkenswerter Weise theoretische Spekulationen; das gilt sowohl vom Krankenexamen als auch von der Arzneimittellehre. Und ich meine bis hierher könnte auch jeder vorurteilslose objektiv Urteilende mitgehen und in ihm einen originellen Nachfolger des Hippokrates sehn, grundsätzliche Bedenken ernsterer Art scheinen mir zumal, wenn man HAHNEMANN als Kind seiner Zeit betrachtet, nicht vorzuliegen.

Die leitende Idee, nach der HAHNEMANN nun Krankheit und Arzneimittel zum Zwecke der Therapie in Beziehung setzt, ist bekanntlich das Similegesetz. Es fragt sich also, wieweit auch hier die Erfahrung geltend zu machen ist. Da ist nun vorerst noch gar keine Einigkeit erzielt; wenn wir aber die Erfahrung zu unserm Leitstern machen, so wäre da zu sagen, dass die Homöopathie eben behauptet immer wieder die Erfahrung von der Richtigkeit des Principes zu machen, während der Gegenpartei nicht ein solcher ad hoc gesammelter Erfahrungsschatz zur Verfügung steht, um die Gültigkeit des Princips abzustreiten, denn wo sind die nach den Grundsätzen der Homöopathie angestellten Nachprüfungen der Gegenpartei? Man kann also nicht die Erfahrung als Gegeninstanz anrufen um das Similegesetz zu bestreiten; im Gegenteil, mir scheint manches dafür zu sprechen. Schon HAHNEMANN'S erste Beobachtung, dass Chinarinde ein Wechselfieber hervorrufe ist nach neueren Forschern (LEWIN) richtig, bei gewissen Menschen ruft China in der Tat derartige fieberartige Zustände hervor. HAHNEMANN selbst erwähnt dann, dass das

nicht die einzige erfahrungsmässige Grundlage für ihn gewesen sei um daraufhin sein Heilgesetz auszusprechen, sondern nur der Anstoss, der zündende Funke. Dass übrigens China nicht bei Allen derartig wirkt ist kein schwerwiegender Gegengrund; ja die Homöopathie zieht die auffallenden und selten auftretenden Symptome sogar bei der Mittelwahl vor. Aber auch der moderne Mediziner, und gerade er, sollte am Leitseil des biologischen Grundgesetzes zum Simileprincip hinfinden können. Wie die pharmakologischen Untersuchungen von Hugo SCHULZ, dem Vorstand des Greifswalder pharmakologischen Instituts zeigten, erhöht Sublimat in hoher Verdünnung (1 : 700000) die Lebenstätigkeit der Hefezellen, während sie bei starker Concentration bekanntlich abgetötet werden. Dasselbe zeigte er an vielen andern Substanzen u. a. auch am Menschen, so z.B. ergaben quantitative Versuche, dass *kleine* Dosen von Digitalis eine *Verbesserung* der Fähigkeit Hell und Dunkel bei Grün zu unterscheiden hervorrufen, *grosse* Dosen dagegen eine *Verschlechterung*. Ähnliches gilt mutatis mutandis für Rot sowie für andere Pflanzenextrakte wie Gratiola und andere Stoffe wie Alkohol (kleine Dosen erregen, grosse lähmen) u. s. w.. Diese umgekehrte Wirkung grosser und kleiner Reize hat eben ARNDT im biologischen Grundgesetz ausgesprochen und SCHULZ hat es mit zahlreichen Schülern experimentell vielfach bestätigt [1]). Auf Grund dieses Gesetzes lässt sich also vorhersagen, dass, wenn kleine Dosen irgend eine Wirkung haben, grosse die umgekehrte Wirkung haben werden. Allerdings wird das biologische Grundgesetz noch nicht seiner Wichtigkeit entsprechend gewürdigt, und falls die Wirkung grosser und kleiner Dosen ausdrücklich auseinander gehalten wird, so wird nicht einfach aus der Wirkung der grossen Dosen mit einem „infolgedessen" die Wirkung der kleinen gefolgert, sondern es wird meist die entgegengesetzte Wirkung mit einem „jedoch" betont.

1) Vgl. H. SCHULZ: „R. ARNDT und das biologische Grundgesetz" Greifswald 1918. An experimentellen Arbeiten erwähne ich die Untersuchungen von SCHULZ im Archiv f. d. ges. Physiologie z.B. in Bd. 154, 163, 164, sowie in der Deutsch. Medizin. Wochenschr. 1914, N⁰ 20. Ausserdem die Dissertationen von K. WIENER: Über Einfluss von Nerium Oleander auf das Grün- oder Rotsehen. Greifswald 1918 und STRÜBING: Über den Einfluss kleiner Gaben von santonsaurem Natron auf das Gelb- und Violettsehen. Greifswald 1916.

Die Bedeutung des biologischen Grundgesetzes für das Verständnis und die Anerkennung des Simileprincips leuchtet ohne weiteres ein, denn wenn ich die Wirkung eines Mittels in grossen Dosen kenne, so ist von vornherein zu erwarten, dass kleine die entgegengesetzte Wirkung haben werden. Ich kann also kleine Dosen verwenden um Erscheinungen therapeutisch zu beeinflussen, die von grossen Dosen desselben Mittels erfahrungsgemäss erzeugt werden. — Similia similibus! Wir sehen mithin an Hand des biologischen Grundgesetzes, dass das Simileprincip in weitreichendem Masse der Erfahrung entspricht. Dass die moderne Medizin es bisher noch nicht anerkennt, liegt daran, dass sie noch nicht die Erfahrungen der Homöopathie benützend selbst sich ein erfahrungsmässiges Urteil zu bilden versucht hat. Nebenbei sei gesagt, dass manche moderne Medikation auf diesem Princip beruht, ohne dass es erkannt oder anerkannt wird.

HAHNEMANN sagt in seiner kritischen Weise: „Wenn ich nun durchaus leugne, dass es absolute Specifica für einzelne Krankheiten gebe, nach der Ausdehnung, die ihnen die gewöhnliche Pathologie anweist, so glaube ich auf der anderen Seite überzeugt zu sein, dass es so viel Specifica giebt, als es verschiedene Zustände der einzelnen Krankheiten giebt („Versuch über ein neues (Princip"). Ich glaube die jetzige Medizin wird HAHNEMANN in der Ablehnung der „Specifica" der damaligen Medizin zustimmen, während sie allerdings für seine mehr individualisierende Art spezifischer Behandlung der einzelnen Fälle noch kein Verständnis hat.

Über die Verwendung kleiner Dosen ist schon oben in anderem Zusammenhang einiges gesagt. Es versteht sich von selbst, dass bei Anerkennung des Simileprincip heroische Dosen nicht an Platze sind, es ist eine logische Folgerung aus den Voraussetzungen. Als principielle Frage ist damit auch diese Frage erledigt, jede Verwendung starker Dosen würde die Erfahrung machen lassen, dass die Krankheitserscheinungen stärker werden. Also auch für die Kleinheit der Dosis spricht die Erfahrung, ein grundsätzlicher Einwand ist demnach nicht am Platze, sondern nur eine Erörterung des Mehr oder Weniger, und da giebt es sogar innerhalb der Homöopathie stark Meinungsverschiedenheiten. Uns braucht also diese Frage als unwesentlich nicht weiter zu beschäftigen.

Was insbesondere die Frage der Potenzierung, der verstärkten Wirkungsweise starker Verdünnungen und also kleiner Dosen anbelangt, so ist auch hier bis zu einem gewissen Grade nach heutiger Erfahrung eine andere Stellungnahme möglich. Erstens zeigen die Erfahrungen mit Tuberkulin, dass mit Verkleinerung der Dosen keine dieser Verkleinerung proportionale Verminderung der Wirkung eintritt, indem $^1/_{10}$ millionstel Milligramm gewiss nicht ein Millionstel mal weniger wirkt als $^1/_{10}$ Milligramm. Ja, ich weiss von Erfahrungen, die sogar nicht nur für eine relative sondern absolute Verstärkung der Wirkung bei Heruntergehen in der Dosis sprechen. Was für die specifische Wirkung des Tuberkulins gilt, haben wir ohne eingehende Untersuchung bei den specifischen Mitteln der Homöopathie von vornherein abzustreiten kein Recht. Auf jeden Fall scheint mir festzustehen, dass der gelegentlich von der modernen Medizin feierlich und ausdrücklich ex cathedra behauptete Satz: „Dosis und Wirkung stehen in geradem, nicht in ungeradem Verhältnis, das heisst, eine geringe Dosis wirkt entsprechend schwach eine grössere Dosis entsprechend stärker" [1]), falsch ist. — Aber auch sonst ist auf Grund rationeller Überlegung und der Erfahrung noch einiges über die wenigstens *relative* Verstärkung starker Verdünnungen zu sagen, indem sehr fein pulverisierte Stoffe, wie es die homöopathischen Verreibungen darstellen, eine sehr starke Vergrösserung ihrer Oberflache erfahren und deshalb auch stärkerer Wirkungen fähig werden.

„Missgunst und Hass" haben also nicht vermocht der Schöpfung HAHNEMANN's Verständnis abzugewinnen, und es ist in der Tat nicht schwer mit Citaten, extremen Folgerungen und einseitiger Beleuchtung die Homöopathie ganz absurd erscheinen zu lassen. Aber es wäre auch nicht schwer HIPPOKRATES oder PARACELSUS mit einem Blütenkranz entsprechend gewählter Citate dem Gelächter moderner Mediziner preiszugeben. Ja man könnte mit einem Anschein von Wahrscheinlichkeit Ergebnisse der modernen Naturwissenschaft als absurd, unwahrscheinlich

---

[1]) Die bayrischen Fakultäten gelegentlich eines Gutachtens über die Homöopathie. Siehe „Stenographischer Bericht über die Verhandlungen der bayrischer Kammer der Abgeordneten" Bd. XIV, No. 509 den 17. Mai 1904.

oder unmöglich hinstellen, wenn es mit der nötigen Missgunst geschieht. Man könnte z. B. etwa sagen, es sei absurd oder unmöglich, dass wir mit unsern Sinnen Wellen von der Länge von 480 $\mu\mu$ von Wellen unterscheiden, die 485 $\mu\mu$ lang sind. Und doch unterscheiden wir sie nun einmal in Gestalt von zwei verschiedenen Farbtönen!

Wir sahen also, dass alle wesentlichen Bestandteile von HAHNEMANN's Ansichten nicht spekulativ ergrübelt sind, sondern dass er im Gegenteil all dergleichen möglichst vermeidet und alles auf die Erfahrung stellen will. Wenn ich es hier unternommen habe, das Werk HAHNEMANN's einmal von methodologischen Gesichtspunkten aus in günstigerem Lichtes erscheinen zu lassen und im Gegensatz zu den gewöhnlichen Ansichten das Erfahrungsmässige betont habe, so will ich damit durchaus nicht die ganze Homöopathie in bengalischer rosenroter Beleuchtung zeigen. — Die fast ausschliessliche Benutzung der Hochpotenzen durch HAHNEMANN scheint mir ein zu Tode hetzen des Princips zu bedeuten und auch die Vernachlässigung der Pathologie und der übrigen Hülfswissenschaften mit dem daraus folgenden Vernachlässigen der objektiven Erscheinungen scheint mir sehr bedenklich, und sicherlich ist die Beurteilung der „Allöopathie" seiner Zeit und ihrer Erfolge durch HAHNEMANN höchst einseitig und zu ungünstig, während er im Zusammenhang damit die Reichweite seines Princips zweifellos überschätzt.

Das alles und noch manches, das ich beiseite lasse, da es mit den uns hier beschäftigenden Fragen nicht zusammenhängt berechtigt aber nicht dazu HAHNEMANN mit einer Gebärde der Verachtung aus dem Kreise der Ernstzunehmenden auszuschliessen. Mir scheint das nicht aus der objektiven Würdigung der Tatsachen zu folgen —; aber von der Homöopathie gilt „et nunc sub judice lis est", und deshalb kann man HAHNEMANN nicht so vorurteilslos gegenübertreten wie man es etwa einem Paracelsus oder BROUSSAIS gegenüber mit allen ihren Schlacken und grossen Schwächen tut. Allen andern gegenüber urteilt und verurteilt man in ruhigem Tone, während gegen HAHNEMANN fast immer eine mehr oder weniger grosse Gereiztheit nicht zu verkennen ist.

Sollte nicht, ohne dass ich damit das Hegelsche Wort, dass

alles Wirkliche vernünftig sei, unterschreiben will, allein schon die Tatsache der Existenz der Homöopathie dafür sprechen, dass sie mehr Berechtigung hat, als man ihr zubilligen will?

Man spricht viel von dem „System" HAHNEMANN's, womit man wohl andeuten will, dass es sich eben um einen luftigen Gedankenbau handelt, der nicht auf Tatsachen gegründet ist. Ich meine das Vorausgegangene hat gezeigt, dass das kaum zutrifft, ausserdem hat er in späteren Jahren manches auf Grund der Erfahrung an seinen Ansichten geändert, zumal was die chronischen Krankheiten betrifft. Anstatt das aber anzuerkennen. wird das nicht selten in einer Art und Weise berichtet, als ob auch das ihm zum Vorwurf gereiche. In der Auffassung, die er in seinen späteren Jahren von den chronischen Krankheiten hat, wird er dem extremen Individualismus untreu, er spricht von diesen und auch den „miasmatischen" als von Krankheitsarten und auch seine Therapie berücksichtigt nicht nur die subjektiven Symptome sondern auch die Ätiologie d. h. eben diese chronischen Diathesen, wobei es ja für unsere Frage gleichgültig ist, ob diese Ansichten über die chronischen Krankheiten richtig sind. Was zumal die „Psora" betrifft, so hatten schon vor ihm andere Ärzte versucht gewisse Erscheinungen unter diesem Namen zusammenzufassen. Sicherlich ist sein Versuch, wie so viele ähnliche, misslungen; er fasste darin etwas zusammen, was man besser trennt, aber wer bürgt dafür, dass etwa die exsudative Diathese, die CZERNY aus der Menge der Erscheinungen herausgeschnitten hat, noch in 50 Jahren Anerkennung findet?

Ist also der Homöopathie die Empirie nicht abzusprechen, so ist sie andrerseits doch wiederum nicht *platt* empirisch, indem sie über die Einzelfälle und Einzelerscheinungen nicht hinausschaut; sie hat vielmehr im Simileprincip ein heuristisches Princip, das über den Einzelheiten schwebt und eine Orientierung und Zusammenfassung gestattet. Der Homöopath ist übrigens nicht, wie man wohl öfter meint, der Ansicht, dass das Simileprincip imstande ist alle Krankheitserscheinungen zu beherrschen. Auch nach der Meinung der Homöopathen unterliegt ein nicht unbeträchtlicher Prozentsatz von Krankheitsfällen dem Princip nicht, die deshalb anders angegriffen werden müssen.

Nun sei noch kurz auf die Frage eingegangen, wieweit

HAHNEMANN von HIPPOKRATES direkt beeinflusst worden ist. Zu HAHNEMANN's Zeiten pflegte man die älteren medizinischen Schriftsteller besser zu kennen als sie der moderne Mediziner zu kennen pflegt; zudem wird uns HAHNEMANN als sprachkundiger, vielseitig gebildeter Mann geschildert. Und auch wenn man seine Schriften liest, gewinnt man den Eindruck, dass er den Hippokrates aus erster Hand kennt und nicht nur der Tradition folgend in sein Lob einstimmt, zumal die Citate in seiner Habilitationsschrift sind wohl alles Originalcitate. Er selbst rechnet sich augenscheinlich zu den Kennern, indem er in einer Anmerkung („Äskulap auf der Wagschale") sagt, die spekulativen Schriften und die letzten drei Bücher „Aphorismen" seien nicht von HIPPOKRATES, der Kenner merke das schon an der Sprache, dem „verfehlten hippokratischen Ionismus" [1]. Trotzdem scheint es mir nicht notwendig zu sein entscheidende Einflüsse von HIPPOKRATES anzunehmen. Den Empirismus konnte er der besten neueren Tradition (SYDENHAM, BOERHAAVE u. s. w.) verdanken, und das gelegentlich bei HIPPOKRATES vorkommende Simileprincip scheint auch keinen wesentlichen Anstoss zu seinen Ideen gegeben zu haben. Immerhin wird er wohl in seinem Empirismus durch das Studium des Hippokrates bestärkt worden sein; ja er hat sich wohl als den Vollender des Hippokratismus angesehen, indem er bei dem Lobe des Hippokrates wegen seines Empirismus (siehe oben das Citat) dann fortfährt: „Nur noch ein Haupttheil der Arzneikunde fehlte diesem Liebling der Natur, sonst wäre er der Kunst ganz mächtig geworden: die Kenntniss der Heilmittel und ihrer Anwendung. Er affektierte aber eine solche Kenntniss auch nicht; er gestand dieses Gebrechen selbst dadurch ein, dass er fast garnichts an Arzneien gab (weil er ihrer so wenige kannte) und bloss die Diät etwas regierte [regelte]". An manchen Stellen bemerkt er dann, dass die Medizin seit zweitausend Jahren keine Fortschritte gemacht habe und betont, dass erst er die richtige Arzneibehandlung gefunden habe. Man wird ihm diese Selbstüberschätzung nicht so sehr anrechnen können. Welcher originelle Geist ist je frei davon gewesen?

---

1) Ich lasse es ganz dahin gestellt, ob er damit recht hat.

Das Gefundene nochmals zusammenfassend, darf man wohl sagen, dass HAHNEMANN viel mehr als man gemeinhin zugiebt in dem, was er an Kritik und an Positivem giebt, anstrebt der Erfahrung das erste Wort zu lassen, und dass das rein Spekulative eine recht geringe Rolle bei ihm spielt, zum mindesten eine viel geringere als bei der Mehrzahl seiner Zeitgenossen und dass auch von Mystik kaum etwas bei ihm zu finden ist. Es war deshalb wohl gerechtfertigt, ihn an dem Ideal der Medizin — an der hippokratischen — zu messen und zu versuchen ihn als einen nicht unwürdigen Nachfolger des Hippokrates zu erweisen, der dessen Methode benützt und weitergeführt hat und damit in Gegenden gekommen ist, die für die moderne Medizin noch unentdeckt sind; ja die für ein sagenhaftes in Wirklichkeit nicht existierendes Land „Atlantis" gelten. Eine Zeit, die wieder anfängt mehr biologisch zu denken, sollte die Möglichkeit haben, das von HAHNEMANN positiv Angestrebte und Geleistete gerecht zu würdigen und in einem günstigeren Lichte als eine streng mechanistische Medizin zu sehn.

LA PÉRITOMIE

ÉTUDE GÉNÉRALE ET PARTICULIÈRE

PAR

le Dr. D. SCHAPIRO.
de Paris.

PREMIÈRE PARTIE :

Essai sur l'institution de la circoncision rituelle.

CHAPITRE II :

De l'origine de la circoncision religieuse.

Dans ce chapitre, nous nous proposons d'aborder le problème, à la fois si discuté et si ardu, de l'origine de la *péritomie* rituelle. Car la haute antiquité de la circoncision hébraïque ne peut préjuger en rien de son origine, et, malgré la conclusion à laquelle nous avons cru pouvoir nous arrêter dans le premier chapitre, il y a toujours lieu de poser cette question : Abraham, en instituant la péritomie, a-t-il été un vrai *novateur*, comme semble l'affirmer la relation biblique, ou bien, comme le soutiennent nombre d'auteurs, a-t-il été uniquement un simple *initiateur*, dans son clan, d'un usage qui a déjà existé chez un autre peuple ?

Tel est le problème fondamental que nous avons à résoudre à présent. Mais, fidèle à notre impartialité, nous allons examiner d'abord, très méthodiquement, toutes les opinions qui, au cours des siècles, avaient été émises à cet égard, et qui, bien qu'en désaccord sur le milieu où le patriarche avait emprunté la péritomie, tendent cependant à défendre l'origine *étrangère* de la circoncision hébraïque.

Comme, d'après les défenseurs de l'origine étrangère, tous les

peuples anciens, avec lesquels Abraham, ou du moins les Beni-Israël, avaient été en relation, ont été considérés, tour à tour, comme les vrais *initiateurs* de la circoncision, nous allons poursuivre cette discussion dans l'ordre même de ces relations *historiques*, et nous n'aborderons la conclusion de cette étude qu'en dernier lieu.

Article I.

Origine chaldéenne.

I. — Naturellement, l'origine à laquelle les partisans de l'idée *d'emprunt* avaient à peuser en premier lieu, était celle des Chaldéens, d'autant plus que ce peuple, ainsi que, depuis Voltaire [1]), l'admettent beaucoup d'auteurs, fut le plus anciennement policé, et que la ville de Ur, lieu natal du patriarche, fut précisément le premier centre de la civilisation babylonienne ou chaldéenne [2]).

Et, de fait, l'empereur Julien, sans affirmer positivement que les Hébreux avaient emprunté la circoncision aux Chaldéens, avait cependant soutenu que ces derniers avaient toujours observé la contume de la péritomie. C'est du moins ce que St. Cyrille, d'Alexandrie, lui fait dire dans un passage mémorable: „*Παρὰ μὲν γὰρ τοῖς Ἰουδαίοις ἀριστην ἡ περιτομή. Αἰγυπτίων δὲ, τους ἱερωτερους τῶν τεμενιτῶν, καὶ πρὸς γε τόυτοις Χαλδαίους καί Σαρακηνοὺς, οὐκ ἀπαράδεκτον ποιεῖσθαί Φησιν ἀντὴν*". „Certes, dit-il, la circoncision, chez les Hébreux, est une institution par excellence, et celle-ci est aussi observée par les plus saints serviteurs des temples, chez les Egyptiens, et, en outre, par les Chaldéens et par les Saracènes [3])."

II. — Mais, outre qu'aucun autre auteur ancien, du moins que nous sachions, n'avait jamais cherché à accréditer une opinion aussi antihistorique, il n'est pas douteux que l'erreur de Julien fut le résultat de la fable avancée par Diodore. En effet, d'après ce dernier auteur, les Chaldéens n'auraient été que des colons égyptiens! [4]). Et ce qui prouve que Julien avait été réellement

1) Voltaire, Essai sur les mœurs, Paris 1817, p. 36.

2) Renan, Histoire du peuple d'Israël, Paris 1887, T. I, p. 72.

3) St. Cyrilli, Contra Julianum, lib. IX, p. 958. Ed. Migne Paris 1859.

4) Voici, en effet, ce que Diodore (Bibliothecæ historicæquœ supersunt; Ed. Muller, Paris 1855, Lib. I, cap. XXVIII, 1—4) rapporte à ce sujet: „Plurimas etiam postea ex Aegypto colonias in orbem terrarum disseminatas esse dicunt. Nam in

induit en erreur, et ne parla pas même en témoin oculaire, c'est que, de son temps, il n'y avait que les *Hébreux* et leurs *affiliés* qui, selon le témoignage de Josèphe [1]), observaient encore la pratique *régulière* de la circoncision.

III. — D'autre part, le seul fait qu' Abraham n'était pas encore circoncis lors de son arrivée dans le pays de Canaan, quoiqu'il eût déjà atteint l'âge de soixante-quinze ans avant son départ de la Mésapotamie, prouve déjà surabondamment que la coutume de la péritomie était complètement inconnue dans la Chaldée antique. De plus, le prophète Ezéchiel, en faisant séjourner le peuple assyrien ou Chaldéen dans le „*schéol*" avec les *incirconcis* [3]), avait également indiqué par là, comme nous aurons l'occasion de le montrer ultérieurement, que les Chaldéens n'avaient pas la coutume de pratiquer la péritomie. Enfin, l'histoire profane est tout-à-fait unanime à reconnaître que le peuple chaldéen n'avait jamais pratiqué la circoncision [3]).

Article II.

Origine cananéenne ou phénicienne.

I. — C'est surtout M. Movers qui semble s'être prononcé le plus nettement en faveur de cette priorité: „Moïse, dit-il, en décrétant la circoncision et en édictant la loi sur les premiers-nés, n'avait fait que consacrer des institutions qui existaient déjà, et qui furent dérivées des contumes *phéniciennes* [4])". De son côté, M. Osmond de Beauvoir Priaulx, sans se déclarer catégoriquement partisan de l'origine phénicienne de la circoncision, ne paraît pas cependant être défavorable à cette priorité, à cause du récit de Sanchoniathon [5]).

II. — Voici, en effet, comment ce dernier auteur, d'après la

Babyloniam aïunt, Belus Neptuni et Libyæ, ut creditur, filius, coloniam duxit, et, delecta apud Eúphratam sede, flamines pro more Aegyptiorum imposis et oneribus publicis exemtis instituit; quos Chaldæos Babylonii nominant. Hi stellas, sacerdotum in Aegypto physicorum et Astrologorum exemplo, abservant".

1) Josephi, Contra Apionem, lib. I, 22.

2) Ezechiel, XXX, 22.

3) Voir Josephi Antiqu. Jud. Lib. XIII, cap. XI, 3.

4) Movers, Die Phönizier, Bonn 1841, T. I, p. 8.

5) Osmond de Beauvoir Priaulx, Questiones mosaïcæ, London 1842, p. 335.

version de Philon de Byblos [1]), conservée par Eusèbe, relate l'établissement de la circoncision chez les Phéniciens. „Και ὁ Κρόνος δε περιιων την οικουμενην τῇ Αθηνᾷ τῇ εαυτου θυγατρι διδωσι της Αττικῆς την βασιλειαν. Λοιμου δε γενομενου καιφθορας τον εαυτου μονογενῆ υἱον Κρόνος Ουρανῷ πατρι ὁλοκαρποῖ, και τα αιδοῖα περιτεμνεται, ταυτο ποιῆσαι και τους ἁμ' αυτῷ συμμαχοος καταναγκασας [2])". „Saturne, en visitant les diverses contrées habitables de l'univers, donna à sa fille Athène le royaume de l'Attique. Or, comme il y survint un fléau d'une extrême violence, Saturne offrit en sacrifice, à son père Uranus, son fils unique et bien-aimé; il se circoncisit et décida tous ses proches à se soumettre à la même opération."

III. — Ainsi, d'après la relation de Sanchoniathon, c'était Saturne, le dieu des Phéniciens, qui avait établi lui-même la circoncision chez ce peuple. Et, de fait, les Phéniciens semblent réellement avoir pratiqué la péritomie. D'abord, Hérodote, qui avait visité la Phénicie [3]) vers l'an 445 avant l'ère moderne, parle de la coutume de la circoncision chez les Phéniciens [4]). Puis, Aristophane, dans sa comédie: „les Oiseaux", qui, comme l'on sait, avait été jouée en 414 avant l'ère vulgaire, semble aussi affirmer que les Phéniciens observaient la pratique de la circoncision [5]).

Tels sont les arguments documentaires dont semblent se prévaloir les partisans de l'origine phénicienne de la circoncision. Aussi est-il nécessaire d'examiner, tout d'abord, la valeur du texte de Sanchoniathon.

IV. — D'après Voltaire, ce texte serait aussi authentique qu'ancien: „On ne pourrait douter, dit-il, de la prodigieuse anti-

---

1) D'après M. Eichhorn (Einleitung in das alte Testament, Göttingen 1823, T. III, p. 73), la version du livre de Sanchoniathon avait été faite par Philon de Byblos vers l'an 100 ou 117 après l'ère vulgaire.

2) Sanchoniathonis berytii, Fragmenta (de cosmogonia et theologia Phoenicum). Ed. Orelius, Lipsiæ 1826, p. 14.

3) Herodoti, Hist. lib. II, cap. XLIV.

4) Herodoti, Hist. lib. II, cap. CIV.

5) Voici comment il s'y exprime à ce sujet: „Pisthetoerus. — Aegypti autem totius que Phæniciæ cuculus erat rex, et cum cuculus cecinisset coccu, universi tum Phænices frumenta et hordeum in arvis dimettere solebant".

„Euelpides. — Nam temero istuc proverbio jactatur: Coccu, recutiti in agros (ψωλοι πεδιονδε)". (Anistophanis, Aves. Ed. Diderot, Paris).

quité du livre de Sanchoniathon, s'il était vrai, comme Warburton le prétend, qu'on en lut les premières lignes dans les mystères d'Isis; hommage que les Egyptiens et les Grecs n'eussent pas rendu à un auteur étranger s'il n'avait pas été regardé comme une des premières sources des connaissances humaines [1])".

Mais, en admettant même l'authenticité des récits de Sanchoniathon, il serait encore difficile d'en tirer la preuve que la coutume de la circoncision avait pris naissance tout d'abord chez les Phéniciens. En effet, même ceux qui ne doutent pas de l'existence de Sanchoniathon, ne le font pas cependant vivre à une époque très reculée, pas même aussi reculée que l'époque de Josué [2]). Or, dans ces conditions, comment le témoignage de cet auteur, fût-il réel, pourrait-il prouver quelque chose contre l'assertion biblique? Même si les Phéniciens avaient réellement attribué l'origine de leur circoncision à Saturne, il n'en résulte pas encore nécessairement qu'ils avaient possédé dèjà cette coutume un millier d'années avant Sanchoniathon, c'est-à-dire avant l'époque d'Abraham.

V. — D'ailleurs, le document fragmentaire, que nous avons reproduit, plus haut, porte en soi tous les caractères d'un récit légendaire. En effet, l'auteur y personnifie Athènes, capitale de la Grèce antique, et en fait la fille de Saturne, reine du royaume de l'Attique; il y attribue une opération purement physique à un Dieu! Et s'il est vrai, commé l'affirme Voltaire [3]), que cet

---

1) Voltaire, op. cit., p. 58.

2) Voici, en effet, à cet égard les opinions des auteurs. Pour M. Osmond de Beauvoir Priaulx (op. cit., p. 355), Sanchoniathon fut le contemporain du roi Salomon, et même peut-être du Juge Gédéon. C'est cette dernière date, la plus reculée, qui semble avoir déjà rallié l'opinion de Voltaire, car il dit (op. cit., p. 57): „Sanchoniathon, Phénicien, qui écrivit longtemps avant la guerre de Troie l'histoire des premiers âges". C'est aussi l'opinion de M. Volney (Recherches sur l'histoire ancienne, Paris 1822, p. 157): „Sanchoniathon, dit-il, écrivit environ treize siècles, avant notre ère". C'est aussi, à peu près, l'avis de M. Eichhorn (op. cit., T. III. p. 73), qui place cet auteur Phénicien à douze siècles en arrière de l'ère moderne. Enfin, c'est encore, à peu près, l'opinion de M. Furst (Geschichte der biblischen Litteratur, Leipzig 1867, T. I, p. 44), qui pense que Sanchoniathon fut le contemporain de Semiramis.

3) Voici, en effet, ce que Voltaire dit à ce sujet (op. cit., p. 57 et 58): „Il voulut, dans son histoire, s'élever jusqu'à l'origine des choses, comme tous les premiers écrivains; il eut la même ambition que les auteurs du Zend et du Veidam; la

auteur avait l'intention d'écrire une histoire, il n'en est pas moins vrai qu'un récit semblable doit être rejeté dans le domaine de la mythologie. Au surplus, si l'on veut voir dans ce récit fabuleux quelque fonds historique, on peut en tirer plutôt une preuve en faveur de la relation biblique. En effet, débarrassé de ses traits légendaires, ce récit nous apprend que c'était le même personnage qui immola d'abord son fils unique, qui se circoncisit ensuite, et qui fit circoncire tous ses proches. Or, c'est bien là, en somme, l'histoire d'Abraham!

VI. — Seulement, au lieu de retracer fidèlement le récit de Jérombal, qui, s'il n'était pas Gédéon lui-même, comme le pense Eichhorn [1]), était sûrement un prêtre *hébreu*, Sanchoniathon préféra faire du héros de ce récit un dieu, le dieu Saturne, comme, plus tard, les Phéniciens avaient également identifié le patriarche Jacob ou Israël avec ce même dieu Saturne [2]). Et cette métamorphose s'explique d'autant plus aisément que, pour les anciens auteurs, toute institution dont l'initiative dépassait quelque peu l'entendement du commun des hommes, devait fatalement avoir une origine divine. C'est pourquoi, pour Sanchoniathon aussi, ce n'était pas Abraham, mais bien Saturne en personne qui, après avoir immolé son fils unique et bien-aimé, c'est-à-dire Isaac, à Uranus, c'est-à dire à Jehowah, se circoncisit lui-même et fit circoncire tous ceux qui dépendaient de lui.

VII. — C'est aussi, à peu près, l'opinion de M. Spencer, puisque lui aussi voit, dans la relation mythologique de Sanchoniathon, une véritable confirmation du récit biblique: „Deinde, dit-il, aut ego fallor, aut Sanchoniathonis verba cœlestem circumcisonis originem, sed fabulis quibusdum obscurantam, referunt. Nam Ιλω procul dubio a Syrorum „el", Deum signïficante, derivatur: cum autem Gentes, lapsu temporis, quis Ιλω ille esset, qui familiæ suæ prœputii secandi necessitatem imposuit, prorsus ignorarient, Saturno [a Syris et Phœnicibus Ηλ et Βηλ dicto], ritus originem

même qu'eurent Manethon en Egypte et Hésiode en Grèce". Et, plus loin, Voltaire ajoute: „Sanchoniathon n'écrivit rien de lui-même; il consulta toutes les archives anciennes, et surtout le prêtre Jerombal".

1) Eichhorn, op. cit., T. III, p. 73.

2) Voir Eusebi, Præp. evang., Lib. I, in fine.

tribuebant [1])". Et c'est encore, ou peu s'en faut, l'opinion de M. Eichhorn: „Sanchoniathon, dit-il, avait beaucoup embrouillé les données historiques que Jérombal lui avait fournies" [2]).

VIII. — Et ce n'est pas encore tout. Nous possédons une preuve irréfragable que les Phéniciens, à l'époque d'Abraham, et même plus tard, ne pratiquaient pas encore la circoncision. Mais, pour fonrnir cette preuve, nous devons d'abord établir, brièvement, mais complétement, l'origine même de ces fameux Phéniciens.

Déjà Herodote avait affirmé que les Phéniciens n'étaient pas originaires de la Palestine: „Τούτους γὰρ ἀπὸ τῆς Ἐρυθρῆς καλευμένης θαλάσσης ἀπικομένους ἐπὶ τήνδε τὴν θάλασσαν και οἰκήσαντας τοῦτον τὸν χῶρον τὸν καὶ νῦν οἰκέουσι, αὐτίκα ναυτιλίῃσι μακρῇσι ἐπιθέσται, απαγινέοντας δὲ Φορτία Αἰγόπτια τε και Ἀσσύρια τῇ τε ἄλλῃ ἐσαπικνέεσθαι καὶ δὴ και ἐσ Ἄργος" [3]): „Ils disent (les Perses) que ceux-ci (les Phéniciens) étaient venus des bords de la mer Erythrée sur les côtes de la nôtre; ils entreprirent de longes voyages sur mer aussitôt après s'être établis dans le pays qu'ils habitent encore aujourd'hui, et qu'ils transportent des marchandises d'Egypte et d'Assyrie en diverses contrées, entre autres à Argos". Et c'est aussi ce que l'archéologie moderne affirme catégoriquement. „Les Phéniciens, dit Maspero, tirent leur origine des régions qui bordent le golfe Persique" [4]). C'est aussi à peu près l'opinion de M. Furst [5]).

C'est au cours du XXVIII siècle de notre ère que les Phéniciens immigrèrent petit à petit, et finirent par occuper tout le littoral de la Syrie [6]). „Fondateurs de Sidon [7]), leur première métropole,

1) J. Spencer, De legibus Hæbræorum, Hagæ 1636, cap. IV, sect., IV.

2) Eichhorn, op. cit., T. III, p. 76.

3) Herodoti, Hist. lib. I, cap. I. Ed. Dindorf, Paris 1862.

4) Maspero, Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique, Paris 1897, T. II, p. 64.

5) Fürst, op. cit., T. I, p. 125.

6) Voir Maspero, op. cit., T. II, p. 64; Reuss, Histoire sainte et la Bible, T. I, p. 118—119.

7) Cette ville, sous le nom de „Sidon-la-Grande" est mentionnée lors de la conquête de la Palestine par Josué (Josué, XI, 8); plus tard, elle est attribuée à la tribu d'Ascher (Josué, XIX, 28; Juges, I, 31). C'était une ville bien ancienne, puisque la Genèse la mentionne déjà (Genèse, X, 19). Au contraire, Tyr, la deuxième capitale des Phéniciens, était bien moins antique, car elle n'est mentionnée pour la première fois que dans le livre de Josué (Josué, XIX, 29).

de Tyr, la reine de leurs cités, les Phéniciens, dit le R. P. Laorty-Hadji, avaient bâti et occupé en outre Byblos, le Gebal de la Bible, Aradus et Tripolis" [1]).

Or, ce sont ces Phéniciens, originaires des bords du golfe Persique, que la Bible appelle surtout „*Kenanim*" ou Cananéens, puisqu'ils occupaient justement le même territoire que l'Ecriture assigne aux Cananéens [2]), et aussi c'est surtout à la Phénicie que la Bible donne le nom de Canaan [3]). Au surplus, ils se désignaient eux-mêmes ainsi [4]).

IX. — Ce nom de Canaan, d'après M. Movers, signifie: „Terra depressa", et s'applique surtout aux côtes de la Palestine, où étaient précisement situés les états sidoniens [5]). „Les deux états de Sidon et de Tyr, dit M. Movers, pouvaient être qualifiés de Pays-Bas ou de Canaan, à cause de leur situation au-dessous des montagnes du Liban [6]). C'était déjà aussi, semble-t-il, le sentiment de Josèphe [7]).

X. — D'autre part, il convient de rappeler que, parmi les divers éléments éthniques dont se composait la Phénicie primitive, la Genèse compte aussi celui de Hiwites, et notamment comme l'un des fils de Canaan [8]).

XI. — Or, d'après le témoignage biblique, la peuplade phénicienne de Hiwites ne pratiquait pas encore la circoncision au temps de Jacob, puisque Simon et Levi, pour pouvoir plus aisément massacrer les habitants de Sichem, peuplée précisément par des Hiwites [9]), s'étaient justement servis du prétexte de la circoncision [10]). Et si cette importante peuplade phénicienne [11]) ne

---

1) Laorty-Hadji, La Syrie, la Palestine et la Judée, Paris 1855, p. 87.

2) Genèse, X, 19; Juges, I, 32.

3) Isaïe, XXIII, 11.

4) Les Phéniciens avaient l'habitude de se désigner eux-mêmes par le nom de Canaan; ce nom se lit encore sur des médailles phéniciennes (Voir Renan, Hist. gen. des langues sémitiques. Paris 1855, p. 172).

5) Movers, op. cit., T. II, p. 8.

6) Movers, op. cit., T. II, p. 10.

7) Josèphe (Antiqu. Jud. Lib. V, cap. III, 1) parle, en effet, de la plaine de Sidon: „το μεγα πεδιον Ζιδωνος πολεως".

8) Genèse, X, 17.

9) Genèse, XXXIV, 25—26.

10) Genèse, XXXIV, 14—25.

11) A l'époque de Jacob, toute la région de Sichem était occupée par les Ḫiwites (Genèse, XXXIV, 2); à l'époque de Josué, la peuplade des Ḫiwites possède, outre

connaissait pas encore la coutume de la péritomie, il n'y a pas de doute que les autres Phéniciens d'alors ne pratiquaient pas encore la circoncision non plus.

C'est aussi l'opinion de M. Bergier [1]) et le sentiment de M. Bohlen [2]). Et, d'ailleurs, il n'en pouvait pas être autrement, puisque les Phéniciens, avant de quitter les bords du golfe Persique, avaient été en contact, plus ou moins longtemps, avec les Chaldéens primitifs [3]), et, comme ces derniers ne connaissaient pas la coutume de la péritomie, ils ne pouvaient que l'ignorer également.

XII. — D'autre part, à l'époque d'Ezéchiel non plus, les Phéniciens ne pratiquaient pas la circoncision, puisque ce prophète appelle les Sidoniens „incirconcis" [4]), et qualifie de même les habitants de Tyr [5]).

XIII. — Or, cette double assertion biblique est pleinement confirmée par l'histoire profane. En effet, on sait que, à peine un quart de siècle après l'époque d'Ezechiel, c'est-à-dire vers l'an 545 avant l'ère moderne, Thalès se rendit en Egypte, et, pour pouvoir y être initié aux mystères des prêtres, il dut subir la circoncision, quoiqu'il fût d'origine phénicienne [6]). Et ce fait, à

---

la capitale de Gabaan (Josué, X, 2), les villes de Kephirah, Bééroth, Kiriath-Iéarim (Josué, IX, 17), et aussi toute la région au-dessous du Hermon, dans le pays de Mispah (Josué XI, 13).

Malgré la soumission de Gaboanites (Josué, IX, 3; XI, 11), c'est-à-dire des Ḥiwites (Josué, XIX, 3 et 7; XI, 11), lors de la conquête de la Palestine, la majeure partie de cette peuplade phénicienne était resté indépendante (Juges, III, 5), et, à l'époque des Juges, elle habitait dans les régions du Liban, „depuis la montagne de Baal Hermon jusqu'à l'entrée de Hamath" (Juges, III, 3). Enfin, à l'époque de David, les Ḥiwites possédaient encore des villes bien nombreuses (II Samuel, XXIV, 7).

1) Bergier, Traité historique et dogmatique de la vraie religion, Paris 178 , T. V, p. 503.

2) Bohlen, Die Genesis historisch-kritisch erlautert. Königsberg 1835, p. 192.

3) D'après Furst (op. cit., T. I, p. 48, la culture et les coutumes religieuses des Phéniciens dérivaient de la civilisation et des croyances des Chaldéens du Bas-Euphrate.

4) Ezechiel, XXX, 30.

5) Ezechiel, XXVIII, 10.

6) Voici, en quels termes Clement d'Alexandrie (Stromatum lib. I, cap. XV) rapporte ce fait: „Thales autem cum esset Phoenix genere, etiam cum Aegyptiorum prophetis congressus esse dicitur: sicut etiam Pythagoras cum iis ipsis, per quos autem fuit circumcisus, ut, adyta, ingrediens, Aegyptiorum mysticam disceret philosophiam". (Version latine, Ed. Migne, Paris 1857).

lui seul, prouve que les Phéniciens, du moins ceux de l'époque de Thalès, ne pratiquaient pas la circoncision. De plus, un siècle plus tard, Hérodote, dans ses voyages, avait également constaté l'absence complète de cette coutume parmi les Phéniciens qui vivaient en de-hors de leur patrie [1]). Enfin, quelques siècles plus tard encore, l'historien Josèphe avait aussi constaté que les Phéniciens, même ceux de la Palestine, n'observaient pas la coutume de la péritomie [2]).

XIV. — Aussi bien, malgré la prétendue autorité de Sanchoniathon [3]), l'affirmation ambiguë de Hérodote et le texte obscur d'Aristophane, nombre d'auteurs, à l'instar de M. Ebers [4]), sont-ils d'avis que les Phéniciens n'avaient jamais pratiqué la circoncision, ni avant, ni après leur établissement dans le pays de Canaan. De plus, même ceux qui admettent que les Phéniciens, à une époque plus ou moins ancienne, avaient observé la coutume de la péritomie, affirment cependant que, chez ce peuple, la circoncision n'avait jamais revêtu le caractère d'une pratique nationale: „La circoncision, dit M. Movers, n'était pratiquée que dans le Nord de la Phénicie, et, même dans cette contrée, elle n'était pas universelle [5])". En outre, même ceux qui pensent que la péritomie avait existé chez les Phéniciens, admettent cependant que ceux-ci s'empressaient de renoncer à cette coutume aussitôt qu'ils n'habitaient plus dans leur propre patrie: „Dans toutes leurs colonies, dit M. Movers, sur les côtes de l'Afrique, en Espagne, en Sicile et en Grèce, ainsi que dans les îles où ils s'établirent dès les temps les plus anciens, on ne rencontre pas la moindre trace de cette coutume. Or, un usage pareil, s'il était réellement observé, présentait un caractère trop particulier pour qu'il ne pût attirer l'attention des anciens Grecs ou Romains! [6])". Et, sous ce dernier rapport, M. Ewald fait également la même constatation:

---

1) Herodoti, Hist. lib. II. cap. CIV.

2) Josephi, Antiqu. Jud. Lib. VIII, cap. X, 3.

3) D'après Th. Reinach (De quelques faits relatifs à l'histoire de la circoncision chez les peuples de la Syrie, in Anthropologie, Paris 1893, T. IV, p. 31), Philon de Biblos, traducteur de Sanchoniathon, mérite très peu de créance.

4) Ebers, Aegypten und die Bücher Mose's, Leipzig 1868, p. 278.

5) Movers, op. cit., T. II, p. 315.

6) Movers, op. cit., T. I, p. 61.

„Les Phéniciens, dit-il, négligeaient la circoncision quand ils habitaient parmi les Grecs [1])".

Or, s'il en est ainsi, il est absolument irrationnel de penser que les Phéniciens eussent pu communiquer aux Hébreux la coutume de la péritomie. En effet, admettre une chose semblable, c'est vouloir méconnaître tous les faits historiques que nous venons d'établir; c'est vouloir oublier, notamment, que la peuplade phénicienne des Hiwites ne connaissait pas encore la circoncision, même à l'époque de Jacob.

XV. — Au surplus, comment peut-on songer à l'origine phénicienne de la circoncision *hébraïque*, alors que Moïse condamne précisément les habitudes des Cananéens en général [2]), et les usages et coutumes des Phéniciens en particulier? [3]) Il faut vraiment vouloir méconnaître toute la portée de ces proscriptions mosaïques, pour pouvoir s'imaginer, même un seul instant, que les Hébreux eussent pu tenir des Phéniciens leur institution de la péritomie rituelle! Non. Les Phéniciens n'étaient pas, ne pouvaient pas être les initiateurs d'une coutume qui n'avait pas pris naissance dans leur milieu, et qu'ils n'observaient même pas, du moins universellement, dans leur propre patrie.

Article III.

Origine arabe.

I. — „L'Exode, dit Cheyne, nous apprend que Siphorah avait circoncis son propre fils et qu'à cette occasion, elle l'appela „*Khathan damim*". Or, le terme: „*Khatan*" ne veut pas dire: *époux*, comme le pense l'auteur de l'Exode, ni gendre (comme c'est dans l'arabe vulgaire); mais il désigne plutôt un membre nouvellement admis dans une famille [4]).

---

1) Ewald, Geschichte des Volkes Israël, Göttingen 1843, T. II, p. 101.

2) Levitique, XVIII, 24—28.

3) Levitique, XVIII, 3.

4) „Cela résulte, dit M. Cheyne (op. cit., p. 790), du sens des mots arabes: „Khatana": „pourvoir à un repas de noce", et „Khatana": „donner ou prendre une jeune fille en mariage. C'est pourquoi, dans l'esprit de l'antique tradition hébraïque, „un Khatan de sang" veut dire „quelqu'un qui est devenu „Khatan" non par le mariage, mais bien par la circoncision. Cette signification est d'ailleurs confirmée par la dérivation du mot arabe: „Khatana", qui veut dire: „circoncire".

D'autre part, dans cette relation biblique, c'est Siphorah, femme arabe, qni avait joué le rôle principal. De plus, d'après certains témoignages bibliques (Juges V, 4; Hab., III, 3), il semble bien que Jehowah se fit connaître, tout d'abord, aux Hébreux en Arabie. Aussi bien, tout pesé ensemble, il est permis d'admettre que les Hébreux avaient reçu des Arabes leur coutume de la péritomie [1])".

II. — Telles, sont, en résumé [2]), les raisons sur lesquelles M. Cheyne s'appuie, pour édifier la théorie de l'origine arabe de la circoncision. Et, certes, on ne peut pas opposer, à ce défenseur du principe d'emprunt, la pratique tardive de la circoncision chez les Arabes! Car, de l'aveu de tous les auteurs, les Arabes avaient observé la coutume de la péritomie de bien longs siècles avant Mahomet. „Les Arabes, dit M. Michaelis, avaient observé la péritomie avant Mahomet, car, dans le Koran, il n'en fait aucune prescription, ni directe, ni indirecte [3])." C'est aussi l'opinion de M. Ludolf [4]), de M. Niebuhr [5]) et de M. Joly [6]). C'est encore le sentiment de M. de Paw: „Mahomet, dit-il, avait été circoncis dans son enfance, avant d'avoir conçu la moindre idée de s'ériger en réformateur ou de contrefaire l'inspiré [7])". De même encore, Pococke affirme l'antiquité de la circoncision chez les Arabes [8]). Enfin, Philostorgius, qui parle déjà de la coutume de la péritomie chez les Arabes, avait vécu en 342 après l'ère moderne, c'est-à-dire bien avant l'époque du fondateur de l'Islamisme [9]).

1) Cheyne, in Encyclopædia britannica, Edinburgh 1876, vol. V, p. 790..

2) Voici, d'ailleurs, comment l'auteur résume lui-même sa théorie: „To sum up: — an Arabian woman plays the chief part in the story, and her words are only explicable from the Arabic; it is also far from improbable that Yahweh was himself first made known to the Jews in Arabia (Juges V, 4; Hab. III, 3); putting all with together we obtain a strong case for the hypothesis of the Arabian origin of the Jewish circumcision".

3) Michaelis, Mosaisches Recht, Frankfurt a./M. 1774, T. IV, p. 5.

4) Jobi Ludolfi, Historia œthiopica etc., Fräncofurti ad M. 1681, Lib. III, cap. I.

5) Niebuhr, Description de l'Arabie, Paris 1779, T. I, p. 110.

6) Joly, J. B., Histoire de la circoncision etc., Paris 1895, p. 18.

7) De Paw, Recherches philosophiques sur les Américains, Berlin 1769, T. II, p. 122.

8) Pococke, Specimen Hist. Arabum, p. 319.

9) Philostorgii, Historia ecclesiastica, Genevæ 1642, lib. III, § 4.

III. — Mais s'il est vrai que la coutume de la péritomie avait existé chez les Arabes dès la haute antiquité, il n'en est pas moins vrai qu'avant l'Islam, ils avaient bien souvent négligé cette pratique [1]). De plus, il est hors de doute, comme nous le verrons plus loin, que, dans la haute antiquité, certaines tribus arabes n'avaient pas observé du tout cette coutume. Aussi est-il peu probable que les Hébreux eussent emprunté la circoncision à une peuplade qui la pratiquait elle-même avec aussi peu de constance et d'universalité.

IV. — Et ce n'est pas encore tout. Déjà, dans notre premier chapitre, nous avons cherché à établir que la relation de la circoncision du fils de Moïse, ne doit, ni ne peut être regardée comme origine de l'institution de la circoncision chez les Hébreux. Car le texte biblique de l'Exode, loin de contredire celui de la Genèse, le présuppose et le confirme pleinement.

V. — D'autre part, la femme de Moïse n'était nullement d'origine arabe, mais bien d'extraction Madianite, c'est-à-dire Ismaëlite. Or, si, par la suite, les Ismaëlites, en se mélangeant avec les Arabes antiques, avaient fini par être absorbés par ces derniers [2]), il en fut autrement à l'origine. Ainsi, ce n'est qu'à partir de l'époque de Salomon que les Arabes apparaissent dans l'histoire biblique [3]), alors que les Hagariens [4]), et surtout les Madianites [5]), c'est-à-dire, en somme, les Ismaelites, jouent déjà un grand rôle politique depuis bien des siècles. Par conséquent, il n'est pas permis, au point de vue historique, de parler de Ziphorah comme d'une femme arabe.

VI. — En outre, le mot „Khathan" est parfaitement naturel dans la bouche de Ziphorah, sans qu'on ait besoin d'en chercher l'explication dans la langue arabe. En effet, comme nous l'avons déjà vu plus haut, la coutume chez les Ismaëlites ou Madianites, était de procéder à la circoncision à l'époque de la puberté, et cette opération scelait souvent les „fiancailles" de jeunes gens: d'où l'expression de „*Khathan damim*": „fiancé de sang" [6]).

1) Ewald, op. cit., T. II, p. 101.
2) Furst, op. cit., T. I, p. 34.
3) II Paralip., IX, 14; XVII, 11; XXVI, 7.
4) I Paralip., V, 10, 19 et 20.
5) Juges, VI, 2.
6) On sait d'ailleurs que le mot: „hathan", tout court, a toujours désigné et désigne encore, en hébreu, „un fiancé" (voir Genese, XIX, 12; Isaïe, LXII, 5; Jeremie, VII, 34 etc.).

VII. — Enfin, quant aux passages bibliques cités pas l'auteur, ils ne prouvent absolument rien. Car ces passages, aussi bien celui des Juges que celui de Habacuque, veulent faire allusion à la scène du Sinaï, qui, comme l'on sait, eut lieu dans l'Arabie Pétrée [1]), et nullement à l'alliance de la circoncision, qui, d'ailleurs, fut contractée dans le pays de Canaan.

---

1) Deut. XXXIII, 2.

(*à suivre*).



Franciscus Chicoyneau
Regi Galliæ a ſanctioribꝰ consiliis
Archiatrorum Comes.

QUELQUES NOTES HISTORIQUES SUR L'INOCULATION EN EUROPE, [1]

PAR LE

DR. CHARLES GREENE CUMSTON.

Privat-docent d'histoire de la médecine et de philosophie médicale à l'Université de Genève.

Dans l'excellent livre de mon regretté confrère, le Dr. LÉON GAUTIER, "*La médecine à Genève*", *Genève 1905, page 390*, on lit qu'en septembre 1750, le chirurgien DANIEL GUYOT pratiqua là cette première inoculation sur le Continent, en pays chrétien, sur la personne de mademoiselle GALLATIN-TRONCHIN, fille d'un membre du PETIT-CONSEIL.

Dans une thèse soutenue à Halle en *juin 1742*, intitulée: *Qua De Variolis nuper Quaesita Aliqua Expenduntur*, par CH. WM. FRAUENDORFF, j'ai trouvé le paragraphe suivant qui montre péremptoirement que l'inoculation fût pratiquée en Allemagne au moins neuf ou dix ans avant celle de la ville de Calvin. Voici le paragraphe en question:

Mature notitia hujus rei cum Germanis etiam communcata fuit. Nam ephemeridum Academiae Naturae Curiosorum Centuriae V, *quae A, 1717 lucem adspexit, inserta legebatur historia variolarum, quae per insitionem excitantur, Constantinopoli 1713, scripta ab Emman. Timonio; ibidemque exhibentur Jacobi Pylarini de eodem argumento exarata ad Wilhelm Serhardum epistola, quae Venetiis 1715, typis publicis excripta ante prodierat* ....

---

1) Note lue à la séance annuelle de la Société suisse d'Histoire de la Médecine, Zermatt, 30 août, 1923.

Transiit ex Britannia curatio haec in Germaniam ibique in principum etiam corporibus feliciter celebrata fuit, Celeberrium virum D. D. Werlhofium, medicum in aula Hannoverana reginm, cujus disquisit, **de variolis et anthracibus**, pag. 17 de hac re videatur.

Ainsi la variolisation fut d'abord connue en Europe occidentale par les écrits de Timoni (1731) et de Pylarini (1715), médecins à Constantinople. En 1716 ANTOINE LEDUC, né à Constantinople, soutint à Leyde une thèse pour le doctorat en médecine sur l'inoculation variolique, et l'année suivante une thèse fut soutenue à Montpellier sur le même sujet par BOYER, sous la présidence de FRANÇOIS CHICOYNEAU (*voir éstampe*), en février 1717. Cette thèse a comme titre: *An variolae sint morbus affinis febribus acutis, aut malignis Phlegmonodies, et an eâdem methodo curari possint.*

Puisqui BOYER a été lui-même à Constantinople, on doit inférer qu'il était très au courant de la pratique de l'inoculation et, par conséquent, s'être fait une opinion raisonnée là dessus. Mais chose étrange, la première inoculation faite dans le midi de la France fut pratiquée par un médecin de Nimes, le 15 mai 1757, avec une soie imprégnée avec du virus pris à Genève en octobre 1756.

H. FOUQUET, de Montpellier, dans son "*Traitement de la petite vérole des Enfants*", *Amsterdam 1772*, dit: "Tandis que, depuis quelques années, elle (l'inoculation) ne cessait de prospérer à Nimes même, qui est à nos portes, sous les RAZOUX, les DEYDIER, les PIGNOL, les NICOLAS et autres personnes de l'art, Montpellier comptait à peine, il y a quelques mois, six inoculations dans son enceinte". Comme bien d'autres, BOYER ne fut pas un prophète dans son pays.

Voici le texte de la thèse de BOYER ayant trait à l'inoculation.

An autem uti liceat, non modo propositis, huc usque diversis indicatorum auxiliorum generibus, sed et scarificationibus, sen incisionibus, in his tegumentorum partibus, quae remontae sunt à corporis centro, ut in artuum pingui, carnosaque cute; ideo nempe, quod hoc artis praesidio leves excitentur inflammationes, aut suppurationes, quarum ope periculum ab internis averti possit, cum ejusmodi salutari velut artificio, sedes seminio, sue stimulo phlegmonodeo paretur, in qua saevitiem consuetam exerceat absque fatali

vitae jactura, an inquam, id genus praesidii salutis causa sit adhibendum non parum facit ambignum mos'ille singularis, qui jam invaluit apud orientales populos, variolas nempe per insitionis, seu inoculationis speciem quandam, in sanum ab aegro subjectum transferendi, de qua fit accurata mentio in Ephemeridibus Celeberrimi Collegii Trevirensis, ex quarum lectione constat. quod Constantinopoli narratum nobis, et confirmatum fuit a viris fide dignissimis hanc operationem ea ferme methodo apud Turcas, praesertimque Circassienses, Armenios, et Georgianos, felici cum successu celebrari.

Nimirum in curriculo tempestatis autumnalis, in qua propter madorem per aera, terrasque diffusum, ignium variolosorum vehementia mitescit, eligitur adolescens, firma, sanaque corporis constitutione praeditus, variolis offectus, jam versis in suppuratum, seu maturo, laudabilique pure turgidis, ita ut pustulae distinctae sint, seu ex genere secretarum, elatam, et subrotundam, tantisper acuminatum, ob rationes ex prognosi secundi stadii petendas; quedam autem ex his pustulis acicula pertunduntur decimam secumdam versus, aut decimam tertiam morbi diem, que tempore consuetis ex observatis constat, purulentam materiem ad perfectam maturitatem pervenisse; pus interim ex pertusis papulis effluens excipiendum idoneo vasculo, calidumque foveri debet: mox factis prius aliquot incisionibus, diligenter inserendum cuti carnosae brachiorum (exempli causa) vel tibiarum illius in quo variolas excitare decretum est, sic ut misceartur cum sanguine, qui manat ex exiguis inflictis vulneribus, dein operiundis dimidia parte corticis nucis juglandis, quae firmiter in eo situs detinenda fasciarum ope, partem iucisam obducentium, ut pus inclusum perstet; postmodum attenditur, aegrum decumbentem temperatum aerem spirare, tum et omni carnium esu privari, per spatium vingtiquinque dierum, quarum septima, videlicet ab inoculationis die, numeranda, pustulae variolosae feliciter erumpunt, exiquo numero, formae decentis, et secretae, quae brevi maturitatem requisitam effequuntur exsiccataeque decidunt, nulla prorsus relicta cicatrice, si loca partium incisarum excipiantur, affirmatur insuper, aegros quibus eo loci quo pus inoculatum est, solummodo pustulae subnascuntur, his imposterum immunes vivere per totum illud quod superest aevi, licet nulla morsus adhibita cautione, variolis affectos frequentent: iterumque narratur frustra

praelaudatum experimentum fieri, seu excitari denuo nequaquam posse variolas, in his in quibus hac methodo jam fuerunt excitatae.

Pour terminer cette petite note je donne un extrait d'une thèse soutenue à Jena en octobre, 1711, par J. C. RICHTER, sous la présidence de GEORGE WEDEL, entitulée: *Praeservatione Variolarum*, car on y trouve décrit la manière dont les indigènes de Java traitaient la petite vérole, d'une manière assez curieuse.

Coronidis loco addemus, quod B. Daniel Ludovici consignatum reliquit, ex relatione D. Hoffrock, ex India, reducis 1672. Cum in Javae Batavia Nigritae illius variolis corriperentur, iisque adhiberet medicos nostro more procedentes, aliquot interiisse. Id audientes alii nigritae petierunt, ut correpti alii ex eius seruis sibi relinquerentur. Factum ita correptisque primo die dedere acetarum ex cucumeribus cum olivo, **einem Turckensalat**; secundo die lac *ebutyrantum,* **Buttermilch** *ad satiem,* tertio *et quarto in profluente ter in die merserunt capitetenus, inque leeto sic reposuere.*

Introduite en Angleterre par Lady WORTHLEY MONTAGUE, l'inoculation se répandit tout d'abord très vite et l'on s'aperçut alors que dans le pays de Galles et surtout dans le comté de Pembroke l'inoculation était en usage depuis très longtemps. On piquait ou l'on éraillait la peau et l'on y plaçait un peu de pus variolique. Mais le pays de Galles n'était pas le seul en Europe où l'insertion ait été connue: le docteur SCHWENCK la trouva établie dans le comté de Meurs et le duché de Clèves en 1712, parmi le peuple. Bartholin en parle dans une lettre sur *la transplantation des maladies*, imprimée à Copenhague en 1673, comme d'un usage commun dans le Danemark. On en trouvait aussi quelques vestiges dans quelques anciennes provinces de France, particulièrement dans l'Auvergne et le Périgord, selon DEZOTEUX et VALENTIN.

Tout récemment, dans la séance du 24 juillet, 1923, de l'Académie de Médecine de Paris, le Dr. TORKOMIAN, de Constantinople, a dit que les Arméniens ont pratiqué l'inoculation variolique depuis les temps les plus reculés, recueillant les croûtes de pustules qu'ils conservaient dans la pulpe de raisins secs et les faisaient avaler aux malades qu'ils voulaient vacciner. Ils firent ensuite l'inoculation par incision. Leurs pratiques, utilisées à Constantinople, furent importées en Angleterre par Lady WORTHLEY MONTAGUE.

LA PÉRITOMIE

ÉTUDE GÉNÉRALE ET PARTICULIÈRE

PAR

le Dr. D. SCHAPIRO.

de Paris.

(suite).

ARTICLE IV.

Origine égyptienne.

I. — Les partisans de cette origine sont particulièrement nombreux. Ainsi, c'est là d'abord l'opinion de Voltaire: "Ces Juifs, dit-il, avaient pris la circoncision des Egyptiens, avec une partie de leurs cérémonies" [2]). C'est là aussi l'opinion formelle de Rosenmüller: „Vix dubium est, dit-il, eum ritum Abrahamo jam notum fuisse. Apud Aegyptios enim et Aethiopes jam ante Abrahami tempora hoc consuetuda recepta esse videtur munditei causa" [3]). C'est là encore le sentiment de M. Salvador [4]), de M. Ebers [5]), de M. Stade [6]), de M. Ploss [7]), de M. Lafargue [8]), de M. Bergmann [9]), et de bien d'autres auteurs, comme nous allons le voir tout à l'heure.

II, — Aussi bien nous proposons-nous d'examiner de bien près les divers arguments avancés en faveur de cette priorité. Mais,

---

2) Voltaire, op. cit., p. 89.

3) Rosenmüller, Scholia in vetus Testamentum. Lipsiæ 1828, p. 103.

4) Salvador, Histoire des institutions de Moïse, Paris 1862, T. II, p. 468.

5) Ebers, op. cit., p. 278.

6) Stade, B., Geschichte des Volkes Israël, Berlin 1881. T. I, p. 423. note 1.

7) Ploss, Das Kind im Brauch u. Sitte der Völker, Berlin 1882, T. II, p. 343 et 372.

8) Lafargue, La circoncision, in Bulletin de la Société d'anthropologie de Paris 1887, T. X, p. 420.

9) Bergmann, Origine, signification et histoire de la castration etc. Palermoe 1883 p. 312.

quoique les défenseurs de l'origine égyptienne de la circoncision se soient efforcés de produire même des preuves bibliques, comme nous le verrons bientôt, nous voulons, cependant, aborder ici, avant tout, la discussion impartiale des témoignages des écrivains grecs, car ce sont ces documents que les auteurs invoquent le plus volontiers.

§ 1. *Double témoignage d'Hérodote.*

I. — D'abord, en parlant des Egyptiens, Hérodote s'exprime ainsi: „*Τὰ αἰδοῖα ὦλλοι μὲν ἐῶσι ὡς ἐγένοντο, πλὴν ὅσοι ἀπὸ τούτων ἔμαθον, Αἰγύπτιοι δὲ περιτάμνονται*" [1]. „Toutes les nations, exceptées celles qu'ils ont instruites, laissent les parties de la génération dans leur état naturel, les Egyptiens, au contraire, se font circoncire"

Puis, à l'occasion des Colchidiens, ce même auteur revient sur l'origine de la circoncision, en ces termes: „*Φαίνονται μὲν γαρ ἐόντες ὁι Κολχοι Αἰγυπτιοι: νωσας δέ πρότερον αὐτός ἤ ἀχούσας ἄλλων λεγω. Ω῾ς δέ μοι ἐν Φροντιδι ἐγένετο, εἰρόμην ἀμΦότερους, και μᾶλλον ὁι Κολχοι ὁμεμνέατο τῶν Αἰγυττιων ἤ ὁι Αἰγυπτιοι τῶν Κολχων· νομίζειν δ' ἔΦασαν ἐι Αἰγυπτιοι τῆς Σεσώστριος στρατιῆς ἐιναι τους Κολχους. Αὐτὸς δέ ἔιχασα τῇδε, και ὅτι μελαγχροές ἐισι και ουλοτριχες. Και τοῦτω μὲν ἐς οὐδὲν ἀνήκει· εἰσι γαρ και ἕτεροι τοιοῦτοι· ἀλλὰ τοισιδε και μᾶλλον, ὅτι μοῦνοι πάντων ανθρωπων Κολχοι και Αἰγυπτιοι και Αἰθιοπες περιταμνονται ἀπ' ἀρχῆς τὰ ἀιδοῖα. Φοίνικες δέ και Συριοι ὁι ἐν τῇ Παλαιστινῇ και αυτοι ὁμολογέουσι παρ' Αιγυπτιων μεμαθηκέναι, Συριοι δὲ ὁι περι θερμώδοντα καϊ Παρθενιον ποταμον και Μακρωνες ὁι τουτοισι ἀστυγέιτονες ἐόντες ἀπὸ Κολχων Φασὶ νεωστὶ μεμαθηκέναι. Οὗτοι γὰρ εἰσι ὁι περιταμνομενοι ἀνθρωπων μοῦνοι, και οὗτοι Αἰγυπτιοισι Φαινονται ποιεῦντες κατα τάυτά. Αὐτῶν δέ Αἰγυπτιων και Αἰθιοπων οὐκ ἔχω ἔιπαι ὁκότεροι παρὰ τῶν ἑτερων ἐξέμαθον· ἀρχαῖον γαρ δη τι Φαινεται ἐόν. Ω῾ς δ' ἐπισμιγομενοι Αἰγυπτῳ ἐξέμαθον, μέγα μοι και τόδε τεκμήριον γινεται, Φοινικων ὁκοσοι τη ῾Ελλαδι επιμισγονται, οὐκέτι Αἰγυκτιους μιμέονται κατα τα αιδοῖα, ἀλλὰ τῶν επιγινομενων οὐ περιταμνουσι τα αἰδοία*" [2]: „Quoi qu'il en soit, il paraît que les Colchidiens sont Egyptiens d'origine, et je l'avais présumé avant que d'en avoir entendu parler, mais comme j'étais curieux de m'en instruire, j'interrogeait ces deux peuples: les Colchidiens se

1) Herodoti, Hist. Lib. II, cap. XXXVI, 3.
2) Herodoti, Hist. Lib. II, cap. CIV.

ressouviennent beaucoup mieux des Egyptiens que ceux-ci ne se ressouviennent des Colchidiens.

Les Egyptiens pensent que ces peuples sont des descendants d'une partie des troupes de Sesostris. Je le conjecturai aussi sur deux indices: le premier, c'est qu'ils sont noirs, et qu'ils ont les cheveux crépus, preuve assez équivoque, puisqu'ils ont cela de commun avec d'autres peuples; le second et le principal, c'est que les Colchidiens, les Egyptiens et les Ethiopiens sont les seuls hommes qui se fassent circoncire de temps immémorial. Les Phéniciens et les Syriens de la Palestine conviennent eux-mêmes qu'ils ont appris la circoncision des Egyptiens; mais les Syriens qui habitent les bords du Thermodon et du Parthenium, et les Macrones, leurs voisins, avouent qu'ils la tiennent depuis peu des Colchidiens. Or, ce sont là les seuls peuples qui pratiquent la circoncision, et encore paraît-il qu'en cela ils ne font qu'imiter les Egyptiens.

Comme la circoncision paraît, chez les Egyptiens et les Ethiopiens, remonter à la plus haute antiquité, je ne saurai dire laquelle de ces deux nations la tient de l'autre; à l'égard des autres peuples, ils l'ont prises des Egyptiens, par le commerce qu'ils ont eu avec eux. Je me fonde sur ce que tous les Phéniciens qui fréquentent les Grecs ont perdu la coutume qu'ils tenaient des Egyptiens de circoncire les nouveau-nés".

II. — Tel est le double témoignage d'Hérodote sur lequel les partisans de l'origine égyptienne de la circoncision ne cessent de s'appuyer avec force. Mais, si le premier passage d'Hérodote, fût-il l'expression d'une observation exacte, ne prouve nullement la haute antiquité de la coutume de la circoncision chez les Egyptiens, il n'en est pas de même de la deuxième relation de ce même auteur. Car, si les Colchidiens étaient réellement Egyptiens d'origine, il en résulterait avec certitude que, déjà plus de mille ans avant Hérodote, les anciens Egyptiens avaient observé universellement la coutume de la circoncision. Aussi bien convient-il de soumettre ce texte à une étude approfondie, à la fois impartiale et méthodique. Seulement, avant d'aborder cette importante discussion, il nous paraît nécessaire de caractériser, en quelques mots, l'auteur même de cette relation. Ce n'est pas que nous ayons l'intention, au lieu de critiquer

uniquement un texte, de nous attaquer à l'historien lui-même! Non. Mais, du moment qu'on cherche à opposer le témoignage d'Hérodote à celui de toute la Bible, il n'est pas sans intérêt, on en conviendra aisément, ce nous semble, de connaître le jugement que les auteurs, tant anciens que modernes, avaient prononcé sur la valeur des témoignages de cet historien.

§ 2. *Valeur intrinsèque des relations d'Herodote.*

I. — Tout d'abord, il convient de rappeler ici que l'historien Hérodote [1]) avait visité l'Egypte vers l'an 460 avant l'ère moderne, c'est-à-dire soixante cinq ans après la conquête du royaume des Pharaons par les Perses [2]). Par conséquent, d'après cette donnée historique, il est permis de dire qu'Hérodote avait écrit sur l'Egypte quatorze siècles environ après Abraham, et neuf siècles environ après Moïse [3]). D'autre part, il convient également de rappeler ici qu'Hérodote ne savait ni le persan, ni l'égyptien, et que, pour se faire comprendre, il avait dû avoir recours, soit à quelque marchand grec [4]), comme le suppose M. Volney [5]), soit plutôt à quelque interprète [6]).

Dans ces conditions, la visite d'Hérodote avait présenté un côté doublement fâcheux: d'abord, l'Egypte ne constituait plus qu'une colonie de l'Empire de Cambyse, et, puis, l'historien de Halicarnasse ne possédait aucun moyen de contrôler les renseignements recueillis. Et c'est sûrement à ce double défaut que les relations d'Hérodote doivent les appréciations sévères des auteurs.

II. — Ainsi, Manethon [7]) se prononce résolument contre la

1) On sait qu'Hérodote est né à Halicarnasse en 484 avant J. Ch., et qu'il est mort à Sybaris vers 405.

2) Volney, op. cit., T. II, p. 291.

3) Voir Dr. Malher, Biblische Chronologie, Wien 1887; A. Schäfer, Die biblische Chronologie, Münster 1879.

4) On sait que des marchands grecs étaient déja établis en Egyptede puis Psammétique.

5) Volney, op. cit., T. II, p. 297.

6) D'après Hérodote lui-même (Hist. Lib. II, cap. CLXIV), ces espèces de ciceroni abondaient alors dans le royaume des Pharaons.

7) On sait que Manethon, prêtre d'origine égyptienne, avait composé, vers l'an 270 avant l'ère moderne, c'est-à-dire deux siècle environ après Hérodote, une histoire générale de l'ancienne Egypte, son pays natal. On sait aussi que c'était Ptolomée Philadelphe lui-même qui l'avait chargé de cette œuvre historique. Enfin, on n'ignore pas non plus que Manethon était un homme versé non seulement dans la

valeur documentaire des histoires d'Hérodote, „parceque, dit-il, cet historien, à cause de son ignorance, avait débité, sur les choses de l'Egypte, de véritables mensonges" [1]). De même, pour Diodore de Sicile [2]), les relatîons d'Hérodote sur l'Egypte sont „des contes monstrueux et des fables imaginées à plaisir" [3]). De même aussi, pour Strabon [4]), „il vaut mieux ajouter foi aux contes héroïques d'Hésiode et d'Homer, ou aux œuvres des poètes tragiques, qu'aux écrits de Ctesius, Hérodote, Hillanicus et leurs semblables [5]).

Et, à l'instar des auteurs anciens, les écrivains modernes sont également unanimes sur le peu de valeur qu'on doit accorder aux témoignages d'Hérodote. Ainsi, pour Voltaire „Hérodote a débité des fables ridicules" [6]). Et même pour M. Lenormant, qui semble vouloir s'exprimer en termes élogieux sur le compte d'Hérodote, les documents de cet auteur sur l'histoire de l'Egypte n'ont aucune espèce de valeur [7]). Enfin, pour M. Ebers aussi, „Hérodote se trompe souvent en ce qui touche l'histoire des anciens Egyptiens" [8]).

III. — Tels sont les jugements concordants des auteurs anciens et modernes sur le peu de *valeur* des témoignages d'Hérodote. Et cette valeur baisse encore singulièrement quand on compare

---

littérature de son propre pays, mais encore dans celle des Grecs, comme en témoigne Josèphe (Contra Apionem, Lib. I, 14): „Manetho autem genere fuit Aegyptius, vir Græcau oruditienem assequmtus, uti ex eo intelligitur, quod Græce patriam historiam scripserit eam, ut ipse profitetur, e sacris interpretatus libris."

1) Voici, en effet, ce que Josèphe (C. A. I, 14) dit de Manethon: „qui etiam Herodotum in multis convincit de rebus Aegyptiacis per ignorantiam mentitum."

2) On sait que Diodore écrivait vers le milieu du premier siècle avant l'ère moderne. soit une soixantaine d'années avant J. Ch.

3) Voici, en effet, comment Diodore (Bibliothecæ historicæ etc, Lib. I, cap. LXIX, 7) s'exprime à ce sujet: „Nos autem quæ Herodotus et nonnuli rerum Aegyptiarum scriptores, portenta narrationum pro veritate sponte amplexi et voluptaties gratia fabulas commenti tenere effutierunt, missa faciemus."

4) On sait que Strabon, géographe grec de Cappadoce, écrivait au cours du premier siècle de l'ère moderne.

5) Voici, en effet, comment Strabon (Geographica, Lib. XI, cap. VII, 3) s'exprime à ce sujet: „Certe facilius Hesiodo et Homero aliquis fidem adhibuerit, quum de heroïbus verba faciunt, itemque tragicis poetis, quum Ctesiæ, Herodoto, Hillanico et eorum similibus."

6) Voltaire, op. cit.. p. 45.

7) Lenormant, Manuel d'histoire ancienne de l'Orient, Paris 1869. T. I, p. 185—6.

8) Ebers, op. cit., p. 40.

l'histoire de l'Egypte, d'après les récits d'Hérodote, avec celle que nous enseignent les découvertes archéologiques.

Quelques exemples peuvent suffir pour illustrer cette assertion:

Voici d'abord, ce qu'Hérodote raconte du roi Chéops: „*Μέχρι μὲν νυν Ῥαμψινίτου βασιλέος εἶναι ἐν Αἰγύπτῳ πᾶσαν εὐνομίην ἔλεγον και εὐθενέειν Αἴγυπτον μεγάλως, μετὰ δὲ τοῦτον βασιλεύσαντά σφεων Χέοπα ἐς πᾶσαν κακότητα ἐλάσαι κατακλήϊσαντα γαρ μίν πάντα τὰ ἱρα πρωτα μὲν σφεάς θυσιέων ἀπέρξαι, μετὰ δὲ ἐργάζεσθαι ἑωυτῷ κελεύειν παντας Αἰγυπτιους*": „Les prêtres ajoutèrent que jusqu'à Rhampsinite on avait vu fleurir la justice et régner l'abondance dans toute l'Egypte; mais qu'il n'y eut point de méchanceté où ne se portait Chéops, son successeur. Il ferma d'abord tous les temples et interdit tous les sacrifices aux Egyptiens; il les fit après cela travailler pour lui"[1]).

Or, la découverte du déchiffrement hiéroglyphique nous fait connaître que Chéops, loin de persécuter la religion, bâtissait et dédiait des sanctuaires; qu'il avait fait restaurer le Sphinx, et remettre son culte en honneur; elle nous apprend aussi que ce même Pharaon s'intitulait: „le bon Horus, grand par le double diadème", que sa femme, la reine Mara-se-Ankh, était grande prêtresse de Thot, et que l'un de ses proches, le prince Ma-n-An, était le premier prophète d'Hermopolis. Enfin, la stèle[2]) de sa fille, la princesse, Hent-sen, nous parle aussi de la réparation du grand temple d'Isis, voisin de la pyramide[3]).

Voici, maintenant, ce qu'Hérodote affirme au sujet de la

---

1) Hérodote, Hist. lib. II, cop. CXXIV. Ed. Muller, 1862.

2) Voici le texte retrouvé dans le tombeau de cette princesse: „L'Horus vivant, le roi d'Egypte, Khounfou (Chéops) vivificateur, a restauré le temple d'Isis, rectrice de la pyramide, près du temple du Sphinx, au nord-ouest du temple d'Osiris, seigneur du tombeau. Il a construit sa pyramide près du temple de cette déesse, et a élevé la pyramide de sa royale fille, Hentsen, près de ce temple. Il a fait ceci à sa mère divine, Isis, à Hathor, Dame des Eaux d'en Haut. Inscrivant sa donation, sur une stèle, il lui a octroyé de nouveaux apanages et a construit son tabernacle, en pierre. Il a placé les images saintes dans son temple......"

Parmi les images, on remarque celles de Horus, Isis, Nephthys, Phtah, Sekhet et d'Osiris.

La barque d'Isis, l'épervier d'Horus et l'ibis de Thot étaient en bois doré; Isis et Nephthys, en bronze d'or (Voir A. Goguet, op. cit., p. 310).

3) A. Goguet, La civilisation pharaonique, Paris, 1907, p. 310.

vigne: „Vino vulgo utuntur ex hordeo confecto quum vites non ferat regio": „Comme ils n'ont pas de vigne dans leur pays, ils boivent de la bière" [1]). Or, l'égyptologie moderne a déjà étable tout le mal fondé de cette assertion.

Enfin, voici encore ce qu'Hérodote rapporte au sujet d'une inscription sur une pyramide: „Scripto autem in pyramide consignatum est litteris Aegyptiis, quantum in raphanos, in cipas et in allia fuerit impensus, quibus usi sunt hi qui opus fecerunt: et recte memini quæ mihi dixit interpres, quum scriptum legerit, summa fuisse mille et sex centorum talentorum argenti": „On a gravé, dit-il, sur la pyramide, en caractères égyptiens, combien on a dépensé pour les ouvriers en raiforts, en oignons et en aulx; et celui qui m'interpréta cette inscription me dit, comme je m'en souviens très bien, que cette dépense se montait à seize cents talents d'argent [2]) (Hérodote, Hist. Lib. II, cap. CXXV).

Or, est-il nécessaire de dire qu'on n'a jamais gravé des inepties sembables sur un monument public, et que l'égyptologie moderne nous montre, au contraire, que toutes les inscriptions des pyramides présentent un intérêt historique de tout premier ordre?

Naturellement, il ne nous est pas permis de multiplier trop ces exemples, de crainte de lasser l'attention du lecteur. Mais ces quelques spécimens suffisent, ce nous semble, pour faire voir avec quelle légèreté Hérodote écrivait ses histoires, avec quelle fausseté il accréditait des faits, et avec quel manque de bon sens il acceptait les dires de ses guides!

IV. — D'ailleurs, Hérodote nous fait ce singulier aveu qu'il ne croit pas lui-même à ce qu'il raconte: „Ego autem dicere debeo quæ memorantur, nec vero omnibus utique fidem debeo adhibere: atque idem in universam hanc historiam dictum intelligi velim [3]): „Je veux, dit-il, rapporter ici tout ce que j'ai entendu, sans cependant y ajouter foi moi même. Et c'est ainsi que je désire qu'on comprenne tout ce que je relate dans cette histoire."

V. — D'autre part, si Hérodote, pour écrire l'histoire des Egyptiens, se souciait si peu de la vérité, combien ses relations doiventelles être erronées quand il parle des Hébreux, qu'il n'avait,

1) Herodote, Hist. lib. II, cap. LXXVII.
2) Cela fait 8,640,000 livres de notre monnaie!
3) Herodoti, Hist. Lib. VII, cap. CLII.

peut-être, jamais vus [1]), puisque, de l'aveu de tout le monde, il était d'une ignorance absolue en tout ce qui touche ces derniers? D'ailleurs, non seulement Hérodote, mais encore tous les autres auteurs grecs, ainsi que M. Movers [2]) et M. Michaelis [3]) le remarquent avec beaucoup de raison, ne connaissaient absolument rien de l'histoire et des coutumes des anciens Hébreux.

Ainsi, grâce à toutes ces considérations, le terrain sur lequel se placent si volontiers les partisans de l'origine égyptienne de la circoncision, est déjà fort mouvant par lui-même. Cependant, nous voulons examiner de bien près la valeur exacte de la preuve que les défenseurs de la priorité égyptienne ne cessent de produire avec assurance.

§ 3. *Discussion du document d'Hérodote.*

I. — D'abord, ce texte d'Hérodote fourmille d'invraisemblances et de contradictions. Ainsi, cet historien nous fait connaître, dans ce document, ce que les Egyptiens eux-mêmes pensaient des Colchidiens. Mais comment avait-il pu le savoir? Lors de son voyage unique en Egypte, il n'avait pas pu l'apprendre, parce que, à ce moment-là, il ne savait même qu'il y avait quelque part des Colchidiens. Sans cela, il aurait certainement tenu ce langage: „J'ai appris par les prêtes que Sésostris avait laissé une colonie en Colchide, et, lors de mon voyage dans cette contrée, j'ai pu, par certains indices, m'assurer de la véracité de cette tradition sacerdotale''. Or, s'il n'en parle pas ainsi, c'est que, lors de son séjour en Egypte, il n'a rien appris du tout à ce sujet, et, comme il n'y est plus retourné, il est peu vraisemblable qu'il ait jamais pu entendre quoi que ce soit de la part des Egyptiens sur l'origine des Colchidiens.

Et ce n'est pas encore tout. Il va même, selon la juste remarque

---

1) Voici, en effet, ce que M. Th. Reinach dit justement à ce sujet: Si on lit avec attention les pages d'Hérodote relatives à la Syrie, on ne tarde pas à se convaincre, dit-il, qu'il n'a jamais mis les pieds en Judée. Il ne connaissait de *visu* que la côte depuis Tyr jusqu'à la frontière de l'Egypte." (Voir Th. Reinach, De quelques faits relatifs à la circoncision chez les peuples de la Syrie. in Anthropologie, Paris 1893, T. IV, p. 28).

2) Movers, op. cit., T. II, p. 23.

3) Michaelis, op. cit., T. IV, p. 25.

du R. P. Calmet [1]), jusqu'à se contredire. En effet, il avance d'abord que les Egyptiens se distinguent de tous les autres peuples par la circoncision, et qu'il n'y a que ceux qui leur ont emprunté cette cérémonie, chez qui elle soit en usage; puis, il témoigne lui-même qu'il ne sait lequel des deux peuples, des Egyptiens ou des Ethiopiens, s'est fait circoncire le premier.

Et non seulement Hérodote met en opposition les deux textes que nous avons cités, mais encore il se contredit au cours du même document. En effet, il affirme d'abord que les Egyptiens, les Ethiopiens et les Colchidiens pratiquent la circoncision dès la haute antiquité et que les Phéniciens et les Syriens avaient eux-mêmes emprunté cette coutume aux Egyptiens, de même que les Syriens des bords du Thermodon et du Parthenium, et que les Macrones l'avaient apprise des Colchidiens, et puis, il ajoute: „et encore paraît-il qu'en cela ils ne font qu'imiter les Egyptiens". Or, de deux choses l'une: ou les aveux dont il parle étaient réels, et alors il a tort de parler d'une simple supposition, ou bien ces aveux n'avaient jamais existé, et alors il a tort d'en parler comme d'une chose réelle.

Ces simples considérations sont déjà suffisantes pour ôter tout caractère historique à ce document, mais l'examen analytique auquel nous allons procéder à présent, mettra encore plus en évidence tout le mal fondé de ce témoignage.

II. — D'après notre document, Hérodote, pour établir l'origine égyptienne des Colchidiens, se sert de ces arguments: 1⁰ Les Colchidiens se ressouviennent des Egyptiens; 2⁰ les Colchidiens sont considérés par les Egyptiens comme des descendants des troupes de Sésostris; 3⁰ les Colchidiens sont noirs et ont les cheveux crépus; 4⁰ et enfin, les Colchidiens pratiquent la circoncision de temps immémorial, comme les Egyptiens et les Ethopiens.

Telles sont les raisons qui, selon Hérodote, militent en faveur de l'origine égyptienne des Colchidiens. Mais il est superflu de dire que le premier argument non seulement ne plaide pas en faveur de la thèse d'Hérodote, mais encore il s'y oppose nettement. Car, s'il est vrai, comme Hérodote l'affirme ailleurs [2]), que, lors de son voyage, les Colchidiens se servaient encore du même

1) R. P. Dom A. Calmet, Dissertations, Paris 1720, T. I, p. 413.
2) Herodi, Hist., Lib. II, cap. CV.

idiome que les Egyptiens, il est absolument incompréhensible que les Colchidiens n'eussent pas déclaré eux-mêmes qu'ils étaient des Egyptiens d'origine. Aussi, puisqu'ils n'avaient parlé que de leur „souvenir" des Egyptiens, est-il hors de doute que les Colchidiens ne s'étaient jamais considérés comme Egyptiens d'origine, et que leur idiome n'était nullement celui du pays des Pharaons.

Quant au deuxième argument, nous avons déjà dit plus haut qu'Hérodote ne pouvait pas savoir ce que les Egyptiens pensaient de l'origine des Colchidiens. Pour-tant, nous voulons examiner ici s'il est possible d'admettre, au point de vue purement historique, qu'un Pharaon êut jamais poussé ses conquêtes jusqu'en Colchide [1]. En d'autres mots, nous allons nous demander si Sésostris avait réellement effectué l'expédition lointaine qu'Hérodote relate en ces termes: „Ce prince, dit-il, fut le premier qui, parti du golfe Arabique avec des vaisseaux longs, subjugua les peuples qui habitaient les bords de la mer Erythée; puis, il fit voile plus loin encore jusqu'à une mer qui n'était plus navigable à cause des bas-fonds .... Ensuite, il passa d'Asie en Europe, subjugua les Scythes et les Thraces; mais je crois que l'armée égyptienne n'alla pas plus loin [2]".

Tel est le récit qu'Herodote fait des conquêtes de Sésostris. Naturellement, si ce Pharaon n'avait jamais accompli une telle expédition militaire, il est évident qu'il n'avait pas pu laisser, à son retour, une fraction de son armée sur les bords du Phase, qui, selon l'affirmation d'Hérodote [3], avait fini par peupler la Colchide. Et voilà pourquoi cet événement historique domine toute notre question.

III. — Mais, quoique Valerius Flaccus semble confirmer cette relation d'Hérodote [4], tous les auteurs mettent en doute la possibilité d'une semblable expédition. „Les Egyptiens mêmes, dit Voltaire, avaient la mer en horreur; la mer était un Typhon, un être malfaisant: et c'est ce qui fait révoquer en doute les quatre cents vaisseaux équipés par Sésostris pour aller conquérir l'Inde" [5].

---

1) On sait que la Colchide des auteurs anciens correspond à la Gourie et Mingrélie actuelles. (Voir Grégoire, Géographie générale, Paris 1876, p. 668).

2) Herodoti, Hist. lib. II, cap. CII et CIII.

3) Herodoti, Hist. lib. II, cap. CIII.

4) Valerius Flaccus, Argonauticon, Lib. V.

5) Voltaire, op. cit., p. 56.

„Même sous Necho, au septième siècle, et sous Cambyse, au sixième siècle avant l'ère vulgaire, l'équipage des vaisseaux égyptiens, dit M. Ebers, se composaient uniquement de Phéniciens" [1]). En outre, Tacite nous apprend que, en l'an 18 après l'ère moderne, Germanicus, neveu de Tibère, s'était rendu en Egypte, afin d'y apprendre les antiquités de ce pays. Or, les prêtres de Thèbe ne lui parlèrent ni de Sésostris, ni d'Osymandyas, comme conquérants, mais uniquement de Rhamsès, qui, à la tête de sept cents milles hommes, avait envahi la Libye, l'Ethiopie, la Médie, la Perse, la Bactriane, l'Asie-Mineure de la Syrie" [2]). Enfin, les découvertes modernes confirmeut pleinement qu'il n'y avait jamais eu de conquérant du nom de Sésostris: „C'est, dit M. Brugsch, Ramsès II que les monuments et les rouleaux désignent souvent sous le nom populaire de Ses, Sestesu, Sitesu ou Sestura, c'est-à-dire Sethosis (qui s'appelle aussi Ramesses) de la tradition de Manethon; c'est le fabuleux conquérant Sesostris des Grecs. D'ailleurs, c'est Ramsès II qui, le premier, avait reçu le nom glorieux de „A-nachtu" ou „le vainqueur" " [3]).

Ainsi, d'une part, l'histoire de l'Egypte antique atteste qu'il n'y avait jamais eu de grand conquérant dans ce pays, et, d'autre part, même la tradition sacerdotale de Thebes n'attribue pas à Rhamsès II les conquêtes jusqu'en Europe.

IV. — Mais adméttons, un instant, selon l'hypothèse d'Ebers [4]), que le Sésostris d'Hérodote fût identique à Rhamsès II, et que celui-ci laissât réellement, quelque part, une fraction de son armée, qui finit par peupler la Colchide. Eh bien! cette hypothèse, outre qu'elle est contraire à l'histoire, puisque aucun conquérant égyptien n'est jamais allé en Europe, n'aplanit nullement toutes les difficultés. Car, si le fameux Sésostris d'Hérodote n'est autre que Rhamsès II, alors l'expédition dont parle l'historien d'Halicarnosse, n'avait pu se faire que pendant le règne de ce monarque, c'est-à-dire, d'après l'égyptologie moderne [5]), au cours du XIV

---

1) Ebers, op. cit., p. 161.
2) Tacite, Annal. lib. II, cap. LX.
3) Brugsch, Geschichte Aegyptens unter den Pharaonen, Leipzig 1877, p. 478.
4) Ebers, op. cit., p. 130.
5) Une stèle en granit a été trouvée dans les ruines de la ville de Ramsès. Ce monument, d'après M. Wilkinson, présente Ramsès II, c'est-à-dire Ramsès Miamoun, assis entre les dieux Râ et Toum (Mout). Une inscription hiéroglyphique, qui se

siècle avant l'ère vulgaire. D'ailleurs, en toute hypothèse, cette conquête, si lointaine, doit être placée dans la très haute antiquité: „Il reste prouvé par les témoignages combinés de tous les anciens, dit M. Volney, que le règne de Sésostris antérieur à celui de Ninus, n'a pu être que postérieur à l'invasion des Pasteurs" [1]).

Or, si, au milieu des Scythes, une colonie égyptienne avait pu maintenir, pendant un millier d'années, sa langue et ses mœurs, comment se fait-il alors que rien, absolument rien, n'atteste, ni n'avait jamais attesté, ce long séjour des Egyptiens aux bords du Phase? Enfin, comment se fait-il encore que, de l'aveu même d'Hérodote, les Syriens qui habitaient les bords du Thermodon et du Parthenium, et les Macrons, leurs voisins, n'avaient emprunté aux Colchidiens la coutume de la circoncision que peu de temps avant l'époque où Hérodote fit son voyage?

Aussi bien la plupart des auteurs modernes s'accordent-ils à dire qu'il n'y a rien de commun entre les Colchidiens dont parle Hérodote, et les vrais Egyptiens [2]). Car les indices que cet historien tire de la couleur des Colchidiens et de la nature de leurs cheveux, n'ont pas une bien grande valeur, puisque lui-même n'y attache aucune importance.

V. — Mais, si les Colchidiens n'étaient pas des colons Egyptiens, quels sont alors les habitants de la Colchide qui, lors du voyage d'Hérodote, avaient pratiqué la circoncision? Voilà le problème qui nous reste encore à résoudre avant de réduire à néant le témoignage d'Hérodote.

§ 4. *Etude sur l'identité des Colchidiens dont parle Hérodote.*

I. — D'abord, il est nécessaire de déterminer ici la situation géographique de la Colchide dont parle Hérodote. Or, voici ce

---

trouve au revers de la stèle, donne la certitude qu'il s'agit bien de Ramsès. (Voir Lepsius, ch. I, 348; M. Schœbel, Demonstration de l'authenticité de la Genèse, Paris 1877, p. 152).

1) Volney, op. cit., T. III, p. 358.

2) Ainsi, pour Cuvier, (Discours sur les révolutions de la surface du globe, Paris 1830, p. 198) ces Colchidiens noirs étaient une colonie indienne; pour Voltaire (op. cit., p. 79), c'étaient des Scythes des bords de la mer Noire et de la mer Caspéenne; etc.

que M. Bescherelle et M. Devars disent à ce sujet: „Colchide, en latin, Colchis, en grec Κολχις; contrée d'Asie, dans la région Caucasienne, sur les bords de la mer Noire. Elle correspond à une partie de la Mingrélie et à l'Imérithie, assise au pied du Caucase et sur les versants de cette chaîne. La Calchide avait pour bornes, à l'est l'Ibérie, au sud l'Arménie et le Pont. Ses limites, du reste, varient dans les anciens auteurs. Elle porta aussi le nom de Ligustiké, Libystiné, et, plus anciennement, celui d'Arimana. Les premiers habitants de cette contrée étaient de race japhitique" [1]). C'est aussi, à peu près, l'opinion de M. E. Reclus [2]).

Cette contrée était arrosée par le Phase des anciens, c'est-à-dire par le Rion de nos jours [3]). C'est ce que M. E. Reclus affirme également, „C'est donc le bassin du Phase ou de Rion, dit-il, conjointement avec celui de l'Ingour, qui formait l'ancienne Colchide" [4]).

Ainsi, d'après ces données géographiques, la Colchide était située dans le voisinage de la mer Caspéenne, et, surtout, se trouvait à peu de distance de la Médie antique. C'est ce que Hérodote avait déjà affirmé en ces termes: ... „e Colchis vero non ita longo itinire pervenire potest in Mediam, sed unus duntaxat interjectus est popuplus, Saspires; quos ubi transieris continuo Media occurit [5])". Pour se rendre de la Colchide en Medie, on n'a qu'à traverser une peuplade, les Saspires, et le trajet n'est pas long". D'ailleurs, ce double voisinage de la Colchide antique est déjà confirmé par le fait que les anciens Mèdes avaient toujours habité au sud de la mer Caspéenne [6]).

II. — D'autre part, l'Assyrie, primitivement limitée à une simple bande de terre sur les bords du Tigre [7]), s'agrandit peu

1) Bescherelle et Devars, Grand Dictionnaire de géogr. univers., anc. et moderne, Paris 1855, T. II, p. 315.

2) E. Reclus, Nouvelle Géographie universelle, Paris 1884, T. VI, p. 178.

3) Voici, en effet, ce que Bescherelle et Devars (op. cit., T. V, p. 240) disent à ce sujet: „Phasis, rivière de la Colchide, aujourd'hui Rion."

4) E. Reclus, op. cit., T. VI, p. 161.

5) Herodoti, Hist. lib. I, cap. CIV.

6) Furst, op. cit., T. I, p. 123.

7) „Mais au sens stricte, qui est le plus fréquent dans la Bible, les limites de l'Assyrie, dit E. Pannier (in Dict. de la Bible, Paris 1905, T. I, p. 1148), étaient

à peu au cours des siècles. Et, vers l'époque du roi Jéroboam II, cette puissance est déjà prépondérante dans toute l'Asie antique. Ainsi, c'est à l'Assyrie que s'adresse Ménahem, roi d'Israël, pour le maintenir sur le trône qu'il avait usurpé [1]; c'est encore à cette puissance que s'adresse Achaz, roi de Judée, pour faire lever le siège que Rézin, roi de Syrie, et Pékach roi d'Israël, avaient mis devant Jerusalem [2]. Enfin, déjà, vers cette même époque l'Assyrie ambitionne la conquête de l'Egypte et de l'Ethiopie [3].

Aussi, vers la fin du VIIIe siècle avant l'ère vulgaire, l'Assyrie était-elle devenue le plus vaste empire de la haute antiquité. Maîtresse de la Syrie [4], de toutes les principautés de la Méso-potamie septentrionale [5], de la Babylonie [6] et de l'antique Chaldée [7], cette puissance avait étendue rapidement ses possessions au nord et au nord est jusqu'à la mer Caspienne [8]. Enfin, l'Assyrie possédait également toute la Médie antique, à l'est [9] et l'ancienne Elam ou Susiane, au sud [10].

III. — Enfin, l'histoire biblique nous apprend que Thiglath-phalassar, roi d'Assyrie, déporta les tribus de Nephtalie, de Ruben, de God, et la demi-tribu de Manassé, sous le règne de

---

beaucoup plus restreinites. Le Tigre et l'Euphrate, à leur sortie des montages de l'Arménie, laissent entre eux un triangle irrégulier dont ces montagnes forment la base, et au sommet duquel vient se greffer une sorte de losange. Ce losange appartenait à la Babylonie et à la Chaldée; le triangle renfermait l'Assyrie propre." C'est aussi à peu près l'opinion de M. Delitzsch. (Wo lag das Paradies, Leipzig 1881, p. 252).

1) II Rois, XV, 19.

2) II Rois, XVI, 5 et 7.

3) II Rois, XIX, 9.

4) II Rois, XVII, 9.

5) II Rois, XIX, 12 et 13.

6) Mich. V, 5.

7) II Rois, XX, 12.

8) D'après M. Ewald (op. cit., T. III, p. 300), le Qur ou Kur où furent dèportés les habitans de la Syrie (Amos, I, 5; IX, 7; II Rois, XVI, 9), n'est autre chose que le Kuros ou Cyrus de anciens, qui, comme on sait, se deverse dans la Mer Caspienne. Et, de fait, on voit dans Isaïe (XXII, 6), que la région de Kur n'était pas loin de l'ancienne Elam. D'ailleurs, la suite de cette étude démontrera clairement que toutes les régions de la Transcaucasie actuelle appartenaient par faitement à l'Empire assyrien.

9) II Rois, XVII, 6; XVIII, 11; Herodoti, Hist. Lb. I, 95—103.

10) Isaïe, XXII, 6.

Pékach, roi d'Israël [1]) et que Salmanassar, roi d'Assyrie, déporta le reste du peuple d'Israël sous le règne du roi Hosée [2]).

Tels sont les faits précis que nous avons tenu, au préalable, à rappeler ici. Car, grâce à eux, il nous sera plus facile d'établir que la déportation des dix tribus, ou du moins de la majeure partie d'entre elles, avait justement eu lieu en Colchide.

IV. — En effet, il est d'abord hors de doute que contrairement à une tradition établie bien postérieurement, et aussi contrairement à certaines thèses arbitraires du moyen âge [3]), non seulement les lieux où les dix tribus furent déportées, étaient parfaitement connues, mais encore que ces exilés étaient pendant longtemps en relations directes avec leurs frères du royaume de Judée d'abord, et avec ceux de la captivité babylonienne ensuite.

Déjà Hosée avait prédit le retour des Beni-Israël en même temps que les habitants de la Judée [4]). De même Amos avait annoncé le retour des captifs d'Israël [5]), et cette même prophétie avait été réitérée par Michée [6]). De même encore Jérémie avait prédit qu'après la chute de l'Empire babylonien [7]), les Beni-Israël retourneront en Palestine ensemble avec les gens de la Judée [8]), et cette même prophétie avait été également réitérées par Ezéchiel [9]). D'ailleurs, ce dernier prophète, qui se trouvait dans le „pays des Chaldéens" [10]), au "milieu de la captivité" [11]), avait précisément reçu la mission „de parler aux Beni-Israel" [12]), et, dans ce but,

1) II Rois, XV, 29; I Par. V, 26.

2) II Rois, XVII, 6; XVIII, 11.

3) En effet, R. Manasse b. Israël, sur la foi des affirmations du Marrane voyageur Antonio Montezinos ou Aaron Levy, a émis l'hypothèse que les dix tribus étaient arrivées en Tartarie, puis en Chine et de là en Amérique (Grœtz, op. cit., T. X, p. 99). Et M. Israel Worsley a conclue de même: „L'immense population trouvée dans le continent de l'Amérique lors de sa première déconverte descend, dit-il, en ligne directe de dix tribus et demie que le roi d'Assyrie amena en captivité". (Archives israélites, Paris 1847, T. VIII, p. 912).

4) Hosée, II, 2; XI, 10 et 11.

5) Amos, IX, 14.

6) Michée, V, 2.

7) Jérémie, L, 1—3.

8) Jérémie, L, 4 et 5; L, 17 et 19.

9) Ezechiel, XXXVII, 11, 16, 19, 21 ét 22.

10) Ezechiel, I, 3.

11) Ezechiel, I, 1.

12) Ezechiel, II, 3—7; III, 1, 4, 5, 7 et 17.

il s'était justement rendu [1]) à „Tell-Abib, sur le fleuve de Khebar [2])", c'est-à-dire en Babylonie [3]).

Or, contrairement à ce que l'on pense assez communément, toutes ces prophéties, loin d'avoir eu une portée purement messianique, avaient surtout envisagé un avenir plus immédiat. Et, de fait, ces prophéties se réalisèrent parfaitement, du moins en partie. Ainsi l'appel que Cyrus avait adressé aux exilés de tous ses Etats [4]), ne concernait pas uniquement les captifs de la Judée, mais aussi bien tous les Hébreux [5]). C'est pourquoi, lors du retour de la captivité Babylonienne, en 536, sous la conduite de Zéroubabel, il y avait effectivement, parmi ceux qui revenaient, beaucoup de Beni-Israël, comme en témoignent de nombreux passages bibliques [6]). D'ailleurs, si, parmi ceux qui retournaient avec Zeroubabel, il y avait déjà une multitude de gens qui ne savaient plus s'ils étaient d'Israël [7]), cela prouve suffisamment que ceux qui revenaient avec Zeroubabel, n'étaient pas uniquement des captifs de la Judée, car ce n'est pas au bout de soixante dix ans que des populations entières peuvent oublier jusqu'au souvenir de leur filiation exacte [8]). Enfin, lors du deuxième retour, en 458, sous la direction d'Esdras, beaucoup de Beni-Israël étaient également parmi les captifs [9]).

1) Ce voyage semble plutôt avoir été un rêve prophétique (Ezechiel, III, 12 et 14); mais cela n'en confirme pas moins notre thèse.

2) Ezechiel, III, 15.

3) D'après Vigouroux (Dict. de la Bible, T. III, p. 386), ce fleuve de Kebar n'aurait été qu'un grand canal, situé dans le voisinage de Nippour, en Babylonie. C'est aussi l'opinion de M. Delitzsch (op. cit., p. 48 et 184).

4) Esdras, I, 1.

5) Esdras, I, 3.

6) En effet, parmi ceux qui retournaient, on compte aussi des habitans de Jericho (Esdras, II, 34) et de Bethel (Esdras, II, 28), c'est-à-dire des Ephraïmites (Josué, XVI, 7; I Rois, XIII, 29); on y compte aussi des habitants de Nebo (Esdras, II, 29), c'est-à-dire des Rubenites (Nombres, XXVII, 37), et, enfin, on y compte encore des habitants de Bethlehem (Esdras II, 21), c'est-a-dire des Zabulonites (Josué, XIX, 15).

7) Esdras, II, 59.

8) D'après le texte (Esdras, II, 59), il s'agit ici bien des populations de plusieurs villes, peut-être même de plusieurs provinces, et non pas de quelques individus isolés, que le Talmude classe parmi les „açouphim" ou „Enfants trouvés" (Kiddouchin, cap. IV, 1 etc.).

9) Esdras, VII, 7, 13 et 28; VIII, 25.

Tous ces faits historiques prouvent déjà surabondamment qu'il est faux de croire

V. — D'autre part, il est aussi hors de doute que, si, dans la déportation de Thiglathphalassar, les Beni-Israël n'étaient exilés que dans l'Assyrie propre [1]), il en était autrement, quoi qu'en disent certains auteurs [2]), lors de la deuxième déportation par Salmanassar. En effet, la traduction littérale du texte biblique, qui relate cette déportation, semble parfaitement abonder dans ce sens: „Dans la neuvième année d'Hosée, le roi d'Assyrie s'empara de Samarie, et il exila les enfants d'Israël en Assyrie, et les fit habiter à Khalalakh et à Khabar, fleuve de Gozan, et dans les villes de Médie [3])".

Cependant, avant d'entrependre l'étude de l'identification de ces divers lieux d'exil, nous voulons faire voir, par des témoignages concordants, que, dès la plus haute antiqueté, des Hébreux se trouvaient déjà non seulement dans l'Assyrie proprement dite, mais encore dans ses possessions les plus lointaines.

VI. — D'abord, il est hors conteste que Salmanassar avait fait déporter une partie des dix tribus dans ses possessions de la

---

que les dix tribus aussitôt après leur déportation, s'étaient définitivement perdues dans des pays inconnus. Mais il convient d'y ajouter encore le passage de Zaccharie où ce prophète, qui vécut sous le règne de Darius (Zach. I, 1), c'est-à-dire au commencement du IIe Temple, atteste que les captifs du royaume d'Ephraïm sont dispersés dans l'empire assyrien (Zacch. X, 7 et 10).

D'ailleurs, sous ce même rapport, nous avons encore le témoignage de Josèphe. En effet, cet historien, après avoir affirmé que les Romains, tant en Asie qu'en Europe, n'ont pu subjuguer que deux tribus seulement, il ajoute: *„ἁι δέ δεκα φυλαὶ περαν εἰσιν Ευφρατον ἑώς δεῦρο μυριαδες ἄπειροι και ἀριθμῷ γυνωςθῆναι μη δυναμεναι"*: „car les autres dix tribus habitent jusqu' aujourd'hui dans des regions au-delà de l'Euphrate, en une infinité de milliers d'hommes, inaccessible au nombre". (Josephi, Antiqu. jud. lib. XI, cap. V, 2).

Ainsi, même au temps de Josèphe, la présence des dix tribus, ou du moins la majeure partie d'entre elles au de là de l'Euphrate, était encore absolument certaine. Cette présence est encore attestée par St. Jacques, puisqu'il écrit aux douze tribus de la déspersion (Jacobi, I, 1). Enfin, St. Jérome assure également que, de son temps encore, les dix tribus étaient captives dans les montagnes et les villes de Medie où elles furent transportées (St. Jerome in Ezechiel, XXIII, in initio).

1) II Rois, XV, 29.

2) Ainsi, d'après Bochart (opera omnia, Phaleg, Lugduni 1682, Lib. III, cap. XIV, p. 194), cette deuxième déportation avait également eu lieu dans l'Assyrie, au sens étroit de ce mot: „Nom ut hoc obiter afferam, dit-il, nullus capio quorsum vel in Colchidem et Iberiam, vel in Armeniam Minorem, vel in ultitam Scythiam ii relegentur, quos scriptura dixit expresse migrasse in Assyriam et in Medierum urbes.

3) II Rois, XVII, 6; II Rois, XVIII, 11.

Médie, puisque l'histoire biblique nous l'affirme à plusieurs reprises. En effet, dans le deuxième Livre des Rois, le texte, par deux fois, parle des villes de la Médie [1]), et, dans le premier Livre des Chroniques, le texte parle même de la Medie en général [2]). De plus, cette dispersion des Hébreux dans le pays des Mèdes avait dû être bien grande, puisque, déjà sous le règne d'Assuérus, alors que le deuxième Temple ne fut pas encore achevé par ceux qui étaient revenus avec Zéroubabel [3]), de nombreux centres de population hébraïque existaient déjà non seulement dans toute la Médie, mais encore dans toute la Perse [4]). Et si, parmi les nombreux Hébreux du vaste empire médo-persan, il y avait aussi des exilés de Nobuchodonassar [5]), et, très probablement, même des immigrés volontaires, comme cela était arrivé un peu plus tard [6]), il n'y a pas de doute que ce très grand nombre d'Hébreux ne pouvait provenir que de la déportation de Salmanassar [7]).

D'ailleurs, sous ce rapport, nous avons encore un témoignage plus direct. Ainsi Tobie, originaire de la tribu de Nephtalie [8]), amené à Ninivé par Salmanassar [9]), émigra, plus tard, à Raï [10]), c'est-à-dire dans le Djebal des Assassiniens, au sud de la côte

---

1) II Rois, XVII, 6; II Rois, XVIII, 11.

2) Le texte du premier Livre des Chroniques (I Par., V, 26) porte le mot: „Hara", mais, de l'aveu de tous les auteurs, ce vocable désigne la Médie: „Crediderem, dit S. Bochart (op. cit., lib. III, cap. XIV, p. 194), Haræ nomine proprie significari Mediæ partem, Septentrionem versus, quam Arabes vocant Algebal, mons nimirum et montana regi'o'. Et, ailleurs, ce même auteur ajoute encore ceci: „Hara est Aria; unde Medi Arii dicti". C'est aussi l'opinion de M. Ewald (op. cit., T. III, p. 318). „Hara, dit-il, est le nom araméen qui sert à désigner toute la Medie". C'est encore, à peu près, l'opinion de M. Vigouraux (Diction. de la Bible, Paris 1908, T. II, p. 40). „Hara ou Ara, dit-il, est une province. Il y a lieu de croire que cepays était dans la Medie, puisque, dans les Paralipomènes on lit Ara, et, dans un passage paralelle des Rois, au lieu d'Ara, on trouve les villes des Mèdes. — Les Ariens sont placés dans la Medie par les géographes".

3) Esdras IV, 6.

4) Esther, III, 8; VIII, 17; IX, 2, 15, 16, 20 et 30.

5) Esther, II, 5 et 6.

6) Néhémie, I, 2.

7) Selon certains auteurs, le „pays des Sinim" (Isaïe, XLIX, 12) où se trouvaient des exilés de dix tribus, n'est autre que la Chine.

8) Tobie, cap. I, 1.

9) Tobie, cap. I, 2.

10) D'après, Ewald (op. cit., T. III, p. 319), les ruines de cette ville se trouvent encore près de Teheran.

Caspienne [1]). Or, d'après ce témoin oculaire, il y avait déjà des Hébreux non seulement en Assyrie, mais encore en Médie et en Perse, notamment en Susiane, à Ecbatane [2]) et à Suse [3]). Enfin, de nombreux indices bibliques [4]) et postbibliques [5]), montrent clairement que, dès la déportation de Salmanassar en 720 avant l'ère moderne, des Hébreux s'étaient fixées dans un très grand nombre de centres medo-persans [6]).

Or, si, d'une part, la présence de la majeure partie des dix tribus, au-delà de l'Euphrate, est confirmée par des faits et témoignages eoncordants, et si, d'autre part, les exilés furent bien déportés dans les provinces de la Médie antique où ils se multiplièrent rapidement, au point de former de nombreux centres dans tout l'empire médo-persan, il n'y a pas de doute que les contrées obscures, mentionnées dans les textes bibliques, devaient se trouver à proximité même des régions où l'histoire a pu suivre, pendant de longues siècles, la présence des anciens Hébreux.

VII. — Ainsi, quand le texte biblique dit que les captifs du royaume d'Israël furent déportés sur les bords du Khabor, fleuve de Gozan, il est hors de doute, malgré l'opinion divergente de

---

1) Carl Ritter, Die Erdkunde, Berlin 1843, T. VIII, p. 576—592 et 595.

2) D'après Bochart (op. cit., lib. III, cap. XIV, p. 196), cette ville est identique à l'„achmatha" de la Bible (Esdras, VI, 2). „Alii volunt, dit-il, Ecbatana a Chaldæis dici: achmatha". Selon ce même auteur (op. cit., ibid.), Ecbatane et Suse étaient deux „capitales" contiguës: „Junguntur Susa et Ecbatana, quia ut estivos dies Ecbatanis, ita hybernos Susis agebat rex Persarum". C'est là aussi l'opinion de Delitzsch (Wo lag das Paradies, Leipzig 1881, p. 248). D'ailleurs, c'est là aussi, semble-t-il, la tradition talmudique (Traité Kidduschin, p. 72. a.).

3) Tobie, I, 11 et 16; III, 7; V, 8.

4) Esther, II, 5; IX, 6, 15 et 18; Néhémie, I, 1.

5) D'après la tradition rabbinque (Ekha rabbati, cap. 1; Genesis rabba, sect. XXX), les dix tribus avaient été exilées surtout en Médie. C'est aussi l'opinion de Benjamin de Tudele, car, lors de son voyage, il a pu compter cinquante villes de sa nation dans la Médie montagneuse.

6) D'après Carl Ritter (op. cit., T. IX, p. 42, 402, 424 et 472), des Hébreux s'étaient fixées très anciennement dans la région d'Ispahan, à Suse, à Rubadbar, à Zarnah, dans le Pustikuh, et, enfin, dans les montagnes de Haftan, près Holvan.

D'ailleurs, d'après Grœtz (Geschichte der Juden, T. VI, p. 272), une tribu indépendante de Juifs belliqueux, se considérant comme des descendants des tribus de Dan, Zabulon, Ascher et Naphtali, habitait encore, au cours du XIIe siècle de l'ère moderne, à l'est de Taberistan, dans la contrée de Chorosan, et dans la région montagneuse près de Nichabur.

certains auteurs [1]), que ce fleuve se trouvait dans le voisinage des villes des Mèdes, que l'auteur biblique mentionne aussitôt après. Or, le seul grand fleuve qui soit proche des régions de la Médie antique où la présence des Hébreux, dès la plus haute antiquité, est constatée historiquement, est bien l'Araxe des anciens [2]), puisqu'une partie de son cours formait justement, au nord-est, la limite de la Médie, et la séparait de l'Arménie [3]). Puis, c'est bien l'Araxe qui méritait le nom biblique de „fleuve de Gozan" [4]). Et, quant à son nom de Khabor, il le devait

1) D'après M. Vigouroux (Dict. de la Bible, T. III, p. 382), ce Khabor est un affluent de l'Euphrate, qui porte encore le nom de Khabour. C'est aussi l'opinion de M. Delitzsch (op. cit., p. 48). Mais, selon le texte biblique, ce fleuve paraît avoir été très proche du pays des Médes, et, par conséquent, ne peut pas être situé en Mésopotamie. D'ailleurs, l'Assyrie renferme plusieurs fleuves du nom de Khabor ou Habur. „Toutefois, dit M. Vigouroux lui-même (op. cit., T. III, p. 287), l'Assyrie elle-même renferme encore deux fleuves du nom de Habor ou Ha-bu-ru, l'un sortait des montagnes du Kurdistan au nord-est de la Mésopotamie, et, affluent de gauche du cours supérieur du Tigre, l'autre descendait du mont Masius au nord de la Mésopotamie, sur la rive gauche de l'Euphrate, dans lequel il se jette à la hauteur de Cirsium". Or, s'il en est ainsi, la Bible aurait mieux précisée, puis-qu'elle tenait absolument à faire connaître les lieux où les captifs furent déportés, d'autant plus qu'en Mésopotamie il existait aussi encore un autre fleuve Khabar ou Kebar, dont parle Ezéchiel. Enfin, si ce Khabor était réellement situé en Mésopotamie, la Bible aurait pu se dispenser de le mentionner, puisqu'elle avait déjà dit au-paravant que Salmanassar avait fait déporter les captifs en Assyrie.

2) „Le bassin de l'Araxe, dit M. Reclus (op. cit., T. VI, p. 244), présente dans son ensemble une grande unité géographique; c'est une large zone se développant en demi-cercle au nord du plateau de l'Iran, et tournant sa convexité vers le sud; de grandes montagnes et de puissants contreforts limitent cette zone de toutes parts, si ce n'est dans le voisinage de la Caspienne, où s'étendent des plaines d'alluvions apportées par l'Araxe et par la Koura".

„L'Araxe, dit encore ce même auteur (op. cit., T. VI, p. 247), le fleuve arménien par excellence, naît en dehors du territoire russe, au sud d'Erzeroum; il reçoit ses premières eaux du volcan „Bingöl-dagh" ou du „Mont aux mille Sources" dont le versant méridional alimente quelques affluents de l'Euphrate, et lui-même est quelquefois désigné sous le nom de „Rivière aux mille Lacs".

D'après Mannert (Geographie der Griechen und Römer, Nurnberg 1797, vol. V, 2e part., p. 208 et 212), l'Araxe s'appelait souvent Physan chez les écrivains Byzantins. Selon ce même auteur, il est identique au Phase d'Hérodote.

3) T. Beurlier, in Dict. de la Bible, T. IV, p. 916.

4) En effet, d'après Mannert (op. cit., vol. V, 2e part. p. 142), la ville principale de la Médie Atropatène, c'est-à-dire. selon Beurlier (in Dict. de la Bible, T. IV, p. 916), de la partie nord-ouest de la Médie antique, portait le nom de Goza. Mais il est plus probable que Khabor méritait son nom de „fleuve de Gozan", par

probablement à cette circonstance que son cours supérieur était souvent confondu avec les divers fleuves Khabors ou Habur de l'Assyrie. C'est du moins ce qui était arrivé à Xenóphon [1]). Il se peut aussi que, dans la haute antiquité, tout l'Araxe portait le nom de Khabor ou „Réunion", comme il s'appelle encore de nos jours: „Rivière aux mille Lacs" [2]).

Quoi qu'il en sait, des indices multiples permettent d'affirmer avec certitude que, dans la très haute antiquité, des Hébreux avaient réellement habité sur les bords de l'Araxe [3]). Nous avons même, sous ce rapport, un témoignage quasi direct. En effet,

---

ce qu'il parcourait la contrée où était située la ville de Γαυζανιτις dont parle Ptolomée. Cette ville médique, d'après Mannert (op. cit., vol. V, 2e part., p. 292), était située à peu de distance de la ville actuelle de Tibris. Enfiin, selon le R. P. Dom A. Calmet (op. cit., T. II, p. 40), le nom de Gozan, donné au Khabor ou à l'Araxe s'explique encore mieux: „Il y a aussi, dit-il, un canton de Gauzon dans la Medie, entre les rivières Cyrus et Cambyse".

Telles sont les raisons de l'épithète: „fleuve de Gozan" que la Bible applique au Khobar ou à l'Araxe. Cependant, M. Ewald (op. cit., T. III, p. 318), tout en situant le Khabor à la frontière de la Médie, l'avait identifié avec le Kisil-Ozen, qui sort du lac Ourniah, situé lui-même, comme l'on sait, dans l'Arménie persane, près du lac Van (Voir Reclus, op. cit., T. VI, p. 261). Car cet auteur voit dans le nom de Kisil-Ozen la justification de l'épithète de „fleuve de Gozan". Mais cette manière de voir nous semble condamneé par le texte biblique lui-même, car, d'après celui-ci, Gozan n'était pas un fleuve.

Naturellement, les auteurs qui font de Khabor le synonyme de Kabur, affluent de l'Euphrate, cherchent aussi à situer Gozan dans la Mésopotamie. C'est ainsi que, pour Vigouroux (Dict. de la Bible, T. III, p. 287), ce Gozan était une région montagneuse, comprise dans l'empire d'Assyrie, et il appuie son opinion sur un passage biblique (Isaie, XXXV, 12), où il semble, en effet, que Gozan était en Mésopotamie. C'est aussi, à peu près, l'opinion de Delitzsch (op. cit., p. 184), qui identifie Gozan avec la ville assyrienne des Guzana. Mais nous avons déjà indiqué les raisons pour lèsquelles le Khabor ne devait pas être cherché dans la Mésopotamie. D'ailleurs, Benjamin de Tudèle met aussi Gozan dans la Médie, à quatre journées de Hemdam.

1) Voir Vigouroux, Dict. de la Bible, T. III, p. 383.

2) Voir Reclus, op. cit., T. VI, p. 247.

3) Ainsi, Pline (Hist. Nat. lib. VI, cap. XXVII) marque une petite province vers l'Arménie, appelée Palestine ou Calestine, et une ville nommée Sabbatha ou Sabbathique. Cela semble donc bien prouver le séjour des Hébreux dans le bassin de l'Araxe. De plus, Fuller (Miscell. theolog., Argentorati 1650, lib. II, cap. V, p. 182), croit que les Gèles sur l'Araxe et les Cadusiens sont des Hébreux d'origine. Leurs noms lui en fournissent une preuve: Gelæ signifie des étrangers, des exilés, et Cadusi, saints.

d'après le quatriène Livre d'Esdras [1]), les dix tribus, après une marche de plus d'un an au-dela de l'Euphrate [2]) finirent par se fixer à Arseret ou Arsareth [3]). Ainsi, déjà d'après la durée de la marche, il semble bien que les captifs de Salmanassar ne s'établirent pas dans le voisinage immédiat de l'Euphrate, et puis on connaît justement une ville d'Arzarat sur l'embouchure de l'Araxe dans la mer Caspienne [4]).

VIII. — Aussi bien, malgré l'opinion divergente de certains auteurs [5]), est-il hors de doute que le „Khalakh", que la Bible porte en premier lieu, n'est autre chose que la „Colchis" des auteurs grecs. D'abord, si, dans le terme: „Colchis", on supprime la terminaison grecque: is, on obtient une véritable identité de noms. Puis, c'est la seule région qui soit à la fois proche du Khabor ou Araxe et de la Médie antique, comme le texte biblique semble le faire entendre.

D'ailleurs, cette manière de voir n'est pas seulemeut très légi-

---

1) Le IVe Livre d'Esdras, qui, comme livre apocryphe, fait partie de la Bible chretienne, semble avoir été composé, en hébreu, par un Juif converti, sous le règne de Tite et de Vespasien, au commencement du IIe siècle de l'ère moderne.

2) IV Esdras, XIII, 45.

3) IV Esdras, XIII, 45.

4) Voir R. P. Dom A. Calmet, op. cit., T. II, p. 4.

5) D'après M. Ewald (op. cit., T. III, p. 318), Khalakh est identique à Kalakh, mentionnée dans la Genèse (X, 11), comme l'une des capitales de l'Assyrie. De même, pour M. Pannier (in Dict. de la Bible, T. III, p. 400), Khalakh, quoique distincte de la ville de Kalakh, „doit être la ville nommée par les Assyriens Ḫa-laḫ-ḫu, qu'une table géographique cunèiforme mentionne à côté de Ra-tsap-pa ou Reseph, et non loin de Gu-za-na ou Gozan et Na-tsi-bi-na ou Nisibi, toutes localites de la Mésopotamie septentrionale dépendante de l'Euphrate". Mais, outre que le R. P. Calmet (op. cit., T. II, p. 39), aussi bien d'ailleurs que beaucoup d'autres, se prononce catégoriquement pour l'identité de Khalakh avec la Colchide, on ne voit pas pourquoi la Bible aurait éprouvé le besoin de mentionner particulièrement une ville, alors que les déportés, vu leur nombre, ne pouvaient qu'être dissémenés par tout le royaume de l'Assyrie. D'ailleurs, s'il ne s'agissait pas de toute une contrée hors de la Mésopotamie, la Bible, après avoir dit que Salmanassar avait fait déporter les captifs du royaume d'Israël en Assyrie, n'aurait rien ajouté de plus, comme elle l'a fait dans son récit de la captivité babylonienne: où le seul mot: Babel, c'est-à-dire l'empire de Babylonie, lui suffit pour indiquer le lieu de la déportation des captifs de Nabuchodonossar. Maintenant, quant à l'opinion de M. J. Halevy (La Cilicie et les dix tribus, in Revue israelite, Paris 1873, T. IV, p. 821), qui identifie, Khalakh avec la Cilicie, elle n'est pas facilement soutenable, car la situation géographique de cette région ne correspond en rien avec toutes les traditions.

time; elle s'impose tout-à-fait. Ainsi, Amos avait annoncé au royaume d'Israël qu'il sera déporté en „Harmonah" [1]), et, comme le nom antique de la Colchide était précisément „Arimana", ainsi que nous l'avons vu plus haut, il n'y a aucun doute que, sous ce vocable, le prophète avait justement voulu désigner cette contrée. Au surplus, tous les auteurs voient dans cette expression de „Harmonah" une région située au délà de l'Arménie [2]).

Et ce n'est pas encore tout. En effet, Esdras, avant son retour, fit demander à certains coréligionnaires qui habitaient dans „la région Caspienne [3]) [4])" de revenir avec lui en Judée. Par conséquent, il est clair que, dès la très haute antiquité, les exilés étaient déjà établis au midi de la mer Caspienne, c'est-à-dire en Colchide.

Enfin, des faits nombreux, survenus au cours des siècles dans cette même contrée [5]), prouvent également que des Hébreux y avaient résidé dès la très haute antiquité.

IX. — Aussi bien, pour tout esprit impartial, ne subsite-t-il plus aucun doute que les Colchidiens, qui, lors du voyage d'Hérodote, pratiquaient la circoncision, n'étaient autres que les descendants des captifs de Salmanassar. Et nous ne sommes pas seuls de cet avis. En effet, c'est là aussi l'opinion de Grotius [6]),

---

1) Amos, IV, 3.

2) C'est là, par excemple, l'opinion formelle du R. P. Dom A. Calmet (op. cit., T. II, p. 40).

3) Voir, à ce sujet, Vigouroux, Dictionnaire de la Bible, T. II, col. 615.

4) Esdras, VIII, 16 et 17.

5) Ainsi, certaines peuplades caucasiques, comme les Svanes, les Khevsaurs, etc., se transmettent une tradition pluseurs fois millénaire d'après lequelle des Hébreux, autrefois, avaient formé une bonne partie de leurs souches (Voir Reclus, op. cit., T. VI, p. 215).

D'autre part, la fameuse race royale des Bagratides, qui régna sur le Hayasdan ou l'Arménie proprement dite, et sur la Géorgie, tire son origine des Hébreux, et fait même remonter sa généalogie jusqu'a David. (Voir Reclus, op. cit., T. VI, p. 263).

De plus, dans cette même contrée, comme nous le verrons ailleurs, un puissant Etat hébreux, sous le nom du royaume des Khozars, se leva au cours du IXe siècle.

Enfin, d'aprés Groetz (Geschichte der Juden, T. VII, p. 109), les Juifs, au cours du XIIIe siècle, croyaient encore que des restes des dix tribus étaient enfermés dans les montagnes caspéennes et que leurs descendants combattaient en Europe, parmi les troupes de Gingis Khan.

6) Grotius, Annotationes in Vetus Testamentum, Paris 1644, in II Rois.

de Michaëlis [1]) et de Bergier [2]). Enfin, c'est là surtout l'opinion formelle de Calmet, qui s'exprime ainsi à ce sujet: „Hérodote dit que les Colchidiens recevaient la circoncision, et il en conclut qu'ils étaient Egyptiens d'origine: Pourquoi ne pas dire plutôt qu'ils étaient Hébreux de naissance, puisque, de tous les peuples du monde, les Hébreux sont les seuls à qui la circoncision est commandée, et d'obligation stricte et indispensable? Il y a beaucoup d'apparence que les Colchiens circoncis étaient des Israëlites des dix tribus.... [3])".

X. — Maintenant, quant aux Syriens des bords du Thermodon et du Parthenium, ainsi qu'aux Macrones, leurs voisins, il se peut, comme Hérodote le suppose, que s'étaient là réellement des prosélytes, nouvellement convertis par les Hébreux des régions avoisinantes [4]). Mais il est plus vraisemblable, comme l'admet Dom Calmet [5]), que ces Syriens circoncis n'étaient qu'une branche des exilés de Salmanassar, qui étaient allés s'établir dans la Cappadoce [6]). Car il est parfaitement permis de ne pas tenir compte du tout des aveux de ces Syriens pas plus que de ceux des Phéniciens et des Syriens de la Palestine, dont parle également Hérodote. En effet, il n'y a aucun doute que ces derniers aveux n'avaient jamais existé. Nous avons déjà vu que, d'après Sanchoniathon, les Phéniciens attribuaient l'origine de leur circoncision à Saturne, et, par conséquent, ils ne pouvaient pas avouer

1) Michaelis, op. cit., T. IV, p. 19.

2) Bergier, op. cit., T. V, p. 504.

3) R. P. Dom A. Calmet, op. cit., T. II, p. 39.

4) Si la supposition d'Hérodote était vraie, il en résulterait une preuve éclatante en faveur de ce que nous soutenons. En effet, si les Colchidiens étaient Egyptiens, d'orgine, on ne saurait s'expliquer que leur exemple, sans influence pendant un millier d'années, eût précisement trouvé des imitateurs un peu avant l'époque d'Hérodote. Au contraire, si les Colchidens étaient des Hébreux, déportés dans cette contrée à peine deux siècles avant le voyage de l'historien de Halicarnasse, il est tout naturel que la coutume de ces captifs ne pût trouver de nombreux imitateurs que peu de temps avant l'époque d'Hérodote.

5) R. P. Dom A. Calmet, op. cit., T. II, p. 39.

6) D'après Beschrelles et Devars (op. cit., T. IV, p. 729) le Thermodon est identique au Thermeh de nos jours, c'est-à-dire une rivière de la Turquie d'Asie, dans le vilayet de Sivas, qui se jette dans la mer Noire. Par conséquent, ce Thermodon était bien situé dans la Cappadoce, où, très anciennement déjà, il y avait beaucoup l'Hébreux, comme semble le prouver l'épître de St. Pierre: Advenis dis persionis Ponti Galatiæ (I Petri, I, 1).

à Hérodote qu'ils tenaient cette même coutume des Egyptiens. Et, en ce qui touche les Hébreux, ces mêmes aveux sont encore plus impossibles. Comment, en effet, peut-on admettre qu'à l'époque d'Hérodote [1]), alors que, de toute façon, le Pentateuque actuel était déjà depuis longtemps en vigueur, on eût pu trouver des Hébreux qui mettaient en échec toutes les assertions bibliques sur la circoncision?: „Jamais, dit Th. Reinach, des Juifs n'auraient fait un pareil aveu: que l'on pense à l'origine toute nationale et au sens symbolique que la Bible assigne à cette institution! [2])". D'ailleurs, relativement aux aveux des Hébreux, les auteurs se sont toujours inscrits en faux contre l'assertion irréflichie d'Hérodote [3]).

XI. — Aussi bien, laissant de côté les arguments d'ordre secondaire [4]), pouvons-nous affirmer hautement que, désormais, le texte capital d'Hérodote, que les défenseurs de l'origine égyptienne de la circoncision invoquent de tout temps, ne peut plus servir de rien. Et même la réfutation définitive de ce texte primordial va nous permettre d'insister moins longuement sur les textes des

---

1) En effet, malgré l'opinion contraire de M. Bohlen (op. cit., p. 192), Hérodote ne peut être que le contemporain de Néhémie (voir Th. Reinach, cp. cit., T. IV, p. 28). Puis, alors même qu'on voudrait rajeunir la rédaction du Pentateuque jusqu'à la faire dater d'Esdras, il n'y a pas de doute que la tradition abrahamique était déja bien longtemps avant le voyage d'Hérodote, c'est-à-dire avant 445, la croyance universelle chez les Hébreux.

2) Th. Reinach, cp. cit., T. IV, p. 30.

3) „Atqui Judæi, dit Vitsius (Aegyptiaca sive de Agyptiacorum sacrorum cum Hebraïcis collatione, Amsterdam 1683, Lib. III, cap. IV, 226), nihil minus quam fatentur, se circumcisionem suam ex Agyptiis acceptam referre". C'est ce que remarquent M. Michaelis (op. cit., T. IV, p. 18), M. Ebers (op. cit., p. 331), M. Movers (op. cit., T. I, p. 60), R. P. Calmet (op. cit., T. I, p. 413), Glaire (Les Livres saints vengés, Paris 1874, p. 431) et M. Schœbel (op. cit., p. 36).

4) En effet, il semble bien que, de toute façon, il y avait déjà, du temps d'Hérodote, des Hébreux au Caucase. Dès le début des luttes entre l'Assyrie et l'Egypte d'abord, et l'Empire médo-persan et le royaume des Pharaons ensuite, les Hébreux ne cessent d'en supporter les terribles conséquences (II Rois, XXIII, 29). Un peu plus tard, les Hébreux sont souvent exilés sur les bords de la mer Caspienne. C'est ainsi que, d'après le témoignage de Josèphe (Contra Apion. I, 22) et d'Eusèbe (Chronica), cela leur est arrivé sous Artaxerxes III, appelé Ochus, qui, comme l'on sait, avait regné de 361 à 338 avant l'ère moderne. En effet, lors de sa lutte avec Tachos, le roi d'Egypte, il fit exiler beaucoup d'Hébreux de Jerusalem sur les côtes de la mer Caspienne, en Hyrkanie.

autres auteurs grecs; car ces textes ne font que répéter les dires d'Hérodote.

§ 5. *Examen du double témoignage de Diodore.*

Diodore de Sicile, qui, sous Ptolomée Aulète, vers l'an 60 avant l'ère vulgaire, c'est-à-dire quatre siècles environ après Hérodote, avait également voyagé en Egypte, se fait l'écho de son devancier en ces termes: „*ὅτε δή φασι τῶν Αἰγυκτιων τινὰς καταλειφθεντας περὶ τὴν Μαιῶτιν λιμνην συστησασθαί το τῶν Κόλχων ἔθνος ὅτι δε τοῦτο το γένος Αιγυπτιακόν εστι σημεῖον εἶναι τό περιτεμνεσθαι τοὺς ἀνθρωπους παραπλησίως τοῖς κατ' Αἴγυπτον, διαμενοντος τοῦ νομινου παρα τοῖς ἀποικοις, καθαπερ και παρα τοῖς Ἰουδαιοις* [1])": „On rapporte, dit-il, qu'il laissa des Egyptiens près du Palus Méotide, et fonda ainsi la nation des Colchidiens. Et ce qui prouve bien qu'ils sont Egyptiens d'origine, c'est qu'ils se font circoncire selon la coutume de ces derniers; car c'est certainement à cause de cela que cet usage est resté dans cette colonie, ainsi que parmi les Juifs".

Et, ailleurs aussi, ce même auteur revient à nouveau sur ce même sujet en ces termes: „ . . . . . *τό τε τῶν Κολχων ἔθνος ἐν τῷ Ποντῳ και τὸ τῶν Ἰουδαιων ἀνὰ μέσον Ἀραβίας και Συρίας οἰκισαι τινὰς ὁρμητένθας παρ' ἑαυτῶν. Διὸ και παρὰ τοῖς γενεσι τουτοις ἐκ παλαιοῦ παραδεδοσθαι τὸ περιτεμνειν τους γεννωμενους παῖδας, ἐξ Αἰγυπτου μετενηνεγμενου του νομιμου* [2])". „Certains affirment, dit-il, qu'il avait même fondé la colonie des Colchidiens près du Pont, et celle des Hébreux entre la Syrie et l'Arabie, qui descendent également des Egyptiens. Et c'est pourquoi il est d'usage chez ces peuples, par une très ancienne tradition, de faire circoncire tous les nouveau-nés, selon la coutume dérivée des Egyptiens".

Tel est le double témoignage de Diodore. Mais, outre que cet auteur, sans apporter aucune preuve personnelle, ne fait que copier Hérodote, sa relation, loin de raffermir le témoignage de son devancier, le compromet plutôt. En effet, Diodore, après avoir rapporté la tradition de la fondation de la colonie des Colchidiens par Osiris, relate l'histoire d'Hérodote, qui, lui, attribue la colonisation de la Colchide à Sésostris [3]). Or, comme la

1) Diodori Siculi, Bihothecæ etc., lib. I, cap. LV, 4—5.
2) Diodori Siculi, op. cit., lib. I, cap. XXVIII, 3.
3) Herodoti, Hist. lib. II, cap. CIV.

première relation ne pouvait être, même aux yeux de Diodore, qu'une simple fable, puisque Osiris était un dieu-roi, il n'y a pas de doute que, par ce rapprochement, Diodore voulait faire entendre qu'il n'y avait pas lieu d'accorder plus de crédit à la version d'Hérodote. D'ailleurs, si, pour Diodore, les Hébreux, uniquement à cause de leur pratique de la circoncision, sont Egyptiens d'origine.

(à suivre).

FĪ TADBĪR AS-ṢIḤḤAT.

Gesundheitsanleitung des Maimonides für den Sultan al-Malik al-Afḍal.

Zum ersten Male im Urtexte herausgegeben, ins Deutsche übertragen und kritisch erläutert.

Rabbiner Dr. H. KRONER.
Oberdorf-Bopfingen. Württemberg.

Fortsetzung von S. 116.

بسم الله الرحمن الرحيم ربّ يسر[1] * واعن

ورد على المملوك الاصغر موسى بن عبيد[2] الله الاسرائيلى القرطبى الامر المولوى الملكى الافضلى *a* اعلاه الله وايده وامضاه على يد رسول يامره به فى تدبير يعتمد عليه فى شفاء امراض حدثت مولانا جعل الله الاسقام مجانبة لمقرّه العالى والصحة والسلامة مصاحبتان له دائما وذكر الرسول موصل للامر العالى ان مولانا يشكو يبس الطبيعة وتحجره فى اكثر الاوقات حتى انه لا يكاد ياتى الا باستدعاء وكذلك ذكر ان قد يحدث فى بعض الاوقات كابة وفكرة رديئة واستيحاش وتوقع موت وانه كثير النخم ويجد فى هضومه ضعف فى اجل الاوقات هذا ما ذكر وقد راى المملوك ان يضع فى هذا التدبير اربع فصول.

الفصل الاول فى تدبير الصحة على العموم فى حق الناس كلهم بكلام وجيز.

---

*) Die Nummern beziehen sich auf die Anmerkungen zum arab. u. hebr. Texte.
a) Siehe Einleitung.

الفصل الثانى فى تدبير المرضى على العموم حيث لا يوجد طبيب او حيث يوجد طبيب مقصر لا يوثق بعلمه.

الفصل الثالث فى تدبير مولانا على الخصوص بحسب هذه الاعراض التى يشكوها.

الفصل الرابع يشتمل على فصول تجرى مجرى الوصايا نافعة على العموم والخصوص للاصحا والمرضى فى كل مكان وكل زمان.

ولا ينقد من ينظر فى هذه المقالة وفى جملة ما الفناه *a* كون بعض فصول هذه المقالة قد تقدم لنا ذكرها فى مقالات اخر الفناها قديما اذ كل مقالة انما الفت بحسب المطلب الشخصى لا بحسب تاليف يقصد به تعليم صناعة الطب للناس كافة والله المسؤول فى التوفيق للصواب.

الفصل الاول فى تدبير الصحة على العموم فى حق الناس كلهم بكلام وجيز. عرضنا فى هذا الفصل الاخبار بقوانين يسهل حفظها والعمل بها عظيمة الفايدة فى تدبير الصحة وهى اقاويل جامعة لعظماء الاطباء من ذلك قول البقراط استدامة الصحة بالحفظ من الشبع وترك التكاسل عن التعب فتامل كيف جمع بقراط تدبير الصحة كله فى قانونين وهما ان لا يشبع الانسان وان لا يعطل الرياضة وذلك ان الشبع وهو الاكل حتى تكف الشهوة (ونفع) [ويقع] *b* السآمة يوجب امتلاء المعدة غاية ملوها وتمددها كل عضو تمدد فقد تفرق اتصاله وتضعف قواه ضرورة ولا تهضم المعدة ذلك اطعام هضما جيدا بوجه ويحدث الكسل وضعف الحركة وثقل الطعام وخاصة عند كثرة شرب الماء بعد الطعام المشبع الذى ذلك لازم للشبع ضرورة لان الطبع يستدعى الماء لينقوم *c* الطعام لكى يخف على المعدة ولا بد ضرورة من حدوث احد امرين امّا حدوث تخمة عظيمة مهلكة او تخمة ضعيفة ممرضة

a) Siehe Einleitung.

b) Fehlt in den hebr. Cdd.

c) Hebr. Cdd.: להחזיק, scheinbar ليقوى gelesen, aber physiologisch nicht gut passend.

او حدوث هضم ردىء وانواع الرداءة مختلفة جدا بحسب اختلاف انواع ما اكل وبحسب اختلاف الامزجة وبحسب اختلاف الاستعدادات *a* الاعضا للافات ومتى انهضم الطعام فى المعدة انهضامًا رديًا لزم ضرورة ان يكون انهضامه الثانى فى الكبد رديًا ايضا وكذلك انهضامه الثالث فى الاعضاء كلها يكون اردأ ويكون ذلك سببًا لجميع انواع الامراض على كثرتها ولذلك يقول جالينوس بهذا النص ومن آثر[3] ان لا يمرض اصلا فليجعل وكده ان لا يحدث له سوء هضم ولا يتحرك بعد الطعام ومن اجل هذه البلية العظيمة حذر جميع الاطباء من الشبع وامروا ان يرفع الانسان يده عن الطعام والشهوة (بعد) [تعود] *b* مستصحبة للانسان قبل ان تكفّ ويتحفظ من تمدّد المعدة وامتلائها والاطباء كلهم يجمعون ان تناول القليل من الاغذية الردية الكيفية اقل ضررا من تناول الكثير من الاغذية الجيدة المحمودة لان الانسان اذا تناول الاغذية الردية ولم يشبع منها قد ينهضم انهضاما جيدا وتغتذى الاعضاء منها بكل ما ينفع وتقوى القوة الدافعة وتدفع فضلاتها الردية ولا يحدث من ذلك ضرر اصلا او يحدث ما لا يؤبه له. وأما الشبع ولو من الخبز الجيد الصنعة واللحم المحمود فلا ينهضم انهضاما جيدا بوجه وقد ذكرنا علة ذلك والتحفظ من الشبع نهت الاطباء اكل الالوان الكثيرة وان يقتصد فى كل اكلة على لون واحد حتى لا يكثر ما يتناول وتقف الشهوة قبل الشبع وليسلم *c* ايضا من اختلاف الهضوم[4] لان الالوان المختلفة تنهضم هضوم مختلفة كل لون بحسب طبيعته واما راى المملوك فى تقدير كيفية الطعام لمن آثر تدبير صحية *d* فهو ان يتناول فى حين اعتدال الهواء قدرا لا

---

a) sic! richtiger استعدادات.

b) Nach den hebr. Cdd.: בעוד התאוה דבקה בו „Während noch der Appetit bei ihm ist", cf. Haemorrh. I S. 2. וקד בקי מן אלשהוה בקיה.

c) Hebr. Cdd.: וידוע, וידע, scheinbar ليعلم gelesen, wohl auch besser: „dass man etwas wisse von der Verschiedenheit".

d) Siehe Einleitung.

ينمدد معدته ولا يثقل عليه ويعتقد5 هضمه فاذا يتبين له ان ذلك قدرا جيدا *a* وذلك ان لا يتجشأ جشأ فاسدا ولا يعطش ويجد نشاطا وخفا ومجىء6 الطبع معتدل متصل مايل الى اللين قليلا فذلك قدر جيد بدوام اخذه وكلما احتر الهواء نقص من المقدار لان الهضوم فى الصيف ضعيفة لتحلل الحار الغريزىّ وكلما برد الهواء زاد فى المقدار لان الهضوم فى الشتاء قوية لتوفر الحار الغريزىّ فى الاجواف لانسداد المسام ولا ينتهى الشبع.

قال المملوك لو دبر الانسان نفسه كما يدبر بهيمته التى تركبها لسلم من امراض كثيرة وذلك انلا لا تجد احدا من الناس يلقى العلف لبهيمة جزافا7 بل يقدره لها بحسب احتمالها وهو ياكل جزافا من غير تقدير ويفتقد حال حركات بهيمة ويروضها (لان لا) [لئلّا] تقف دائما فتعطب ولا يفعل ذلك بنفسه ولا يفكر فى رياضة الجسم التى هى الركن الاكبر فى دوام الصحة ودفع اكثر الامراض قد تقدم لنا قول بقراط بان استدامة الصحة بترك التكاسل عن التعب ولا يوجد امر يعوّض به عن الرياضة بوجه لان بالرياضة تشتعل الحرارة الغريزيّة ويندفع الفضول كلها وبالسكون *b* ينطفى شعلة الحرارة الغريزيّة ولا يندفع الفضول فى الجسم ولو كان الطعام فى غاية8 جودة الكيفية ومعتدل الكمية والرياضة تدفع شر اكثر التدبيرات9 السوء التى يتدبر بها اكثر الناس وليس كل حركة رياضة عند الاطباء وانما يسمى رياضة الحركة القويّة او الحثيثة *c* او الجامعة للامرين وهى الحركة العنيفة تتغير معها النفس وياخذ الانسان فى ان يتنفس الصعداء وما زاد على هذا فهو تعب اعنى ان الرياضة القوية جدا تسمى تعب وليس كل احد يحتمل التعب ولا يحتاجه ايضا لكنه اجود فى حفظ الصحة من تقصير الرياضة ولا ينبغى ان يكون الرياضة الا على خلول من المعدة وبعد نقص الفضلات اعنى البول

---

a) Nach den hebr. Cdd. יבחר מאכל טוב לטבעו fehlt ein arab. يختار طعاما جيدا لطبعه.

b) Nur B. gibt wieder: ובהנחה תכבה דליקת החום הטבעי יתילדו המותרות בגוף

c) Cf. T. A. Hygiene.

والغايط 10 *a* ولا يرتاض لا فى الحار الشديد ولا فى البرد الشديد وافضل اوقات الرياضة اوايل النهار عند الانتباه من النوم بعد نقص الفضول كما ذكرنا ومن اقاويل جالينوس الجامعة فى تدبير الصحة قال كما ان الحركة قبل الطعام خير كلها كذلك الحركة بعد الطعام شر كلها واعلم ان كل حركة بعد الطعام مضرة جدا اعنى لا حركة ثقيلة *b* ولا جماع ولا حمام لان اذية ذلك عظيمة وبخاصة لمن عروقه ضيقة دقيقة بالطبع فان بليّة ذلك عظيمة وانما ينبغى بعد الطعام ان يتحرك قليلا من اول المجلس الى اخره *c* قدر ما يستقرّ الطعام فى قعر المعدة ويسكن حتى ينهضم والنوم يعين على الهضم وبخاصة لمن اعتاد النوم بالنهار ومن قوانين تدبير الصحة ان لا يدخل طعام على طعام ولا يوكل الا بعد الجوع الصادق حتى ينقى المعدة وياخذ الريق ينجلب للفم ويصدق الجوع فحينئذ وقت الغذاء النافع ولا يشرب الانسان الماء الا عند العطش الصادق اعنى انه اذا جاع او عطش يصبر قليلا فقد يكون جوعا كاذبا وكذلك عطشا كاذبا من اجل خلط ردىء لذغ فم المعدة فان يسكن ذلك فلا يتناول شيءا فان يزيد ذلك الجوع او العطش اكل حينئذ او شرب وشرب الماء بعقب الطعام ردىء مفسد للهضم الا لمن اعتاده ولا ينبغى ان يشرب مع الطعام او بعده طال ما هو فى المعدة الا الماء القراح البارد لا يمزج بشىء ومن قوانين تدبير الصحة ان لا يحقن فضلة بوجه الا عند الحاجة لدفعها يبادر بذلك وينبغى ان لا يتناول الانسان طعاما ولا يدخل حماما ولا يجامع ولا ينام ولا يرتاض حتى يفتقد نفسه ويستدعى خروج الفضلات وكذلك بعد هذه الخمسة اشياء يفتقد نفسه ايضا ومن قوانين تدبير الصحة ايضا يفتقد كيفية الغذاء وهذا باب واسع جدا يحتاج فيه الى معرفة طبائع الاغذية كلها نوع نوع وقد الّفت *d*

---

a) Cf. T. A. Physiologie.
b) Cf. T. A. Hygiene.
c) Hebr. Cdd. einfach כאורך ביתו „die Zimmerlänge".
d) Siehe Einleitung.

الاطباء فى ذلك عدة كتب مطولة وحق لهم ذلك لانه امر ضرورىّ جدا لكنّا نحن بحسب غرض هذه المقالة وبحسب الاغذية المالوفة عندنا الكثيرة الوجود (التى *a*) [تاتى] من ذلك بجمل نافعة 11 من ذلك ان الاغذية الفاضلة التى ينبغى ان يعتمدها من يوثر دوام الصحة هى خبز الحنطة المحكم الصنعة ولحوم الحولى من الضان او الثنى او لحوم الدجاج والدراج والطيهوج والحمام والحجل وصفر بيض الدجاج واعنى بالخبز المحكم الصنعة ان يكون من حنطة كمل نضاجها بعد ان جفت منها الرطوبات الفضيلة ولم تَقْدُم حتى بدأها 12 الفساد ونماء *b* ويكون الخبز خشكار *c* اعنى لا يقشر ولا يستاصل نخالة بالغربلة ويكون ظاهر الخمير ظاهر الملح ويكثر دعكه فى حال العجين ويخبز فى التنور فهذا هو الخبز المحكم الصنعة عند الاطباء وهو افضل غذاء وينبغى ان تعلم ان كل ما يعمل من الحنطة خارج عن هذا الخبز فليس هو غذاء فاضل بوجه بل منها اغذية رديئة جدا كالفطير والعجين المطبوخ كالاطرية *d* واللاكسة وهى *e* التى تسميها العجم الطّطماج وكالدقيق المطبوخ كالحريرة والعصيدة والعجين المقلو 13 كالزلابية وكالخبز الملتوت بالزيت او بغيره من الادهان كل هذه اغذية رديئة جدا للناس كلهم وكذلك خبز الحوارى وخبز السميد والهريسة ليست اغذية فاضلة وان كانت جيدة اذا انهضمت فانها تحتاج الى معدة قوية الهضم وحينئذ تغذوا غذاء كثيرا جيدا وهذه اللحوم التى ذكرناها ليس هى كلها طبيعة واحدة ولا تحمد على السواء لكن افضل لحوم المواشى لحم الضان الراعى فى النحص 14 الحولى او الثنى المعتدل الشمن وافضل لحمه مقدمه 15 وما كان لازقا بالعظم وكل ما فى البطن ردىء والشحوم كلها رديئة تشبع وتتخم وتسقط شهوة الطعام وتولد خلطا بلغميّا وكذلك راس كل

a) Siehe Einleitung S. 103. Subjektswechsel!

b) „Und das Ausschlagen" (des Getreides) fehlt in den hebr. Cdd.

c) Cf. T. A. Vegetabilische Mittel.

d) Cf. zu den folgenden Termini T. A. Vegetabil. Mittel.

e) Fehlt — الططماج in den hebr. Cdd.

حيوان اكثر فضلات *a* من سائر اعضائه واطراف الحيوان اعنى الاكارع عادمة الفضلات وليس غذاؤها بالردىء والخراف كثيرة الفضلات لا خير فيها واما الجداء الرضيعة فجيّدة الغذاء سريعة الانهضام ولحم الطير على العموم اخف من لحم المواشى واسرع انهضام وافضل لحوم الطير هى التى ذكرنا واما اللبن الحليب فمن لا يحمض فى معدته ولا يتدخن ولا يحدث له منه نفخ (فيما) [فى ما] دون الشراسيف فهو له غذاء جيد وينبغى ان يضاف اليه يسير عسل وحصاة ملح كما ذكر جالينوس حتى لا يتجبن فى المعدة وافضل الالبان ارقها كلبن الماعز ولبن النوق ايضا جيدا وكلما يعمل من اللبن او يخلط به ردىء جدا اعنى الرائب *b* والخلاط (والشرار) [والشيراز] وكذلك ما طبخ من اللبن وما يطبخ به كل ذلك ردىء الغذاء واما الاجبان فرديئة الغذاء جدا وغليظة الغذء الا ان الجبن الطرى الابيض اللون الحلو المطعم القليل الدهنية 16 قال *c* جالينوس يقول ان غذاءه جيدا ويحمده وما سواه مذموم جدا وبخاصة الجبن العتيق الكثير الدهنية واما الزبد والسمن فليس باغذية رديئة مطلقة لكل الناس وعسل النحل غذاء جيّد للشيوخ ويكره للشباب وخاصة لمحرور المزاج لانه يستحيل مرار اصفر *d* والاسماك اكثرها ردىء الغذاء وبخاصة للمرطوبى المزاج وللشيوج ولا سيّما الكبيرة الجثة منها والمملوح والذى ياوى المياه الرديعه والكثيرة الشحم الكثير اللزوجة واما السمك الصغير الجثة الابيض اللحم الذى يفصص *e* لحمه الطعم البحرى والذى يكون فى مياه جارية كهذا الذى يسمى بورى او الراى *f* فانه ليس ردىء الغذاء لكن يقلل منه ومعلوم عند الاطباء كلهم ان افضل الاغذية كلها هو ما شهر فى الاسلام

---

a) Cf. T. A. Physiologie.

b) Siehe zu den fgg. Termini T. A. Animalische Produkte.

c) Fehlt in der hebr. Cdd. bis الدهنية, wahrscheinlich durch das doppelte الدهنية veranlasst, nur B. כדברי גלינוס וישבחנה.

d) Siehe T. A. Krankh. der Verdauungsorgane.

e) Cf. Einleitung.

f) Siehe T. A. Animalische Mittel.

خرمانه لانه a جمع محامد الاغذية كلها لانه يغذوا غذاء جيدا كثيرا لطيفا
ويسرع انهضامه وهو مع ذلك يعين على الهضم ويخرج الفضول من المسام
ويدر البول والعرق وله فضايل اخر غير هذه ومنافع كثيرة قد عدّدها
الاطباء لكن الكلام في ما لا يحل استعماله عبث 17 فلذلك حذفنا ذكر
اصنافه وصورة تناوله على جهة تدبير الصحة واما الخضر الرديئة للناس كلهم عمو(م) [مًا]
فهى الثوم والبصل والكراث والفجل والكرنب والباذنجن فهذه رديئة جدا
لمن يدبر صحته واما الخيار والفقوس فاقل رداءة واما البطيخ الاصفر b فانه ان
اكل وحده في اوايل النهار على نقاء من المعدة ولم يكن في المعدة خلط
ردىء مصبوب c ولا كان بها سوء مزاج فانه حينئذ ينهضم انهضاما جيدا
ويبرد الجسم قليلا[ا] ويدر البول وينقى العروق ويخلو d ما فيها ولا يكون
غذاءه حينئذ رديئا وانما ذكرته لكثرة اكل الناس كلهم له واما الفاكهة الرطبة
فليعلم ان كل ما انبتته الشجر فهو مذموم الغذاء للانسان على العموم
لكنه يتفاضل في الرداءة منه ردىء الغذاء جدا كالخرنوب والنبق والزعرور ومنه
قليل الرداءة قريب من الجودة كالتين والعنب وجالينوس يقول التين والعنب
كالرئيسان لسائر الفاكهة وهي اقلها ضررا[ا] لكنهما لا ينتقل 18 من الدم اللازم لغذاء
كل فاكهة ولا يغلط الناظر قولى في ما تنبته الشجر انه مذموم الغذاء كون
اربوب الفواكه واشربتها ومعاجين تعمل منها نافعة لامراض مخصوصة لان 19
اعتبار الاغذية بما هي اغذية غير اعتبارها من حيث هي ادوية اذ هذا
بين عند من يعلم صناعة الطب لجالينوس كلام يقول فيه على جهت
النصيحة للناس ويحلف بالله انه بالغ في النصيحة e ينهى الناس فيها عن

---

a) Fehlt in den hebr. Cdd. bis كلها, nur B. שהוא קבץ שבחי. Merkwürdligerweise substituieren die übrigen Cdd. nach המזונות כולם שנתפרסם בדת הישמעאלים ein אסורו ר"ל היין — כי הוא יזון מזון טוב.

b) Cf. T. A. Vegetabil. Mittel.

c) Fehlt in den hebr. Cdd.

d) Fehlt in den hebr. Cdd.

e) Hebr. Cdd. בתכלית האמת, scheinbar تصحيح gelesen.

اكل الفاكهة وقال انه كانت عادة ان يحم كل سنة وان والده امره بان لا ياكل فاكهة اصلا فسلم من الحمى تلك السنة وانه دام20 عمره كله لا ياكل فاكهة وانه حلف انه لم يحم من حينئذ الى حين وضع المقالة الا حمى يوم والذى ذكره هو الحق ان الفاكهة الصيفيّة هى مادة الحميات ولا حجة *a* علينا فى كون خلق كثير ياكلون الفاكهة ولا يحمون اذ للعوائد واختلاف الاستعدادات احكام اخرى لو اكل الهندى الخبز المحكم الصناعة ولحم الضان لمرض ضرورة ولو داوم احدنا اكل الارز بالسمك كما تفعل الهنود دائما لمرض ضرورة وليس يقتضى غرض هذه المقالة الاخبار باسباب هذا لكن الغرض ان نعلم ان الفواكه رديئة على العموم فليقلل منها ولا يخلط بالطعام بوجه ليؤكل منها كل ملين كالاجاص والعنب والتين قبل الطعام ولا يتناول الطعام بعده حتى يخرج عن المعدة ويتناول كل قابض منها كالسفرجل والكمثرى بعد الطعام ولا يوخذ من هذا الا قليل قدر ما يشد فى المعدة وكما ان افضل الفاكهة التين والعنب كذلك شرها الخوخ والمشمش لا يستولى *b* الهضم على هذين النوعين بوجه ولا بد *c* من فضلة ماسّة (?) يبقى منها فى العروق مختلطة مع الدم سوف يغلى ويكون ذلك سببا عظيما لتوليد الحميات العفينة واما الفاكهة اليابسة كالزبيب والتين اليابس وقلب الفستق وقلب اللوز اليابس فليست رديئة ويحمد التنقل منها بعد الطعام وبخاصة الزبيب والفستق فان ذلك ينفع الكبد جدا ولصحة الكبد حياتنا كما قال جالينوس ايضا فكذلك تناول يسير الحلوى بعد الطعام جيد ليشتمل المعدة على الطعام فتهضمه فهذا قدر ما رايت ذكره فى هذا الفصل فهو كاف بحسب غرضنا.

الفصل الثانى فى تدبير المرضى على العموم حيث لا يوجد طبيب او حيث يوجد طبيب لا يوثق بعلمه.

---

a) Hebr. Cdd. ולא יקשה עלינו.

b) M., ולא יקרב לשני אילו המינים, M, ... ולא יקח משני, nur B. ... לא יקרב ולא ישלוט העיכול על אילו השני המינים.

c) Hebr. Cdd. merkwürdigerweise: כי יתילדו מהם ליחות־יתערבו! — Das Ganze eine dunkle Stelle!

قد علم اهل النظر1 ان صناعة الطب ضرورية للانسان جدا وبخاصة لاهل المدن a الكثيرة الغذية وان الطبيب لا يستغنى عنه فى وقت من الاوقت ولا فى حالة الحالات وذلك ان صناعة الطب تشتمل على ثلثاة تدابير اولها واشرفها تدبير الاصحاء وهو تدبير الصحة الموجودة حتى لا تفقد والثانى تدبير المرض وهو اعمال b الحيلة فى ردّ الصحة المفقودة وهذا هو المعلوم بحيلة البرء والثالث هو التدبير الذى يسميه جالينوس الانعاش وهو تدبير من ليس بصحيح صحة كاملة ولا مريض كتدبير (الناقة c) [الناقه] والشيخ فقد تبين ان الانسان محتاج الى تدبير طبيب على اى حال كان وفى كل وقت لكن الحاجة الى الطبيب فى حال المرض اشد وعدم الطبيب حينئذ اخطر ولذلك يظن جمهور الناس انه لا يحتاج الطبيب الا فى حالة المرض لا غير وكثير ما2 يمرض الانسان فى حال السفر وفى بلد لطيف d لا طبيب فيها او يكون الطبيب الحاضر لا يوثق بعلمه فلذلك راى المملوك برشد e ما ينبغى ان يعمل فى تلك الحل فاقول انه قد بين لنا جالينوس ان اليونانيين كلهم قديما اذا اشكل عليهم المرض فانهم لا يعالجونه بشىء ويتركون المريض مع الطبيعة لانها كافية فى شفاء الامراض وقد اطنب بقراط فى عدة مواضع من كتبه فى مدح الطبيعة وانها حاذقة (كيسه) [كيسة] تفعل ما ينبغى وانها لا تحتاج لغيرها فى شفاء الامراض وانما يحتاج الطبيب لمساعدتها لا غير وللسلوك فى طريقها قال الرازى فى فصل من فصوله المشهورة انه متى كان المرض اقوى من قوة المريض فلا f يطمع فى خلاص ذلك المريض ولا ينفعه طبيب بوجه ومتى كان قوة المريض اقوى من المرض فلا حاجة بالطبيب اصلا والطبيعة تبرئه ومتى كان المرض والقوة متساوين حينئذ

---

a) Nur B. וכל שכן לבעלי המדינות.
b) Hebr. Cdd. והיא לקחת עצה ולעשות להשיב.
c) Siehe T. A. Allgem. Pathologie.
d) Fehlt in den Hebr. Cdd.
e) שירמוז למה שראוי.
f) M. לא תקוה שינצל מהחולי ההוא, B. אל תבטח בהמלטות.

يحتاج الطبيب ليعاضد القوة هذا ان كان طبيبا كاملا يدرى كيف يعاضد الطبيعة ويسعادها وكيف *a* يرفع عوائقها واكثر الاطباء يغلطون جدا فى ذلك ويظن انه يعاضد القوة فى ذلك وهو يهدها او يعيقها او يشوش طريقها ولذلك يقول ارسطوطاليس فى كتاب الحس والمحسوس ان اكثر من يموت انما يموت من الطب لجهل اكثر الاطباء بالطبيعة والاطباء يعنون بقولهم طبيعة فى هذ[ا] الغرض القوة المدبرة لبدن الحيوان التى تبرهن وجودها وصحة افعالها فى الكتب العلمية من علوم الاوائل *b* ومن اجل هذه الاسباب اتخذ (المملوك) [الملوك] عدة اطباء ويختارون منهم ذوى *c* الذكاء ومن طالت تجربته لعلّ باجتماع عقولهم يسلمون من الغلط فقد تبين من كل ما قدمنا من المقدمات انه ينبغى ان يبقى المريض مع الطبيعة اذا لم يجد طبيبا فاضلا ومعنى ابقاة مع الطبيعة ان لا يتناول دواء غير معتاد للاصحاء تناوله ولا يترك *d* الغذاء بالكلية واذا عطش شرب واذا جاع اكل فى الوقت الذى جرت عادته بالاكل وياكل حينئذ اخفّ طعام جرت عادته باكله وينبغى ان يعلم الانسان انه ولو حضره طبيب مشهور او عدة اطباء لا يسلم *e* نفسه ويتدبر بالعلاج القوى الا براى طبيب كامل جدا *f* قد صحّ علمه وشهرت تجربته واما من سوى هذا فيقتدى 3 به فى حال المرض بضعيف العلاج لا بقوية وانا ابين العلاج ما هو وهو الفصد واخراج الدم الكثير وكذلك الاستفراغ بالمسهلات القوية للجذب كشحم الحنصل *g* والمحمودة *h* وكذلك الا ستفراغ بالقيء *i* كالادوية القوية (كالخرنقال) [كالخربقين] وجوز الرقع *k* وكذلك الحقن الحادة

---

a) M. fehlt. B. איך ידחה מונעין.

b) Siehe T. A. Aethiologie.

c) מפורסם בחכמה ומובהק בו.

d) Hebr. Cdd. ושלא יקח שיעור מאכלו כולו.

e) M. u. B. שלא יעלה בדעתו. M. שלא יסמוך בדעתו.

f) M. כבר התאמתה חכמתו ויעיד; B. כבר התאמתה הנסיון ויעיד עליה בחכמתו על הנסיון.

g) Unser Cd. stets so statt حنظل.

h) Statt سقمونيا.

i) القى für القيء.

k) Siehe T. A. Emetika.

التى يقع فيها شحم الحنصل *a* والسكبينج (والجندبا)[والجندبا]دستر ونحوها وكذلك منع الغذاء بالكلية وامر المريض بأن لا يتناول شىء *b* اصلا وكذلك منع شرب الماء ومصابرة العطش وكذلك تناول المعاجن الكثيرة المنافع كالترياق والمترودیطوس التيادريطوس *c* ونحوها كل هذه الاشياء فى علاج قوى جدا ولا يفعل شىء *b* منها الا براى طبيب فائق العلم لان هذه كلها ان وقعت فى مواضعها ابرت المريض لحينه او فى مدة قريبة او تخلصه من الموت فان (حطت) [خطئت] موضعها قتلت على الاكثر على الفور4 او تكسب مرضا يؤول بصاحبه الموت اخيرا فلذلك ينبغى التحفظ منها واما العلاج الضعيف فهو كاخراج الدم بالشرط فى الساقين او فى اعالى البدن وكتليين البطن بالترنجبين والشارخشك *d* والاجاص والقراصيا *e* والبنفسج وشراب الورد المكرر *f* ونحوها وكذلك القىء بماء الشعير والسكنجبين او بالفجل او بزر القطف *g* او باصول البطيخ ونحوها وكذلك الحقن اللينة كالاحتفال بحسو الشعير او (بطبخ) [طبيخ] النخالة او بماء العسل او بالزبيب *h* وحده ونحو ذلك وكذلك تلطف الغذاء يتناول الاشربة المعتادة من السكر او عسل النحل او ماء الشعير او كشك الشعير *i* او اللباب المغسول او يتناول يسير الخبز (بالمزورات) [بالبزورات] وكذلك التداوى بالادوية الصحيحة اعنى الاشياء التى كثير ما يتناولها الاصحاء كالاشربة المشهودة كشراب الاسكنجبين والورد والليمو *k*

---

a) Unser Cd. stets so statt حنظل.

b) Für شيئًا.

c) Siehe T. A. Abführmittel.

d) Fehlt in den hebr. Cdd., siehe T. A. Abführmittel.

e) Fehlt in den hebr. Cdd., sie lesen: M. אגסים אישרוב, M. פרוניש משקה, B. הפרינאש ומי החלב (prunus).

f) Hebr. Cdd. המצונן statt המסונן!

g) Fehlt in den hebr. Cdd.

h) Hebr. Cdd. lesen כמו חוקן = كلا حتقان und בשמן לבדו بالزيت.

i) Siehe T. A. Genussmittel, wie auch das folgende بزورات Arzneiformen.

k) Für ليمون wie auch Kap. III. u. IV, 14; fehlt in den hebr. Cdd., nur B. הלואים.

والبنفسج ونحوها وكالربوب *a* التى هى كذلك اعنى الورد المربا والبنفسج المربا الاهليلج المربا ونحوها كتناول المغليات5 المركبة من ادوية ضعيفة مامونة الغالية كالعود سوس وكزبرة البئر ولسان الثور وبزر الهندبا وقشر الاترج والقرصعنة واصول الهليون وقشر اصل الهندبا والرازيناج والكرفس وبزر القثاء وبزر الرجلة وبزر الخيار وبزر البطيخ وعود *b* (الخطمى) [الخطمى] وبزره ونحوها وكذلك النقوعات *c* المركبة من الفواكه والبزور والازهار المعتاد عند الاصحاء تناولها وكذلك نقيع التمر هندى كل هذه هى علاجات6 ضعيفة ان اصابت موضعها نفعت وابرأت المرض الضعيف وقد تبرئ المرض القوى على طول وان اخطـ[ـأ]ت موضعها لم تقتل ولا تحدث بلية عظيمة ولذلك نجد اكثر الاطباء يعتمدون على هذا النحو من العلاج *d* طلبا للسلامة واما الاستفراغ بالايارجات *e* والغاريقون والتربد ونحوها وكذلك الخيار شنبر والحال فيها حالة وسطى ليس هى من قبل الاستفراغ القوى ولا هى ايضا من ضعيف العلاج والخيار شنبر وان كان فيه اكراب *f* وربما لسحج فانه مامون جدا وكذلك الغاريقون ان كان مامو[نا] من جهة اسهاله لكنه بلطافته وشدة تجفيفه قد يضر اضرارا7 عظيما اذا كنّا محتاجون الى الترطيب اما لجملة الجسد او لعضو ما لذلك اضرار الايارجات والاطريفلات بالمحمومين عظيمة فى اكثر الاوقات وهذا الذى حذرنا من تناول الترياق والمترودیطوس الا براى طبيب فاضل انما ذلك للمرضى واما الاصحاء فقد ذكروا ان من تدبير الصحة تناول الترياق كل عشر من الايام هكذا ذكروا الاطباء لكن *g* ليس من قضايا الطب قضية مطلقة بل لكل ما يطلقون8 به شرايط ضرورة مثل ما ذكروا من تناول الترياق كل عشر

---

a) Siehe T. A. Arzneiformen, ibidem die folgenden Mittel; für المربا besser المربى.

b) Fehlt in den hebr. Cdd. — وبزره.

c) Siehe T. A. Arzneiformen.

d) Hebr. Cdd. בורחים מן הספק ומבקשים השלום.

e) Siehe dies u. ff. T. A. Abführmittel.

f) Siehe T. A. Krankheiten d. Verdauungsorgane.

g) Hebr. Cdd. אבל אין במשפטי הרפואות משפט מוחלט אבל לכל מה שיתירוהו התנאים בהכרח.



من الايام على جهة تدبير الصحة فان هذا لا ينبغي ان يتناول المحرور المزاج ولا يتناول فى زمن الحرّ الشديد ولا يتناول من كان فى معدته خلط ردىء اى خلط كان وكقولهم ان القىء مرة فى الشهر او مرتين جيد جدا فى تدبير الصحة فان لذلك ايضا شرايط وهو ان لا يكون الشخص ضعيف الصدر ولا معن يسرع لراسه الامتلاء او يحدث له الصداع على الاكثر ولا يكون القىء فى زمان البرد الشديد نافعا وكذلك كل قضية يطلقونها لها شرايط كما مثلنا وهذا الذى ارشدنا*a* لاستعمال العلاج الضعيف الذى ذكرنا بعض مواده9 اذا لم يوجد طبيب ماهر وان يقتدى*b* فى ذلك بمن حضر من الاطباء انما ذلك لموضع الضرورة لانه قد يضر ايضا ولو هذا القدر من العلاج اذا اخطأ فيه الطبيب ووضعه فى غير موضعه قد بيّن لنا جالينوس ان قد يومر المريض لشرب الماء حتى يروى ويتندى بدن المريض بالعرق ويلين طبعه ويقلع حماه ويبرا بروًا تاما وقد يطلق له شربة ماء فى الوقت الذى لا ينبغى فيكون ذلك سبب هلاك المريض او اكسابه مرضا مزمنا لا يبرأ منه ابدا ويثبت الشرايط كلها التى بها تطلق شربة الماء ويمنع*c* واذا كان هذا فى شربة ما فناهيك10 ما سوى هذا ومتى ما تقاومت الادلة*d* واشكل علينا هل ينبغى ان يطلق شرب الماء ويمنع*a* فينزل11 المريض لشرب الماء ولا يمعن وكذلك اذا اشكل علينا هل يغذى المريض او يمنع الغذاء اصلا غذوناه بغذاء لطيف وبحسب هذا ينبغى ان يكون التدبير حيث لا يوجد طبيب ماهر بمال*e* ابدا مع*f* العدات الصحيّة*g* ويتناول القليل مما جرت به العادة ويحفظ القوة دائما يتناول الغذاء اما غذاء لطيف كامراق12 الفراريج وماء اللحم وصفرة بيض نيمرشت والشراب*h* لمن

---

a) Direktive geben, hebr. Cdd. אמרנו.

b) Hebr. Cdd. וישלח יד אליו עם איזה רופא ויבחר.

c) Besser او يمنع.

d) Fehlt in den hebr. Cdd., dafür כשיגיע עת השתיה.

e) Wohl für يمال.

f) statt على oder الى.

g) Siehe Einleitung.

h) Hebr. Cdd. והיין.



يمكنه تناوله واما بغذاء اغلظ من هذا كلحم الفراريج والخبز لا يغفل ابدا تقوية القوة الطبيعيّة بالغذاء وكذلك تقوية القوة النفسانيّة بالروائح *a* الطيّبة اما الحارة كالمسك والعنبر (وشاهسقرم *b*) [وشاهسفرم] فى الامراض الباردة واما الباردة كالورد والنيلوفر والاس والبنفسج فى الامراض الحارة وكذلك تقوية القوة الحيوانيّة بالات الغناء واخبار المريض باخبار سارة تبسط نفسه وتشرح (صدره) وتحديثه باحاديث تسليه *c* وتضحكه ومجالسة من يبسط نفسه لمجالسته كل هذا لازم فى كل مرض اذا عدم طبيب يقدر الاشياء كما ينبغى قد اوصت الاطباء لكل طبيب انه ان امكنه تدبير المريض بتقدّر الغذاء فقط ولا يدبر بدواء فان لم يكن بد من التدبير بالادوية فليدبر بامور معتادة كالادوية الغذائية *d* او الاغذية الدوائية فان لم يكن بد من التدبير بالدواء (المحص) [المحض] فليبدأ باضعف الادوية *e* فان كفاه فذلك [جيد] وان لم يكف بالمرض فليتنقل *f* للاقوى فى الاقوى وكلما امكن التدبير بدواء مفرد فلا يدبر بمركب فان لم يكن بد من التركيب فليدبر باقلها تركيبا ولا يلتجاء *g* لادوية كثيرة التركيب الا عند الضرورة الضارة فاذا كانت هذه الوصايا فى حقّ الطبيب الفاضل فكيف يكون الامر حيث لا طبيب فانه ينبغى التحفظ جدا ولا يتهجم13 بقوى المعالجات ولا يخرف فى اخذ الادوية الكثيرة وتقتصر على المعتاد من اضعف التدبير فهذا قدر ما راينا ان ينصح به بحسب هذه الحال.

---

a) Siehe T. A. Cosmetica.

b) Fehlt in den hebr. Cdd., nur B. ועלי הבזיליקון היא אלחבק, alle setzen fort: ולינא לובי lignum aloe.

c) Hebr. Cdd. ויצחק מהם הוא וכל חבורתו ויבחרו לשמשו ולעמוד לפניו מי שישמח בו. *d*) Siehe Einleitung.

e) Hebr. Cdd. בקלה שברפואות statt ברפואות הקלות!

f) Hebr. Cdd. יעתק לחזק ממנו ואחר כן ליותר חזק.

g) Hebr. Cdd. ולא יבחר הרפואות.

(fortsetzung folgt).